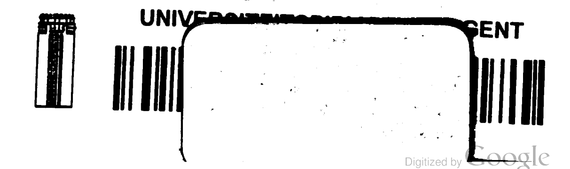

Digitized by Google

HISTOIRE
DU CIEL
CONSIDÉRÉ SELON LES IDÉES
DES POËTES,
DES PHILOSOPHES,
ET
DE MOÏSE.

Frontispice du Tom. I



Dessiné et gravé par Le Bas.

Démocrite, à quoi penses-tu? L'homme n'est pas fait pour construire la Terre, mais pou[r] la cultiver.

vh

HISTOIRE DU CIEL

Considéré selon les idées

DES POËTES, DES PHILOSOPHES, ET DE MOÏSE.

Où l'on fait voir

1°. L'origine du Ciel Poëtique.
2°. La méprise des Philosophes sur la fabrique du Ciel & de la Terre.
3°. La conformité de l'expérience avec la seule Physique de Moïse.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez la Veuve ESTIENNE, rue Saint Jacques, à la Vertu.

M. DCC. XXXIX.
Avec Approbation & Privilege du Roy.



PLAN
DE CET OUVRAGE.

COMME l'hiſtoire de la monarchie Françoiſe eſt la collection & l'examen de ce que nos prédéceſſeurs nous ont appris ſur l'origine & ſur les progrès de cette monarchie ; l'Hiſtoire du Ciel eſt la collection & la diſcuſſion de ce que les hommes d'avant nous ont penſé ou appris de leurs peres ſur l'origine du ciel, & ſur ſes rapports avec la terre.

Un ſage hiſtorien ne fait pas entrer dans le corps de ſon Ouvrage tous les mémoires qu'il a pu raſſembler. Il fait un choix,

Tout ce qui ſe trouve frivole ou évidemment contraire aux faits connus ; tout ce qui eſt avancé ſans précaution ou deſtitué de vraiſemblance, il le rejette, & ne fait uſage que de ce qui peut naturellement ſe lier, ſe faire goûter, & former une ſuite recevable. En entreprenant donc l'hiſtoire de la formation des cieux & de l'origine, ſoit des différens noms qu'on donne aux corps céleſtes, ſoit des influences qu'on leur attribue ; notre principale affaire eſt de ne mettre en œuvre que ce qu'ont penſé là-deſſus les eſprits les plus raiſonnables ou les peuples les mieux inſtruits du paſſé, & de laiſſer de côté les opinions bizarres de bien des nations à ce ſujèt. Nous n'irons pas recueillir ce qu'en imaginent les Charibes, ni les Groenlandois, ou les autres Sauvages, qu'une

longue séparation du corps de la société a dégradés & abatardis. Nous nous en tiendrons au récit de ce qui a été cru & publié sur l'origine du monde, & sur les puissances célestes, par ceux chez qui le fil de l'ancienne histoire a pu se conserver sans se rompre ; & qui ayant toûjours fait un grand corps de nations unies entr'elles par les liens du commerce, ont pu s'entrecommuniquer & perpétuer jusqu'à nous quelques-unes des connoissances primitives.

Mais quelque soin qu'un historien prenne de ne s'attacher qu'à ce qui porte le caractère de la vérité ; il arrive souvent que la matière qu'il traite tienne à des fables si célébres & si accréditées, qu'il se voit contraint de les rapporter au long, & de les réfuter pié à pié. Par exemple, la plûpart de nos historiens François

ont débuté par nous faire regarder les Gaulois comme un peuple vaincu & asservi par les Francs, d'où [a] quelques-uns ont tiré des conséquences aussi imaginaires que cette conquête. Le savant homme [b], qui nous a donné l'histoire critique de l'établissement de la monarchie Françoise, n'a donc pu se dispenser pour ruiner ces conséquences de réfuter au long les fables qui sembloient les autoriser. Il nous fait voir les Rois François étroitement unis aux Gaulois, & établis parmi eux long tems avant Clovis. Il nous les montre employés dans les plus beaux postes de la milice Romaine, & profitant peu à peu de la foiblesse des Empereurs leurs maîtres, pour devenir souverains de lieutenants qu'ils étoient : ce qui répand un jour admirable sur la diversité de nos loix & de nos coûtumes,

a Hist. du gouvern. Franç. par M. le Comte de Boullainvilliers.

b M. l'abbé du Bos.

uniquement provenue de ce que les Gaulois, aussi libres sous nos Rois que sous les Empereurs, étoient jugés selon leurs loix particulières, & les tribus Françoises selon les leurs.

La nécessité de commencer par renverser des fables pour établir la vérité, est le cas où je me trouve. Les hommes les plus célébres qui nous ont parlé de l'origine du monde, ou de la formation du ciel & de la terre, ou de leurs rapports mutuels, sont les auteurs Payens, les philosophes des différens âges, & les écrivains sacrés. Tout est fabuleux dans ce que nous en ont dit les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs, & les Romains. Quoiqu'ils ayent été de tous les peuples les plus spirituels & les mieux policés, ils se sont fait des idées si étranges sur la cosmogonie [a], & sur

[a] Formation du monde.

les puiſſances qui influent dans la conſervation du genre humain, qu'il n'eſt pas beſoin de les combattre par des raiſonnemens : elles portent leur réfutation avec elles. Mais il eſt important d'en rechercher l'origine, ſoit parce que nous ſommes intéreſſés à ſavoir par quel égarement nos peres ont pu ſe livrer à l'idolâtrie, qui eſt l'opprobre de l'eſprit humain ; ſoit parce que le fruit de cette recherche eſt de nous apprendre que la même mépriſe qui a peuplé le ciel de divinités chimériques, a donné naiſſance à une multitude d'erreurs qui tyranniſent encore la plûpart des eſprits.

Après cet éxamen du Ciel des Poëtes, il eſt juſte de paſſer à celui des Philoſophes. Croiroît-on que Gaſſendi, Deſcartes, & bien d'autres grands raiſonneurs

ont construit le monde sur des fondemens tout aussi ruineux qu'avoient fait les poëtes ; & que leurs atômes, leur matière première, leurs loix générales dont ils font tant de bruit dans la fabrique du ciel & de la terre, sont toutes idées vaines & démenties par une expérience journalière, aussi-bien que par le récit de l'Ouvrage des six jours ?

Mais à entendre les philosophes, Moïse a usé d'économie dans son histoire, & s'est conformé au besoin du peuple, plûtôt qu'aux régles d'une exacte philosophie. Il n'y en a aucun parmi eux qui ne croye sa physique fort supérieure à celle du législateur des Hébreux : & nous pouvons nous-mêmes nous souvenir tous tant que nous sommes qu'au sortir de nos études de philosophie nous étions secrétement blessés du peu d'ac-

cord qui se trouvoit entre l'œuvre des six jours, & ce monde qu'on nous avoit formé avec tant d'appareil par les loix du mouvement appliquées à une matière première selon les idées de quelque philosophe célébre. La haute estime que nous avions conçue pour ces loix si fécondes en beaux effets, nous prévenoit peu favorablement pour les volontés spéciales qui, dans le récit de la création, font la cause immédiate de tous les êtres en détail, & qui leur assignent leur forme & leur place sans faire dépendre la naissance des uns de l'action ou de l'influence des autres. Je suis très éloigné de penser que la première culture que Descartes & Malebranche ou tels autres philosophes ont donnée à notre raison, ait été une première leçon d'incrédulité. Je respecte dans ces grands

hommes la beauté de leur esprit, & la droiture de leur intention. Mais ils n'ont point tout vû : & il est très-réel que l'incrédulité croit trouver des armes puissantes contre la révélation dans ces loix générales qu'on se figure avoir formé ou pu former le monde tout autrement que l'Ecriture sainte ne nous l'apprend. Il est donc très-nécessaire de voir si c'est la physique de Moïse qui a besoin d'indulgence, comme étant adressée au peuple ; ou si ce ne sont pas nos philosophes qui sont dignes de compassion en nous entretenant d'une fabrique qui les passe, ou qui se trouve même entièrement absurde & impossible. S'il en étoit ainsi, comme j'espère le faire voir, la première conséquence qu'il seroit naturel d'en tirer, est que l'irréligion aujourd'hui si commune, n'auroit

embrassé que des phantômes, en quittant la cosmogonie de l'écriture pour celle de la philosophie ; & qu'au contraire il n'y a de saine physique sur la structure du ciel & de la terre, que dans la révélation qu'on se figure incompatible avec la raison.

Le point le plus important de cette discussion ne consiste pas à savoir s'il y a des loix générales, ou des régles de mouvement qui entretiennent le monde. Personne ne le nie, & on n'en peut pas douter. Ni Descartes, ni Malebranche, ni nos maîtres de philosophie ne nous ont jamais induits en erreur en nous faisant observer que la nature marche & se conserve par des régles simples & uniformes. Mais il s'agit de savoir si les loix générales du mouvement ou de l'attraction ont pu former le

monde, comme elles servent à l'entretenir : & c'est cette fabrique du monde, construit par un effet du simple mouvement imprimé à la matière, que je crois aussi impossible, & aussi contraire, soit à la raison, soit à l'expérience, que peu conforme à la révélation.

Mais ne prenons ici ni l'écriture, ni le raisonnement pour juge d'une recherche tout humaine. L'écriture ne contenteroit pas certains esprits, & mes raisonnemens sont trop peu sûrs pour y faire aucun fonds. L'inspection de la nature sera notre unique régle. Il est aisé de faire voir au lecteur judicieux que l'expérience dément la possibilité du monde Cartésien, & condamne évidemment les opinions des philosophes tant sur l'origine du ciel, que sur la formation des corps qui y roulent ; au lieu

que l'expérience la plus sensible est parfaitement & uniquement d'accord avec le récit de Moïse.

Toute cette histoire sera donc distribuée en quatre Livres, que je nommerai *le Ciel Poëtique*, *le Monde des Philosophes*, *la Physique de Moïse*, & *les conséquences de l'histoire du Ciel*.

Sujet du premier livre.

Le premier se peut intituler le Ciel Poëtique, parce que nous y rechercherons l'origine des noms qui ont été donnés aux étoiles & aux planétes dans la plus haute antiquité ; comme aussi les progrès du culte monstrueux & des erreurs funestes dont l'usage de ces noms a rempli le monde.

Quelque éloigné qu'on doive être d'employer des citations sans nécessité, & de recourir de gayeté de cœur aux anciennes langues, il y auroit ici une fausse délicatesse à ne vouloir pas faire

usage de quelques mots de la langue Hébraïque ou Phénicienne, quand ils sont l'unique moyen de dévoiler la vérité qu'on cherche. Mais pour ne pas offenser le Lecteur par une bigarrure d'Hébreu, de Grec, & de François, toûjours fort ennuyeuse, on a jetté dans les marges tous les anciens termes & les citations qui font preuves, en faveur des Lecteurs qui les souhaiteront.

Du second livre.

Le second livre est intitulé le Monde des Philosophes, parce qu'après l'exposé de leurs opinions les plus célébres sur l'origine des cieux, & sur les prétendues influences que la terre en reçoit, on montre non-seulement ce qui a donné lieu aux fausses idées, soit d'Epicure, soit de Descartes, & à toutes les autres fabriques imaginaires; mais encore combien elles sont contraires à la vérité & à la structure du monde réel.

Du troisième livre.

Le troisième livre sera intitulé la Physique de Moïse, parce qu'on y fait voir que le bon sens & l'expérience établissent la création des corps, soit organisés, soit élémentaires, par des volontés spéciales, & de la manière que Moïse nous l'a rapportée.

Du quatrième livre.

Le résultat de ce parallele de la Physique sacrée avec la profane est de connoître plus exactement la portée de la science humaine, & de la ramener à sa mesure, comme aussi à son veritable objèt, par l'étude des choses de pratique, & par le retranchement de tout ce qui nous égare, ou de ce qui nous passe. C'est tout le but de cette histoire.

La plûpart des remarques dont elle est composée se sont présentées à la suite de l'histoire de la Physique Expérimentale

& Syſtematique par laquelle j'ai fini le quatrième tome du Spectacle de la Nature. Mais elles m'ont paru devoir être miſes à part pour ne point charger ceux à qui elles peuvent convenir, de l'achat de l'ouvrage entier : & peut-être étant renfermées dans un ou deux petits volumes ſeront-elles de quelque utilité aux jeunes gens qui étudient les lettres humaines, & la philoſophie. Elles pourront leur être utiles dans les humanités, en eſſayant de leur démaſquer ces perſonnages fabuleux dont ils entendent ſi ſouvent parler. Elles pourront être de ſervice pour les jeunes philoſophes, en leur montrant que dans cette phyſique générale, qui a tant fait de bruit dans le monde, il y a très-peu à gagner du côté de la ſcience, & beaucoup à perdre du côté de la religion.

Peut-être ce petit essai sera-t-il de quelque utilité à ceux-mêmes qui enseignent. Je m'estimerois heureux d'avoir aidé leur travail par quelques vûes, qu'ils pussent ensuite faire valoir & proportionner au besoin de leurs éléves. Il arrive souvent que les Maîtres avec beaucoup de bonne volonté & de pénétration, manquent de loisir pour entreprendre des recherches un peu longues. Parmi ceux qui enseignent les humanités, on remarque ordinairement, qu'à proportion qu'ils ont l'esprit juste & solide, ils se croient à plaindre d'employer une longue suite d'années à manier des fables, presque toûjours absurdes ou scandaleuses, sans être dédommagés de l'ennui de ces contes ridicules, par la satisfaction d'en pouvoir au moins démêler l'origine. Je rappelle ici toutes les

branches de l'idolâtrie à une ſeule & même racine. Je tâche de faire voir que la même mépriſe a donné naiſſance aux dieux, aux déeſſes, aux métamorphoſes, aux augures, & aux oracles. Les fables ramenées de cette ſorte à leur juſte valeur amuſeront ſans danger, & les Maîtres pouront s'accommoder d'un principe qui eſt aſſez ſimple pour être ſaiſi des enfans mêmes.

Meſſieurs les Profeſſeurs de philoſophie ſe croyent communément dans l'obligation de faire choix d'un ſyſtême de phyſique. Ce n'eſt pas pour eux une petite affaire que celle d'avoir à comparer des opinions qui embraſſent la nature entière, & de prendre parti. Je voudrois leur avoir épargné une diſcuſſion auſſi inutile que pénible, en leur faiſant voir que les choſes naturelles ſont impénétrables à notre raiſon comme les vérités

révélées ; que c'est assez pour nous que les unes & les autres nous soient bien attestées ; & qu'il est infiniment déraisonable d'en vouloir juger par la prétendue évidence de nos lumières, tandis que Dieu nous en cache le fond, & ne nous en montre à dessein que l'existence & l'usage.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit, intitulé *Histoire du Ciel considéré selon les idées des Poetes, des Philosophes, & de Moïse, &c.* par M^r. PLUCHE. On ne sauroit donner trop d'éloge à l'Auteur qui a tourné toutes ses vûes du côté de la religion, & des bonnes mœurs. Le Public a déja applaudi aux premiers ouvrages qui sont sortis de la même main, & je ne doute pas qu'il ne reçoive encore favorablement celui-ci, qui offre sur la Mythologie, sur toute la religion Payenne, & sur l'usage de la raison, un systême nouveau, & soûtenu avec beaucoup d'érudition. A Paris le 6. Juin 1738.

VATRY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel ; Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT : Notre bien amé le Sieur PLUCHE, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage qui a pour titre : *Histoire du Ciel, &c.* s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Sieur Exposant : Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus spécifié, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera ; & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & conditions qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de Titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & de dans trois mois de la date d'icelles ; Que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'impétrant se conformera en

tout aux Réglemens de la Librairie, & notamm à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, remis dans le même état où l'Approbation y a été donnée ès mains de notre très-cher & féal Ch valier le Sieur DAGUESSEAU Chancelier de Franc Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensu remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque p blique, un dans celle de notre Château du Louvr & un dans celle de notre très-cher & féal Cheval le Sieur DAGUESSEAU Chancelier de France, Co mandeur de nos Ordres. Le tout à peine de null des Présentes: Du contenu desquelles vous mando & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant ses ayans cause pleinement & paisiblement, sa souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou emp chement. Voulons que la copie desdites Présente qui sera imprimée tout-au long au commenceme ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûme signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un nos amez & feaux Conseillers & Sécretaires, f soit ajoutée comme à l'Original: Commandons premier notre Huissier ou Sergent, de faire po l'éxecution d'icelles tous Actes requis & nécessaire sans demander autre permission, & nonobstant cl meur de Haro, Charte Normande, & Lettres à c contraires. Car tel est notre plaisir. DONNE' Versailles le vingtiéme jour du mois de Juin l'an d grace mil sept-cent trente huit, & de notre Regr le vingt-troisiéme. PAR LE ROY, en son Conse

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre X. de la Chambre Royal & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 61. Fol. 53. conformément aux Reglemens, de 172 qui fait défenſes, Art. IV, à toutes perſonnes d quelque qualité qu'elles ſoient, autres que les Libraire & Imprimeurs, de vendre debiter, ou afficher aucun livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'e diſent les Auteurs, ou autrement, & à la charge d fournir à ladite Chambre huit exemplaires preſcrits pa l'Art. CVIII. du même Réglement. A Paris le 21. Jui 1738. Signé, LANGLOIS, Syndic.



HISTOIRE DU CIEL,

CONSIDÉRÉ SELON LES IDÉES DES POËTES, DES PHILOSOPHES, ET DE MOÏSE.

LIVRE PREMIER.

LE CIEL POËTIQUE.

ON dit ordinairement que l'astronomie a emprunté du Paganisme les noms d'Hommes, de Femmes, d'Animaux, ou d'autres objets terrestres qu'on donne aux signes du Zodiaque, aux Planétes, & aux autres corps qui roulent dans le ciel. Les savans

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

ont cherché & cru trouver dans l'antiquité les tems, les lieux, les personnes, & la plûpart des circonstances auxquelles ces noms devoient être rapportés. Ils ont recueilli divers traits de ressemblance qui se trouvent entre les métamorphoses des poëtes, & certains évènemens de l'Histoire tant sacrée que profane. Presque tous ont cru nous avoir ramenés aux vrais commencemens de l'idolâtrie en nous faisant remarquer dans l'histoire plusieurs personnages que la flatterie avoit divinisés de leur vivant, ou que la reconnoissance avoit placés dans les astres après leur mort. Le travail de ces savans est très-utile, & leurs remarques sont souvent bien fondées, puisqu'il est réel qu'avec le tems il s'est mêlé dans les fables & dans les dénominations des corps célestes plusieurs noms d'hommes, & bien des traits tirés de l'histoire. Mais il reste encore à nous faire connoître quel est le premier pas qui a conduit nos peres à l'idolâtrie, & par quel degré la raison humaine s'est pervertie au point d'adorer des hommes morts, après leur avoir assigné pour demeure le soleil, la lune, & les étoiles.

La première origine du mal, la vraie source de l'idolâtrie & de toute super-

stition, est l'abus du langage de l'astronomie & des figures de l'écriture ancienne; abus occasionné par une cupidité aveugle, & par un amour démesuré des biens de la terre.

LE CIEL POETIQUE.

Ce n'est point l'idolâtrie qui a livré à l'astronomie les noms que celle-ci employe: mais c'est l'astronomie qui a inventé les noms, les caractères, & les figures que la cupidité & l'ignorance ont convertis en autant de puissances dignes de respect ou de crainte. En un mot le Ciel des Poëtes ou le premier fond de toute la Mythologie Payenne n'est dans son origine qu'une écriture très-innocente, mais prise grossièrement & dans le sens qu'elle présentoit à l'œil, au lieu d'être prise dans le sens qu'elle étoit destinée à présenter à l'esprit.

Division de la première partie.

L'histoire de ce desordre doit donc nécessairement embrasser deux objets tout différents: je veux dire l'institution des noms & des figures qu'on a par la suite honorées comme des dieux; & en second lieu, la méprise par laquelle on s'est porté à leur attribuer la divinité & un culte religieux. Des deux parties de cette histoire de l'idolâtrie l'une ne contient que les premiers réglemens & la police innocente que le besoin introduisit après le

déluge dans la société ; l'autre, à la vérité, couvre de honte la raison humaine: mais elle nous intéresse infiniment, soit parce qu'elle remédie à bien des erreurs populaires, soit parce qu'elle nous prouve sensiblement que l'esprit de l'homme ne fait que s'égarer, quand la cupidité le domine, & qu'il abandonne la simplicité de la révélation, ou qu'il en néglige les instructions salutaires.

CHAPITRE PREMIER.

De l'origine des noms que l'antiquité a donnés aux différentes parties du Ciel.

NOus ne pouvons juger sainement de l'origine des noms que l'antiquité a donnés aux différentes parties du ciel & de toute la nature, qu'autant que nous savons de quelles idées ils s'occupoient, & quels étoient les intérêts qui les pouvoient remuer. Mais où trouverons-nous les pensées & les affections des premiers hommes, si ce n'est dans les monumens qui nous viennent d'eux ? Faisons donc d'abord la recherche de leurs coûtumes & de ces monumens, pour en

tirer la vérité & les origines que nous voulons connoître.

LES USAGES UNIVERSELS.

I.

L'origine des usages communs à toutes les Nations.

On est quelquefois étonné de la conformité qui se trouve en plusieurs points entre les pratiques du peuple de Dieu, & celles des nations livrées à la plus grossière idolâtrie.

Les Hébreux, comme tous les autres peuples, étoient dans l'usage de s'assembler pour louer Dieu dans un endroit distingué & choisi ; d'y offrir à Dieu le pain, le sel, les fruits de la terre, & les élémens ordinaires de la vie, ou de l'en remercier publiquement ; de sacrifier des victimes ; de manger en commun ce qui avoit été offert au Seigneur ; & de joindre à l'action de graces le chant & le son des instrumens.

C'étoit encore une pratique commune aux Hébreux & à tous les peuples d'ensévelir les morts, de les traiter avec honneur, & de s'assembler auprès de leurs tombeaux à certains jours pour y louer Dieu. Par la suite nous aurons lieu de remarquer d'autres usages également universels.

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

Pour rendre raiſon d'une telle reſſemblance de coûtumes entre le peuple de Dieu & les idolâtres, la plûpart des ſavans diſent que les fauſſes religions n'ont fait que copier la véritable, & ils ſe croyent autoriſés par la conformité de quelques traits de la fable avec l'Hiſtoire ſainte, à ſoûtenir que les Payens ont eu communication des ſaintes Ecritures, ou ont fréquenté & imité les Hébreux.

Chronic. Canon.

D'autres ſavans, & entr'autres le Chevalier Marsham dans ſa *Régle des tems*, ont donné dans un excès tout oppoſé. Sentant d'une part combien les Hébreux ont été inconnus & comme ſéparés des autres nations, combien haïs de celles qui les connoiſſoient, & par conſéquent peu propres à leur ſervir de modéles; trouvant d'ailleurs par une foule de preuves évidentes que les ſacrifices, le cérémonial, & les objets mêmes de l'idolâtrie ſont antérieurs à Moïſe & aux Ecritures ſaintes; ils ont inſinué ou même enſeigné ouvertement, que les loix & les cérémonies des Hébreux étoient une imitation des coûtumes de l'Egypte & des peuples voiſins, ramenées au culte d'un ſeul Dieu.

Mais ce ſentiment qui ne tend qu'à ruiner toute révélation, n'eſt pas moins

faux que le premier ; puiſque Moïſe ne recommande rien tant aux Hébreux que d'éviter la fréquentation & les uſages des peuples voiſins. La plûpart de ſes loix ſont même une condamnation expreſſe & détaillée des pratiques ſuperſtitieuſes qui avoient cours en Egypte, en Arabie, ou en Phénicie. Quel eſt donc le dénoûment de cette difficulté ? le voici.

LES USAGES UNIVERSELS.

V. Maimonid. dux dubitantium. & Guilelm. Pariſienſis. de Legib.

Ni les Hébreux n'ont reçu des Payens, ni les Payens n'ont pris des Hébreux les coûtumes qui leur ſont communes : mais les uns & les autres ſe reſſemblent en quelques points, parce qu'ils ont conſervé pluſieurs uſages innocents qui leur venoient de la plus haute antiquité, & de la famille de Noé, de laquelle les uns & les autres ſont ſortis.

Moïſe a fixé & preſcrit tout l'ordre des ſacrifices. Il défend en détail telle & telle pratiques, parce que c'étoient autant de ſuperſtitions, & d'abominations uſitées parmi les peuples voiſins. Il interdit ſévèrement une coûtume alors univerſelle & très-innocente en elle-même qui étoit d'aller adorer, même le vrai Dieu, ſur les lieux élevés ; pour couper pié par cette précaution à tout culte arbitraire, à toute ſuperſtition, & aux fêtes licentieuſes qui s'étoient introduites & multipliées par-

tout. Mais le fond des cérémonies qu'il régla sur les besoins du peuple Hébreu n'étoit pas nouveau, & ce n'est point du tout la religion des Egyptiens qui lui servit de modéle. Nous voyons Noé au sortir de l'Arche offrir un sacrifice de reconnoissance, suivant l'usage qu'il avoit sans doute vû pratiquer dès avant le déluge, & qui remonte jusqu'aux sacrifices d'Abel. Nous voyons les patriarches long-tems avant Moïse, & hors de l'Egypte, enterrer leurs morts d'une façon honorable. Jacob long-tems avant Moïse, & sans avoir connoissance des usages de l'Egypte, témoigne sa reconnoissance d'une révélation dont Dieu l'a favorisé, en posant une pierre sur le lieu où elle lui avoit été faite, & en versant de l'huile sur cette pierre: espéce de consécration qu'il ne s'avisa point d'imaginer sur le champ; mais que la piété pratiquoit communément dans les endroits où l'on avoit reçu quelque grace singulière. Ainsi la prière publique, les offrandes, les consécrations, les libations, les sacrifices, le repas commun, le chant, les honneurs rendus aux morts, & d'autres pratiques dont nous aurons lieu de parler par la suite, se trouvent parmi les Hébreux avant Moïse, & chez des peuples qui n'ont jamais entendu

parler de lui, parce qu'elles proviennent sensiblement des Peres communs du genre humain : & bien loin que cette conformité d'usages favorise en rien l'inclination assez marquée du Chevalier Marsham à ébranler les fondemens de la révélation; elle ne fait que mieux sentir la fausseté des raisonnemens formés par l'irreligion : elle ne fait que mieux sentir l'excellence de l'Ecriture sainte qui seule nous ramène à la vraie origine de toutes choses, en nous montrant dans la réunion de toutes les nations en une seule famille primitive, la raison véritable de la ressemblance de leurs pratiques de religion, malgré la jalousie mutuelle qui se trouve entr'elles quand elles sont voisines, & malgré l'ignorance où sont les unes de ce qui se passe chez les autres quand elles sont éloignées.

LES USAGES UNIVERSELS.

II.

Les Néoménies.

La néoménie, ou l'assemblée des peuples pour louer Dieu au retour de chaque nouvelle lune, est encore une pratique tout aussi universelle que les précédentes [a]. On a un assez bon nombre de preuves [b] qui tendent à faire voir que la raison naturelle pour laquelle la vie des hommes

[a] *Voyez en la preuve Spect. de la Nature, tom. 4. part. 2. Entret. I.*

[b] *Voyez la lettre qui finit le tome troisième.*

LE CIEL POETIQUE.

d'avant le déluge étoit beaucoup plus longue que la nôtre, venoit de ce que le soleil ne quittant point alors l'équateur; c'étoit une suite nécessaire que la température d'air fût uniforme, & la fécondité de la terre non-interrompue. Le soleil régloit l'année comme à présent & en fixoit tant les progrès que les bornes, en passant d'une constellation sous une autre. Mais ni le lieu de son lever & de son coucher, ni la durée des jours ne varioient en aucun tems. C'étoit la lune qui par la diversité de ses phases régloit les assemblées de religion, & les affaires de la société. Après le dernier croissant, & lorsque la lune en conjonction avoit cessé de paroître, les peuples montoient sur un lieu élevé pour en mieux appercevoir la nouvelle phase, après quoi l'on sacrifioit.

La famille de Noé qui a perpétué les sacrifices d'avant le déluge communiqua aussi à ses descendans l'usage de les célébrer régulièrement à la nouvelle lune. Cette coûtume étoit par cette raison la même chez les Hébreux & chez tous les peuples de la terre. En seroit-il de même des noms que les peuples les plus célébres donnent depuis un tems immémorial aux différentes parties du ciel? Ou si l'institution de ces noms est évidemment posté-

rieure au déluge, n'est-il pas fort croyable qu'étant commune à la plûpart des anciennes nations policées elle provient de la famille de Noé, & que ce sont les premiers habitans de Chaldée qui avant leur dispersion ont donné aux maisons du soleil les noms qu'elles portent? Essayons d'en découvrir les raisons, l'origine, & la datte même, s'il est possible.

LES USAGES UNIVERSELS.

III.

L'Invention du Zodiaque.

Un des plus savans hommes de l'antiquité * en noûs faisant appercevoir les raisons naturelles qui ont fait donner aux constellations de l'écrevisse & du capricorne, les noms qu'elles portent, noûs a dévoilé, sans y penser, les vraies raisons qui ont réglé le choix des noms qu'on a donnés aux autres. S'il y a même quelque chose de solide & de suivi dans l'histoire que je vais donner de l'origine du Ciel Poëtique, j'avoue que j'en suis redevable à l'explication ingénieuse, mais simple, par laquelle l'auteur des Saturnales nous a éclairci l'origine du nom de ces deux signes. Toutes les autres pensées sont venues se ranger presque d'elles-mêmes à la suite de cette première, & je n'y ai

* *Macrob. Saturnal. lib. 1. c. 17.*

guère d'autre part que d'avoir contin
à raisonner sur le reste, comme il a fa
sur ces deux points.

» Voici, dit il, les motifs qui ont fa
» donner aux deux signes, que nous ap
» pellons les portes ou les barrières de
» course du soleil, les noms d'écrevis
» & de chevre sauvage. L'écrevisse est u
» animal qui marche à reculons & obl
» quement : de même le soleil parven
» dans ce signe commence à retrograder
» & à descendre obliquement. Quant
» la chevre, sa méthode de paître est d
» monter toûjours, & de gagner les hau
» teurs tout en broutant. De même l
» soleil arrivé au capricorne commence
» quitter le point le plus bas de sa cours
» pour revenir au plus élevé.

Si les deux constellations sous lesque
les le soleil se trouve aux deux solstic
n'ont reçu ces noms que pour désign
par un mot ou par un rapport de ressem
blance ce qui se passe alors dans la natur
on est raisonnablement porté à croire qu
les autres signes du Zodiaque ont reçu de
noms également propres à caractériser d
mois en mois ce qui arrive sur la terr
dans les divers déplacemens du soleil l
long de l'année. Commençons par ceu
du printems.

Les Orientaux ſuivant la remarque de M. Hyde, dans ſon traité de la Religion des Perſes, n'ont point connu les gemeaux ou les deux freres Caſtor & Pollux, que les Grecs plaçoient au troiſième rang des ſignes du zodiaque. Ce qui eſt confirmé par le rapport d'Hérodote *, qui nous apprend que les Egyptiens ne connoiſſoient pas les Dioſcures ou les noms de ces deux freres. C'étoient deux chevreaux qui occupoient cette place dans l'ancienne ſphère ou dans le zodiaque des premiers tems. Pourquoi donc donna-t-on les noms du Bélier, du Taureau, & des deux Chevreaux aux trois aſtériſmes que le ſoleil parcourt au printems?

LES USAGES UNIVERSELS.

* In Euterpe. num. 42.

C'eſt un trait de la profonde Sageſſe qui veille ſur les beſoins de l'homme, que pour faciliter la multiplication des troupeaux dont il tire ſa principale ſubſiſtance, les meres ſe trouvent communément pleines ſur la fin de l'autonne. Par cette précaution le repos de l'hyver eſt utile à la mere & au petit. Si elle mèt bas durant la froide ſaiſon, le petit ſe tient chaudement ſous ſa mere. Il ſe dénoüe enſuite avec le doux tems, & ſes membres délicats ſe fortifient comme les chaleurs. Les premiers venus ſont les agneaux. Enſuite naiſſent les veaux. Les chevreaux viennent

LE CIEL POETIQUE.

assez ordinairement les derniers. Par c moyen les agneaux déja forts peuvent suivre le bélier aux champs dès le commencement des beaux jours. Les veaux & les chevreaux prennent l'air à leur tour & grossissent le troupeau. On s'apperço sans peine que l'antiquité a désigné l passage du soleil sous les trois constellations du printems, en leur donnant le noms des trois animaux, dont il paroi successivement de nouvelles troupes tou le long du printems ; & qui pouvant s trafiquer, commencent à faire les richesse de la société. Si on a mis deux chevreaux au lieu d'un, parmi les signes printanniers c'est parce que la chévre produit communément deux petits plûtôt qu'un, & a reçu pour suffire à leur nouriture un abondance de lait, proportionnée à s fécondité.

La furie du lion pouvoit assez bien marquer celle du soleil lorsqu'il abandonne le cancer. La fille qui paroît à la suite du lion portant une poignée d'épics exprime fort naturellement la coupe des moissons qu'on acheve alors de mettre bas (a)

(a) On n'a garde de sier le blé avant qu'il rougisse
Rubicunda ceres medio succiditur æstu.
Le nom d'Erigone que porte cette fille est très-bien d'accord avec l'épi qu'on lui mèt à la main. Ce nom signifiont en Orient *La couleur rouge.* ארגונא *Ergon*

Il n'étoit pas possible de mieux marquer l'égalité des jours & des nuits, qu'amène le soleil parvenu à l'équinoxe, qu'en donnant aux étoiles sous lesquelles il se trouve alors le nom de la balance.

LES USAGES UNIVERSELS.

Les maladies d'automne, lors de la retraite du soleil, ont été caractérisées par le scorpion qui traîne après lui son dard & son venin. La chasse que les anciens donnoient aux bêtes féroces à la chûte des feuilles ne pouvoit être mieux marquée que par un homme armé d'une fléche ou d'une massue. Le verseau a un rapport sensible aux pluyes d'hiver : & les poissons liés, ou pris au filèt, marquoient la pêche qui est excellente aux approches du printems.

Seroit-il possible après cette explication si simple de l'origine des douze signes célestes, de conjecturer vers quel tems l'usage de ces noms a commencé ? L'ordre que nous venons de voir dans ce qui se passe sur la terre durant le cours de l'année, se trouve assez le même dans tout le cœur de la Zone tempérée : mais il change totalement vers les tropiques, ou sur les bords de la Torride. En Egypte,

Dan. 5 : 7. C'est donc le tems de la moisson que les anciens ont voulu marquer par la vierge, ou par un *épi rougissant*, qu'ils mettent dans la main d'une jeune moissoneuse.

LE CIEL POETIQUE.

par exemple, les semailles & la recolte sont tout autrement & dans d'autres tei qu'il n'est d'usage dans les climats tei pérés. Au lieu d'y semer en Septembre c en Octobre, après avoir donné plusieu labours pénibles aux terres qu'on doit e semenser; dans l'Egypte on se conten en Novembre de jetter le blé sur le limc que le Nil a laissé dans les plaines & c le couvrir, *en y traçant un sillon sans pr fondeur avec une charue très-légère* *. A lieu que le blé presque par-tout ailleui est sur terre neuf & dix mois, quelque fois onze, avant que d'être moissonné en Egypte il ne faut *que quatre ou cin mois pour recueillir sans frais & sans tra vail la moisson la plus parfaite & la plu abondante* *. Tout est engrangé dans l haute Egypte dès le mois de Mars ou a commencement d'Avril (*a*), & un pei

* *Diod. l.* 1.

* *Ibid.*

(*a*) Les auteurs du Dictionaire de Trévoux, quoiqu savans & judicieux, ont avancé sur des mémoires pei sûrs en parlant de l'Egypte, qu'après la retraite du Ni le froment en deux mois se seme, pourit, germe, fleurit, mûrit, & se coupe. Si la chose étoit, comme ils l disent; ce que j'ai à prouver ici n'en seroit que plus évident. Mais il est difficile de comprendre que le blé puisse mûrir dans le tems qui est le seul hiver de l'Egypte, & au mois de Décembre où le froid à la vérité ne va pas jusqu'à y causer de fortes gelées, mais ne laisse pas de dépouiller quelquefois les arbres de leur verdure. J'ai rapporté le fait suivant les relations modernes de Paul Lucas, de Dapper dans son Afrique, & de M. de Maillèt consul au Caire. Ils nous parlent tous d'un labour très-léger,

plus tard dans l'Egypte inférieure. Or le signe de la vierge, ou de l'épi rougissant, qui caractérise la moisson, se rapporte au mois d'Août & de Septembre; l'oût & la moisson, dans bien des provinces, signifient la même chose. Ce n'est donc pas en Egypte que les noms du Zodiaque ont été inventés, puisqu'ils expriment un ordre qui n'est pas celui de cette contrée. On en trouve une nouvelle preuve dans

LE ZODIAQUE.

& mettent la moisson d'Egypte en Mars & en Avril. Ils sont en tout conformes au récit de Pline, Hist. Nat. liv. 18. sect. 47. & de Diodore de Sicile, Biblioth. L. 1. J'ai presque rapporté ou traduit les paroles mêmes de Diodore. Voici le passage de Pline. *Vulgo credebatur ab amnis decessu serere solitos: mox sues impellere, vestigiis semina deprimentes in madido solo. Et credo antiquitus factitatum. Nunc quoque non multum graviora opera: sed tamen inarari certum est abjecta prius semina in limo digressi amnis. Hoc est Novembri mense incipiente. Postea pauci runcant, quod botanismon vocant. Reliqua pars non nisi cum falce arva visit paulò ante calendas Aprilis.*

On croyoit communément que les Egyptiens faisoient les semailles aussitôt après la rentrée du Nil dans ses bords, & qu'ensuite ils dispersoient des pourceaux sur les terres afin qu'ils enfonçassent sous leurs piés les semences dans le limon encore humide. Je crois que cela se pratiquoit autrefois: (Hérodote assure qu'on le faisoit de son tems, environ six cens ans avant Pline, *in Euterp. num.* 42.) Encore aujourd'hui il n'en coûte pas plus de frais, ni de peine. Il est certain cependant qu'après avoir jetté le blé dans le limon du Nil, non aussitôt qu'il est retiré, mais au commencement de Novembre, on le couvre avec la charue. Quelques laboureurs en très-petit nombre, prennent soin d'en arracher les mauvaises herbes. Les autres après les semailles ne rendent aucune visite à leurs terres que quand ils y reparoissent la faucille à la main vers la fin de Mars.

LE CIEL POETIQUE.

le verseau qui désigne les pluyes & la tristesse de l'hiver, au lieu que l'Egypte n connoît presque point la pluye, & n'a pa de plus belle saison que l'hiver. Cepen dant les Egyptiens, même les plus ancien ont connu les signes du Zodiaque. Leu monumens qu'on sait être de la plus haut antiquité sont tout couverts de figur parmi lesquelles on trouve fréquemmet l'écreviſſe & la chévre sauvage; celles c la balance, & du scorpion; celles du b lier, du taureau, du chevreau, du lior de la vierge, & les autres. Ils faisoiei donc usage des noms qui avoient été ii ventés avant que leur colonie fût établ sur les bords du Nil: & cette réfléxio nous conduit comme par la main jusqu dans les plaines de Sennaar d'où sont so tis les Egyptiens & toutes les familles q ont repeuplé la terre. C'est parmi les e fans de Noé réunis autour de Babel qu faut chercher le premier usage de la d nomination des signes céléstes: & rien e effèt n'étoit ni plus nécessaire, ni mie imaginé.

Les travaux & la vie des hommes, lo qu'ils se furent extrémement multiplié ne purent se régler que par l'éxacte co noissance du cours du soleil, & par facilité des annonces de ses divers dépl

cemens. On partagea pour cet effet les étoiles, sous lesquelles on le voyoit passer & repasser, en douze portions égales *; parce qu'on avoit observé qu'il les parcouroit une fois, pendant que la lune en faisoit environ douze fois le tour. Ainsi toute la suite des préparatifs & des opérations qui devoient occuper la société dans le cours d'une année entière fut exprimée par douze mots. Et si l'usage de ces douze mots & des douze portions de l'année qui y répondent a passé à la plûpart des peuples, c'est une nouvelle preuve qu'il provient comme eux tous de la source commune du genre humain.

LE ZODIAQUE.

* V. *Macrob. in somn. Scip. l.* 1. *c.* 21. *Sext. Empiric. adversf. mathem. Spectac. de la Nat. tom.* 4. *part.* 1. *Ent.* 1.

IV.

L'invention de l'Ecriture Symbolique.

Les douze noms symboliques qui désignoient les douze parties tant de l'année que du ciel, étoient d'un secours infini pour régler les commencemens des semailles, de la fénaison, de la moisson, des chasses générales, & des autres travaux de la société. Comme ils présentoient à l'esprit douze objets dont les figures sont fort sensibles; pour en rendre l'usage plus commode on les peignit grossièrement, en les traçant sur l'ardoise ou sur la pierre. Ce n'étoit à la vérité qu'une

LE CIEL POETIQUE. ſculpture linéaire & informe. Mais com me le crayon d'un tableau en eſt le com mencement ; ces délinéamens groſſiers d douze ſignes céleſtes ont apparemme donné naiſſance à la peinture. Mais lecteur ſent aiſément que de pareilles im ges publiquement affichées pour annon cer une ſorte de travail déterminé, c deux & trois de ces images rapproché pour déſigner une certaine quantité c mois ; exprimoient à l'eſprit autre cho que ce qu'elles préſentoient aux yeux. I vûe du lion céleſte annonçoit la furie d chaleurs de l'été. Une fille tenant en mai une balance (*a*), caractériſoit la moiſſo & l'équinoxe, la fin de l'été & le com mencement de l'autonne. La vûe d'ur balance & d'un ſcorpion marquoit la du rée des deux mois qui ſuivent l'équinox d'autonne. Nous touchons donc ſenſibl ment à la naiſſance de l'écriture, puiſqu ces figures, comme font encore nos ca ractères, occupoient l'eſprit de choſes di férentes de ce que les yeux appercevoien

V.

L'établiſſement des fêtes repréſentative

Tous les peuples ont été & ſont enco

(*a*) Il n'eſt pas encore tems d'y chercher l'origi l'Aſtrée, ou de la Juſtice.

dans l'usage de perpétuer leur reconnoissance avec le souvenir des évènemens mémorables & importans par l'établissement de quelques fêtes, & même d'accompagner ces fêtes de la représentation de ce qui y a donné lieu. Les preuves ou les exemples de ces cérémonies représentatives s'offrent de toutes parts sans qu'on les cherche : & personne n'ignore combien les conciles & nos plus saints évêques ont eu de peine à en modérer les excès parmi nous. Il est donc fort naturel de croire que les premiers hommes ne manquèrent pas de représenter dans quelqu'une de leurs fêtes le triste état où ils s'étoient trouvés après le déluge : & nous en voyons une en effèt qui a été en usage dans tout l'Orient, d'où elle a passé ensuite jusqu'au fond de l'Occident, dont le nom & toutes les circonstances avoient un rapport marqué avec les suites du déluge. La face de la terre avoit été changée par la fracture des réservoirs de la mer, & par l'alternative des saisons jusqu'alors inconnue. La fécondité de la terre, auparavant aussi constante que l'uniformité de l'air, fut donc considérablement interrompue. Les hommes furent forcés de recourir à l'usage des torches & sur-tout des bois résineux, tant pour éclairer les

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

LE CIEL POETIQUE. longues nuits que pour se garantir des i
jures de l'hiver & des vents. Enfin l'extr
me multiplication des bêtes sauvages da
les bois, dont la terre s'étoit couverte d
rant le séjour des hommes dans la Ch
dée, les contraignit, quand ils voulure
s'étendre, à se tenir en armes pour le
donner la chasse, ou même à les aller a
taquer dans leurs retraites. Aussi trouv
t-on dans la plus haute antiquité une fê
dont les principales parties sont parfait
ment liées avec ces trois circonstanc
1°. On commençoit par y pleurer la pe
de l'ancienne abondance. 2°. On y p
toit des torches allumées. 3°. Après
sacrifices & le repas commun la triste
se convertissoit en joye. On y remerci
Dieu d'avoir redonné aux hommes
soûtiens de la vie, & l'on finissoit la f
par une chasse représentative ou simu
en courant çà & là avec une pique
un épieu à la main, & en portant sur
habits, ou même sur le visage, quelq
goutes du sang des victimes; pour par
tre avoir eu part au danger & à la po
suite des animaux. Ces fêtes dégénérère
par la suite en une licence affreuse: m
elles étoient innocentes dans leur pr
cipe. Dieu en étoit l'objêt comme
toutes les autres; & les cris qu'on jett

vers lui, en déplorant d'abord les maux du genre humain, leur firent donner le nom de Baccoth, qui ne signifie autre chose que lamentations (a). Ceci nous menera par la suite aux fêtes de Bacchus: mais ces fêtes & leurs noms sont bien antérieurs à la naissance, ou au culte de cette divinité ridicule.

LES FETES REPRESENTATIVES.

VI.

Symboles les plus usités. Goût des Allégories.

On se trouva bien d'exposer en public une légère figure, une simple lettre pour informer tout d'un coup une grande multitude, du tems précis où certains ouvrages se devoient commencer en commun, & de celui où certaines fêtes se devoient célébrer. L'usage en parut si commode qu'on l'étendit peu-à-peu, même à d'autres choses qu'à l'ordre du calendrier. On imagina divers symboles propres à instruire le peuple de certaines vérités, ou à les lui rappeller à l'esprit par un certain rapport de ressemblance entre la figure, & la chose qu'on vouloit faire entendre.

(a) Béké signifie des pleurs dans la langue Hébraïque & Phénicienne. Dans le Pseaume 136, *Super flumina Babylonis: illic sedimus & flevimus:* le mot original qui répond à *flevimus* est Bakinou. Les Bachants signifient des hommes qui se lamentent; & les femmes qui pleurent la mort d'Adonis dans Ezechiel sont appellées Bacchantes, *mebaccoth*.

LE CIEL POETIQUE. Par exemple, un symbole des plus ancie puisqu'il est devenu universel, est le qu'on entretenoit perpétuellement d le lieu de l'assemblée des peuples. R n'étoit plus propre à leur donner une ic sensible de la puissance, de la beauté, la pureté, & de l'éternité de l'être qu venoient adorer. Ce symbole magnific a été en usage dans tout l'Orient. I Perses * le regardoient comme la plus p faite image de la divinité. Zoroastre n introduisit point l'usage sous Darius Hil spès : mais il enchérit par des vûes n velles sur une pratique établie long-te avant lui. Les prytanées des Grecs étoi un foyer perpétuel. La Vesta des Etrusqu des Sabins, & des Romains n'étoit ri de plus (*a*). On a retrouvé le même usa au Pérou, & dans d'autres parties de l'A mérique *. Moyse conserva la pratique feu perpétuel dans le lieu Saint parmi cérémonies, dont il fixa le choix & pr crivit le détail aux Israëlites. Et le mêr symbole si expressif, si noble, & si p capable de jetter le peuple dans l'illusio subsiste encore aujourd'hui dans tous n temples.

Le feu, symbole de la divinité.

* V. *Hyde de religion. Pers.* V. *les coutumes de Zoroastre sous Darius Histaspès. Pr:deaux hist. des Juifs.*

V. *les mœurs des Sauvages du P. l'Affiteau.*

Origine des allégories.

Cette méthode de dire ou de mont

(a) *Nec tu aliud Vestam nisi vivam intellige flammam.* Ovid. Fast.

une chose pour en faire entendre plusieurs autres, est ce qui a introduit parmi les Orientaux le goût des allégories. Ils ont très-long-tems conservé la coûtume d'enseigner tout sous des symboles qui sont propres à piquer la curiosité par un air mystérieux, & qui récompensent ensuite ses efforts par la satisfaction de découvrir la vérité qu'ils lui cachoient.

LES SYMBOLES EGYPT.

Pythagore qui avoit voyagé parmi les Orientaux en rapporta cette méthode en Italie. Le Sauveur même en a souvent fait usage pour tenir la vérité cachée aux indifférens, & pour inviter ceux qui aiment tendrement cette vérité à lui en demander l'éclaircissement.

VII.

Origine de l'écriture symbolique des Egyptiens. Le Labyrinthe.

Le fils de Cham, que l'Ecriture sainte appelle Mesraim (*a*), & que les profanes

(*a*) Ce nom qui est un duel, & bien d'autres qui sont pluriels, comme Cethim, Dodanim, Ludim, sont proprement des noms de peuples. Pourquoi donc l'Ecriture les donne-t-elle aux Patriarches même ? Je crois pouvoir dire avec fondement que la plûpart des noms des Patriarches sont moins les noms propres qu'ils ont portés durant leur vie que des surnoms qu'on leur a donnés après leur mort pour conserver le souvenir de leur histoire par un mot propre à caractériser ce qu'elle avoit de plus important. C'est ainsi que l'un d'eux est surnommé *Héber*, l'homme *de de-là*, parce que de son tems tout

LE CIEL POETIQUE. nomment Ménès, eſt le premier Roi q
poliça par de ſages loix la colonie q
Cham avoit établie en Egypte. Thot q
fut, dit-on, le miniſtre ou le conſeill
de Ménès & enſuite ſon ſucceſſeur, o
quelque Egyptien des tems voiſins du d
luge, entr'autres ſervices importans qu'
rendit à l'Egypte entière, imagina & gra
ſur la pierre une multitude de nouveau
ſymboles rélatifs aux beſoins particulie
du pays, & propres à faire entendre l
réglemens communs à tout le peupl
c'eſt ce qui a fait regarder Thot comn

le genre humain étoit encore *au de-là* de l'Euphra
Au contraire ſon fils *Phaleg* a porté ce ſurnom, qui ſig
fie *diſperſion*, pour marquer la ſéparation de la fami
de Noé, juſques-là contenue dans la Chaldée. Par u
raiſon ſemblable on a donné le ſurnom de *Ludim*, c
ſignifie *ſinuoſités, détours*, à un des enfans de Sem,
à un des deſcendans de Cham ; au premier, parce q
établit une colonie ſur les bords *tortueux* du Méand
& à l'autre, parce qu'il établit la ſienne en Ethio
vers les grandes *courbures* du Nil. Ainſi tous ces no
pluriels, & Meſraim en particulier, caractériſent di
rens Patriarches par le ſouvenir des peuples dont ils ſ
les peres, & par la circonſtance du pays où ils ſe ſ
établis. Cette remarque eſt importante, parce qu'
nous fait voir quels ſoins on prenoit de conſerver l'
ſtoire, & par quels moyens la tradition des grands é
nemens s'eſt perpétuée. Cinquante mots étoient fac
à retenir, & cinquante mots de cette ſorte étoient
hiſtoire très-détaillée. De-là vient que le ſeul dixi
chapitre de la Genèſe, qui mèt ſimplement bout-à-b
les noms des deſcendans de Noé, contient une érudi
plus étendue & mille fois plus ſatisfaiſante ſur l'ori
des nations, que toute la littérature Greque & Rom
où la vraie origine des choſes eſt entièrement déf
rée & méconnoiſſable.

l'inventeur de l'écriture ſymbolique; quoique la méthode qu'il employa pour ſe faire entendre ne fût qu'une extenſion ou une imitation des figures du zodiaque, & peut-être de quelques autres inventées dès avant la diſperſion. Il peut très-bien ſe faire que Thot, ou Taaut, ne ſoit qu'un perſonnage imaginaire, & qui n'a jamais exiſté. Ce mot qui, auſſi bien qu'Anubis, paroît ſignifier un chien, étoit le nom qu'on donnoit à la canicule pour les raiſons que nous ne tarderons pas à expoſer. Ce chien ſymbolique donnant aux Egyptiens le plus important de tous les avis, & ſervant à régler l'ordre des fêtes, a été par la ſuite regardé comme le nom de l'inventeur de la police Egyptienne. Mais quoi qu'il en ſoit de l'exiſtence de Thot, certainement l'inventeur des caractères Egyptiens a vécu aſſez peu de tems après la diſperſion, & cette remarque nous ſuffit pour le préſent. Quel donc qu'il ait été, ce qui nous intéreſſe ici eſt d'entendre le ſens de ſon écriture, du moins quant aux caractères qui étoient d'un uſage plus fréquent. Tranſportons-nous en Egypte : plaçons-nous dans les tems voiſins de la confuſion des langues : & ſi nous voulons entendre ce qu'on avoit à dire aux Egyptiens dans les figures qu'on mettoit

LES SYMBOLES EGYPT.

LE CIEL POETIQUE. perpétuellement ſous leurs yeux, connoiſſons d'abord les principaux objets de leur créance, leurs principales coûtumes, & leurs beſoins les plus preſſans.

Ceux des deſcendans de Noé qui s'établirent en Egypte avoient alors les mêmes coûtumes & la même religion que toutes les autres familles. Ils adoroient le Créateur. Ils s'aſſembloient à la nouvelle lune pour le glorifier publiquement de ſes libéralités & de ſon admirable providence qui renouvelle tous les jours les proviſions néceſſaires à l'homme. Ils mangeoient enſemble après les prières & les offrandes. Ils faiſoient profeſſion d'attendre la réſurrection des corps, & une meilleure vie où ils recevroient la récompenſe de la juſtice qu'ils auroient pratiquée en celle-ci. Par un effèt de cette perſuaſion les Egyptiens traitoient honorablement les corps morts qu'ils ſavoient être deſtinés de Dieu à ſe relever un jour de la pouſſière, & à paſſer dans un tout autre état. C'eſt ſur quoi eſt fondé ce reſpect pour les morts qui, avec le ſacrifice & l'offrande du pain & du vin, a paſſé de la Chaldée, c'eſt-à-dire, du berceau des nations, généralement dans tous les pays du monde. Car quoique les raiſons de cette pratique ſe ſoient fort obſcurcies ou altérées par des

idées acceſſoires, & par la diverſité de l'éducation ; les honneurs funébres ſont en eux-mêmes d'un uſage univerſel, & proviennent d'une origine commune.

LES USAGES UNIVERSELS.

Mais la diſpoſition particulière du pays des Egyptiens que le Nil inonde tous les ans vers le milieu de l'été, obligea ce peuple à prendre plus de précaution qu'on ne faiſoit ailleurs, pour prévenir la prompte deſtruction des tombeaux de leurs peres. Ils eſſayèrent d'en mettre les monumens hors d'inſulte, & même de préſerver le corps mort de la pourriture. C'eſt dans cette vûe qu'ils les embaumoient, & qu'après les avoir étroitement enveloppés de bandelettes trempées dans des eſſences aromatiques ils les enterroient pour l'ordinaire dans des caveaux * adroitement taillés au fond d'un roc, ou d'un tuf qui ſe trouve ſous le ſable de la plaine d'Egypte; quelquefois dans des maſſes de pierres, & de briques impénétrables à l'eau, ou même plus élevées que l'eau. Les précautions qu'ils prirent, ſur-tout pour faire durer les tombeaux de leurs rois, en ont conſervé pluſieurs juſqu'à nos jours. Ils tenoient les faces de ces monumens inclinées les unes ſur les autres en talut. Ce qui formoit des pyramides également propres à attirer les yeux par une ſtructure

Circonſtances particulières à l'Egypte.

*V. *la Deſcr. de l'Egypte par M. de Maillet, lettre 7.*

LE CIEL POETIQUE. majeſtueuſe, & à tenir bon contre les attaques du tems par une ſolidité inébranlable. Auſſi ſont elles le ſeul ouvrage de ces ſiécles ſi reculés qui ait duré juſqu'au nôtre. L'antiquité n'en eſt point conteſtée: & parmi les caractères qui ſont tracés ſur les faces de pluſieurs de ces édifices, on trouve tout communément les figures du bélier, du taureau, des chevreaux, de l'écreviſſe, du lion, de la vierge, de la balance, du ſcorpion, & des autres ſignes céleſtes. On en voit quelques-unes d'abregées & ſous la même forme que les aſtronomes les tracent encore aujourd'hui. Nous avons d'ailleurs remarqué que le ſigne de la vierge, c'eſt-à-dire, de la moiſſon ne s'accordoit point du tout avec le tems où les Egyptiens moiſſonnent. Ce qui fait voir que les premiers habitans de l'Egypte avoient reçu ou conſervé, mais non inventé les noms du zodiaque. On voit auſſi par ce que nous venons de rapporter, que la même raiſon qui les obligeoit à tenir leurs bourgs & leurs villes fort élevées ſur des terraſſes, eſt celle qui les engageoit à embaumer les morts, & à élever leurs tombeaux ou à les tenir ſi parfaitement fermés dans la roche vive qu'ils fuſſent inacceſſibles à l'humidité. Leur premier but étoit de conſerver le

tout autant qu'il étoit possible. Mais ils ne sont les inventeurs ni des maisons, ni des tombeaux, ni des honneurs rendus aux morts, ni des sacrifices. Ce n'est point d'eux que nous tenons le culte public, le retour régulier des fêtes, l'offrande du pain & du vin, & l'attente d'un meilleur avenir. Il est évident que la religion est plus ancienne que les Egyptiens. Les fondateurs de cette colonie n'ont inventé ni le zodiaque, ni les premiers symboles. Mais c'est au besoin particulier que les Egyptiens ont eu de l'astronomie que nous sommes redevables des progrès & de la forme régulière que prirent la peinture & l'écriture.

ORIGINE DE L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Travail des Egyptiens traversé.

Cham & ceux de ses enfans qui vinrent habiter les bords du Nil & toute la basse Egypte, essayèrent d'abord d'y cultiver la terre suivant l'ordre de l'année, & selon la forme pratiquée ailleurs. La terre étant extrémement sabloneuse & aride, ils la crurent peu propre à donner du froment. Ils semoient au printems de l'orge & des légumes. Ils voyoient avec joye leurs campagnes se couvrir promtement d'une épaisse verdure. Les épics paroissant bientôt de toute part leur annonçoient la recolte la plus abondante. Mais presque tous les ans dès le mois

LE CIEL POETIQUE. d'Avril ou de Mai il venoit d'Ethiop (*a*) un vent furieux & pestilentiel, qı ravageoit les jardins, couchoit l'orge & quelquefois l'arrachoit entièremen Essayoient-ils de réparer le mal par u second labour, & en semant de nouveau leurs espérances se trouvoient ranimé par l'arrivée, presqu'infaillible, d'un ver de Nord, qui adoucissoit les chaleur Tout sembloit alors prospérer. Ils com toient sur une moisson plus riche qu celle qu'ils avoient perdue. Mais lorsqu'i s'apprêtoient à y mettre la faucille, dar le tems de l'année le plus sec, sans l moindre apparence de pluye, leur fleu grossissoit à leur grand étonnement, so toit tout à coup de ses bords, & leur er levoit ces provisions qu'ils croyoient dé posséder. Les eaux continuant à monte jusqu'à la hauteur de 12, 14, & même 1 coudées couvroient toutes leurs plaines emportoient le bétail, & quelquefois le habitans. L'inondation duroit dix ou onz semaines, & souvent davantage. Ceu qui s'étoient sauvés à tems sur des ter rains élevés, ou qui s'étoient pratiqu des retraites assez hautes pour n'être pa

(*a*) Voyez Dapper & M. de Maillèt. C'est sur sujèt que Pline a dit de l'Egypte, qu'elle n'éprouvo point le vent de Sud. *Non sentit austros l. 2. c. 45.*

gagnés eux-même par les eaux, échapoient avec peine à la faim, ou à l'humidité presqu'aussi meurtrière que la faim. Ce débordement, à la vérité, laissoit après lui sur les campagnes un limon qui les engraissoit. Mais les Egyptiens ne savoient pas encore en faire usage, & ils ne comprenoient pas que jamais il leur fût possible de faire la moisson; puisque l'été, l'unique tems de la faire, leur ramenoit tous les ans l'orage, la sécheresse, & le déluge. Cham dégoûté par ces traverses, abandonna tant la basse que la moyenne Egypte, & se retira dans la haute où il crut qu'il lui seroit aisé de se garantir à l'aide des montagnes qui la bordent : il y fonda la ville de Thébes, originairement appellée *Ammon-no*, *la demeure de Ham*. Mais plusieurs de ses enfans ne pouvant renoncer à l'Egypte inférieure, qui après l'écoulement des eaux étoit presque tout le reste de l'année comme un beau jardin & un séjour de délices, essayèrent de se précautionner contre le retour des eaux, dont ils reconnurent bientôt les accroissemens & les diminutions régulières. L'expérience leur apprit à démèler les signes, avant-coureurs de l'inondation, pour prendre de justes mesures, lorsqu'il faudroit se sauver, & sur-tout pour semer

ORIGINE DE L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

ensuite fît à propos, qu'ils eussent encore le tems de recueillir leur moisson avant l'arrivée des grandes eaux, & des grands vents.

Signes & causes de l'inondation.

Ils remarquèrent d'année en année que le débordement étoit toûjours précédé par un vent Etésien (a) qui soufflant du Nord au Sud vers le tems du passage du soleil sous les étoiles de l'écrevisse, poussoit les vapeurs vers le Midi & les amassoit au cœur du pays (b) d'où provenoit le Nil, ce qui y causoit des pluies abondantes, grossissoit l'eau du fleuve, & portoit ensuite l'inondation dans toute l'Egypte sans qu'on y eût éprouvé la moindre pluie. Peut être ne concevoient-ils pas cette suite d'effets de la manière que nous venons de la représenter. Mais sans raisonner inutilement sur les causes & sur la production de l'effèt ; ils remarquèrent que le souffle du vent de Nord étoit toûjours suivi de l'inondation, & que l'inondation étoit forte ou foible selon la force & la durée du vent qui étoient inégales d'une année à l'autre. Ce vent qui étoit devenu le signe infaillible de la crûe des eaux, servit bientôt de régle aux habitans.

(a) Annuel ou qui revient tous les ans.

(b) L'Ethiopie, aujourd'hui la Nubie & l'Abyssinie.

Mais il leur manquoit un moyen ſûr pour connoître au juſte le moment où il falloit tenir leurs proviſions prêtes, & leurs terraſſes bien relevées pour s'y ſauver avec leurs troupeaux. La lune ne leur donnoit aucun ſecours pour ſe régler à cet égard. Ils eurent donc recours aux étoiles dont le mouvement d'année en année eſt uniforme.

ORIGINE DE L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

La ſortie du fleuve hors de ſes bords arrivoit quelques jours plûtôt ou plûtard lorſque le ſoleil ſe trouvoit ſous les étoiles du lion. Le matin les premières étoiles du cancer étant éloignées de trente degrés & plus du ſoleil placé ſous le lion, commencent à ſe dégager de ſes rayons. Mais comme elles ſont fort petites on ne les démèle qu'avec peine. Ainſi elles étoient peu propres pour ſervir de régle au peuple. A côté d'elles, quoiqu'aſſez loin de la bande du zodiaque & quelques ſemaines après leur lever, on voit au matin monter ſur l'horiſon une des plus brillantes étoiles qu'il y ait dans le ciel, ſi même elle n'eſt la plus groſſe & la plus éclatante. Elle paroît un peu de tems avant le lever du ſoleil, qui depuis un mois ou deux l'avoit preſque rendu inviſible. Les Egyptiens choiſirent donc le lever de cette magnifique étoile aux approches du jour, comme la marque

LE CIEL POETIQUE. certaine du passage du soleil sous les étoiles du lion, & des commencemens de l'inondation. Cette étoile devint la marque publique, sur laquelle chacun devoit avoir les yeux pour préparer ses provisions de vivres, & pour ne pas manquer le moment de se retirer sur des terrains élevés. Comme elle n'étoit vûe que très-peu de tems sur l'horison vers le lever de l'aurore qui en s'éclaircissant elle-même de plus en plus, la faisoit bientôt disparoître, cette étoile sembloit ne se montrer aux Egyptiens que pour les avertir du débordement qui suivoit de près son lever. Elle faisoit pour chaque famille ce que fait le chien fidéle qui avertit toute la maison des approches du voleur. Ils donnèrent donc à cette étoile deux noms qui avoient un rapport très-naturel aux secours qu'ils en tiroient. Elle les avertissoit du danger : de-là vient qu'ils la nommèrent הנבח *le chien* ou *l'aboyeur*, le moniteur, en Egyptien *anubis*, en Phenicien *hannobeach*. Ce qui, pour le dire en passant, montre le rapport qu'il y avoit entre ces deux langues, malgré la diversité de la prononciation qui les faisoit paroître toutes différentes. Encore aujourd'hui nous nommons cette étoile *la canicule*, ce qui est toûjours le même nom. Le danger

ORIGINE DE L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

dont elle avertissoit les Egyptiens étoit le subit débordement du Nil. De-là vient que le peuple étoit toûjours attentif sur le tems où cette étoile se dégageoit des rayons du soleil & montoit le matin sur l'horison. La liaison infaillible qu'il y avoit entre le lever de l'étoile & la sortie du fleuve hors de son lit déterminoit le peuple à l'appeller plus ordinairement l'étoile du Nil, ou simplement le Nil (*a*).

Les habitans retirés dans leurs bourgs, sur les avis du vent septentrional & de la canicule, demeuroient oisifs pendant deux mois & plus, jusqu'à l'entier écoulement des eaux. L'heureuse épreuve qu'ils avoient faite de semer en autonne, c'est-à-dire, durant leur hyver, & de moissonner en Mars, les faisoit soupirer après l'abaissement du Nil. Le laboureur n'avoit presque rien à faire qu'après la retraite des eaux. Ainsi avant le débordement la prudence des Egyptiens consistoit principa-

(*a*) En Egyptien & en Hébreu *sihor*, en Grec σείριος, en Latin *sirius*. Les Hébreux qui avoient appris en Egypte l'ancien nom de ce fleuve ne l'appellent pas autrement que *sihor*, & c'est aussi le nom populaire de la canicule. Les Egyptiens lui donnèrent encore, mais dans des tems postérieurs, le nom de Sothis ou Thotes qu'ils croyoient avoir été premier auteur de ces observations; & quelquefois celui d'Isis, parce que la grande fête qui ouvroit l'année, & qu'ils nommoient la fête d'Isis, étoit dans les commencemens toûjours jointe au lever de la canicule.

LE CIEL POETIQUE.

lement à observer la fin des vents printaniers, le retour des vents septentrionaux qui commençoient avec l'été, & enfin le lever de la canicule, dont la circonstance étoit pour eux le point du ciel le plus remarquable. Durant leur inaction, après la sortie du fleuve hors de ses rives, leur prudence se réduisoit à observer le retour des vents de midi, plus modérés que les printaniers, & qui facilitoient l'écoulement du fleuve vers la méditerranée par la conformité de leur souffle avec son cours qui est du midi au Nord (a); en second lieu à mesurer, la perche en main, la profondeur de la rivière; à en conclure s'il falloit semer dru ou clair, selon la plus ou moins grande quantité de limon qui étoit toûjours proportionnée à la force des crûes; à prendre le parti de ne point semer du tout si l'inondation étant trop petite devoit laisser le sable de l'Egypte entièrement aride & sans sucs; ou si étant trop forte elle

(a) Ὅταν αὗται (πνοαὶ νότιοι) τῶν ἐτησίων ἐπικρατήσωσι, τὰ νέφη πρὸς τὴν Αἰθιοπίαν ἐλαυνόντων, καὶ κολύσωσι τοὺς τὸν Νεῖλον αὔξοντας ὄμβρους καταῤῥαγῆναι, &c. *Si (flatus austrini) vincant Etesias a quibus versus Æthiopiam nubes pelluntur, prohibeantque imbres decidere quibus Nilus augetur, &c.* Plutarch. de Isid. & Osir. Voyez aussi la description de l'Egypte de M. de Maillèt, lettre neuvième

devoit séjourner jusqu'aux approches de Décembre & de Janvier ; à varier à propos leur conduite en différens cantons sur l'inégalité des terrains ; en un mot, à régler avec discernement sur l'élévation de l'eau les préparatifs du travail de l'année le plus important (*a*).

ORIGINE DE L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

La même nécessité qui rendit les Egyptiens observateurs, & quelque peu astronomes, les rendit peintres & écrivains. L'inspection du ciel leur avoit appris à régler enfin leur labourage, si étrangement traversé par cette disposition qui étoit particulière au pays, & qu'ils n'avoient point vûe ailleurs. L'usage où ils étoient de donner le nom d'Aboyeur à l'étoile qui les venoit avertir à tems, & de donner d'autres noms pareillement symboliques aux objets qui leur servoient de régles, les conduisit tout naturellement à tracer tellement qu'ellement les figures de ces sym-

(a) *Auctus ..... mensura notis deprehenduntur. Justum incrementum est cubitorum XVI. Minores aquæ non omnia rigant ; ampliores detinent ; tardius recedendo. Hæ serendi tempora absumunt solo madente ; illæ non dant, sitiente. Utrumque reputat provincia. In XII cubitis famem sentit. In XIII etiamnum esurit. XIV cubita hilaritatem afferunt ; XV securitatem ; XVI delicias.* Plin. l. 5. c. 9. Il paroît par les remarques de M. de Maillèt consul au Caire, dans sa description de l'Egypte, que l'ancienne coudée Egyptienne étoit plus grande que la nôtre : ce qu'il suffit d'observer pour concilier sans de plus longues dissertations l'ancien mesurage du Nil avec le moderne.

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

boles pour instruire tout le peuple des ouvrages qu'il falloit faire en commun, & des évènemens annuels auxquels il étoit dangereux de se méprendre.

La commodité de ces marques les multiplia, & bientôt toutes les parties du ciel, de l'air, & du labourage qui les intéressoient le plus, ou dont il falloit fixer la connoissance, furent exprimées par des caractères qui eussent avec elles un rapport sensible, & principalement par des figures d'animaux; parce qu'elles étoient les plus connues & les plus faciles à tracer.

Thotès ou Thot, un des plus anciens habitans de l'Egypte & peut-être fils de Cham, ou un Egyptien des premiers tems, & à qui l'on a par la suite donné le nom de Thot, imagina autant de symboles faciles à comprendre & à retenir, qu'il y avoit de régles à observer pour ne manquer ni le moment de la retraite, ni la manière de régler les semailles selon la force du débordement: & comme l'estime, soit de la durée du vent Etésien, soit de la profondeur du Nil, ne pouvoit, étant livrée au jugement des particuliers, que devenir fort incertaine; il forma une compagnie de personnes uniquement occupées de ce soin. Il leur traça sur la pierre des caractères propres à

exprimer les diverses circonstances qui pouvoient varier d'une année à l'autre, pour les mettre en état de donner à tout le peuple une leçon courte & uniforme de ce qu'il y auroit à faire.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Telle est l'origine de l'ordre sacerdotal si ancien dans l'Egypte, & dont la principale fonction fut toûjours l'étude du ciel & l'inspection des mouvemens de l'air. Telle est l'origine de la célebre *tour* où cette compagnie étoit logée, & où l'on traçoit avec soin les caractères des différens travaux & les symboles des réglemens publics ; symboles qui parurent par la suite des figures fort mystérieuses, quand le sens en fut oublié. Cette demeure, sur la structure de laquelle on rafina beaucoup avec le tems, se nommoit alors tout simplement & sans aucun mystere le *labyrinthe*, c'est-à-dire, la tour (*a*).

VIII.

Détail des symboles Egyptiens.

Présentement si nous voulons deviner d'une façon raisonnable quelques-uns des symboles Egyptiens les plus usités ; nous n'en devons, ce me semble, chercher

(a) בירנתא Biranta, *tour*, avec l'article ou l'affixe, לבירנתא Labiranta, *la tour*, *le palais*.

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

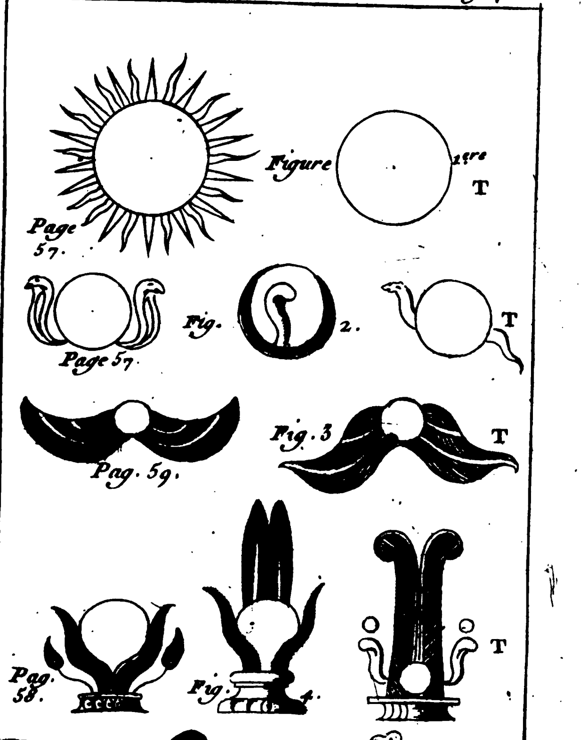
l'interprétation ni dans les idées du divin Platon, ni dans la doctrine des génies de Porphyre ou de Jamblique, ni dans la métaphysique de quelque philosophe moderne. Consultons les besoins de la colonie Egyptienne. C'est là qu'il est naturel de chercher le sens des figures qu'on exposoit aux yeux de tout le peuple assemblé.

Symboles des vents.

Nous venons de voir que le labourage des Egyptiens, & leur vie qui en dépendoit étoient étroitement liés à l'observation ; 1°. du soufle des vents ; 2°. du lever de la canicule ; 3°. des crûes de l'inondation. C'est donc à ces trois circonstances & non à une métaphysique inintelligible que le collége des prêtres ou des astronomes rappellera toute l'attention des peuples, faute de quoi l'Egypte se trouvera sans refuge & sans pain. Mais comment peindre le vent ? Comment distinguera-t on celui du Nord d'avec celui du Midi ? Comment montrera-t-on des choses qui ne se peuvent voir ?

Les oiseaux par la légèreté avec laquelle ils traversent l'air sont l'image la plus naturelle du vent. L'aîle des vents, dans l'Ecriture *, signifie la promtitude de leur passage, & la diligence des services qu'ils rendent au Créateur. Comme parmi les oiseaux il y en a qui cherchent en certains

* Ps. 17:11. & 103:3.


Page 57.
Figure 1ère
T
Fig. 2.
T
Page 57.
Fig. 3
T
Pag. 59.
T
Pag. 58.
Fig. 4.

tems des pays froids, d'autres qui se rendent dans des climats chauds ou tempérés, & que tous ont une méthode de vivre toute particulière à leur espéce; on ne se contenta pas de choisir les oiseaux pour être en général le symbole du vent; mais on caractérisa les différens vents qui ne se peuvent peindre, en les désignant chacun à part & d'une façon précise par la figure de ceux des oiseaux qui avoient avec ces vents un rapport particulier.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Je ne vous dirai point quels vents étoient marqués par le corbeau, par l'ibis, qui étoit une espéce de cigogne, par la poule de Numidie, & par d'autres oiseaux qui se voyent si souvent dans les monumens Egyptiens. Nous ne savons pas assez l'histoire naturelle de l'Afrique, ni les circonstances où se trouvoient les anciens Egyptiens pour entreprendre d'éclaircir tous leurs symboles. Mais l'explication de quelques-uns suffira pour faire comprendre que les autres, qu'on n'entend pas, étoient dans le même goût.

L'épervier & la huppe étoient les noms & les figures symboliques qu'on donnoit aux deux vents dont les Egyptiens avoient le plus d'intérêt d'observer le retour. L'épervier marquoit le vent Etésien septen-

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

trional qui chaſſe les vapeurs vers le midi, & qui couvrant l'Ethiopie d'épaiſſes nüées les y réſout en pluies, & fait enfler le Nil dans tout ſon cours. La huppe au contraire ſignifioit le vent du midi qui aidoit l'écoulement des eaux, & dont le retour annonçoit l'arpentage des terres & le tems des ſemailles. Mais on ne me croira pas ſur ma parole. Il faut que je produiſe quelque rapport, quelque reſſemblance particulière entre un épervier & un vent de Nord, entre une huppe & un vent de Midi?

L'épervier ou le vent Etéſien.

Les naturaliſtes remarquent que l'épervier ſe plaît dans le Nord; mais qu'au retour du doux tems & lorſqu'il mûe, il s'avance vers le Midi en tenant ſes aîles étendues & regardant le côté d'où il vient un air chaud, ce qui facilite la chute de ſes vieilles plumes, & lui rend les graces de la jeuneſſe. Dans l'antiquité, la plus reculée & dès avant Moïſe, les Arabes voiſins & alliés des Egyptiens avoient de l'épervier une idée toute ſemblable à celle que les naturaliſtes nous en donnent. Dans le diſcours que Dieu adreſſe à Job, & où il fait voir que ce n'eſt pas l'homme, mais le Créateur, qui par une providence ſpéciale a diverſifié toutes les parties de la nature, & réglé pour un bien les incli-

nations des animaux ; *eſt-ce par un effort de votre induſtrie*, lui dit-il, *que l'epervier ſecoue ſes vieilles plumes pour s'en délivrer, & qu'il étend ſes aîles en regardant le côté du midi* (a) ? Cet oiſeau par la direction de ſon vol au retour des chaleurs étoit donc la plus naturelle emblème du vent annuel qui ſoufle du Nord au Sud vers le ſolſtice d'été, & qui par l'effèt de cette direction intéreſſoit ſi fort les Egyptiens.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

La huppe tout au contraire va du Midi au Nord. Elle vit des vermiſſeaux qui éclofent ſans nombre * dans le limon du Nil. Une infinité d'eſpéces de moucherons, de demoiſelles, & d'autres inſectes cherchent ſur tout les eaux dormantes, & par conſéquent celles du Nil répandu, pour y dépoſer leurs œufs qui ne réuſſiſſent jamais mieux que dans le limon échauffé par le ſoleil après la rentrée du fleuve dans ſes bords. La huppe accourt alors dans tous les lieux que l'eau a nouvellement abandonnés. Elle ſaiſit avec induſtrie les momens & les lieux où les inſectes naiſſans lui offrent une pâture facile, avant que l'animal aîlé, qui eſt caché ſous la peau du ver, & enſuite ſous l'enveloppe

La huppe, vent du Sud.

* V. *Diod. de Sic. biblioth. lib.* I.

(a) *Nunquid per ſapientiam tuam plumeſcit accipiter expandens alas ſuas ad auſtrum?* Job 39 : 29.

de la chryſalide, ſorte de cet étui pour prendre ſon vol & pour porter ſon eſpéce en d'autres endroits. La huppe, attirée par cet appas, paſſe de l'Ethiopie dans la haute Egypte, & de la haute Egypte vers Memphis où le Nil ſe partage. Elle va toûjours à la ſuite du Nil à meſure qu'il rentre dans ſes canaux juſqu'à la mer. Elle étoit propre par cette méthode à caractériſer parfaitement la direction du vent méridional, qui aidoit & annonçoit le deſſéchement déſiré.

Auſſitôt donc que les Egyptiens voyoient revenir la huppe, c'eſt-à-dire, non la huppe naturelle, qui n'étoit que le ſigne d'une choſe fort différente, mais l'oiſeau figuré, le vent de midi, qui imite le mouvement de la huppe; ils apprêtoient leur blé, reconnoiſſoient par l'arpentage des terres les bornes des héritages que le limon avoit confondues, & ne tardoient pas à ſemer, de peur d'être prévenus par les vents d'Avril & de Mai qui pouvoient ruiner leur moiſſon trop tardive.

D'autres ſymboles ſubalternes, placés comme autant d'attributs ſur la tête ou dans les pattes de ces oiſeaux, pouvoient exprimer les variétés des mêmes vents, & faire connoître au peuple ce qu'il falloit faire, ou ne pas faire, lorſque les

vents seroient orageux, secs, froids, brûlants, ou pluvieux.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

La seconde circonstance, & celle de toute l'année sur laquelle le peuple Egyptien devoit le plus ouvrir les yeux, étoit le lever de l'étoile du Nil. Dès qu'elle se débarassoit des rayons du soleil, ou se montroit avant l'aurore; on étoit sûr que le soleil s'avançoit sous le signe du lion, & que le débordement suivroit de près. L'avis de cette étoile étant leur affaire la plus importante ils comptoient anciennement de son lever le commencement de leur année (*a*), & toute la suite de leurs fêtes. Au lieu donc de la peindre sous la forme d'une étoile, ce qui ne la distinguoit point d'une autre, ils la peignirent sous une figure qui avoit rapport à sa fonction & à son nom. Ils la nommoient l'*aboyeur*, le *moniteur*, l'*astre-chien*, le *portier*, l'*astre qui ouvre, ou qui fait la clôture* d'une année *& l'ouverture* d'une autre. Quand ils vouloient faire entendre le renouvellement de l'année, à commencer du lever de la canicule, ils la peignoient sous la forme d'un portier

La canicule ou le lever de l'étoile Sirius.

Anubis, הנבח Hannobeah latrans, monitor. αςροκύων.

(a) *Ægyptiis principium anni, non aquarius, ut apud Romanos, sed cancer. Nam prope cancrum est sothis quam Græci canis sidus dicunt: neomenia autem est ipsius sothidis ortus, quæ generationis mundi ducit initium.* Porphyr. de nymphar. antro.

reconnoissable à une clé : ou même ils lui donnoient deux têtes adossées, l'une d'un vieillard qui marquoit l'année expirante, & l'autre d'un jeune homme qui marquoit le nouvel an. Quand il falloit avertir le peuple du moment de la retraite aux approches de l'inondation; alors au lieu des deux têtes de figure humaine on lui mettoit sur les épaules une tête de chien. Les attributs ou les symboles subordonnés qu'on y ajoûtoit étoient l'explication des avertissemens qu'il donnoit à toute la famille. Pour faire entendre aux Egyptiens qu'il falloit prendre une provision de vivres, gagner promptement les terrasses élevées, & y demeurer tranquilles au bord de l'eau en observant le cours de l'air; Anubis avoit au bras une marmitte; des aîles aux piés; dans sa main droite ou sous son bras une grande plume; & derrière lui une tortue ou un canard, animaux amphibies qui vivent sur la terre & au bord de l'eau.

Tous ces avis fort simples & fort intelligibles étoient précédés d'un autre également nécessaire, qui étoit de marquer au peuple la juste hauteur qu'il falloit donner aux terrasses pour être à coup sûr au-dessus de la plus forte inondation, sans faire des frais inutiles en les élevant trop.

On



Anubis.

Cette Figure poura servir d'éclaircissement à la Page 256.

La Tortüe ou le Canard qu'on trouve souvent aux piés d'Anubis, annonçoit aux Egyptiens leur prochain séjour au bord de

On construisoit pour cela dans chaque bourg une muraille ou un terme qui eût la hauteur requise : & afin que le peuple connût précisément la ligne qui lui devoit servir de régle, on la lui désignoit en couchant précisément sur cette ligne la figure de la sphinx qui a toûjours paru si énigmatique & si mystérieuse aux Egyptiens mêmes, dans les tems postérieurs*; mais dont le sens s'offre à présent de lui-même à la suite de ce que nous venons de dire. Cette figure étoit composée d'une tête de jeune fille, & du corps d'un lion couché : ce qui signifioit qu'il falloit s'attendre à demeurer oisif sur les terrains relevés, tant que l'inondation dureroit, & qu'elle continueroit au moins pendant deux mois dans sa force ; savoir tout le tems que le soleil mettroit à parcourir les signes du lion & de la vierge. Cette vérité se trouve attestée par le rapport des voyageurs modernes, qui nous apprennent que le Nil rentre dans ses bords sur la fin de Septembre, ou un peu après, en quoi ils sont d'accord avec Pline, qui place cette rentrée sous le signe de la balance. *In totum autem revocatur intra ripas in libra**. La figure de la sphinx marquoit de plus, par la justesse de son élévation, le point d'excès ou de *surabondance* ;

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

* *Plutarch. de Isid. & Osir.*

* *Plin. supr.*

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

en ſorte que ſi l'eau, paſſant ce point, venoit à couvrir la figure en tout, ou en ſa meilleure partie, les Egyptiens ne devoient pas prendre la peine de ſemer, parce qu'à coup ſûr la retraite des eaux ſeroit trop lente pour pouvoir ſemer & recueillir au mois d'Avril. Ce qui acheve de rendre cette explication certaine, c'eſt que le nom même de la *ſphinx* ne ſignifie autre choſe que la *ſurabondance* (*a*).

Il n'y a perſonne qui ne ſente que la ſphinx étoit un caractère, un ſigne, & non un monſtre, ou un être vivant. On ne s'aviſe pas de demander quelle eſt la naiſſance ou la mere de la ſphinx. Ce ſeroit de même perdre ſes peines que de chercher dans l'antiquité quels ont été les parens ou la patrie d'Anubis. Ce ſeroit ſe charger d'un travail auſſi inutile, que ſi on cherchoit avec ſoin quelle eſt la patrie & la généalogie de la lettre A, ou de la lettre B.

On peut remarquer en paſſant que c'eſt-là l'origine de l'uſage où ſont encore nos architectes, admirateurs ou copiſtes de l'antiquité, de décorer les termes en y appuyant des ſphinx.

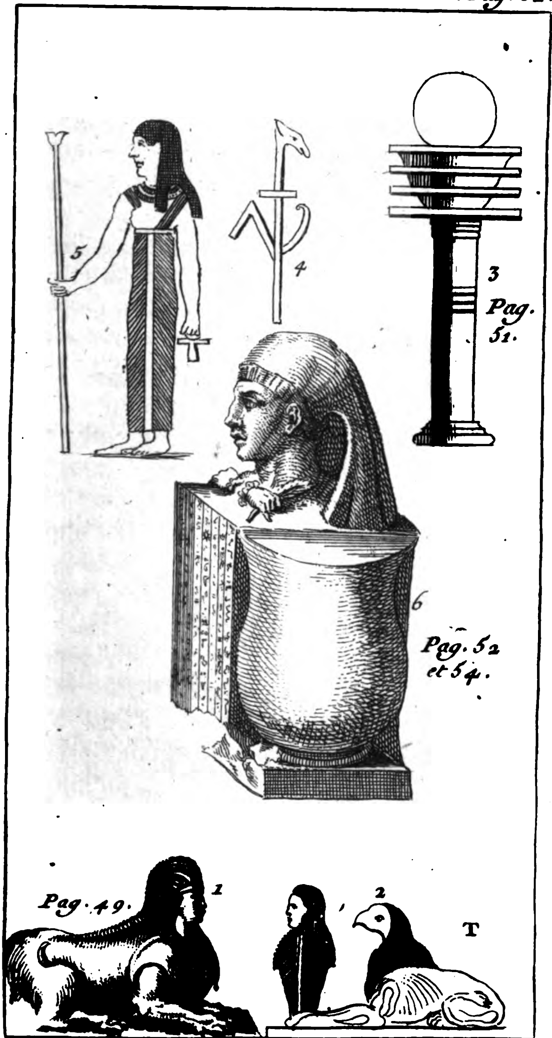
(a) שפע *Sphang redundantia*, *Job* 22 : 11. & 4. *Reg.* 9 : 17. & *Paraph. Chaldaic. in Proverb.* 3 : 10. *Vino torcularia redundabunt.*

La troisième circonstance, qui intéressoit extrémement le peuple Egyptien, étoit la connoissance exacte de l'état de la rivière. On peut en juger par le soin qu'on prend encore aujourd'hui au grand Caire, de mesurer les degrés de l'elévation de l'eau sur une colonne destinée à cet usage, & d'en publier chaque jour les nouveaux progrès par des crieurs qui les annoncent dans tous les quartiers de la ville. Pline nous apprend, par ce que j'ai rapporté de lui, combien on étoit attentif de son tems à connoître les signes avant-coureurs, les progrès, & la fin du débordement. Ce besoin ayant été le même dans la plus haute antiquité, il est tout naturel de penser, que les signes qui pouvoient faire connoître aux Egyptiens la juste profondeur de l'eau, n'ont pas été négligés dans l'écriture symbolique. Nous en trouvons deux qui ont, ce me semble, un rapport sensible à la mesure du Nil: ce sont la croix & le canope. L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

D'abord ils exprimoient les diverses crûes de leur fleuve, sorti de ses bords, par une colonne traversée d'une, de deux, ou de trois lignes, en forme de croix. Plus ordinairement au lieu d'une colonne qui pouvoit être d'usage dans un puits de pierre où l'eau n'entroit que par le bas, ils La croix est la mesure du Nil.

ORIGINE DU CIEL POETIQUE. employoient dans leur écriture une longue perche terminée comme un T, ou barrée soit par une, soit par deux piéces de travers, & en manière de croix. Pour abréger ces marques ils se contentoient souvent d'un T, ou d'une petite croix †. Cette figure placée sur un vase ou ailleurs pouvoit signifier la crûe ordinaire. Deux croix pouvoient marquer une plus forte inondation: & la croix enchaînée, ou arrêtée par un chaînon, signifioit apparemment l'inondation assujetie à des régles certaines, ou le salut de l'Egypte, causé par la régularité des observations & des précautions.

Le Canope. Ce n'étoit pas assez que les Prêtres ou les Ministres publics prissent soin d'observer la juste mesure des progrès de l'eau: il falloit que le peuple en fût instruit. Et il paroît que c'est à quoi l'on pourvoyoit, en exposant publiquement trois ou quatre sorte de vases, ou de mesures, qui étant des outres d'une capacité inégale, mais bien connue du peuple, servoient sans cris & sans messagers à lui indiquer les trois ou quatre espéces de hauteurs qui faisoient la différence des crûes du Nil. Deux choses me persuadent que c'est-là le sens de ces vases, ou mesures à large ventre, si ordinaires dans les monumens Egyptiens. L'une est le nom qu'on leur



I. La Sphinx. 2, Autre Sphinx réünissant les symboles du vent étésien, du Lion, et de la Vierge. 3, 4, 5, Les marques des crues du Nil. 6, Le Canope. La Figure 4 annonce la diminution de l'eau et le mesurage des terres par une Figure.

donne; l'autre ſont les attributs dont on les accompagne.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Le nom de *canob* ou *canope* qu'on donnoit à ce vaſe, eſt fondé ſur l'uſage qu'on en faiſoit. Ils peignoient le ravage de l'eau débordée, ſous la figure d'un dragon, d'un crocodile, d'un hippopotame, ou d'un monſtre aquatique qu'ils appelloient *Ob*, & que depuis ils ont nommé *Pyton*. Ob, ou l'ennemi que les écrivains ſacrés appellent Ob, quand ils veulent exprimer les ſuperſtitions & les folles idées des Payens (*a*); nous le voyons toûjours rendu dans les anciennes traductions par celui de Pyton *. Quand on avoit meſuré la juſte hauteur de *l'ennemi*, le degré de la profondeur de l'eau; on en informoit le peuple par l'expoſition d'un vaſe qui contenoit aparemment autant de pintes que la profondeur de l'eau avoit de toiſes, ou de coudées: c'eſt pourquoi ils donnoient à ce vaſe le nom de Canob, qui ſignifie *la toiſe du dragon* (b), la meſure du débordément.

* *V. l'hiſtoire de Saül & de la Pytoniſſe, &c.*

(a) אוב *Ob. Levit.* 20: 27. Ob, ſignifie proprement enflûre, ou gonflement. Ils donnoient ce nom au Nil débordé, parce qu'il ravageoit tout en s'enflant, &c.

(b) De קנה *Cane*, une perche, une toiſe, une canne à meſurer, comme on le voit dans Ezechiel c. 4: 5. קנה המדה *Kené hammiddah*, une canne à meſurer; & de אוב *Ob*, le dragon, Pyton, l'ennemi. C'eſt

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

Les divers attributs dont ils accompagnoient ce vase ne sont pas moins significatifs que son nom, & ont un rapport évident avec l'état de la rivière. Ils terminent souvent ce vase vers le haut par une tête d'homme, que nous verrons par la suite être le symbole de l'industrie, ou du labourage. Quelquefois ils faisoient sortir les piés de la figure par le bas de ce vase. Les bras & tout le corps de l'homme, ou du symbole des travaux rustiques, étoient comme engagés & contraints, pour faire entendre que le laboureur n'avoit rien à faire pendant le séjour des eaux sur la plaine. Quelquefois ils faisoient sortir du vase les mains de la figure, dans l'une desquelles ils mettoient une plume d'épervier pour marquer l'étude & l'observation des vents, qui devoit être la principale affaire du laboureur; parce que selon la nature du vent il accéléroit, ou différoit, ou omettoit totalement l'opération des semailles. Assez ordinairement

à Menphis qu'on prennoit autrefois ces mesures, comme aujourd'hui au Caire, pour en instruire le reste de l'Egypte. Le bourg voisin des ruines de cette grande ville se nomme encore aujourd'hui Manoph, & la plaine voisine Menophi, ce qui est visiblement le vrai nom de Menphis, & ne signifie autre chose que *la mesure du dragon, ou la mesure du débordement*. De מנה *Mana*, mesurer, nombrer; & de אוב *Ob ou of*, le dragon, ou le fleuve enflé.

on trouve les canopes terminés par une ou deux croix, dont nous venons d'expliquer le ſens. Très-ſouvent encore le haut du vaſe eſt ſurmonté par différentes têtes d'oiſeaux, pour ſignifier & caractériſer les différens vents qui leur étoient connus, & qui aidoient ou traverſoient, ſoit la crûe, ſoit l'abaiſſement des eaux. Quelquefois ils mettoient ſur le canope la tête d'un chien, pour ſignifier l'état de la rivière au tems du lever de la canicule. Dans un autre tems ils y plaçoient une tête de fille pour marquer l'état du Nil ſous le ſigne de la vierge, & aux approches du deſſéchement. L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Toutes ces conjectures réunies ſemblent former une certitude. Elles ſont d'autant plus recevables, qu'elles ſont liées entr'elles, & ont rapport au grand intérêt de la colonie. Suivons donc cet eſſai d'explications, puiſqu'il commence à répandre quelque lueur ſur une matière juſqu'à préſent fort obſcure, & dont l'intelligence débrouilleroit bien des monumens de l'antiquité.

IX.

Suites des ſymboles Egyptiens.

Quel qu'ait été l'inventeur des premiers ſymboles particuliers à l'Egypte, ce que

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

nous n'avons aucun intérêt, ni peut-être aucun moyen d'éclaircir ; il suffit de savoir qu'on les reçût par-tout avec applaudissement. La commodité de ce langage qui se faisoit entendre par les yeux, & qui faisoit en un sens parler les animaux & les pierres mêmes, en rendit peu à peu l'usage plus commun. On l'étendit à tout.

L'écriture symbolique servit bientôt à l'instruction des mœurs, aussi-bien qu'aux réglemens du labourage. On l'employa pour conserver parmi les peuples la connoissance des vérités les plus importantes, & pour leur inculquer leurs principaux devoirs. Les lieux où les Egyptiens s'assembloient à la nouvelle lune furent bientôt remplis de figures significatives, propres à rappeller leur esprit à une intelligence souverainement puissante qui préside à tout, qui donne la vie à l'homme & aux animaux, qui donne la fécondité aux plantes, & qui couvre tous les jours la terre de nouveaux présens ; supérieure au soleil, à la terre, & à l'industrie de l'homme ; donnant au soleil sa chaleur & sa beauté, à la terre sa fécondité, à l'industrie de l'homme le succès de son travail, & la récompense de ses peines.

* Le soleil, symbole de Dieu.

* Le caractère de l'écriture Egyptienne

destiné à signifier Dieu, étoit non une flamme, comme c'étoit l'usage en Orient, mais un cercle, ou plûtôt un soleil; symbole extrémement simple, & le plus capable de leur représenter la puissance & l'action universelle de l'Etre souverain qui anime tout.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Ils ajoûtoient au cercle, ou au globe solaire, différentes marques ou attributs qui servoient à caractériser autant de perfections différentes. Pour marquer, par exemple, que l'Etre suprême est l'auteur & le conservateur de la vie, ils accompagnoient le cercle d'un ou de deux serpents ou anguilles. Cet animal, chez les Egyptiens & ailleurs, a toûjours marqué la vie ou la santé, non pas parce que le serpent se rajeunit en se défaisant tous les ans de sa vieille peau; mais parce que chez la plûpart des Orientaux, comme Phéniciens, Hébreux, Arabes, & autres, avec la langue desquels celle de l'Egypte avoit affinité, le mot hévé ou hava signifie également la vie, & un serpent. Le nom de, *celui qui est*; le grand nom de Dieu *Jou* ou *Jehova* en est tiré. *Hévé*, ou le nom de la mere commune des vivans, provient du même mot. On ne pouvoit peindre la vie: mais on pouvoit la mar-

Le serpent; symbole de la vie.

ORIGINE DU CIEL POÉTIQUE.

quer par la figure de l'animal qui en porte le nom (*a*).

Le Bananier, symbole de la fécondité.

Pour exprimer ou faire concevoir l'admirable fécondité de la providence qui fournit tous les ans une nouriture abondante aux hommes & aux animaux qui les servent, on accompagnoit le cercle symbolique, le caractère de Dieu, de la figure des plantes les plus fécondes, & le plus ordinairement de deux ou de trois grandes feuilles de Bananier (*b*), n'y ayant rien d'égal à la fécondité de cette plante qui tient du prodige. Elle croît aisément dans les campagnes. La tige en devient fort haute, & acquiert en un an dans les pays chauds un demi pié & plus d'épaisseur.

(*a*) C'est de ce nom *hava*, qui signifie *vivre*, que les Latins ont fait leur *avum*, la vie, & l'*avé* qui est un souhait de bonne santé. Saint Clément d'Alexandrie, *Cohortat. ad Gent. p.* 11. *edit. Oxon.* remarque, que le mot héva, qu'on fait signifier la vie, signifie aussi un serpent. Et c'est sur une pure équivoque du mot hévi ou héva, qu'est fondée la méthamorphose de Cadmus & d'Hermione en serpens. *Ovid. métam.* Ils étoient du pays des Hévéens. Macrobe nous a appris que le serpent étoit le symbole de la santé, *salutis draco*, en parlant d'Esculape. *Saturnal. l.* 1. *c.* 20.

(*b*) Cette plante se nommoit anciennement Musa, aujourd'hui *Mouse* ou *Mons.* Voyez Prosp. Alpin. *de plantis Ægypt.* avec les notes de Westlingius, son Commentateur. Voyez aussi le figuier d'Adam, lettre 9. de M. Maillèt. On peut voir cette plante au Jardin-Royal, où il ne faut pas être surpris de la trouver stérile & moins grande, l'air du climat ne lui convenant point.

Du milieu de ses longues & larges feuilles s'éléve un rameau divisé en plusieurs nœuds, de chacun desquels sortent dix ou douze fruits longs comme de médiocres concombres, & qui contiennent une chair moelleuse, beurée, nourissante, fraîche, & d'un goût agréable. De toutes ces grappes, réunies sur une seule branche, il se forme un régime ou une masse de 150 ou 200 fruits *. Après la recolte on coupe le feuillage énorme (a) & les tiges qui se sécheroient, & on en nourit les éléphans. Cette plante qui nourit, sans frais, des milliers d'habitans pendant plusieurs mois, & qui a toûjours été la ressource des peuples de l'Egypte, de l'Ethiopie, & des Indes, méritoit d'être choisie par préférence pour caractériser le symbole de celui, qui avec la vie donne les soûtiens de la vie.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

* *Diction. des drogues, Lemeri.*

Mais cette vie & l'abondance des nouritures qui l'entretiennent, dépendent des dispositions de l'air. Il falloit faire entendre aux habitans que c'est Dieu seul qui gouverne l'air en maître souverain; que c'est de lui qu'il faut attendre les influences salutaires, & qu'il dispose selon son bon plaisir de la nature, & des saisons. Pour peindre l'air, dont chacun éprouve

(a) De deux aunes de long, sur deux piés de large. *M. Maillet.*

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

les viciſſitudes & l'agitation, quoi-qu'il ſoit inviſible, on employa dans l'écriture le ſcarabée ou les aîles d'un inſecte volage, dont les mouvemens varient d'un

Le Scarabée ou l'air.

inſtant à l'autre. Les aîles du ſcarabée ou du papillon dépliées autour du cercle ſymbolique étoient un attribut propre à faire entendre que celui qui régle les mouvemens & les changemens de l'air, eſt auſſi le diſtributeur des productions de la terre, & le maître des ſaiſons. Cette vérité étoit ſur-tout néceſſaire à un peuple laboureur. Auſſi le globe accompagné de grandes aîles de ſcarabée ou de papillon, ſe trouve-t-il placé au haut de la plûpart des tableaux qui avoient rapport à la religion *.

* V. *la table d'Iſis, publiée par Pignorius.*

X.

Les ſymboles de l'année. L'année ſolaire, Oſiris.

Toute la ſociété ayant un beſoin extrême de régler l'ordre de ſes jours, & de convenir des tems où il faut s'aſſembler, ſe repoſer, ou travailler en commun, l'écriture ſymbolique fut tout particuliérement utile à cet égard, par la commodité de quelques marques qui étant expoſées en public, annonçoient les fêtes & les travaux d'une façon ſimple & uniforme.



I. Osiris ou le Soleil sous le Capricorne. 2, Osiris ou Atys, sous le Belier. 3, Le Soleil Couchant. 4, Neptune ou la Navigation. 5, et 6, Coëfure faite comme un trône chargé du bonnet et du Sceptre du Soleil. La Figure I.re a pu donner

Le cours de l'année a rapport à trois objets principaux, 1°. au cours du soleil; 2°. à l'ordre des fêtes de chaque saison; 3°. aux travaux qui se doivent faire en commun. Commençons par les symboles du soleil.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Cet astre qui étant le plus magnifique objèt de la nature avoit été si justement choisi pour être le symbole de l'Etre tout-puissant, eut aussi son caractère ou sa marque dans l'écriture symbolique, & cette figure étoit relative au nom qu'on lui donnoit. On le nommoit Osiris. Ce mot, selon les anciens les plus judicieux & les plus savans (*a*), signifioit l'inspecteur, le cocher ou le conducteur, le roi, le guide, le modérateur des astres, l'ame du monde, le gouverneur de la nature. Selon la force des termes dont il est composé, il signifioit, *le gouvernement de la terre* (*b*); ce qui revient au même sens: & c'est parce qu'on donnoit ce nom & cette fonction

Le gouverneur ou le soleil.

(*a*) *Plutarch. de Isid. & Osirid. & Macrobe in somno Scip. lib.* 1. *c.* 20. *Dux & princeps, moderator luminum reliquorum, mens mundi, & temperatio.*

(*b*) Ce mot vient de אחוזי ארץ *Ochosi erets*, ou *Ocsi eres, dominium terræ.* On le retrouve dans celui d'Axieres, qui est un des Cabires ou des grands dieux de Samothrace, originairement venus d'Egypte; dans l'Oxiatres de l'histoire Greque: & dans l'Assuerus des Perses. Ce nom est d'une structure semblable à celle du mot Ochosias, qui signifie le gouvernement de Dieu.

ORIGINE DU CIEL POLITIQUE.

chose, pour signifier certains retours qui n'arrivoient que d'année en année. Mais alors on changeoit l'attribut de la figure. Tous les ans, par exemple, les Phéniciens, & autres, venoient aborder dans l'île du Phare pour y enlever du lin, des cuirs de bœufs, les huiles de Saïs, des légumes, du blé, & des provisions de toute espéce. Le retour annuel de cette flotte étoit désigné par un osiris porté sur un cheval aîlé, symbole des vaisseaux, & de leurs voiles; ou par un osiris dans la main duquel on mettoit non un sceptre, mais un instrument de marin, un harpon dont on se sert en mer pour piquer les gros poissons que l'on rencontre: & comme le blé étoit la marchandise qui occasionnoit sur tout ces retours annuels; quand on annonçoit aux marchands Egyptiens l'arrivée de cette flotte, il est croyable qu'on le faisoit par une affiche, par l'exposition d'un osiris armé du harpon, & qu'on donnoit à cette figure le nom de Poséidon ou de Neptune; de Poséidon, qui signifie (a) *la provi-*

Le Trident.

(a) De פוש *Posh copia, subsidium*; & de ידים *Jedaim, ora maritima*, vient פושידים ou פושידין *Poseidain*. D'où les Grecs ont fait leur ποσειδάων *Poseidon*. *Copia orarum, subsidia littorum*. On peut remarquer que ces terminaisons en *im* & en *in*, qui sont familières aux Orientaux, ne sont point du goût des peuples d'Occident.

ſion des pays maritimes ; ou de Neptune, qui ſignifie *l'arrivée de la flotte* (*a*). A cette nouvelle tous ceux qui avoient des marchandiſes de débit deſcendoient en batteau le long des canaux du Nil, & gagnoient la côte maritime, le voiſinage de l'île du Phare, où abordoit cette flotte; d'où vient que dans le langage commun *aller à la flotte*, ou *aller vers la côte*, étoit la même choſe : & Plutarque (*b*) nous apprend que les extrémités de l'Egypte, les côtes maritimes ſe nommoient *Neptys* en Egyptien.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Les anniverſaires.

Il y avoit un autre retour annuel qui n'étoit pas moins célébre, & qui avoit beſoin d'une marque ou d'un ſymbole particulier. C'étoit le retour des ſacrifices anniverſaires. Nous voyons par les funérailles d'Archemore dans la Thebaïde de Stace, par l'anniverſaire d'Anchiſe dans le troiſième livre de l'Eneïde, & par les lamentations annuelles des vierges d'Iſraël ſur le ſort de la fille de Jephté, que c'étoit un uſage univerſel dans l'antiquité de

(*a*) De נוף *nouph*, *agitare*, qui forme נפה *nephah*, ou נפת *nephet*, *agitatio*, *appulſio* ; & de אני *oni navis*, *claſſis*, vient נפתאני *neptoni*, *claſſis appulſio*, l'arrivée de la flotte.

(*b*) Νέφθυν δὲ καλοῦσι τῆς γῆς τὰ ἔσχατα. *De Iſid. & Oſir.*

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

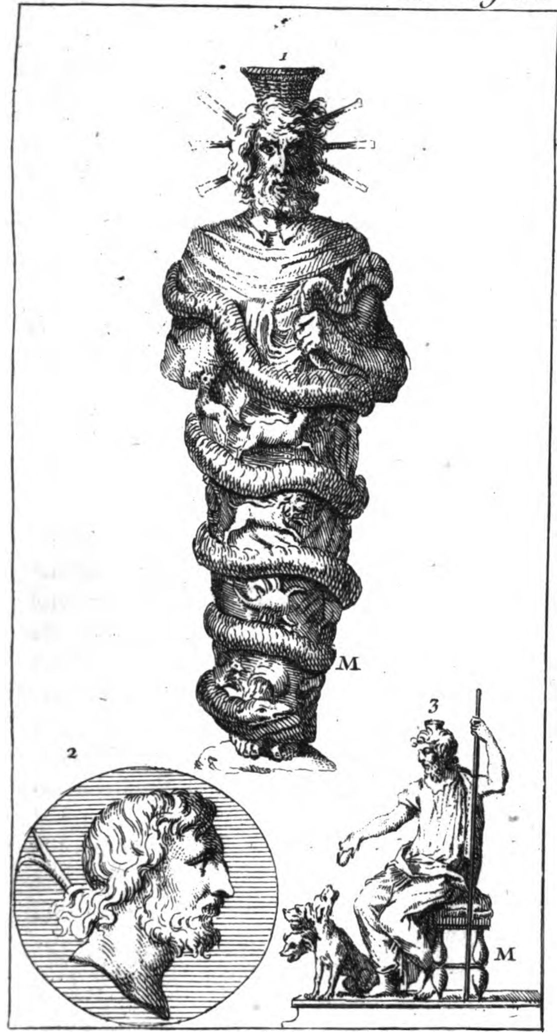
pleurer & de prier sur les tombeaux des personnes cheres à la patrie, & de renouveller ces assemblées & ces sacrifices après l'année révolue. L'osiris, ou le symbole de la révolution annuelle, pouvoit donc annoncer un anniversaire par le changement de son attribut. Alors au lieu du fouèt, ou du harpon, on lui mettoit en main le bout ferré ou l'aviron (*a*) d'un battelier : ou bien on lui mettoit sur la tête un boisseau, une mesure de blé qui se distribuoit à chaque pauvre dans les fêtes funébres, & peut-être donnoit on à cette figure le nom de Pélouta (*b*), *la délivrance*. On entrevoit assez pourquoi, & nous remarquerons quand il s'agira des cérémonies mortuaires, que la barque de passage étoit le symbole de la mort ; que le boisseau étoit l'annonce d'une distribution funébre ; & que *la délivrance* du mal étoit l'idée qu'on avoit anciennement de la mort des justes.

L'aviron.

Mais quoiqu'on pût annoncer une fête anniversaire par la figure d'un osiris pré-

(*a*) L'aviron à deux pointes se trouve trois fois dans une des faces de l'obélisque qui est à Rome à la porte *del popolo*. Voyez l'*Antiq. Expl. tom.* 4. *p.* 352. Voyez le bout ferré d'un battelier dans la main de Pluton. *Lilii Gregorii Giraldi tom.* 1. *p.* 75.

(*b*) De פלט *palas liberare ;* פלוטה *peloutah &* פלוטא *pelouto liberatio.*



1, et 2, Pluton, ou Serapis. Symbole de l'anniversaire. La 2e. fig. est tirée d'une medaille. voy. Lil. Gre. Girald. La 3e. fig. a rapport a la page 120.

sentée dans l'assemblée des peuples, il falloit nécessairement l'accompagner d'une autre marque qui annonçât précisément le tems de l'année où la fête se célébroit, & si l'assemblée se tiendroit à la néoménie ou à la pleine lune, ou à tel autre jour du mois. L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Venons donc au symbole qui régloit proprement l'année sacrée, l'ordre des fêtes.

XI.

L'année civile. Isis.

On pouroit assez raisonnablement nommer ici l'ordre des fêtes, l'année Ecclesiastique ; puisque ces fêtes étoient des assemblées religieuses où l'on faisoit profession d'honorer Dieu, & de le glorifier de sa providence. La recherche que nous faisons des usages primitifs, & de la signification de l'ancienne écriture, regarde évidemment les tems qui ont précédé l'introduction de l'idolâtrie. Mais cet ordre des jours destinés au travail ou aux assemblées de religion étant la régle de la société, nous l'appellerons *l'année civile*. Il n'étoit guères possible de désigner plus simplement les différentes fêtes de l'année qu'en employant la marque ou le symbole de la terre, & de ses productions

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

qui varient selon les saisons. Encore aujourd'hui les gens de campagne n'ont point de plus sûr almanach pour partager l'année, & les saisons, qu'en distinguant les tems par la venue des fraises ou des féves, par la moisson des foins ou des blés, ou par les différentes recoltes qui suivent. La figure de l'homme qui commande aux animaux, & qui gouverne tout sur la terre, avoit paru la plus propre pour exprimer le soleil qui anime tout dans la nature: Quand on voulut signifier la terre qui enfante & nourit toute chose, on choisit l'autre sexe. La femme qui est mere & nourice étoit une image naturelle de la terre. Celle-ci fut donc peinte avec ses productions sous la forme d'Isha ou d'Isis, qui est l'ancien nom de la femme & le premier qu'elle ait porté (*a*). Ce symbole étoit commode, parce que les changemens de la nature, la succession des saisons, & les diverses productions de la terre, qui étoient sans doute le sujet des communes actions de graces, pouvoient aisément être exprimées par les divers ornemens qu'on donnoit à cette femme. Ainsi l'intention particulière d'une fête étoit-elle de rappeller au peuple que la

(*a*) אישה כי מויש *Isha ki meïsh, virago quia ex viro.* Genes. 2 : 23.

terre, dont Dieu avoit fait notre demeure, fournissoit aux hommes de quoi se loger, & se mettre à l'abri de l'hyver & des animaux malfaisans ? On couronnoit Isis de petites tours ou de crenaux de murailles. Vouloit-on annoncer les néoménies d'hyver, & avertir les peuples de louer celui qui leur donne des habits, des fourures, & des ornemens ? On couvroit la tête d'Isis de bandelettes, de peaux cousues, quelquefois de plumes rangées les unes sur les extrémités des autres ; ou bien de petites écailles proprement rapprochées. Falloit-il dans d'autres fêtes louer Dieu de ce que la terre nourit pour le service du genre humain, toutes sortes d'animaux domestiques & sauvages ? On environnoit Isis de plusieurs rangées de têtes d'animaux ; par exemple, d'une file de têtes de taureaux, d'une autre de têtes de lions, d'une ligne de têtes de béliers, de cerfs, ou de chiens. En Egypte où l'on peut juger à coup sûr du produit de l'année par l'état de la rivière, on annonçoit au peuple une pleine année, en couvrant Isis, ou le symbole de la terre, d'un grand nombre de mamelles. Au contraire, si le pronostic de la fécondité n'étoit point favorable, on exposoit une Isis avec un seul sein ; pour avertir le peuple de reparer

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Origine de la fable des Amazones.

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

la médiocrité de la moisson, par la culture des légumes ou par quelqu'autre industrie. Pour marquer le jour, Isis prenoit des habits blancs. On lui en donnoit de noirs, pour marquer les ténébres. Portant sur sa tête le thrône d'osiris, ou du soleil tourné en devant, mais vuide & sans bonèt ni sceptre, elle signifioit apparemment l'aurore, ou un sacrifice qui se faisoit de grand matin. Portant le même thrône vuide & tourné en arrière, elle pouvoit signifier le crépuscule du soir. On lui mettoit une faucille à la main, pour marquer la moisson. On paroit sa coeffure avec les cornes du bélier, du taureau, ou des chevreaux, pour marquer le printems & ses diverses parties. La moisson étant faite en Egypte, quand le soleil entre dans le taureau, les cornes de la genisse étoient la marque de la grande fête qui se célébroit après cette première recolte. Quelquefois on peignoit l'Isis, ou l'affiche de cette fête, avec une tête de genisse, & tenant sur ses genoux son fils bien aimé, le petit Horus, symbole du travail annuel. La moisson qu'on venoit de faire rendit la fête & cette figure infiniment agréables à tous les peuples. Quelquefois on voyoit sur la tête d'Isis une écrevisse, ou le cancre marin; quelquefois les cornes





Différentes Isis
Ou les annonces de la Néoménie, et des autres fêtes.

de la chévre sauvage, selon qu'on vouloit signifier ou l'entrée du soleil au cancer, ou les fêtes qui se célébroient lors de son entrée au capricorne. Au lieu d'une tête de femme on lui mettoit quelquefois sur les épaules la tête ou le bec d'un épervier, pour marquer la fête qui se célébroit au retour des vents Etésiens. Quelquefois on couvroit la tête d'Isis des aîles d'une poule de Numidie pour désigner quelque autre vent que je ne connois point Souvent on lui voit une tête d'ibis, espéce de cigogne qui se nourit de serpents : & comme l'on disoit en Egypte que l'ibis délivroit le pays des dragons aîlés qui venoient d'Arabie (*a*), on ne sauroit guère douter que ces figures & ce langage ne fussent une énigme, fondée sur la demande qu'on faisoit des vents Occidentaux pour repousser les vapeurs pestilentielles, que le vent d'Orient ou du Sud-est pouvoit apporter des bords marécageux * du golphe Arabique, qui s'étend à l'Est tout le long de l'Egypte.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

* *Mare Suphi mare Junci.*

La fleur du lotus qui s'épanouit au bord

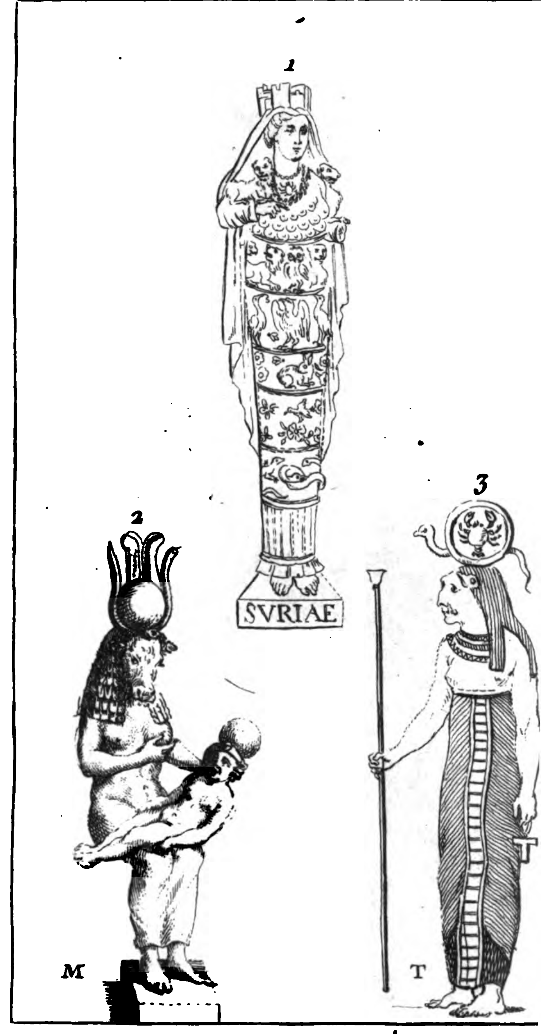
(*a*) *Herodot. in Euterpe, num.* 52. Herodote dit bien qu'il avoit entendu parler de serpents aîlés. Mais s'il en avoit vû, il n'auroit pas manqué de le rapporter. Quant aux prétendus os de serpents qu'on lui montra dans des lieux voisins de la Mer Rouge, ce sont des arrêtes de poissons de mer dont on trouve quelquefois de grands tas, même en des lieux fort distants de la mer.

du Nil après la retraite des grandes eaux, & dont le fruit sert à faire du pain; les cornets de colocasie (*a*), qui étoient de jolies fleurs, employées à se couronner à certaines fêtes; l'espéce de poire que produit l'arbre nommé Persea; les grands feuillages du Bananier, & telles autres plantes qui fleurissent & fructifient en des saisons différentes, entroient dans les parures d'Isis, & pouvoient très-bien faire entendre au peuple les diverses particularités de l'année, ou lui annoncer telle ou telle fête.

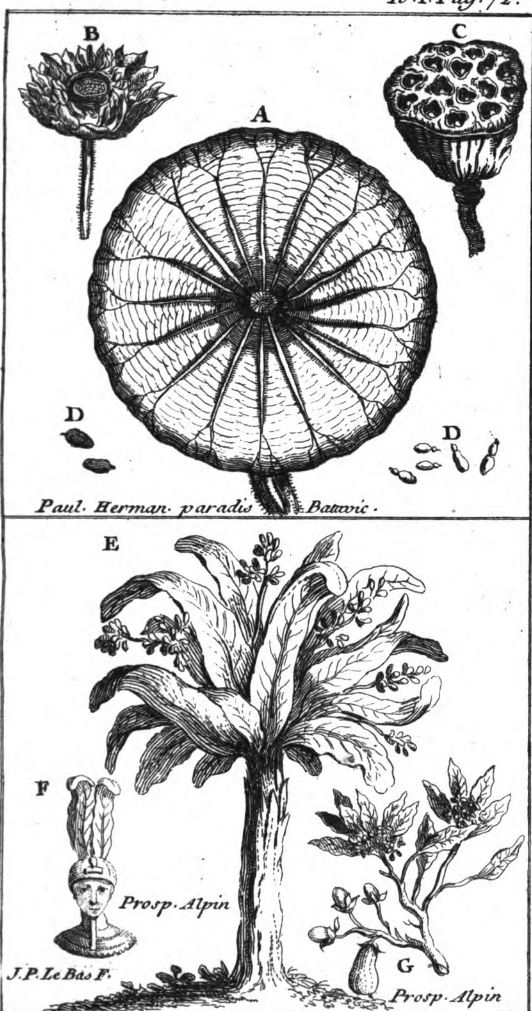
J'ai cru autrefois que la lune ou le croissant, placé sur la tête d'Isis, pouvoit être le symbole de la nature qui reçoit tout de Dieu, comme la lune reçoit sa lumière du soleil. Mais on ne court pas de risque à penser que la physique Egyptienne étoit beaucoup plus simple: & il est bien plus naturel de croire que le croissant couché sur la tête d'Isis marquoit la néoménie, ou l'assemblée de la nouvelle lune; que le plein de la lune, posé sur la tête ou sur le sein d'Isis, marquoit la fête du milieu du mois; que le croissant ou le plein accompagné de tel ou tel feuillage, annon-

(*a*) Voyez l'éclaircissement qui est à la fin du second tome, sur la Colocasie, sur le Lotus, sur le Persea, & autres plantes d'Egypte.

çoit



I, La grande Déesse de Syrie et d'Ephè.
2, L'Isis à tête de Vache avec le petit Horu
3, L'Isis à tête de Lion.



A, La fleur de Lotus épanouie. B, La même resserée le soir autour de sa gousse. C, La gousse ou le Ciboire. D, La graine tirée de la gousse. E, Le Musa ou Bananier. F, Tête Egyptienne avec les feuilles Symboliques du Bananier. G, Branche de Perséa avec son fruit.

çoit l'aſſemblée qui ſe devoit tenir au plein ou à la néoménie la plus voiſine de telle ou telle recolte ; qu'une étoile rayonnante placée dans les parures de ſa tête annonçoit un ſacrifice qui ſe devoit faire le matin au lever de la canicule, ou de quelque planéte & dans telle autre circonſtance, ſervant à diſtinguer les fêtes ou les ſaiſons. Tous ces changemens avoient un ſens particulier, & Iſis changeoit d'habits comme la terre. L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Si à côté d'une Iſis, portant un croiſſant ſur ſa tête & une faucille à la main, les prêtres expoſent dans l'aſſemblée des peuples un oſiris avec ſon boiſſeau, les pauvres pourront comprendre qu'il y a un ſacrifice funébre & une diſtribution anniverſaire à la nouvelle lune qui doit précéder la moiſſon. Un ſeul exemple de ce langage ſymbolique ſuffit, pour faire comprendre la facilité d'en varier le ſens comme les ſituations, & les attributs des figures.

XII.

Les travaux, ou l'année Ruſtique. Horus.

Les premiers docteurs Egyptiens paroiſſent dans leurs inſtructions s'être aſſez peu occupés de recherches curieuſes & ſpéculatives. Leur grand objèt étoit d'in-

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

ſpirer au peuple des ſentimens de reconnoiſſance envers Dieu ; & de régler leur travail aux ſuccès duquel leur vie étoit attachée. Un philoſophe plein de quelque ſyſtême de phyſique ou de ſublimes penſées ſur la nature des eſprits, ne manquera pas d'abord en voyant les hiéroglyphes des Egyptiens d'y chercher ſon dogme favori, & croira l'y bien appercevoir. Mais n'ayons ni préventions, ni ſyſtêmes : c'eſt preſque la même choſe. Quand on connoît le cœur de l'homme on devine aiſément le ſens de ſes démarches par ſes beſoins, & c'eſt en étudiant les beſoins de la colonie Egyptienne qu'on peut raiſonnablement interprêter les leçons de Thot, & le ſens des principaux caractères de l'écriture qu'il imagina pour le ſervice du peuple.

Avec des marques publiques, propres à faire entendre la révolution annuelle & toute la ſuite des fêtes, le peuple avoit encore beſoin qu'on lui en montrât d'autres qui pûſſent fixer l'ordre & le tems de ſes différens travaux. C'eſt ce que nous nommerons l'année Ruſtique.

Comme l'induſtrie ou le travail de l'homme, & ſur-tout le labourage, ne peut rien opérer de bon que dépendamment du concours d'Oſiris & d'Iſis,

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

(le lecteur entend à présent ce langage ;) après avoir marqué le soleil par la figure d'un homme ou d'un gouverneur ; & la terre sous la forme d'une femme ou d'une mere féconde ; les Egyptiens désignèrent le travail par la figure d'un enfant qu'Osiris & Isis affectionnent, d'un fils bien-aimé qu'ils se plaisent à combler de biens. Ensuite par les différentes formes qu'ils faisoient prendre à cet enfant, tantôt en le peignant comme un homme fait, ou bien en lui donnant les aîles de certains vents, les cornes des animaux célestes, une massue, ou une fléche, & telles autres parures ou instrumens significatifs ; ils exprimoient ingénieusement la conduite, les opérations successives, les traverses, & les succès du labourage.

Ils donnoient à cet enfant le nom d'Hores ou d'Horos (*a*), qui aparemment en Egyptien comme en Hébreu, en Phénicien & en Arabe signifioit également le laboureur & l'artisan, le labourage & l'industrie, en un mot le travail. Ils en abrégeoient souvent le symbole par la simple peinture d'une tête humaine, siége na-

(*a*) חרש *hores* ὥρος *horos*, le labourage & le laboureur. Plutarque dans son traité d'Isis & d'Osiris le nomme Aroueris, qui signifie l'agriculture. Du mot Oriental *harash*, ou sans aspiration *aras* & *arat* vient l'*arò*, ἄρω des Grecs, l'*aratio*, & l'*ars* des Latins.

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

turel de l'intelligence ; & pour montrer l'importance du travail qui nous procure les ſecours de la vie, ils uniſſoient cette tête à la figure d'un ſerpent qui eſt le caractère de la vie : ou bien ils mettoient enſemble les deux figures entières, le ſerpent ſymbolique & l'enfant cheri du ſoleil & de la terre. Souvent pour montrer le rapport de ces choſes à l'agriculture, ils plaçoient les deux figures dont je parle, ſur l'inſtrument qui ſert à nettoyer le blé.

Cet enfant repréſentatif, & le ſerpent qui y étoit joint, paſſèrent d'Egypte à Athénes qui étoit une colonie venue de Saïs, & de là furent portés bien ailleurs. Telle eſt viſiblement l'origine de l'uſage, ſi peu ſenſé, où ſe mirent les Athéniens faute d'entendre ces choſes, de placer leurs enfans dans un van auſſitôt après leur naiſſance, & de les y coucher ſur des ſerpents d'or : en quoi ils croyoient procurer un grand bien à ces enfans, & faire pour eux, diſoient-ils, ce que la nourice de Jupiter avoit fait pour lui ; & ce que Minerve avoit fait pour Ericthonius (a).

(a) Nothing was more common that to put them (new-born infants) in vans..... thus Callimachus tell's us Nemeſis placed young Jupiter in a golden-van.

..... σὲ δὲ κοίμισεν Ἀδρηστεία
λίκνῳ ἐνὶ χρυσέῳ.

It was common practice among them (athenians) ef-

Cet enfant étoit employé dans les fêtes où l'on repréſentoit l'ancien état du genre humain, & les ſecours qu'on avoit procuré aux hommes en leur apprenant à régler leur travail. Le même enfant paroiſſoit, mais ſous des attitudes différentes, dans chacune des fêtes ou aſſemblées publiques pour y annoncer les travaux qui devoient concourir avec les fêtes ſuivantes. Examinons en détail les diverſités qui naiſſent de ce double emploi d'Horus. L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

XIII.

Horus, ou le ſymbole du labourage, porté dans les fêtes repréſentatives.

Quand on célébroit la fête repréſentative de l'ancien état du genre humain, & des progrés de l'induſtrie, on donnoit alors différens noms en différens pays tant à la figure de la terre, qu'à la figure du travail. Mais on retrouve dans tous ces noms la même intention, & les mêmes

pecially in families of quality to place their infants on dragons of gold: wich was inſtituted by Minerva in memory of Ericthonius.

Rien n'étoit plus commun parmi les Grecs que de mettre ſur un van leurs enfans nouvellement nés. C'eſt pourquoi Callimaque nous dit, que Néméſis (attentive à toutes les bonnes pratiques) poſa le petit Jupiter ſur un van d'or. C'étoit une cérémonie ordinaire chez les Athéniens, ſur-tout dans les familles diſtinguées; d'étendre les petits enfans ſur des ſerpents d'or. Cette coûtume avoit été établie par Minerve en mémoire d'Ericthonius. *Potter's antiquity of Greece, tom. 2. c. 14.*

LE CIEL POETIQUE.

rapports. L'Isis, figure de la terre changée par le déluge, se nommoit Céres, Thémis, Némésis, Sémélé, Mnémosyne, & Adrastée. L'enfant, porté sur les genoux de cette mere, ou placé auprès d'elle avec un serpent pour représenter la subsistance que le travail avoit peu à peu procuré aux hommes, se nommoit Horus, Hériction, Harpocrate, le fils de Sémélé, & de plusieurs autres manières.

Nous donnerons un article entier à l'éclaircissement du symbole de Céres. L'Isis, surnommée Némésis, signifioit fort simplement, la terre *sauvée des eaux* (a); Sémélé vouloit dire, *la représentation* (b) de l'ancien état; & Mnémosyne (c) n'est que la traduction du même mot en langue Greque. Les torches qu'on portoit toûjours à côté de Céres, ou du symbole de la terre affligée, avoient rapport au feu qui après le déluge étoit devenu nécessaire dans la maison de chaque particulier: & c'est ce qui faisoit donner à la figure d'Isis, ainsi accompagnée, les noms de Thémis, de Thémisto, & d'Adrastée, qui

(a) De משה *masha*, tirer, sauver de l'eau, vient נמשה *nimeshoh*, sauvé, tiré du fond de l'eau. Le nom de Moïse ou Mosëh, justifie suffisamment cette origine.

(b) De סמל *samal*, & סמלה *simeleh* Ezech. 8:5. *Simulacrum, idolum*. De ce mot vient le *similis* des Latins.

(c) *Μνημόσυνη memoria.*

signifient tous trois *l'excellence du feu* (*a*).

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Après la figure de la terre la principale piéce de la représentation étoit le petit Horus. Il étoit d'or, ce qui fait qu'on le nommoit Hérichton ou Hérisicthon, c'est-à-dire, l'*Horus d'or* (*b*). On le couchoit sur un van, ou dans un cofrèt portatif, avec un serpent de même métal. Le symbole du travail, & l'héva ou la figure de la vie & des secours que le travail assure aux hommes, étoient du métal le plus précieux, pour donner aux assistans une haute idée du labourage, & du prix inestimable des secours qu'ils en avoient tirés. C'étoit en effèt la plus excellente leçon qu'il fût possible de leur faire, & ils ne pouvoient qu'être utilement frappés de la comparaison du triste état de leurs peres, avec les secours que l'expérience & l'application leur apprenoient à se procurer.

(*a*) De תם *tham*, la perfection, l'excellence ; & de אש *ish*, ou אשתא *ishto*, le feu, vient תמאיש *themis* ; & תמאישתא *themisto*, l'excellence du feu. Tout de même de אדר *adar* ou *eder*, l'excellence ; & de אשתא *eshta* ou *vesta*, le feu, אדראשתא *adrasta*, l'excellence du feu. C'est de ce mot *esta*, le feu, le foyer, que les Grecs ont fait celui d'*astu*, qui signifioit le logis, la demeure commune, la ville. Et de là vient l'ancien usage qui subsiste encore, de confondre l'idée de maison avec celle de feu, & de dire deux cens feux, pour signifier deux cens maisons.

(*b*) De כתם *chetem*, de l'or pur.

LE CIEL POETIQUE. Une infinité de monumens de l'antiquité nous atteſtent l'uſage du cofre portatif, du van, de l'enfant, & du ſerpent (a). Pour mieux faire entendre comment l'induſtrie avoit peu à peu réparé ou adouci le deſordre cauſé par le déluge; on joignoit à ces figures les triſtes graines dont on avoit été contraint de ſe nourir dans les commencemens, & les marques des traverſes qu'il avoit fallu ſurmonter. Les perſonnes qui portoient dans la cérémonie publique le cofre où tous ces mémoriaux étoient contenus, prenoient auſſi des noms ſignificatifs, & faiſoient partie de la repréſentation. Elles devenoient actrices, & tout concouroit avec les piéces ſymboliques à faire entendre certaines vérités aux ſpectateurs.

L'enfant repréſentatif ſe nommoit tout ſimplement l'Enfant, *liber*, le Fils bien-aimé; quelquefois l'Enfant auteur de la vie ou de la ſubſiſtance, *liber Pater;* quelquefois l'Enfant de la repréſentation, *ben Séméléh ;* quelquefois Harpocrate, Bacchus, Apollon, Icare. Il portoit encore d'autres noms, dont nous donnerons l'éclairciſſement dans le détail des fêtes des

(a) Voyez les Antiquités de la Gréce, recueillies par Mylord Potter évêque d'Oxford, aujourd'hui archevêque de Cantorbery, tom. 1. Et S. Clement d'Alexandrie, *Cohort. ad Gent.*

différens peuples. Quant aux noms des actrices, ou de celles qui portoient en cérémonie les signes mémoratifs du passé, je me contenterai ici d'en rapporter un exemple qui sert tout d'un coup de preuve à tout ce que nous venons de dire, & qui est connu des enfans mêmes; mais où les interprétes les plus savans ont vû toute autre chose que la vérité. C'est la fable d'Ericthon.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

On sait par le témoignage de Diodore de Sicile, & par la conformité des loix d'Egypte & d'Athénes, que les premiers habitans de l'Attique étoient une colonie Egyptienne: on a même diverses preuves qu'elle étoit originaire de la ville de Saïs, si connue par ses oliviers. Parmi les cérémonies que ces étrangers apportèrent d'Egypte en Gréce, on remarque le cofrèt qui contenoit, suivant l'usage de leur patrie primitive, les figures symboliques du labourage. Trois jeunes Athéniennes portoient dans les fêtes un pannier où étoient couchés un enfant, & un serpent.

*Infantemque vident exporrectumque draconem.**

* Metamorph. d'Ericthon. Ovid.

Les trois filles qui portoient cet enfant avoient des noms rélatifs au labourage, dont elles avoient en mains les symboles. Elles se nommoient *Hersé*, *Pandrosos*, &

LE CIEL POETIQUE. *Aglaure*. La signification de ces noms dévoile toute l'obscurité de l'énigme. Il nous suffit d'entendre que c'est à l'alternative de la *pluye*, de la *rosée*, & du *beau tems* que le *labourage* doit *la vie* qu'il nous procure. Laissons l'imagination des poëtes s'égarer sur le reste, & chercher selon leur coûtume, dans un symbole qu'ils n'entendoient plus, la matière d'une froide métamorphose.

XIV.

Horus, ou les symboles des différens travaux de l'année.

Ces figures d'Horus, en passant des mains d'un peuple dans celles d'un autre, furent sans doute diversifiées selon les caprices de ceux qui adoptoient ces cérémonies, & donnèrent lieu à bien des fables. Mais le sens en étoit simple dans la première origine, & c'est ici ce que nous recherchons. La vérité de l'interprétation que nous venons de donner à la figure d'Horus, se peut justifier par le détail des diverses formes qu'on lui faisoit prendre, puisqu'elles tendent toutes à exprimer quelques-unes des opérations annuelles du labourage, ou les obstacles qu'il a à surmonter, ou les faveurs qu'il éprouve.



I, Osiris, Isis, et Horus, ou le Soleil concourant avec la terre revetüe de l'air à aider le travail de l'homme. 2, Héricton. 3, Horus portant l'annonce de la diminution de l'eau. 4, le Coffre mysterieux. 5, la tête d'un enfant dans un Van.

Tantôt nous le voyons enfant sur les genoux de sa mere ; parce que l'homme n'est que foiblesse, & doit tout à la fécondité que la providence accorde pour lui à la terre. Tantôt nous le voyons devenu fort, & armé d'une massue qu'Osiris & Isis lui mettent en main. C'est le travail, encouragé par le concours du soleil & de la terre à se délivrer des ennemis qui traversent ses efforts. Cet enfant paroît ailleurs avec les aîles des différents vents qui le favorisent. Quelquefois ses aîles, c'est-à-dire, les vents Etésiens lui manquent, & alors on lui voit faire une triste chûte. Quoique déja grand on le voit ailleurs les piés & les mains engagés, & comme emmaillotés sans pouvoir faire aucun mouvement. Tout ce qu'il peut faire alors se réduit à tenir une perche, une équerre ou un compas, & quelquefois une girouette, ou un bâton terminé par une huppe ou par quelque autre avance propre à recevoir l'impression du vent, pour en désigner le cours. Le labourage, en effèt, après avoir été fort occupé en Egypte avant le débordement soit à moissonner, soit à battre le blé, est presque oisif pendant le séjour des eaux sur la plaine : il est alors borné à mesurer la profondeur des crûes ; à observer le retour du

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

vent méridional, j'ai presque dit le vol de la huppe ; & à préparer les instrumens nécessaires pour mesurer & arpenter promtement les héritages que les dépôts de limon auront rendu méconnoissables ; ensorte qu'aussitôt ce partage fait en grande diligence, on puisse semer & herser avec la charue, ou n'employer même pour toute culture que le grouin des pourceaux, lachés sur ce limon & ardents à le fouiller, pour trouver quelques racines dans le sol sabloneux qui est dessous.

Herodot. in Euterp. num. 42.

Souvent la tête d'Horus se trouve posée sur le vase qui représente l'état du fleuve & qu'on nommoit Canope. On voit ses mains sortir du vaisseau, mais croisées, immobiles, & embarassées par l'obstacle que l'eau lui cause. L'unique affaire qui doive l'occuper dans son loisir forcé est l'étude du cours de l'air, dont la qualité prolongera ou finira plûtôt son inaction. S'il convenoit de lui mettre en main quelque symbole, ce seroit celui du vent. Aussi une de ses mains tient-elle ordinairement une plume d'épervier.

Mais si nous avons les élémens de l'écriture Egyptienne qui ont rapport au labourage, écrivons nous-mêmes. Essayons de peindre dans le goût Egyptien. Pour renfermer beaucoup de choses dans un petit



Horus à tête d'Epervier.

Avec la Croix en main: ou l'annonce du débordement régulier.

espace, jouissons du privilége de réunir en un seul corps quelques-unes des parties détachées de plusieurs figures. Le concours de ces piéces pourra être aussi significatif que si nous les voyions toutes en entier. L'abréviation en sera commode, & quoique ces piéces naturellement n'aillent jamais de compagnie, cette nouveauté ne sera que plus propre à rendre le peuple attentif sur le sens qu'elle cache.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Quelle instruction, quelle affiche veut-on montrer à toute la colonie pour la mettre en état de se sauver aux approches de l'inondation, & de semer ensuite à tems, pour moissonner au mois de Mars? Tout le nécessaire se réduit à savoir se précautionner pour la retraite au retour du vent septentrional qui grossira bientôt la rivière, & à mesurer la profondeur des crûes pour régler le tems & la qualité du labour qui doit suivre l'écoulement. Mettons sur les épaules d'Horus une tête d'épervier, & dans sa main une croix. Dès-lors tout est dit: & cette écriture si courte n'est pas de mon invention; mais de la plus haute antiquité, dans les monumens de laquelle on la trouve fréquemment.

Veut-on faire entendre au peuple Egyptien que le signe du lion, sous lequel la moisson commence ailleurs, est le tems

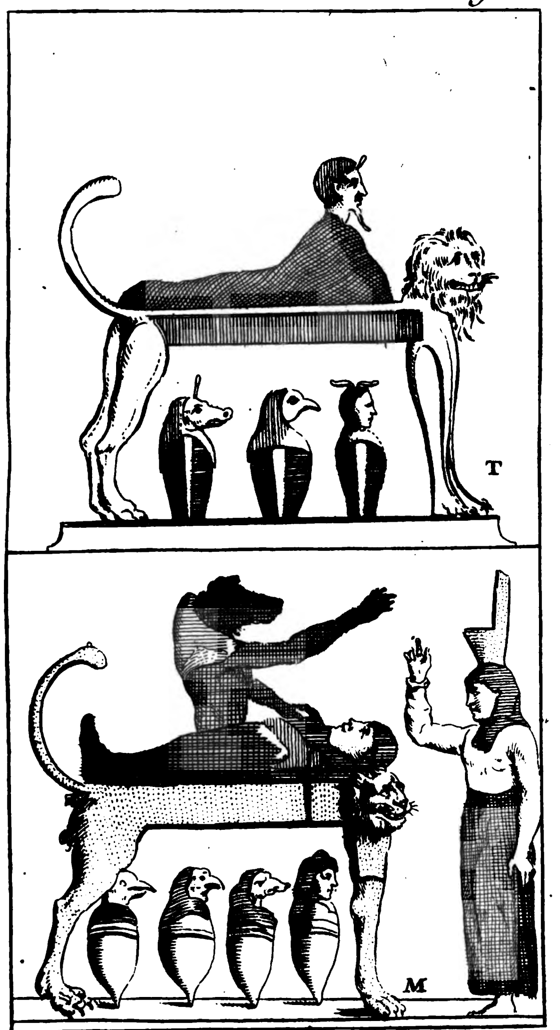
LE CIEL POETIQUE.

du plus parfait repos pour le laboureur Egyptien? Veut-on lui faire entendre que la durée de son inaction est depuis le souffle des vents Etésiens, & le lever de la canicule, jusqu'à ce que le soleil quitte le signe de la vierge? Convertissons le signe du lion en un lit de repos. Les piés du lit seront des piés de lion : le chevèt du lit, sera une tête de lion. Sur ce lit étendons Horus emmailloté, engourdi, ou tout au plus levant la tête pour observer le moment où il faudra se lever. Plaçons sous ce lit trois canopes, l'un terminé par la tête de l'épervier, le second par la tête de la canicule, le troisième par la tête de la vierge. Or cette peinture qui répond très-bien à la régle que les Egyptiens avoient grand soin d'observer, est précisément celle qui se trouve dans les monumens*.

* V. *Mensa Isiaca, dans la bordure.*

La même peinture se trouve ailleurs (a) augmentée d'un premier canope, marquant le vent de Sud printanier, qui devance le vent Etésien ; & d'une grande figure d'Anubis qui donne à Horus avec un geste emphatique l'important avis de la retraite, en se tournant vers Isis qui

(a) Figure peinte sur une momie chez les PP. Augustins de la place des Victoires. On expliquera ailleurs pourquoi cette figure est employée sur un mort, quand on fera voir comment le sens de ces symboles a été perverti.



La durée du repos d'Horus.

porte sur sa tête un thrône vuide, c'est-à-dire, en se montrant devant l'aurore à l'Orient,

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Mais c'est être trop hardi que d'oser davantage écrire en Egyptien, lorsque je ne suis pas encore trop sûr d'y savoir lire. Affermissons-nous seulement dans cette lecture, & essayons encore l'application de nos principes sur d'autres monumens.

En parcourant quelques-unes des faces des grandes pyramides, & des divers monumens de l'ancienne Egypte; je trouve une piéce d'écriture symbolique, dont le sens se présente assez naturellement. Vers le haut se voit le cercle solaire élevé sur de grandes aîles de papillon: au bas est Osiris sur son thrône. A côté de lui est Isis avec la mesure du Nil, & devant eux est Horus les habits relevés avec une ceinture pour se mettre à l'ouvrage. Il a devant lui un bananier. Il léve ses mains vers le cercle qui domine sur le tout.

V. les voyages de Paul Lucas, tom. 2. & l'Antiq. expl. tom. 2.

Cette peinture est parlante, & il n'est pas obscur que le labourage doit tout attendre de l'Etre supérieur qui seul peut rendre l'air, le soleil, la terre, & la mesure de l'inondation, favorables aux plantes qu'il cultive. Mais que veulent dire ici deux petites croix suspendues aux aîles du papillon? C'est le grand objèt des désirs

de l'Egypte. La croix, comme nous avons vû, soit longue, soit courte & abrégée, marque la mesure de l'inondation : étant répétée & suspendue aux aîles de papillon, elle marque une disposition d'air propre à donner une forte inondation, sans quoi l'Egypte n'est point fertile, parce qu'il n'y pleut pas; & que le sol qui en est sablo-neux ne pourroit rien nourir sans une certaine quantité de limon, qui ne devient suffisante qu'à proportion de la profondeur du débordement.

V. la bordure de la table d'Isis.

Passons à un autre tableau. En voici un où la tête d'Horus est jointe au corps du scorpion. Horus considère les épics qu'Anubis lui montre. C'est le labourage qui sous le signe du scorpion, c'est-à-dire, dans le mois de Novembre, voit monter les germes du froment, & des différens légumes qu'il a semés. Il considère avec complaisance le succès de ses soins, dont il est redevable à la canicule qui l'a averti de fuir à tems, & de demeurer oisif jusqu'à l'écoulement des eaux, sans prendre d'autre soin que celui d'observer le cours de l'air, & de mesurer la profondeur de l'eau, pour décider de ce qu'il faudroit faire ou ne pas faire.

Dans une autre sculpture je trouve Horus armé d'une fléche, & perçant un



1, Les secours du Labourage, 2, Naissance du blé sous le Scorpion. 3, Le Labourage victorieux sous le Sagitaire.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

hippopotame tout environné de feuillages & de fruits de lotus. Par ce monſtre, qui fait ſa réſidence dans le Nil, & qui en ſort pour ravager & dévorer ce qu'il rencontre, on ne peut qu'entendre le débordement. Le lotus qui fructifie au bord de cette rivière facilite encore cette intelligence. Horus armé d'une fléche, & vainqueur de ce monſtre, ne peut être que le labourage à qui l'expérience a appris peu à peu à régler ſes opérations, ſi à propos, qu'il puiſſe deſormais, même après l'abaiſſement du Nil, trouver encore le tems d'arpenter & d'enſemencer ſes terres; enſorte qu'il ne lui reſte plus rien, ni à faire, ni à craindre, quand ſon hyver eſt venu, c'eſt-à-dire, lorſque le ſoleil entre dans le ſigne du ſagittaire. C'étoit remporter une victoire complette ſur ce fleuve, auparavant ſi redoutable. Une petite piéce de plus, qui accompagne la figure du monſtre vaincu, acheve de fixer le ſens de l'énigme: c'eſt un arbre dépouillé de ſa verdure qu'on apperçoit à côté d'Horus victorieux. Cette circonſtance de la chûte des feuilles (*a*) marque au juſte le tems

(*a*) Le climat d'Egypte eſt très-chaud, & les arbres y conſervent ſouvent leur verdure pluſieurs années de ſuite. Mais quelquefois cependant l'hyver les dépouille de leurs feuilles pendant quelques jours. *Voyez la deſcription de l'Egypte par M. de Maillèt conſul au Caire, lett. 9.*

LE CIEL POETIQUE. où les Egyptiens ont fini leurs travaux, sont sûrs de leur recolte, & triomphent enfin des insultes du Nil.

XV.

Harpocrate, ou la Police.

Cet Horus qui varie ses attributs varie aussi ses noms selon les signes célestes, & selon les particularités des saisons. Mais dans toutes ses variétés il a toûjours un rapport sensible aux travaux de la société. Le chapitre qui suivra celui des symboles contient le détail des différens noms & des différentes opérations d'Horus. Mais nous ne pouvons nous dispenser d'expliquer ici ce qu'il signifie quand il prend la forme & le nom d'Harpocrate; parce que le concours de cette figure & de ce nom suffit pour répandre un grand jour sur-tout ce qui vient d'être dit, & prouve non-seulement que ces figures sont symboliques, mais que ce sont des instructions populaires.

Les succès inespérés d'une culture si singulière (*a*), qui sans frais & sans sueur ne mettoit que quatre mois d'intervalle

(*a*) Selon Diodore de Sicile, *lib.* 1. c'est le privilége de l'Egypte de recueillir de grands monceaux de blé sans dépense & sans peine. *σωρὺς ἀναιρεῖσθαι τῶν καρπῶν χωρὶς δαπάνης ϗ κακοπαθείας.*



1. 2. Harpocrate, ou l'avis de la moderation dans l'abondance. 3. Angerone. Le fruit qu'elle porte sur sa tête paroit être celui du Perséa, dont les Egyptiens faisoient grand usage.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

entre le labour le plus aisé & la recolte la plus abondante, remplirent les premiers Egyptiens d'admiration & de reconnoissance. Ils ne manquèrent pas de placer dans les lieux consacrés aux exercices publics de la religion, le symbole des prospérités de leur labourage. Ils y joignirent les traits ou les caractères les plus propres à étaler aux yeux des peuples les bienfaits d'une Providence singulière qui les chérissoit comme une mere aime son fils, & à leur recommander sur-tout d'en faire usage en paix, en silence, & selon les loix; parce que le bon ordre, la douceur, & la concorde étoient l'unique moyen de s'assurer la jouissance & la propriété des biens de la terre. C'est pour inculquer au peuple cette utile leçon que dans les fêtes qu'on célébroit après toutes les recoltes, du blé, du vin, des fruits, & des légumes lors de l'entrée du soleil au capricorne, on plaçoit dans l'assemblée la figure d'Horus, courbée sous le poids des biens qu'il avoit recueillis. Il portoit sur sa tête les marques naturelles d'une heureuse recolte; savoir trois cruches (*a*) de vin ou de bierre,

(*a*) *Ἥτε ἀμπελόφυτος ὁμοίως ἀρδευομένη δαψιλείαν οἴνου τοῖς ἐγχωρίοις παρασκευάζει.* Les cantons plantés de vignes donnent aussi aux habitans, après l'inondation, une grande abondance de vin. *Diod. ibid.* Le vin de la Maréote, dans le voisinage d'Alexandrie,

LE CIEL POETIQUE.

surmontées de trois pains, & accompagnées de feuillages de légumes & de plusieurs fruits. Quelquefois ses genoux paroissoient plier sous le fardeau. Souvent on le peignoit assis pour marquer le repos, dont il assuroit aux hommes la jouissance. Il portoit le doit sur la bouche (*a*) & recommandoit aux assistans, non le secrèt des mystères, ce qui est une idée des tems postérieurs où la signification des figures fut oubliée & changée, mais la modération, la soûmission aux loix, la discrétion; en un mot la paix, sans laquelle les hommes perdent la possession des biens qui ont été accordés à leur travail.

Je sais que le savant M. Cupper a fait un gros livre intitulé *Harpocrate*, dans lequel il a dépouillé toute l'antiquité Gréque & Romaine, pour prouver que cette figure qui a le doit sur la bouche signifioit le soleil. Mais il ne m'a convaincu que de son érudition. *La paix & la police parmi les citoiens après les recoltes & dans la joye qu'inspire le repos de l'hyver*, voilà le vrai sens de notre symbole, & l'instruction que cette écriture donnoit

est célebre dans l'antiquité. *Horace Carm. l.* 1. *od.* 37. La boisson commune des Egyptiens étoit la bierre. *Diod. ibid.* & *Herodot. in Euterp. num.* 52.

(a) Voyez *Grav. Antiquit. l'Harpocrate de Cupper, l'Antiq. Expl. tom.* 2. *pag.* 300. *& la table d'Isis.*

au peuple. Nous en avons la preuve dans la réunion de trois circonſtances, qui éloignent là-deſſus tout doute & toute équivoque. L'une eſt le ſupport des fruits dont Horus eſt chargé : l'autre eſt le nom qu'on lui donne quand il eſt dans cette attitude ; la troiſième eſt le geſte de cette figure. Le pain, le vin, les fruits, les légumes, le foin, ou les grandes herbes ſéches dont on orne ſa tête, ſont immédiatement appuyés ſur les deux grandes cornes d'une chévre ſauvage. Il n'étoit pas poſſible de déſigner plus ſimplement, & ſans moins de myſteres, l'abondance parfaite dont le laboureur jouit à l'entrée de l'hyver, & lorſque le ſoleil paſſe ſous le ſigne du capricorne (*a*).

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

L'hyver au laboureur procure un doux repos
Il y jouit en paix du fruit de ſes travaux.

Mais cette abondance & ces douceurs de l'hyver ne ſont nulle-part comparables à celles que l'hyver aſſure aux Egyptiens. Leur hyver eſt un printems, & le plus beau printems de l'univers.

L'autre circonſtance, qui ſe joint à la marque de l'hyver, eſt le nom qu'on donne à Horus comblé de biens. On le nomme

(a) .... *Hyems ignava colono.*
Frigoribus parto agricolæ plerumque fruuntur.
Georgic. 1.

alors Harpocrate, nom qui en Phénicien signifie l'*ordre de la société*, la police (a).

La troisième circonstance qui achéve de tout éclaircir, est le doit appliqué sur la bouche, geste qui à la suite des deux circonstances précédentes, ne peut être qu'une exhortation à la paix.

Cette figure par ses attributs, par son geste, & par son nom ne tourne l'esprit des assistans ni à la pensée du soleil, ni au respect que demande le sacrifice, ni au prétendu secret des anciens mystéres; mais à la considération de l'abondance dont ils jouissent durant l'hyver, & à l'usage paisible & modéré de cette abondance, lequel seul fait le bonheur de la société.

Si ce geste du doit appliqué sur la bouche d'Harpocrate a trompé les anciens & les modernes, c'est parce qu'ils ont jugé de l'intention de cette figure par son geste; au lieu qu'il falloit juger de la signification du geste par les attributs qui l'accompagnent, & par les fonctions que son nom exprime. L'abondance de tout bien en hyver: voilà l'attribut. Régler la société: voilà la fonction exprimée par

(a) De קרת *cret*, ou קרתא *carta*, *civitas*; & de רפואה *repoa*, *curatio*, vient הרפאקרתא *harpocrata*, ou *harpocrates*, *civitatis curatio*, *constitutio civilitatis*.

le nom. Comment rapprocher ces deux choses ? Est-ce un bon moyen de régler la société, lorsque l'abondance & le repos l'invitent à la joye (*a*), que de l'avertir de se taire dans un sacrifice ? Cela ne fait point de sens, & ce ne peut être là l'intention du geste. Mais il est tout simple de régler des laboureurs dans leur oisiveté & dans leur abondance, en leur recommandant par un geste expressif de *moderer leur langue*, & de vivre entr'eux avec douceur lorsque le repos de l'hyver les réunit, en suprimant les querelles, les railleries, les murmures, & les rapports. L'ordre & la police régneront toûjours où cet avis sera écouté.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Les Pamylies.

Cette explication de la figure symbolique nommée Harpocrate se trouve confirmée par d'autres usages de l'antiquité, qui ont un rapport évident à celui-ci. La fête où paroissoit Harpocrate, c'est-à-dire, la fête qui suivoit les recoltes se nommoit en Egypte & en Orient *les pamylies* (*b*). Le nom de cette fête qui signifie l'*usage*

(a) ...... *Inter se læti convivia curant.*
Invitat genialis hyems, curasque resolvit.
Georgic. ibid.

(b) *Plutarch. de Isid. & Osir.* Voyez le même fait rapporté dans la compilation des coûtumes Greques, par M. Potter édit. Anglic. tom. 1. p. 382. *The Gracian Dionysia were the same with the Ægyptian Pamylia.*

LE CIEL POETIQUE.

moderé de la langue (*a*), ne laisse aucun doute sur le sens du symbole que nous expliquons. De-là est venue la coûtume qu'avoient les Grecs de faire crier & adresser au peuple ces paroles : *Coupez vos langues. Abstenez-vous de parler. Réglez votre langue* (*b*) : ce qui est la vraie traduction du mot *pamylies*. Mais par la suite on prit pour une cerémonie rélative au sacrifice ce qui étoit originairement une excellente leçon de discrétion & de conduite, adressée à tous les assistans : & c'est parce que les pamylies ou phamilies étoient une leçon propre à rendre les hommes sociables & heureux, que toutes les petites troupes de parens, ou autres personnes qui vivent en société, en ont pris en Occident le nom de *familles*.

Angérone.

L'Angérone, que les Romains prirent pour la déesse du silence parce qu'elle avoit le doit sur la bouche, n'étoit originairement autre chose qu'une imitation de l'Harpocrate Egyptien, & une invitation à la paix dans l'oisiveté de l'hyver. On peut juger de l'intention du symbole par le tems de la fête où on l'emploioit,

(*a*) De פא *pa, os*; & de מול *mul, circumcidere*, vient פאמולה *pamylah* & *phamylah, oris circumcisio*.

(*b*) *τάμνετε γλώσσας. Favete linguis ; parcite verbis.*

qui

qui étoit vers la fin de Décembre (*a*), & encore mieux par le nom que les Phéniciens lui avoient donné, & qui signifie *la moisson dans la grange*, la jouissance des fruits de la terre (*b*).

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

La figure du travail qui jouit en silence des fruits qu'il a recueillis, étant placée dans l'assemblée des peuples, étoit avec grande raison nommée Harpocrate, c'est-à-dire, le salut du peuple, la régle de la société; puisqu'elle enseignoit les deux maximes qui en sont le soûtien, & qui sont tout le but de la politique; l'une, que *par le travail on obtient tout;* l'autre, que *sans la paix on perd tout*. Aussi le peuple Egyptien avoit-il coûtume de dire en voyant cette figure: *la langue régle le sort. Le bien & le mal dépendent de la langue* (*c*): & c'est parce que le peuple avoit principalement besoin de cette leçon, que la figure d'Harpocrate fut extrémement multipliée & souvent abrégée.

On la voit tout communément avec une cruche, au lieu de trois; & avec une corne

(*a*) Le 19. Décembre, *Macrob. saturnal, l.* 1. Il accuse juste pour le tems de la fête. Mais il en cherche à l'ordinaire l'étymologie dans les langues Latine ou Gréque, où il ne faut pas compter de la pouvoir trouver.

(*b*) De הגרן *hangoren*, l'aire, la grange, vient *hangerona*, le blé renfermé.

(*c*) γλῶσσα τύχη, γλῶσσα δαίμων. *Plutarch. de Isid. & Osir.*

LE CIEL POETIQUE. de chévre au lieu de deux, ou avec le cercle accompagné de grandes feuilles de bananier, ou avec quelque autre ſymbole propre à inſpirer aux peuples la reconnoiſſance envers l'Auteur de tous les biens, & à les civiliſer par des leçons de douceur.

Les ſculpteurs Grecs qui goûtoient peu ces énormes coëffures, rangèrent le tout avec plus de bienſéance. Ils plaçoient la corne de la chévre dans l'une des mains de la figure. Ils en faiſoient ſortir quelques fruits, & n'oublioient pas le geſte de l'autre main qui apprend au peuple à être heureux en modérant ſa colère & ſa langue.

Mon lecteur qui trouve ici l'origine de la corne d'abondance, ſi uſitée dans les ornemens des ſculpteurs & des peintres, peut déſirer de ſavoir pourquoi on donne à cet inſtrument le nom de corne hamaltée, & pourquoi l'on a dit que c'étoit la corne de la chévre qui avoit nouri Jupiter. Mais nous ſommes encore bien loin de la naiſſance de l'idolâtrie & des fables. Nous viendrons par la ſuite à l'origine du nom de *corne hamaltée*, quand nous en ſerons aux évènemens qui y ont donné lieu.

Je me bornerai à ces échantillons de l'ancienne écriture. J'en ai pris les ſym-

boles les plus connus, ceux qui contenant les instructions les plus nécessaires aux peuples, reparoissent le plus fréquemment par cette raison dans les monumens anciens. On voit aisément que la singularité de ces figures étoit fondée sur le besoin de varier les signes, & d'en abréger le nombre. Toutes ces figures étoient donc significatives, & le lecteur n'est plus tenté de croire qu'Osiris, Isis, Anubis, & Horus ayent été d'abord ni des hommes réels, ni des dieux imaginaires. Il sent bien à présent que c'étoient les lettres d'un ancien alphabèt, ou les affiches publiques par lesquelles on étoit convenu d'avertir le peuple de l'état du ciel, de l'ordre des fêtes selon les saisons, & de la suite des travaux de l'année. L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

XVI.

Cérémonies symboliques. Mémoriaux des évènemens passés.

L'écriture symbolique, si ordinairement & si utilement employée à enseigner d'une façon courte & populaire les vérités qui intéressoient le plus les bonnes mœurs & le bien de la société, servit aussi dès le commencement à conserver le souvenir de l'histoire, & à exposer publiquement l'objèt ou les raisons des fêtes établies à

LE CIEL POETIQUE. l'occasion des grands évènemens. Nous ne savons pas assez l'histoire civile, ni l'histoire naturelle d'Egypte pour pouvoir dire, en voyant leurs monumens : telle figure a rapport à telle particularité du climat Egyptien, & tel symbole tiré de l'histoire naturelle du pays a rapport à tel évènement arrivé dans le monde. Ainsi il restera toûjours bien des énigmes inexplicables dans cette écriture ; sur-tout si les prêtres Egyptiens, comme j'aurai lieu de le prouver, l'ont employée selon les fausses idées des systêmes formés dans des tems postérieurs, & depuis que le vrai sens en eût été perdu par l'introduction d'une écriture plus commode.

Mais il y a un évènement qui a été connu de toutes les anciennes colonies, & qui a été suivi d'une nouveauté dont le souvenir n'a pas dû d'abord s'effacer, sur-tout chez les nations policées & sédentaires. Cet évènement, c'est le déluge. La nouveauté dont il fut suivi, c'est l'entier changement du labourage. Nous avons rassemblé dans la lettre qui termine le troisième tome du Spectacle de la Nature un bon nombre de preuves, tirées tant des témoignages de l'Ecriture & des profanes, que des vestiges encore subsistans & dispersés d'un bout de la terre à l'autre;

par où il paroît qu'il n'y avoit avant le dé- **LES CÉRÉMONIES HISTOR.** luge ni arc-en-ciel, ni vents, ni grandes pluies, ni météores; mais qu'il régnoit un printems perpétuel, & une sérénité universelle, à l'exception de l'équateur, où le cours de l'air dilaté & resserré par l'alternative du jour & de la nuit, devoit ramener des deux poles un amas continuel de vapeurs, comme il arrive encore sous les tropiques où le soleil darde à plomb ses rayons pendant plusieurs semaines de suite. Après le déluge, autre ciel (*a*), nouvelle disposition des étoiles à notre égard par l'inclinaison de l'axe de la terre, vicissitude des saisons, pluies aussi nouvelle que l'arc-en-ciel qui en est la suite & l'effèt nécessaire, météores incommodes, vents inconstans, tremblemens de terre, orages, inondations, traverses perpétuelles dans toutes les opérations de l'agriculture, maladies fréquentes, fécondité diminuée, vie des hommes plus courte qu'auparavant.

La comparaison de ces deux états si différens ne pouvoit manquer d'occuper souvent les enfans de Noé. Ils en conservèrent le souvenir parmi leurs descendans, qui, à l'exemple de leurs peres, faisoient

(*a*) οἱ δὲ νῦν οὐρανοὶ καὶ ἡ γῆ. Le ciel & la terre d'à présent. 2. *Petr.* 3 : 7.

LE CIEL POETIQUE. toûjours l'ouverture de leurs fêtes, ou de leurs prières publiques, par des regrets & par des lamentations sur ce qu'ils avoient perdu, quoiqu'ils fussent dans l'usage de finir les mêmes fêtes par un repas commun où le chant, le son des instrumens, & la joye succédoient aux pleurs. De-là vient que les cris usités dans les plus anciennes fêtes, ceux mêmes qui avec le tems sont devenus des cris de joye, & des formules d'acclamations, étant rappellés à leur origine, ne signifient que des pleurs & des expressions de douleur adressées à Dieu (*a*).

L'objèt & les motifs de cette pratique lugubre sont plus faciles à démèler chez

(*a*) Tels étoient les cris, io Bacché, hevoé Bacché, io triumphé, io pæan. Ce mot io, jeov, jevoé, hevoé est le nom de Dieu, & veut dire *l'auteur de la vie, celui qui est*. Bacché vient de בכה *beche*, pleurs. Triumphé vient de תרועה *terowch*, que les Occidentaux prononçoient par triomphé, n'y ayant point de lettre dont la prononciation fût plus difficile & plus variée que le ע. Ce mot de triomphé signifioit sanglots, cris entre-coupés. Par la suite il a signifié la prière publique, enfin le chant des assemblées, comme on le peut voir *P*. 88:16. Le mot Pæan dit quelque chose de plus, s'il vient de פעה *paha*, jetter des cris aigus comme une femme dans les douleurs de l'enfantement, *Isaie* 42: 14. Tous ces mots joints au nom de Dieu étoient des expressions courtes par lesquelles les peuples s'entr'exhortoient à recourir à Dieu dans leurs peines, & à lui adresser leurs prières & leurs cris. Le tout en étoit semblable à ces façons de parler des Latins & des François, *Deo gratias*, Dieu merci, adieu.

les Egyptiens que parmi les autres peuples, non seulement parce que les Egyptiens ayant été moins mélangés avec d'autres nations altérèrent moins leurs anciennes formules; mais parce que leurs pratiques étant étroitement liées à des symboles publics, constans, & gravés sur la pierre, ou portés en cérémonie dans les fêtes, se fixèrent mieux, ou se défigurèrent moins que dans les autres parties du monde. Il est aisé de voir que leurs principales fêtes avoient rapport au triste changement introduit par le déluge dans la nature. On y pleuroit avec Isis, la mort du gouverneur qui leur avoit été enlevé & tué par un dragon sorti de dessous terre, ou par un monstre aquatique. Ensuite on se réjouissoit de la résurrection d'Osiris. Mais il n'étoit plus le même, & avoit perdu sa force. Ceci n'est plus une énigme qui ait besoin d'être expliquée. Ce qui précéde dévoile tous ces personnages, ou plûtôt fait entendre le sens de ces caractères.

LES CÉRÉMONIES SYMBOLIQUES.

Tâchons de déchiffrer une autre peinture qui me paroît avoir rapport au même évènement, & dont l'interprétation peut devenir la preuve de ce que je viens d'avancer.

Les Egyptiens & la plûpart des Orien-

L'allégorie des géants.

taux, quels que soient des uns ou des autres ceux qui en ont été les inventeurs, avoient une allégorie ou une peinture qui devint célebre, & qu'on retrouve partout. Elle représentoit le monstre aquatique tué, & Osiris ressucité. Mais il sortoit de la terre des figures hideuses qui entreprenoient de le déthrôner. C'étoient des géants monstrueux dont l'un avoit plusieurs bras; l'autre arrachoit les plus grands chênes; un autre tenoit dans ses mains un quartier de montagne, & le lançoit contre le ciel. On les distinguoit tous par des entreprises singulières, & par des noms effrayans. Les plus connus de tous étoient Briaréus, Othus, Ephialtès, Encelade, Mimas, Porphyrion, & Rouach ou Rœchus. Osiris reprenoit le dessus, & Horus son fils bien-aimé, après avoir été rudement maltraité par Rœchus, se délivroit heureusement de ses poursuites, en se présentant à sa rencontre avec la gueule & les griffes d'un lion.

On pourroit croire que je comte une fable: mais pour montrer que ce tableau est historique, & que tous les personnages qui le composent sont autant de symboles ou de caractères significatifs qui expriment les desordres qui ont suivi le déluge, les peines des premiers hommes,

LES CÉRÉMONIES SYMBOLIQUES.

& en particulier l'état malheureux du labourage en Egypte; il suffira de traduire ici les noms particuliers qu'on donne à chacun de ces géants. Briareus (*a*) signifie *la perte de la sérénité;* Othus (*b*), *la diversité des saisons;* Ephialtès (*c*), *les grands amas de nuées*, auparavant inconnues; Encelade (*d*), *les ravages des grandes eaux débordees;* Porphyrion (*e*), *les tremblemens de terre*, ou *la fracture des terres* qui crévasse les plaines, & renverse les montagnes; Mimas (*f*), *les grandes pluies;* & Rœchus (*g*), *le vent*. Comment se pourroit-il faire que tous ces noms conspirassent par hazard à exprimer les météores qui ont suivi le déluge, si

(a) ברי *beri, serenitas,* הרוס *harous, subversa,* la perte de la sérénité.

(b) עתות *ouittoth* ou *othus tempora, tempestatum vices,* la succession des saisons.

(c) עבי *evi* ou *ephi nubes.* עלתה *altah*, Genes. 15 : 17. *caligo. Ephialtes, nubes caliginis, nubes horrida.*

(d) עין-חלד *en-celed, fons temporis, fons temporaneus,* torrens.

(e) פור *phour, frangere,* & en doublant פרפר *pharpar, frustulatim diffringere,* Job 16 : 12. de-là פרפרין *porphyrion, confractio.* C'est le même mot qui a donné naissance aux mots latins *purpura, far,* & *furfur;* au mot *purpura*, parce qu'il falloit mettre en piéces les coquillages d'où l'on tiroit cette riche couleur; aux mots *far* & *furfur*, parce qu'il faut briser le blé pour avoir la farine & le son.

(f) מים *maïm*, les grandes pluies.

(g) רוח *Rouach* ou *Ræchus*, le vent.

ce n'avoit été là l'intention & le premier sens de cette allégorie ? Par-là les fables disparoissent, & on trouve dans ce récit une peinture vive des phénomènes qui ont dû paroître autant de nouveautés facheuses aux enfans de Noé.

Quant à la figure d'Horus, qui prend une tête & des griffes de lion pour se délivrer du vent qui ruinoit ses espérances, c'est un symbole propre au labourage des Egyptiens qui ne parvinrent à se garantir des ravages du vent printanier & des suites du vent Boréal, qu'en observant exactement l'entrée du soleil au signe du lion pour se sauver, & en se gardant avant ce tems-là de risquer des moissons qui auroient été emportées.

Le besoin de personifier les objets qu'on vouloit peindre, introduisit ainsi de très-bonne-heure l'usage des tableaux allégoriques, & des récits fabuleux. On ne pouvoit écrire alors qu'en traçant les figures des objets dont on parloit. Mais on se croyoit maître d'arranger le tout de la façon qu'on jugeoit la plus propre pour faire une agréable impression, ou pour être bien entendue. La difficulté de faire entendre par les yeux des choses intellectuelles fit recourir d'abord aux figures symboliques. L'usage de ces figures autorisa ensuite le

goût des fictions. Mais ce qu'elles avoient d'obscur étoit éclairci par la simplicité & la propriété des noms qu'on donnoit à chaque piéce. J'en pourrois produire de nouveaux exemples dans les fables d'Andromède & de Bellérophon, qui ne sont que de pures allégories, dont il faut chercher l'explication dans la signification propre des noms de tous les personnages. Mais ceci nous détourneroit trop de cette partie de l'ancienne écriture & des cérémonies publiques qui avoient rapport à la représentation des maux passés, & aux réglemens de la société. LES CE'RE'MONIES INSTRUCT.

XVII.

Suites des mémoriaux du passé.

Nous avons déja remarqué que les Anciens ne se contentoient pas d'exprimer certaines vérités par des figures tracées sur la pierre, mais même par des cérémonies dramatiques, où les objets & les noms des acteurs étoient significatifs, & servoient à retracer le souvenir des choses passées.

La fête de l'ancien état du genre humain, après le déluge, paroît avoir commencé dès avant la dispersion. Mais elle prit en Egypte une forme plus brillante

LE CIEL POETIQUE. à l'aide des figures ſymboliques qui s'y étoient beaucoup plus multipliées qu'ailleurs. Cette fête étant devenu commune à toutes les nations, mérite un éclairciſſement plus ample que ce qui en a déja été dit. Nous ne pouvons en expliquer les ſymboles, ſans jetter une lumière utile ſur une infinité de monumens qui nous en reſtent, & qu'on a regardés juſqu'à préſent comme inintelligibles.

Les Orgies. On portoit dans cette fête un pannier ou un coffrèt qui contenoit les monumens des progrès du labourage. Ce coffre n'étoit ni myſtérieux, ni ſignificatif par lui même. Il ſervoit ſeulement à recevoir les ſignes mémoratifs du paſſé.

On y trouvoit d'abord la marque de l'affoibliſſement d'Oſiris, & de la perte de ſa fécondité (*a*). Enſuite c'étoit des graines de ſéſame, des têtes de pavots, des pommes de grenade, des bayes de laurier, des rameaux de figuier, des tiges ſéches, des gâteaux de différens blés,

(a) ἐν κίςῃ τὸ τοῦ Διονύσου αἰδοῖον ἀπεκεῖτο. *In ciſtâ* (ou *capſulâ*) *repoſitum erat Dionyſii* (*Oſiridis*) *pudendum. S. Clem. Alex. cohortat ad Genteſ. pag. 6. edit. Oxon.* Du mot Phénicien ערוה *aucrvah* ou *ervia, pudendum*, on a fait Orgia, les Orgies, nom qu'on donnoit aux anciennes fêtes champêtres. On les nommoit en Gréce Phalliques, & c'eſt le même ſens. L'indiſcrétion de ce ſymbole a donné lieu à toutes ſortes d'extravaganees & de diſſolutions.

du sel, de la laine cardée, des tourtes de miel, & de fromage; enfin un enfant, un serpent, & un van (*a*). Le tout étoit accompagné d'une flûte ou de quelque autre instrument de musique. LES CÉRÉMONIES SYMBOLIQUES.

Cet assemblage paroît d'abord étrange: mais dès qu'on connoît l'enfant, tout le reste est fort simple. L'Horus ou l'enfant emmailloté & accompagné d'un serpent d'or ou d'autre matière, est le bien-aimé d'Osiris & d'Isis: c'est le labourage ou l'industrie encore foible & qui fit *subsister* les hommes avec des bayes sauvages & des graines recueillies sans culture où l'on en pouvoit trouver; mais qui apprit peu à peu à semer à propos des graines d'un meilleur suc; à nettoyer le blé à l'aide du van; à faire du pain; à joindre même quelque délicatesse au simple nécessaire; à s'assûrer toutes sortes de nouritures saines; à mettre à profit le travail des abeilles; à mettre en œuvre la laine des brébis; & à faire valoir toutes les productions de la nature. Le tambour ou la flûte qui étoit inséparable de la célébration des fêtes étoient le symbole de la reconnoissance qui réunissoit les hommes à certains jours

(*a*) Voyez ce détail dans S. Clément d'Alexandrie, *ibid.* & dans *Potter's Antiquity of Greece, tom.* I. *Grecian Festivals.*

pour louer Dieu en commun de leur avoir donné de quoi se nourir, se chauffer, & se couvrir. Ce coffrèt, ce van, où l'on a trouvé par la suite tant de mystères* & toute la représentation que je viens de détailler, passa des Egyptiens aux Phéniciens, & par eux se répandit fort loin. Rien n'est si ordinaire dans les monumens des fêtes Payennes que d'y trouver un coffrèt, un van, un serpent, une tête humaine, & une flûte ou un tambour.

* *Mystica vannus.* Virg. Georgic.

V. *l'Antiq. expliq. & l'agate du trésor de S. Denys.*

Pour rendre ces représentations plus complettes, ils n'oublièrent pas en Egypte, non plus qu'ailleurs, la triste nécessité où les premiers hommes s'étoient trouvés de défendre leurs maisons & les fruits de la terre contre les insultes des animaux féroces, multipliés par-tout pendant le séjour commun du genre humain dans la Babylonie. C'est la circonstance particulière dont ils consérvèrent le souvenir par une espéce de chasse qu'ils renouvelloient dans tout l'Orient de trois ans en trois ans. Cette chasse n'étant que représentative & peu serieuse, fit dégénérer la sainteté des fêtes en des courses tumultueuses qui furent suivies des plus grands desordres, même avant l'introduction de l'idolâtrie.

Il est vrai qu'elles commençoient par le sacrifice, & par l'invocation du vrai Dieu.

comme il est aisé de le prouver par leurs cris de guerre qui signifioient, *le Seigneur est le fort* (a); *le Seigneur est ma force* (b); *le Seigneur me vaut une armée* (b); *que le Seigneur soit mon guide* (c); toutes paroles que nous retrouvons dans la bouche des Hébreux, parce qu'originairement leur langage & leur religion étoient les mêmes.

LES CÉRÉMONIES SYMBOLIQUES.

Mais on peut concevoir quelles dûrent être les suites de la liberté avec laquelle les assistans de tout âge & de tout sexe se dispersoient sur les montagnes & dans les bois, après un grand repas pris en commun; ayant en main une massue, ou une torche, ou une pique; s'entr'excitant à la fureur avec des hurlemens pleins d'extravagance; mettant en piéces les bêtes qu'ils pouvoient rencontrer; & se barbouillant les habits & le visage du sang des victimes pour porter les marques d'une chasse dangereuse.

(a) אל אלוה *el eloah* ἐλελεῦ, d'où vient ἀλάλα cri militaire.

(bb) *Io sabeï* de צבאי *sabeï*. *Deus mihi exercitus.*

(c) *Jehov nissi*. *Io nissi*. *Dio nissi*; *Deus vexillum mihi*. *Deus mihi dux esto*. *Exod.* 17 : 15. Il n'est pas encore tems de convertir ce Dionissi, qui n'étoit qu'une prière, en un nom d'homme, & d'en faire le Dionysius des Grecs.

XVIII.

Les animaux vivans, devenus symboliques.

Présentement que nous connoissons le goût des Orientaux, & sur-tout des Egyptiens, pour les figures symboliques, nous sommes autorisés à croire que les pratiques singulières qui s'observoient parmi eux étoient autant de signes de certaines vérités, soit astronomiques, soit morales ou autres: nous ne risquons plus à dire que le bélier qu'on honoroit dans la Thébaïde & dans la Libye, les taureaux qu'on honoroit à Memphis & à Héliopolis, les chevreaux qu'on honoroit à Mendès, le lion, les poissons & d'autres animaux qu'on honoroit en différens cantons, étoient dans leur origine des symboles fort simples. Ce n'étoit que les anciens signes du zodiaque, & les différentes marques des situations du soleil. On caractérisoit la néoménie d'un certain mois ou d'un autre, en accompagnant l'Isis qui annonçoit cette fête, de la vûe de l'animal céleste où le soleil entroit; & au lieu d'une simple peinture, on faisoit paroître dans la fête l'animal même, l'animal vivant qui y avoit rapport. Le chien étant le symbole de la canicule qui ouvroit autrefois l'année, on faisoit paroître un

chien vivant à la tête de tout le cérémonial de la première néoménie. C'est Diodore * qui nous le rapporte comme témoin oculaire. On s'accoûtuma à appeller ces néoménies, la fête du bélier, la fête du taureau, du chien, du lion. La néoménie du bélier devint tout naturellement la plus solemnelle dans les lieux où l'on faisoit un grand commerce de brébis. La néoménie du taureau fut la plus agréable de toutes dans les gras pâturages de Memphis & de la basse Egypte. La fête de l'entrée du soleil dans les chevreaux fut brillante à Mendès où l'on nourissoit plus de chévres qu'ailleurs. Chaque ville s'affectionna ainsi à la néoménie d'un signe ou d'un autre, selon l'interêt ou le goût qu'elle y pouvoit prendre. Dans l'usage où l'on étoit de décorer le cérémonial de figures singulières, les peuples couronnoient de fleurs & conduisoient processionellement l'animal symbolique dont la fête portoit le nom. Pouvoient-ils n'y pas voir avec une prédilection particulière l'objèt qui faisoit leurs richesses spéciales ? Il est vrai qu'après l'introduction de l'idolâtrie, ils s'abstinrent de faire mourir l'animal qu'ils avoient vû paroître si honorablement dans leurs cérémonies. Mais il continuèrent toûjours à en faire trafic.

LES CÉRÉMONIES SYMBOLIQUES.

* Biblioth. l. 1.

LE CIEL POETIQUE. Ceux de Mendès honoroient les chévres, & mangeoient des brébis. Ceux de Thébes honoroient la brébis, & mangeoient des chévres. On peut donc ſoupçonner avec la plûpart des ſavans que l'utilité & l'interêt du commerce étoient le motif qui portoit les Egyptiens à chérir ces animaux, & ce qui leur en rendoit la vûe ſi flatteuſe dans leurs fêtes. Mais quelque vraiſemblable que ſoit cette conjecture ſur l'origine des animaux reſpectés en Egypte; voici quelque choſe de plus poſitif ſur cette bizarre coûtume dont on a tant écrit ſans en aſſigner la vraie origine. M. de Maillèt dans ſa Deſcription de l'Egypte, qu'il connoiſſoit très-bien, après un ſéjour de plus de ſeize ans, nous apprend que la moiſſon ſe fait en Mai dans la baſſe Egypte; en Avril au-deſſus du Caire; & en Mars, ou même plûtôt, dans la haute Egypte. La moiſſon étant l'objèt qui remue le plus puiſſamment l'eſprit des peuples, la néoménie qui terminoit la recolte du blé ne pouvoit manquer d'être une des plus agréables de toutes leurs fêtes. De-là vient la grande ſolemnité de l'entrée du ſoleil au belier dans les environs de Thébes. La grange étoit pleine : c'eſt tout dire. La même raiſon fit ſolemniſer avec pompe à Memphis le paſſage du ſoleil ſous le tau-

reau ; & à Mendès le paſſage du ſoleil ſous les chevreaux. Hors de l'Egypte la moiſſon ſe faiſant, ou étant achevée vers le paſſage du ſoleil ſous le lion, la figure de ce ſigne fut plus ordinairement ûnie avec l'Iſis qui annonçoit la grande fête où l'on remercioit Dieu de la recolte du blé. Il n'y avoit rien de criminel à caractériſer une fête plûtôt qu'une autre par la vûe & par le tranſport public de l'animal, dont le ſigne céleſte correſpondant à la fête portoit le nom. Le cérémonial étoit encore innocent : mais il devenoit groſſier. Il ſe chargeoit de trop de figures ſenſibles, & nous touchons de bien près à l'abus qu'on en fit. LES CÉRÉMONIES SYMBOLIQUES.

XIX.

Les ſymboles & cérémonies mortuaires.

Je finirai l'hiſtoire de l'écriture Egyptienne, & les exemples des pratiques ſignificatives ou inſtructives, par un court détail des cérémonies mortuaires, & de ce qu'elles ſignifioient.

Auprès des villes d'Egypte étoit un lieu conſacré pour en être la ſepulture commune. Diodore de Sicile nous apprend comment ces cimetières étoient ordonnés, & ce qu'on y pratiquoit, en nous donnant une deſcription exacte du cimetière de *Biblioth. l.* 1.

LE CIEL POETIQUE. Memphis le plus ample & le plus fréquenté de tous. La sépulture commune étoit, suivant son récit, au-de-là d'un lac nommé Acherusie (*a*). Le corps mort étoit apporté sur le bord de ce lac au pié d'un tribunal composé de plusieurs juges qui informoient de ses vie & mœurs. S'il n'avoit pas payé ses dettes on livroit son corps à ses créanciers pour obliger ceux de sa famille à le retirer de leurs mains, en se cottisant pour faire la somme dûe. S'il n'avoit pas été fidéle aux loix, le corps demeuroit privé de sépulture, & apparemment étoit jetté dans une espéce de voyerie ou de fosse qu'on nommoit le Tartare (*b*). Diodore nous apprend qu'auprès d'une ville * peu distante de Memphis il y avoit un tonneau percé dans lequel on versoit perpétuellement de l'eau du Nil, ce qui ne pouvoit signifier qu'un tourment ou des remords qui ne finissent point. Et ce seul trait nous donne lieu de

* *Achante.*

(a) De אחרי *acharei*, après; & de אשי *ish*, l'homme, vient אחריאיש *acharejis*, *ultima hominis*, le dernier état de l'homme, ou plûtôt ce qui suit la mort de l'homme. On dit aussi אחרון *ach.ron*, *postremum*, *conditio ultima*.

(*b*) Quelques auteurs croient que comme on a donné à la tourterelle le nom de *tor* תר ou de *turtur* pour imiter ses gémissemens réïtérés, le nom de *tartare* signifie les pleurs, les regrets éternels. Ce mot peut venir du Chald. תרה *tàrah*, *præmonitio*, en doublant.

penser que le lieu où l'on jettoit les corps sans sépulture étoit accompagné de représentations effrayantes, comme d'un homme attaché à une roue qui tourne sans cesse; d'un autre dont le cœur est perpétuellement déchiré par un vautour; d'un autre qui pousse au haut d'une montagne une lourde pierre qui retombe aussitôt, & qu'il est contraint de reporter sans interruption vers le sommèt.

LES CÉRÉMONIES INSTRUCTIVES.

S'il ne se présentoit point d'accusateur, ou que l'accusateur qui déposoit contre le défunt fût convaincu de faux, alors on cessoit de pleurer le mort: on faisoit son éloge. Par exemple, on vantoit son excellente éducation, son respect pour la religion, son équité, sa modération, sa chasteté, & ses autres vertus. Jamais on ne lui faisoit un mérite de sa naissance qu'on supposoit être la même pour tous les hommes. Toute la multitude des assistans applaudissoit à ces éloges & félicitoit le mort sur ce qu'il alloit jouir d'un repos éternel avec les gens de bien.

Diod. ibid.

Sur le bord du lac étoit un batelier sévère & incorruptible qui recevoit le corps mort dans sa barque par l'ordre exprès des juges, & jamais autrement. Les Rois d'Egypte eux-mêmes étoient traités avec la même rigueur, & n'étoient pas

LE CIEL POETIQUE.

admis dans la barque sans la permission des juges, qui les privoient quelquefois de la sépulture. Le batelier conduisoit le corps au-de-là du lac dans une plaine embellie de prairies, de ruisseaux, de bosquets, & de tous les agrémens champêtres. Ce lieu se nommoit Elisout*, ou les champs élisées, c'est-à-dire, *pleine satisfaction*, *séjour de repos* ou *de joye*. A l'entrée de ce séjour étoit une figure de chien à trois gueules, que l'on nommoit Cerbere. Toute la cérémonie finissoit par jetter trois fois du sable sur l'ouverture du caveau où l'on avoit enfermé (*a*) le cadavre, & à lui dire autant de fois (*b*) adieu.

* עליצות

Tous ces termes & ces pratiques qui ont été copiés presque par-tout, étoient autant d'instructions adressées au peuple. On lui faisoit entendre par toutes ces cérémonies, comme par autant de discours ou de symboles très-significatifs, que la mort étoit suivie du compte qu'il falloit rendre de notre vie à un tribunal inéxo-

(*a*) M. de Maillèt nous a très-bien expliqué comment on enterroit les momies Egyptiennes. On les descendoit dans des caveaux profonds qui étoient pratiqués dans le roc ou dans le tuf, sous les sables de la plaine de Memphis : on bouchoit le caveau avec une pierre, & on laissoit ensuite retomber le sable des environs. La coûtume de jetter trois fois du sable sur le corps mort est devenu universelle. *Injecto ter pulvere*. Horat Carm. l. 1. od. 28.

(*b*) *Magnâ manes ter voce vocavi*. Æneid. 6.

Les cérémonies instructives.

table ; mais que ce qui étoit à redouter pour les méchans n'étoit pour l'homme juste qu'un passage à un état plus doux. C'est pourquoi la mort étoit appellée *la délivrance* (a). Nous l'appellons de même *le trépas*, c'est-à-dire, le passage à une autre vie. La barque de transport se nommoit *la tranquillité* (b), parce qu'elle ne transportoit que les justes ; & au contraire le batelier qui refusoit sans quartier ceux que les juges n'avoient pas absous, se nommoit *la colere* (c), ou la vengeance.

Quant à la terre jettée sur le corps & aux tendres adieux des parens, c'étoit le devoir naturel & l'expression simple de leurs regrets. Mais ils ne se contentoient pas de rendre en passant cet honneur sur la fosse : ils plaçoient à l'entrée du cimetière & au-dessus de la porte du mort le symbole de l'estime & de la tendre affection qu'ils portoient à leur parent mort. Le chien étant l'animal le plus attaché à l'homme est le symbole naturel de l'amitié

(a) פליטה *pelitah*, ou plûtôt פלוטה *pelouta*, adoucissement, délivrance. D'où vient qu'Horace regarde ce passage comme la fin des maux. *Levare functum pauperem laboribus.* Carm. l. 2. od. 18.

(b) ברי *beri*, *tranquilitas*, *serenitas*, d'où vient *βάρις baris*, la barque de Charon. *Diod. Sic. ibid.* à moins que *baris* ne vienne de *ber*, qui signifie la fosse.

(c) חרון *charon*. Exod. 15 17.

LE CIEL POETIQUE.

& de l'attachement. Pour exprimer les trois cris qu'ils avoient pouſſés ſur la foſſe de leur ami ſuivant l'uſage qui n'accordoit cet honneur qu'aux gens de bien, ils donnoient trois têtes ou trois goſiers à la figure du chien. Ainſi cette figure placée auprès du tombeau, & ſur la porte du mort nouvellement enterré, ſignifioit qu'il avoit été honoré des regrets de la famille, & *des cris* que les amis ne manquoient pas de venir pouſſer *ſur la foſſe* de celui qu'ils avoient eſtimé & chéri pour ſes bonnes qualités. Le ſens de ce ſymbole n'eſt plus équivoque dès qu'on en traduit le nom : ils l'appelloient *cerbere*, c'eſt-à-dire tout ſimplement, *les cris de la foſſe* (a).

Il n'eſt ni facile, ni raiſonnable de vouloir éclaircir tous les ſymboles, & toutes les cérémonies de l'antiquité, pour ſe convaincre que la plûpart des figures ſingulières & des uſages les plus ſolemnels n'étoient dans leur origine que des ſymboles ſignificatifs ou des cérémonies inſtructives. Il ſuffit que cela ſoit vrai de pluſieurs : or je crois l'avoir montré par ce premier eſſai d'explication ſur l'écriture ancienne, puiſque l'explication que j'en donne

(a) De קרי *ceri* ou *cri*, qui a le même ſens dans notre langue ; & de בר *ber*, le caveau, la foſſe, קרבר *cerber*.

donne eſt ſimple & étroitement liée avec les idées communes comme avec les beſoins des premiers hommes.

LES CÉRÉMONIES INSTRUCTIVES.

Mais après avoir apperçu dans les ſymboles & dans les cérémonies Orientales les plus diſtinguées autant de vérités & de leçons utiles, publiquement adreſſées au peuple, mon lecteur qui en même tems y apperçoit, ſans que je l'en avertiſſe, les noms les plus ordinaires du Ciel Poëtique, & les objets de tout le culte des Payens, a droit de me demander comment ce changement a pu s'introduire. Comment l'or s'eſt-il changé en plomb, & par quel paſſage étrange, ces cérémonies, ces figures, & ces lettres où l'on liſoit autrefois autant de vérités utiles, ſont-elles devenues des puiſſances redoutées, & des divinités diſperſées dans tout le ciel? Cette queſtion nous conduit à la théogonie ou à la naiſſance des dieux du Paganiſme. Si mon lecteur n'étoit pas encore pleinement convaincu que ces dieux n'étoient d'abord que des lettres ſymboliques ou des affiches populaires, la multitude des nouveaux exemples que je vais lui préſenter en ce genre achevera, je l'eſpère, de le perſuader de la vérité de cette origine.

LE CIEL POËTIQUE.

CHAPITRE SECOND.

LA THÉOGONIE OU LES SYMBOLES PERSONIFIÉS.

NAISSANCE DE L'IDOLATRIE.

CE n'eſt point l'admiration du ſoleil qui a fait, comme on le dit, adorer le ſoleil à la place de ſon Auteur. Jamais le Spectacle de l'univers n'a corrompu les hommes. Jamais il ne les a détournés de la penſée d'un Etre moteur de tout, & de la reconnoiſſance qu'ils doivent à une Providence toûjours féconde en nouvelles libéralités. Il les y rappelle, loin de les en détourner. Jamais l'aſtronomie, ni l'étude de la terre ou du ciel n'a fait naître à perſonne l'étrange penſée de loger dans les aſtres des héros morts, & de leur en confier le gouvernement. L'écriture ſymbolique par l'abus que la cupidité en a fait, eſt la ſource du mal. Toutes les

nations s'y sont empoisonnées, en recevant les caractères de cette écriture sans en recevoir le sens.

LA NAISSANCE DES DIEUX.

Cette histoire des égaremens de nos peres présente au lecteur un objèt déplorable. Mais elle peut, ce me semble, intéresser sa curiosité : car je n'ai point de connoissance qu'aucun mythologue ou historien ait rapporté la naissance de l'idolâtrie à cette origine. D'ailleurs elle intéresse encore plus la pieté, en mettant dans un grand jour la supériorité infinie des lumières du Christianisme sur celles de la Philosophie humaine. Nous allons voir celle-ci s'égarer d'âge en âge; accumuler de nouvelles erreurs sur les premières ; perdre de vûe la vérité, ou la retenir dans une captivité criminelle ; autoriser ensuite les hommes à adorer toutes les parties de l'univers ; & enfin les porter à n'adorer plus rien. Cette histoire au contraire est la gloire du Christianisme, & elle nous donne par avance une haute idée de la puissance de l'Evangile, l'unique doctrine qui ait efficacement attaqué l'idolâtrie, avili les augures, décrédité l'astrologie, fait tomber les superstitions inquiétes qui tyranisoient l'univers, & rectifié la raison de ceux mêmes qui ne croyent pas à l'Evangile.

L'avantage qu'on tiroit de l'écriture & des cérémonies ſymboliques en rendit de jour en jour l'uſage plus fréquent & plus étendu : mais on ſe trouva bientôt arrêté par un inconvénient qui en étoit inſéparable. Quelque ſoin qu'on prît de borner le nombre des ſymboles, & de faire adroitement ſervir le même caractère ou la même clé à une multitude de choſes qui avoient entr'elles quelque rapport ; en ajoûtant, ôtant, ou variant ſeulement un attribut ou une piéce de la figure ſymbolique (comme la choſe ſe pratique encore dans l'écriture des Chinois) ; on s'apperçut que cette écriture deviendroit à la fin preſque impraticable par la quantité des figures, qu'il falloit multiplier ou varier comme les objets, & même comme les jugemens que l'eſprit porte de ces objets. C'eſt encore aujourd'hui le grand inconvénient de l'écriture Chinoiſe qui peint, non les ſons de la voix, mais les objets de la penſée, par une multitude de caractères ou de clés différentes, & par des variétés inombrables dont on charge chaque clé.

L'écriture courante.

Il ſe trouva donc en Egypte ou ailleurs, & cela dès avant Cadmus (*a*), puiſque ce

(*a*) Il fut regardé chéz les Grecs comme l'inventeur de l'écriture, parce qu'il leur en communiqua

fut avant le siécle de Job & de Moïse, un esprit attentif, un génie heureux, dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom, qui ayant remarqué que les sons de la voix avec lesquels nous pouvons signifier tout ce qu'il nous plaît, sont en assez petit nombre; s'avisa de représenter ce petit nombre de sons par un égal nombre de caractères. D'où il arriva qu'en représentant avec vint ou vint-quatre lettres, les vint ou vint-quatre principaux sons & articulations qui suffisent par leur mélange pour former les mots, ou les signes des objets, on pouvoit avec très-peu de caractères faire naître la pensée de toutes les choses que nous distinguons par la diversité de ces sons. LA NAISSANCE DES DIEUX.

Cette invention si simple, & si féconde, fit une fortune rapide. Elle passa chez les Arabes, fut communiquée aux Hébreux, puis aux Phéniciens, & par ceux-ci aux Grecs, de là aux habitans des Iles: elle pénétra jusques chez les peuples du Nord. Les Chinois dont l'établissement est antérieur à cette invention, & qui par une

l'usage. Ce qui a fait dire de lui avec plus d'agrément que de vérité:

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux,
De peindre la parole, ou de parler aux yeux,
Et par les traits divers de figures tracées
Donner de la couleur & du corps aux pensées.

Brebeuf. Pharsal.

foiblesse commune à tous les peuples spirituels, croyent valoir mieux que le reste des hommes, n'ont pas daigné admettre cette écriture si commode qu'il auroit fallu recevoir d'autrui. Ils conservent encore l'ancienne écriture représentative des objets mêmes, & qui ne diffère de l'écriture symbolique des Egyptiens qu'en ce que les caractères Chinois sont d'une institution plus arbitraire : au lieu que les symboles Egyptiens tenoient aux objets représentés par quelque rapport, soit de nom, soit de ressemblance. Le serpent, par exemple, ou l'anguille signifioit *la vie* par un rapport de nom, le mot héva étant le même pour signifier une *anguille*, & pour exprimer *la vie*. La femme signifioit la terre par une ressemblance de fécondité; & une barque signifioit la mort, par une ressemblance de service, puisque la mort & la barque nous passent où nous devons arriver. On se trouva tout d'un coup délivré des efforts d'attention & de mémoire qu'il falloit faire pour retenir tant de caractères, & cette multitude de rapports. La nouvelle écriture formée d'un très-petit nombre de caractères représentatifs des sons, réveilloit tout d'un coup avec l'idée du son la pensée de l'objet, ou du jugement qu'on attachoit à ce son.

Elle devint en Egypte, & par tout, l'écriture courante & populaire. On n'en employa plus d'autre dans les affaires de la société, parce qu'elle étoit facile à apprendre, & avec cela d'un service très-expéditif. LA NAISSANCE DES DIEUX.

L'écriture symbolique qui dès son commencement tenoit à la religion, à l'astronomie, & aux ordonnances qui régloient la société, se trouvant comme consacrée par l'usage honorable qu'on en avoit fait d'abord, tant dans les lieux & dans les instrumens destinés au culte religieux, que dans les leçons des maîtres à leurs disciples, continua à être mise en œuvre dans les fêtes, sur les tombeaux, & sur les monumens publics. Elle devint l'écriture des savans & des prêtres. Elle se conserva dans quelques écoles, & encore plus dans le culte extérieur de la religion, dont le cérémonial une fois réglé se perpétue sans qu'il soit facile d'y toucher. Pour faire valoir l'écriture nouvelle, on ne crut pas devoir effacer les figures de l'ancienne qu'on trouvoit sur les tables sacrées, sur les grands vases employés à faire les offrandes, sur les obélisques, sur les tombeaux, & généralement sur tout ce qui avoit rapport à la piété, à l'instruction

L'écriture Hieroglyphique.

des peuples, & aux bienſéances du ſervice religieux. Les caractères de cette écriture ſe nommèrent *lettres ſacrées* *, ou *ſculptures ſacrées*, pour les diſtinguer des caractères de l'écriture commune.

* ἱερογλύφικα.

Celle-ci par ſon extrème commodité prit tellement le deſſus que l'autre fut négligée dans l'uſage. La difficulté de l'entendre, qui étoit très-grande quand on n'en avoit point d'autre, devint encore plus grande quand on ne prit plus de ſoin de l'étudier, & cette difficulté même acheva d'en rendre l'étude tout à fait rare. Quelle impreſſion dût faire alors ſur l'eſprit des peuples la vûe d'Oſiris, d'Iſis, & de toutes ces figures d'hommes & d'animaux, dont le culte public & les monumens ſe trouvoient pleins. Nous arrivons à la naiſſance de l'idolâtrie. Mais eſt-elle donc l'effèt de l'écriture ſymbolique? & une invention innocente a-t-elle perverti le genre humain? Non aſſurément. La cupidité ſeule a fait tout le mal.

Un adorateur froid, indifférent pour la juſtice, & qui a le cœur plein de paſſions n'eſt pas un idolâtre : je l'avoue : mais il eſt déja bien loin de Dieu, & de nouveaux égaremens peuvent ſuccéder au premier, Dieu permettant que les

ténébres deviennent la punition des cupidités criminelles (*a*). Le même attachement aux biens terrestres, la même injustice envers le prochain, en un mot la même cupidité qui fait le Juif & le mauvais Chrétien, corrompoit le culte que les premiers hommes rendoient publiquement à Dieu. Ils venoient régulièrement faire leur offrande & plier les genoux devant les figures instructives, qui les entretenoient de Dieu & de leurs devoirs. Leur action étoit bonne, & ils trouvoient dans l'appareil de leur religion une multitude de leçons utiles. Mais leur cœur ne tenoit qu'à la terre, & étoit tout livré aux objets de leurs passions. L'abondance qu'ils venoient demander plûtôt que la justice; la longue vie qu'ils regardoient avec complaisance comme l'effet & le prix de leur piété, en étoient aussi tout le motif. S'ils célébroient certaines fêtes avec plus de pompe & de vivacité que d'autres, l'esprit de religion y avoit peu de part: c'est parce qu'elles les intéressoient par quelque symbole particulier à leur pays, & sur-tout par la figure de l'animal qui faisoit leur richesse, ou qui caractérisoit le tems précis de leur moisson. Au lieu de mesurer

LA NAISSANCE DES DIEUX.

(a) *Spargens pœnales cæcitates super illicitas cupiditates.* Augustin. Conf.

l'étendue de leur piété par l'étendue de leur amour pour leurs freres, ils croyoient avoir tout acquitté, quand ils avoient été fidéles aux rubriques d'une dévotion machinale & toute extérieure, qui se renferme dans un cercle de menues pratiques, & se persuade que sa prospérité ou ses petits avantages personnels sont une justice que Dieu lui rend, dont il doit être occupé par préférence. Avec des dispositions si grossières il est peu étonnant que les premiers hommes ayent aisément perdu de vûe le Créateur, & la véritable piété. Ce que les symboles publics leur enseignoient les avoit peu touchés, lorsque le sens en étoit encore entendu. Une telle indifférence ne les conduisoit pas à en chercher le sens lorsqu'il commença à s'oublier.

Nous pouvons à présent juger des impressions que doivent faire les figures symboliques sur l'esprit de nos adorateurs Egyptiens. Ceux que leur cupidité a corrompus abusent de tout : & l'écriture destinée à les instruire va, par l'effèt de leur indifférence, & en punition de leur malignité, les mener de méprise en méprise, & devenir pour eux l'occasion des chutes les plus funestes.

Parmi ce peuple qui se présente dans le lieu de l'assemblée presque personne ne

ſait lire l'écriture vulgaire : on peut bien aſſûrer qu'aucun d'eux ne s'eſt mis en peine d'entendre ce que ſignifie l'ancienne. Les aſſiſtans ſe trouvent environnés de ſymboles tracés avec appareil. Ce ſont toutes figures d'hommes, de femmes, & d'animaux parfaitement connus. Il eſt vrai qu'il y en a de bizares, & qui ne peuvent réveiller en eux aucune idée bien diſtincte. Mais la vûe du ſoleil qui paroiſſoit ſouvent au haut de leurs tableaux, & ſur la tête des figures, réveilloit en eux l'idée du ſoleil. Un homme ou un oiſeau dans ces peintures les faiſoit ſonger à un homme ou à un oiſeau. Ils ſe bornoient ſtupidement à la figure qui étoit devant eux, ou au nom du gouverneur, de l'épervier, de la huppe, ou à tel autre ſon dont leur oreille étoit frappée : & n'allant pas plus loin, ils manquoient le ſens qui étoit l'objèt de ce langage, & l'ame de cette écriture. Il n'eſt perſonne qui ne preſſente aiſément les étranges ſuites de cette mépriſe.

LA NAISSANCE DES DIEUX.

I.

Dieu, le ſoleil, & Oſiris confondus.

Les Egyptiens voyoient par-tout, & principalement dans le lieu des aſſemblées religieuſes, un cèrcle ou la figure du ſoleil.

Comment les idées de Dieu & du ſoleil ſe ſont confondues.

LE CIEL POETIQUE.

Cette figure étoit ſouvent au haut de chaque tableau deſtiné à les inſtruire, ſouvent ſur la tête des perſonnages ſymboliques les plus diſtinguées. Comme le ſoleil étoit le corps de ce ſymbole, ils le nommoient le ſoleil : & l'Etre tout-puiſſant étant l'ame ou le ſens de la lettre, au lieu de nommer cette figure le ſoleil, ils l'appelloient également *l'être, l'éternel, le pere de la vie, le fort, le très-haut* (a). C'étoit ſur-tout devant cette figure qu'ils ſe proſternoient dans leurs ſacrifices. Ils adreſſoient leurs remercimens & leurs prières au Très-haut dont cette écriture devoit les entretenir. Mais l'œil, l'oreille, & l'eſprit étant toûjours occupés du ſoleil dans les actions publiques de religion, le peuple rapporta tous ces grands titres, ſes remercimens, & ſon adoration au ſoleil même. Dès que Dieu fut confondu avec ſon ouvrage, une première illuſion ouvrit la porte à mille autres extravagances.

Comment les animaux & les plantes participèrent au culte religieux.

A côté du ſoleil qu'on préſentoit au peuple ſur la tête des figures ſymboliques, & au haut des peintures ſacrées, ſe voyoient tantôt une ou deux anguilles, caractère de la vie dont Dieu eſt l'auteur; tantôt certains feuillages, ſymboles des libéralités dont il eſt le diſtributeur; tantôt

(a) *Jehova, hévoe, el, eloah, élion.*

des aîles de ſcarabée, ſymbole des changemens de l'air dont Dieu eſt le diſpenſateur. Toutes ces choſes tenant à l'objèt de ſes adorations, il conçut une ſorte de vénération pour l'anguille, ou le ſerpent, qu'il voyoit d'ailleurs placé honorablement dans le coffrèt mémoratif de l'état des premiers hommes, & dans d'autres cérémonies dont le ſens ſe perdoit du vûe. Il prit de même une idée avantageuſe du ſcarabée, du lotus, & de certaines plantes. Il les honora ſans y rien comprendre. On chercha enſuite des raiſons pour autoriſer le rang & l'eſtime qu'on leur accordoit. Les explications allèrent toûjours en ſe multipliant; & bien entendu en empirant. LA NAISSANCE DES DIEUX.

Le peuple Egyptien après avoir déja pris l'habitude de confondre le Très-haut avec le ſoleil, qui en étoit le ſigne, prit peu à peu le ſymbole du ſoleil même, l'Oſiris, le modérateur de l'année, ou le *gouverneur de la terre*, pour ce qu'il preſentoit à l'œil, c'eſt-à-dire, pour un homme. Ils prirent de même Iſis pour une femme; & l'enfant qu'elle nourit avec une tendre affection, ils le prirent pour un enfant, pour le fils d'Oſiris & d'Iſis. C'étoit entiérement pervertir l'uſage de ces figures. Car un homme ſymbolique n'eſt point deſtiné à ſignifier un homme. Iſis n'étoit Comment le ſoleil fut confondu avec un homme mort.

ce qui leur fit publier qu'Ammon ou Osiris avoit été transporté dans le soleil pour y faire sa résidence, & que de-là il ne cessoit de protéger l'Egypte, se plaisant à répandre une plus riche abondance sur le pays qu'habitoient ses descendans, que sur aucune autre contrée de l'univers. Ainsi après avoir peu à peu attribué la divinité & offert leurs adorations à ce roi représentatif des fonctions du soleil; par un nouveau surcroît d'absurdité ils le prirent pour leur premier roi. De là cet assemblage étrange de trois idées incompatibles, je veux dire de Dieu, du soleil, & d'un homme mort, qu'il est cependant certain que les Egyptiens confondoient perpétuellement.

II.

Jehov, Ammon, Neptune, Pluton.

Cette religion qui flattoit grossièrement l'amour propre & la vanité des Egyptiens, prit aisement faveur, & s'enracina dans l'esprit des peuples. Tout le reste des symboles prit le même tour. On chercha qui étoit le Poseïdon ou le Neptune, c'est-à-dire, l'Osiris marin, symbole du retour annuel des flottes, & l'on en fit un dieu qui se plaisoit dans la mer comme Osiris au ciel. L'Osiris funébre qui annonçoit

Neptune.

Pluton.

l'anniverſaire des funérailles, eut auſſi ſon hiſtoire : & comme toutes les cérémonies mortuaires au lieu d'être priſes dans leur vrai ſens pour des inſtructions publiques ſur le repos des juſtes après la mort, avoient été peu à peu regardées comme la peinture des traitemens réels que les morts éprouvoient ſous terre, on fit du Pluton ou du ſymbole de la délivrance des juſtes, un dieu qui préſidoit au ſéjour des morts.

LA NAISSANCE DES DIEUX.

Le prétendu dieu Neptune qui devint le Dieu favori des peuples maritimes, ne fut preſque point connu des Egyptiens qui haïſſoient la mer ; & qui étant dans l'abondance de tout, ne ſortoient guères de leur pays. Comme ils étoient au contraire fort réguliers dans la pratique extérieure de leurs cérémonies religieuſes, les anniverſaires, qui revenoient fréquemment, rendirent Pluton beaucoup plus célébre parmi eux.

Herodot. in Euterp.

On voit ſouvent autour de la tête du Pluton Egyptien une couronne rayonnante, & autour de ſon corps un ſerpent, quelquefois accompagné des ſignes du zodiaque ; ce qui ſignifie ſenſiblement la durée d'un ſoleil, c'eſt-à-dire, d'une année. Et ſi l'Auteur des Saturnales a prétendu que Pluton, & bien d'autres dieux,

 n'étoient originairement autre chose que le soleil, on voit ici combien il avoit raison de le penser, puisque Jupiter, Ammon, Neptune, & Pluton ne sont dans la vérité que le symbole d'une année solaire diversifiée selon les circonstances. On ne perdit pas tout à fait de vûe l'unité de leur origine en les personifiant : car on en fit trois freres qui avoient, disoit-on, partagé entr'eux l'empire du monde Le souvenir du partage de la terre entre Cham & ses deux freres a pu aider cette attribution, ou faciliter du moins parmi les peuples la reception de cette fable.

Cham ou Hammon étant communément appellé *dieu* Jehov, Jehov-Ammon, la ville de Thèbes où il avoit fait son plus long séjour, & qu'on nommoit anciennement le *sejour d'Ammon* *, fut par la suite appellée la *ville de Dieu* †.

* *Ammon-no.*

† *Diospolis.*

Ce mot Jehov, dans l'usage primitif, signifioit le *pere de la vie*, *l'Etre suprême*. Les Grecs le rendirent par celui de *Zeus* ou de *Dios* (*a*) ; & les Romains par celui de *Deus* : tous noms dont le sens est le même, si ce n'est aussi le même son, varié selon la prononciation des peuples. Ils y

(*a*) Ils changèrent quelquefois ce mot en celui de Ζῆν, qui vient de ζάω & ζαὼ, *vivre*. C'est toûjours le même sens.

joignoient quelquefois le nom de Pere, qui n'en étoit que l'interprétation, & l'appelloit Diospiter ou Jov-piter. Les respects & les adorations qu'on adressoit au pere de la vie ne devinrent criminels que quand ce titre incommunicable eût été appliqué au soleil, & à un homme qu'on se figura y avoir été transporté pour gouverner le genre humain. L'Ammon confondu par un amour plein de stupidité avec Dieu & avec Osiris ou l'astre modérateur des saisons, devint le célébre Jov-Ammon, ou le Jupiter-Ammon, & fut toûjours en possession des premiers honneurs, après que les autres symboles eurent été convertis de même en autant de personnages célestes & de divinités puissantes. La raison de cette prééminence est fondée sur ce qu'ils attachèrent l'idée de ce fondateur de leur colonie au plus brillant de tous leurs symboles, je veux dire, à leur Osiris.

LA NAISSANCE DES DIEUX.

III.

Isis, la Reine du ciel.

Après le roi symbolique, ou le caractère du soleil, les Egyptiens n'avoient point de marque qui parût plus fréquemment dans leurs assemblées que l'Isis, symbole de la terre, ou plûtôt l'affiche des

fêtes caractérisées par les productions de la terre dans chaque saison. Un croissant de lune ou une face pleine posée sur la tête d'Isis, ou autrement, pouvoit, comme nous l'avons vû, annoncer une néoménie, ou la fête du milieu du mois de la fénaison, des sémailles, de la moisson, ou de telle autre partie de l'année, selon qu'on y joignoit le symbole d'une saison ou d'une production particulière, & propre à un certain tems de l'année. Cette écriture n'étoit pas uniforme. Les ministres de quelques cantons affectoient d'écrire différemment des autres : & au lieu d'exprimer la néoménie, ou les autres parties du mois par la figure de la lune dans telle ou telle phase, ils choisirent pour symbole de cet astre l'animal qui voit dans les ténébres, & qui fait ses courses durant la nuit : c'est le chat *. Vû de profil, il marquoit le croissant : vû de face il signifioit la pleine lune. Cette figure se mettoit quelquefois sur la tête d'Isis plus communément au haut du sistre, qui étoit un petit cerceau de métal traversé par des verges de fer, & servant dans les fêtes à marquer par une certaine cadence la justesse de la danse & du chant. Cet instrument de joye étoit donc le symbole des fêtes, & placé dans la main

* Plutarch. de Isid. & Osir.

Le chat.

Le sistre.

d'une Isis qui portoit les marques de telle ou telle saison, il annonçoit la solemnité particulière à cette saison. LA THÉOGONIE.

Les Egyptiens accoûtumés à voir dans leurs assemblées ces figures d'Isis qu'on continuoit à montrer cérémonieusement & par forme, sans en entendre le sens, donnèrent, en cherchant l'origine de cette femme, dans le même égarement qui leur avoit fait prendre le gouverneur de la terre, le symbole du soleil pour Ammon leur pere commun. Isis fut regardée comme sa femme: elle participa aux titres du mari; & étant devenue dans leur esprit une personne réelle, & une puissance importante, ils l'invoquèrent avec confiance: ils la nommèrent honorablement la Dame, la Reine, la Gouvernante, la Mere commune, la Reine du ciel & de la terre.

Les instrumens & les parures d'Isis n'étant plus que des décorations d'un ancien usage dont on avoit négligé le sens & le juste arrangement depuis l'invention de l'écriture courante, on les prit pour des monumens historiques des secours qu'Isis avoit procurées au genre humain. Chaque signe, chaque attribut, & le nombre n'en étoit pas petit, donna lieu à autant d'histoires, ou plûtôt de contes frivoles.

LE CIEL POËTIQUE. Plutarque ne peut rapporter ces historiettes sans perdre patience, ou sans en rougir. Il ne s'en tire, pour l'ordinaire, qu'en y cherchant quelque moralité ennuyeuse, ou une physique fort inutile, & plus communément encore quelque allégorie forcée.

Ce qui séduisit le plus les Egyptiens, frappés des atours singuliers de cette femme toûjours présente dans leurs assemblées, ce fut l'union fréquente d'un croissant ou d'un plein de lune, avec les parures de sa tête. Ils en prirent occasion de publier que la femme d'Osiris, la mere commune des Egyptiens, avoit la lune pour demeure. Les fêtes du Très-haut n'avoient été fixées à la néoménie ou au plein, ou à telle partie du décours, que parce que ces phases étoient une indiction naturelle, & un moyen aisé de rassembler les peuples en un jour convenu & affiché. Ils perdirent de vûe l'Etre adorable, unique objèt de ces fêtes : ils les crurent consacrées à la lune elle-même, & à cette femme imaginaire qu'ils y croyoient résidente, & fort attentive à leurs besoins. Il n'y avoit pas jusqu'aux taches de la lune, qui par une fausse apparence de visage humain ne servît à fortifier leur illusion.

On voit aisément que comme l'Osiris

diversifié selon le besoin des significations a donné lieu à imaginer un homme devenu gouverneur du soleil, un autre de la mer, & un troisième des enfers; de même, l'Isis diversement parée, & ayant des attributs dont les uns avoient rapport au cours de la lune, les autres aux productions des saisons, pour diversifier les annonces des fêtes, donna lieu à imaginer autant de déesses, soit celestes, soit terrestres, ou même infernales, qu'Isis changeoit de figure & de nom. Avant que d'éclaircir en détail la vérité de ce que j'avance, continuons à indiquer d'abord les sources générales d'où sont sorties les divinités les plus bizarres, & les opinions les plus monstrueuses. LA THEOGONIE.

IV.

Horus, la fête des loix. Ménès.

La troisième clé usitée dans les annonces publiques étoit Horus, le fils bien-aimé d'Osiris & d'Isis. Ce symbole des différens travaux de l'année, en changeant de figure ou d'attributs & de noms, produisit à son tour une multitude d'autres dieux. Mais quel est l'Egyptien connu dans l'histoire qu'on s'imagina être ce fils chéri du roi & de la reine du ciel? Cham

LE CIEL POETIQUE.

Le Ciel & sa femme occupent les premières places. Voici une nouvelle apothéose à faire, une nouvelle place à donner dans le ciel. Quel sera celui qu'on en gratifiera ?

V. Syncell. chroniq. d'Eusebe, & Marcham.

Les Egyptiens n'ont jamais oublié que Ménès fils de Cham avoit régné parmi eux, & qu'il étoit le premier auteur de leur police & de leurs fêtes. Il ne porta même le nom de Ménès, qui signifie *partage, distribution* (a), que parce qu'il avoit réglé le partage des terres, le nombre des mois, la distribution des fêtes, & l'ordre des travaux communs. Cherchant donc à connoître historiquement leur Horus ; le rapport que ce symbole avoit aux réglemens du labourage & de l'année, les conduisit à le prendre pour Ménès, l'instituteur de tout l'ordre public. Dans la persuasion que cette figure significative étoit non-seulement un personnage réel, mais même un de leurs ancetres, divinisé & habitant du ciel ; que c'étoit le fils de Cham, leur législateur Ménès ; ils le nommèrent tantôt Chemmis *, tantôt Osiris le jeune, ou simplement Osiris ; & rassemblant les noms du pere & du fils en un seul, ils le nommoient Manéros & Ménosiris *, ou par allusion au Nil, Ménévis & Ménophis †. Ensuite

** Plutarch. de Isid. & Osir.*

** Ibid.*

† Supr. regle du déboraement.

(a) De מנה *manah, numerare, ordinare.*

autant

autant il avoit de noms autant en composa-t-on d'histoires & de personnages. LA THEOGONIE.

C'est parce que Menès avoit donné des réglemens aux Egyptiens en leur mesurant l'année & en fixant les enseignes ou les marques des travaux & des fêtes, que son nom s'est conservé chez les Arabes, chez les Phéniciens, chez les Grecs, & chez les Romains dans la plûpart des noms qui ont rapport à la suite des mois, au cours de la lune, à l'ordre des fêtes, aux images ou représentations qu'on y exposoit, & aux prêtresses qui y portoient les figures ou les symboles en cérémonie (*a*).

Horus ainsi changé par l'opinion commune en celui de leurs ancêtres qui leur avoit donné des loix, ne fut plus un signe borné à annoncer dans les fêtes certains réglemens & les travaux de la saison. Il devint lui-même l'objèt de ces fêtes. On y chantoit le fils de Jehov, *le fils* par ex-

(*a*) *μήνη Mènè Luna. μῆνες Menès Menses. Mensura. νεομηνίαι Neomenia. Nova luna.* Mana & Manach en Hebreu & en Arabe signifient compter, ordonner, sacrifier, & célébrer. *Almanach* calendrier. *Ménades* celles qui portoient dans les fêtes les figures des dieux. Le mot *Manie* signifioit d'abord les têtes & les images, c'est-à-dire les annonces, ou les marques des fêtes; ensuite il a signifié les convulsions & les extravagances que ces fêtes introduisirent; parce qu'on en avoit conservé & outré les formules, les gestes, & tout le cérémonial sans en comprendre le sens.

cellence, *l'enfant auteur de tout bien*, *liber pater*, l'inventeur des loix, l'instituteur des sacrifices & des fêtes. Et c'est parce qu'on n'avoit pû oublier le rapport étroit qu'avoient la figure d'Isis & d'Horus avec les réglemens des sacrifices, des réjouissances publiques, & des opérations du labourage, que ces prétendus dieux furent honorés par des solemnités qu'on appelloit par tout la *législation*, la *promulgation des loix*, les *réglemens* de la société (*a*).

V.

La propagation des dieux Egyptiens. Progrès de l'idolâtrie.

Après avoir trouvé, dans l'abus des figures symboliques prises pour des objèts reéls, l'origine des habitans que l'Egypte a imaginés & placés dans le ciel; s'il se trouve encore que les dieux des autres nations, & les autres superstitions dont nous n'avons point parlé, soient une propagation sensible des idées & des pratiques Egyptiennes; la facilité de rappeller tant d'égaremens à un principe fort simple, fera voir de nouveau la justesse du principe, quoique dès à présent il paroisse suffisamment démontré.

(*a*) θεσμοὶ, θεσμοφορία.

Mais eſt-il ſi aiſé de prouver que les Phéniciens, les Syriens, les Grecs, & tous les Occidentaux aient été les copiſtes des Egyptiens ? Ceux-ci voyageoient peu. Contens pour l'ordinaire de l'abondance dont ils jouiſſoient chez eux, ils ſe pouvoient paſſer des étrangers (*a*), & n'alloient pas chercher ailleurs ce qu'ils recueilloient ſans peine dans leur propre pays. Par cette raiſon ils paroîtront peu propres à ſervir de modéles aux autres peuples, ou à leur communiquer leurs opinions. C'eſt cependant l'Egypte qui a répandu par tout l'idolâtrie & les ſuperſtitions. Commençons par examiner quel a été le moyen de communication, nous verrons enſuite les progrès du mal. LA THÉOGONIE.

VI.

Les dieux d'Egypte communiqués à l'Aſie & à l'Europe par les Phéniciens.

L'Egypte a toûjours été, & eſt encore, le pays du monde le plus fertile. La recolte preſque certaine & ordinairement ſupérieure de beaucoup aux beſoins des habitans, donnoit lieu d'y faire d'amples

(*a*) *Terra ſuis contenta bonis, non indiga mercis.* Pharſal. l. 8.

LE CIEL POETIQUE. amas de blé qui étoient la ressource des Arabes, des Chananéens, des Syriens, & des Grecs dans les années stériles. Les voyageurs que le besoin ou la curiosité y conduisoit, mais sur-tout les Phéniciens qui n'occupoient qu'une petite côte maritime auprès du Liban, & qui n'avoient point de grenier plus sûr que l'Egypte, étoient tous également frappés de la police qui régnoit dans ce beau pays, du caractère paisible des habitans, de l'air mysterieux des cérémonies & des fêtes qu'on y célébroit avec grand appareil; & enfin de l'abondance qu'ils regardoient comme miraculeuse dans un pays où il ne pleuvoit pas. L'idée qu'ils avoient de ce fleuve dont la source demeuroit inconnue, & dont les débordemens leur paroissoient contraires à l'ordre commun de la nature, leur faisoit dire que Dieu lui-même versoit sur l'Egypte ces eaux bienfaisantes (*a*). Les Egyptiens peignoient cette merveille par la figure de Dieu, c'est-à-dire par un soleil, de la bouche duquel il sort un fleuve (*b*), & les étran-

(*a*) *Διιπετης ποταμὸς*, *fluvius à Deo missus* Odyss. 4. v. 581.

(*b*) C'est la raison pour laquelle ils donnoient à Dieu ou au soleil entr'autres titres celui de פהאוב *phéob phœbus* ou *Φοῖϐος* qui signifie la *bouche de Ob*, c'est-à-dire, la *source du débordement*, des deux mots פה *pheh*

gers comme les Egyptiens, publioient par-tout qu'une félicité si singulière étoit la récompense de la pieté des habitans. Peut-être même les Syriens & les Chananéens ont-ils tout d'abord reçu des Egyptiens & mis en usage parmi eux l'écriture symbolique. L'introduction de l'écriture vulgaire leur en aura fait perdre l'intelligence sans en supprimer les figures : en sorte que ces symboles étant toûjours de cérémonie & exposés publiquement dans les fêtes, chacun y attacha l'idée ou l'histoire qui lui parut la plus vraisemblable. L'Egypte fut ainsi la coupe où étoit le poison de l'idolâtrie ; & les Phéniciens sont ceux qui, en voyageant par tout, ont présenté cette coupe funeste à la plûpart des nations de l'univers. C'est même la raison pourquoi les noms des dieux & les termes usités dans les fêtes payennes ont un rapport si sensible à la langue Phénicienne. Assurément on parloit en Egypte une langue différente de celle du pays de Chanaan * ; & quoique le fond des deux langues pût être le même, comme on en a diverses

LA THEOGONIE.

Pourquoi les noms des dieux ont rapport à la langue Phénicienne.

* *Psal.* 80. 5.

or, la bouche, & de אוב *ob*, l'enflure, le débordement, c'est l'ancien nom qu'ils donnoient au Nil sorti de ses bords : comme nous le montrerons dans les fables d'Andromède & de Niobé.

LE CIEL POETIQUE. preuves, elles étoient peut-être plus éloignées l'une de l'autre dans leurs terminaisons & dans leurs tours, que ne le sont les langues Espagnole, Françoise, & Italienne dont le fond est le même. Mais les Phéniciens en transportant sur toutes les côtes de la Méditerranée les cérémonies Egyptiennes, en ont traduit en leur langue la plûpart des termes. Par ce moyen nous y retrouvons encore un sens conforme à l'intention des premiers instituteurs. Or ce sens se trouve presque toûjours étroitement lié avec les réglemens de la société. Au contraire le sens de ces mots n'a aucun rapport ni à des dieux, ni à des déesses. Nous sommes donc dans le chemin du vrai, & nous ferons bien de ne point quitter cette route.

Les voyageurs & les marchands étoient infailliblement frappés dans leur séjour en Egypte de l'extérieur des fêtes & de l'abondance qui en paroissoit être le fruit. Ils ne rapportoient pas chez eux cette multitude de symboles & des pratiques où ils ne comprenoient rien. Mais ils ne manquoient guères de regarder avec vénération les trois symboles que les Egyptiens honoroient comme des puissances bienfaisantes, & comme les auteurs de tout le bien qui leur arrivoit.



L'Armée des Cieux.

Gravé par J. P. Le Bas rue de la Harpe a paris visavis la rue Percée.

1. La source du Nil pour la page 148. 2, Les trois Clés de l'écriture antique à la maniere des Egyptiens. 3, Les cinq principales Clés de l'ecriture antique à la maniere des Grecs, sçavoir un roi. une mère féconde, un enfant cheri. un messager Symbole de la Canicule. et un épervier Symbole du vent étésien.

Le gouverneur, la femme, & l'enfant, paroissant toûjours, quoiqu'avec variété dans toutes les fêtes; les étrangers s'accoûtumèrent sur-tout à ces trois objets les plus distingués de tout le culte: & les Phéniciens qu'un besoin perpétuel ramenoit dans le port du Phare, furent les premiers à mettre en œuvre chez eux le même cérémonial, & à célébrer les mêmes fêtes. Le cercle ou le soleil accompagné de serpens ou de feuillages ou de grandes aîles pour peindre l'esprit moteur de toutes choses, maître de l'air, dispensateur des saisons & des recoltes; quoique toûjours placé au dessus des plus beaux symboles, attiroit moins les yeux que la brillante figure du gouverneur de la terre, ou que les diverses parures qu'on donnoit à la mere, & au fils bien-aimé. Rien ne contribua davantage à humaniser l'idée de Dieu, si cela se peut dire, ou plûtôt à faire rapporter le culte & les adorations à des êtres semblables à nous.

LA THE'OGONIE.

VII.

Le roi, la reine du ciel, & l'armée des cieux.

Les étrangers ne firent pas de grandes enquêtes sur la vie & les gestes de cet

Ammon que le peuple Egyptien confondoit avec Osiris. L'idée qui leur demeuroit dans l'esprit en voyant cet homme, symbole du soleil, est qu'il étoit le roi, le maître du ciel, le pere de tout bien. Et si ce symbole a fait partie de l'ancienne écriture des Chananéens, il n'est pas surprenant que devenu dieu dans leur opinion, il ait été communiqué aux autres peuples sans aucun rapport à Osiris ou à Ammon qui étoient des appellations particulières à l'Egypte.

L'Isis qui étoit souvent à côté du grand roi, pour signifier les fêtes de chaque saison, avoit l'air & le nom d'une femme. Ses diverses couronnes étoient les parures d'une reine. Horus leur fils bien-aimé acquéroit autant de noms qu'il avoit d'habits & de figures. Ils en formèrent autant de personnages qui étoient à la suite du roi, & lui faisoient cortége. Les voyageurs ne reportèrent chez eux rien de plus uniforme que les figures & le culte du roi & de la reine du ciel, suivis de leur nombreuse cour. Les rois marchoient ainsi, toûjours accompagnés de la reine & d'une armée ou d'une suite d'amis & de gardes qu'on appelloit *l'armée*.

Telle est l'origine de ce culte du roi, de la reine & de l'armée des cieux contre

lequel toute la loi de Moyse & les prophetes avertissent si souvent les Hébreux de se précautionner. Cette armée des cieux qu'on appelloit *scba* (*a*), ou *saba*, a donné le nom à l'idolâtrie des Sabiens qui étoit universelle dans l'Arabie, dans la Phénicie, & chez tous les peuples de Syrie; si même elle n'est devenue celle de toute la terre, quoiqu'avec des changemens toûjours nouveaux d'une contrée à l'autre.

LOI THEOGONI.

VIII.

Moloch, Baal, Adonis, & Achad.

Le dieu, ou plûtôt la figure du soleil, que les Egyptiens appelloient *Osiris*, ou le gouverneur de la terre, prit ailleurs un autre nom. Les peuples d'Orient qui l'avoient adopté, & qui regardoient leurs avantages temporels comme le fruit évident de cette dévotion, l'appellèrent les uns *Moloch*, ou *Melchom* (*b*), c'est-à-dire le roi; les autres *Baal*, ou *Adonai*, ou *Adonis*, ou *Hero* (*c*), tous noms qui signi-

(*a*) צבא *tséba, exercitus.* Voyez l'histoire du Sabianisme. *Maimonid. dux dubitantium.*

(*b*) מלך *malac*, ou *melec.*

(*c*) Voyez le nom de *hero* en ce sens dans l'interprétation de l'obélisque de Ramesses, dans Ammian Marcellin, ou dans la régle des tems de Marsham. De ce *hero*, les Latins ont fait *herus* & *hera*, le seigneur, la dame. Les Philistins le nommoient le seigneur des

LE CIEL POETIQUE.

fient *le seigneur*. D'autres le nommoient Achad (*a*), ce que les vieux habitans du Latium ont rendu par *sol, l'unique ;* d'autres enfin Baalshamaim ou Beelsamen (*b*), *le seigneur des cieux*. Mais c'étoit toûjours le soleil que ces figures de roi, & ces noms signifioient immédiatement, plûtôt que l'Etre tout-puissant, que ces peuples perdoient de vûe ou confondoient avec le soleil. Ainsi l'attribution qu'ils faisoient au soleil du gouvernement du monde & d'une fécondité universelle, étoit un culte plein d'injustice & d'impiété, toûjours réprouvé par l'écriture.

Honneurs rendus à Moloch.

La grande dévotion par laquelle on honoroit la puissance de cet astre métamorphosé en roi du ciel, étoit de pénétrer de toute la force de ses feux les enfans qu'on vouloit lui consacrer par une espèce de purification imaginaire qu'on croioit utile à leur santé. C'est dans cette vûe qu'on les faisoit passer entre deux grands feux allumés devant Moloch. On confondit par la

hommes, *marnas*, du mot *maran*, qui signifie le maître ; & de *as*, qui signifie l'homme. Ce qui revient au sens des noms qui précedent.

(*a*) אחד *achad*, *unicus*, & par une prononciation adoucie, *adad*, un, l'unique, le seul. Les anciens rois de Syrie qui se disoient ses enfans, prenoient le nom de *Benadad*, fils de dieu. *Voiez Macrob. Saturnal. l.* 1. *c.* 24.

(*b*) בעל שמים *Dominus cœlorum*.

ſuite le culte decette idole avec celui qu'on rendoit à Saturne : & l'uſage étant d'offrir à Saturne des victimes humaines pour les raiſons qu'il ſera tems de déduire quand nous en ſerons à ſon article, le culte de Moloch devint également ſanguinaire ou cruel. On brûloit en ſon honeur les enfans qu'on avoit de trop, & dont on vouloit ſe défaire ſaintement en les conſacrant à leur dieu tutelaire pour le plus grand bien de la famille. Souvent même dans les occaſions importantes, dans un péril éminent, c'étoit l'aîné, l'enfant bien-aimé qu'on dévouoit à Melchom. Rien de plus connu, ni de plus défendu dans les loix de Moyſe. Cette pratique abominable a duré longtems chez les Chananéens dans un lieu voiſin de Jéruſalem nommé anciennement *la Gehenne*, c'eſt-à-dire *la valée* de la famille de *Hennon* à qui ce lieu appartenoit anciennement. On l'appelloit auſſi la valée de Thophet, c'eſt-à-dire la valée du Tambour ; parce qu'on y livroit les enfans à ces dévotions inhumaines, tandis que leurs freres & ſœurs danſoient au ſon du tambour, pour ne pas entendre leurs cris.

LA THEOGONIE.

IX.

Le char du soleil, les équipages des dieux.

Le fouèt qu'on mettoit à la main d'Osiris, à la droite du Jupiter d'Heliopolis qui est le même, & à la droite du Jupiter de Syrie (*a*), qui n'en est point différent, faisoit évidemment de ce dieu le cocher ou le guide de l'année, des astres, & de toute la nature. L'idée de cocher n'avoit rien alors de bas: c'étoit au contraire une fonction très-honorable dans l'antiquité que celle de gouverner un char. C'étoit l'éxercice cheri des rois & des plus grands guerriers *. Les Grecs plus imaginatifs que les autres peuples, en adoptant la figure du soleil, ne se contentèrent pas de lui mettre un fouèt à la main ; mais au fouèt qui étoit très-suffisant pour signifier la conduite de l'année dans l'ancienne écriture ; ils ajoûtèrent un char, des chevaux pleins de feu, & un équipage complet *. Ils peignirent leur dieu-soleil avec une

* *V. l'Iliad. d'Hom.*

* *V. Ovid. Metam.* 2.

(*a*) *Dextra elevata cum flagro in auriga modum.* Macrob. Saturnal. l. 1. c. 23. L'auteur nomme ce Jupiter, Assyrien. Mais Assyrien dans cet endroit est pour Syrien, comme on en peut juger par son nom d'Adad qui étoit le nom de Dieu en Syrie, & entroit dans le nom des rois de cette contrée, Benadad. La même méprise se trouve dans Virgile & dans Horace.

face rayonnante aſſis ſur un char, & gouvernant, le fouët dans une main, & les rênes dans l'autre, quatre chevaux aîlés. Voilà Oſiris ou Ammon fort embelli. Mais quoiqu'on lui ait ôté ſon air Egyptien, & qu'il acquière d'autres ornemens d'un pays à l'autre, il conſerve le caractère de gouverneur ; & au travers de cette pompe on reconnoît Oſiris. Ce n'eſt toûjours que le ſigne du ſoleil, auquel ils joignent l'idée de la toute-puiſſance. Les Phéniciens le nommoient Helion (*a*), *le Très-haut*. Les Grecs le nommèrent *Helios*. C'eſt toûjours le même nom, & le même blaſphème. LA THÉOGONIE.

Depuis que les Grecs eurent multiplié leurs dieux, comme les ſymboles qu'ils laiſſoient introduire chez eux ſans en comprendre le ſens, ils donnèrent à chacun de ces prétendus dieux un équipage à peu près ſemblable, pour leur procurer la facilité des tranſports, & le ſoutien de leur dignité. Ils varièrent les ornemens, la livrée, & l'attelage ſelon la bienſéance du rang & de l'état.

Le comble de toutes ces folies, & c'eſt une folie qui devint univerſelle, étoit non-ſeulement de confondre Dieu avec

(a) עליון *ἥλιος, Helios; ὑπερίων, Hyperion*, le Très-haut.

ce gouverneur des astres & de la terre, c'est-à-dire, avec le soleil; mais même de chercher parmi leurs héros, ou leurs fondateurs, ce roi devenu le conducteur de la nature. Ainsi les Egyptiens y trouvèrent leur Ammon, les Syriens leur Bélus, les Crétois leur Astérius, les Arcadiens un autre Jupiter. Ou plûtôt ce Jehov, parce qu'il avoit une forme humaine, passoit pour avoir été roi de tous les pays où son culte étoit reçu, quoiqu'il n'eût réellement vécu nulle-part, puisqu'il n'étoit que le signe de la course du soleil.

X.

Isis, Balsamina, Hammalta, la Reine du ciel, Aséroth, Astéroth, Aphrodité.

La réception qu'on fit à Isis dans les pays étrangers ne fut pas moins favorable que celle qu'on avoit faite à Osiris. De femme représentative des productions de la terre selon les saisons, & des fêtes que les saisons amènent, elle devint une femme réelle; mais une femme incomparable, une reine bienfaisante, & la mere de l'abondance.

D'abord par droit de communauté elle eut part à tous les titres de son mari. On appelloit celui-ci Ammon: on la nomma

Ammonia. Il se nommoit Achad, Hero ou Herus, Baal, Moloch, & Belsamen: Isis fut en conséquence traitée de Achata ou Hecaté, *l'unique;* d'Architis[a], de Baaltis, Baaleth, ou Belta [b], ou Hera [c], *la dame*. Car tous ces noms reviennent au même sens. Par la même raison on l'honoroit des titres de Belsamina, *la reine du ciel*, ou tout simplement du beau nom de Malchet & Amalcta, *la reine*. On reconnoît à ces traits la Junon des Latins, & l'Hera ou *la dame*, celle qu'Homére & tous les poëtes donnent pour épouse à Jupiter, & qui fit si mauvais ménage avec lui.

LA THEOGONIE.

a *Macrob. Saturnal. l.1. c. 21.*

b *Plutarch. de Isid.*

c ἥρα.

C'étoit anciennement un usage universel de faire les sacrifices & les prières publiques sur des éminences, & spécialement dans de grands bois, pour mettre le peuple à couvert des ardeurs du soleil. Quand l'Isis qui indiquoit les fêtes, & dont les figures faisoient une des plus belles parties du cérémonial, en fut devenue l'objèt, & eût été regardée comme la dispensatrice des biens de la terre dont elle portoit toûjours les marques; ses figures qui n'annonçoient que l'abondance & la joye devenant les plus agréables au peuple toûjours avide, toûjours crédule sur cet article; le faux sens qu'on donnoit à ces figu-

Lucine, de *lucus*, grand bois.

res les accrédita comme le plus sûr moyen d'obtenir d'amples moissons. Ces simulacres furent fêtés & placés dans les plus beaux bois. Le peuple courut en foule aux dévotions de l'aimable reine qui les combloit de biens. C'étoit elle, sans doute, de qui ils tenoient tout. La fraîcheur & la beauté du lieu où elle étoit honorée ne faisoit pas moins d'impression sur les assistans, que les parures de la déesse ; & au lieu de l'appeller la Reine du ciel, ils la nommoient souvent *la Reine des bois* (a), ce qui se trouve plusieurs fois dans l'écriture : & c'est parce que la coûtume de s'assembler dans des lieux environnés de grands bois étoit devenue une occasion d'idolâtrie, que la loi de Moïse défend de planter des bois pour y célébrer aucune fête. La coûtume en étoit anciennement innocente & universelle, parce qu'on ne s'y assembloit que pour louer Dieu. Mais elle fut prohibée comme une profession publique d'idolâtrie, lorsque le symbole des fêtes y eût été honoré comme une

(a) De מלכת *malchet*, *regina* ; & de אשרות *asheroth*, *lucus*. 2. Paralipom. 33 : 3. d'où vient le mot Grec *ασηρα*, *lucus*, bois sacré. Les Latins ont fait de *lucus* qui y répond leur *Lucina*, qui signifie exactement la *présidente des bois* Mais une petite équivoque, je veux dire, le rapport du mot *Lucine* avec celui de *lux*, la fit invoquer dans les couches, comme si elle se méloit de faire arriver les enfans à la lumière. *Juno lucina fer opem*. Terent.

reine bienfaisante, & dont le pouvoir se faisoit sentir dans le ciel, & sur la terre. Bientôt après elle acquit deux ou trois autres noms qui engendrèrent autant de nouvelles déesses, & celles-ci firent encore autant & plus de bruit dans le monde que la reine des bois.

LA THE'OGONIE.

Astarté, Atergatis, & Aphrodite.

La faucille, les cornes du taureau ou du capricorne, la queue de poisson, & les autres symboles caractéristiques des saisons dont elle étoit parée, mais qu'on n'entendoit plus, portoient les esprits à l'attente de la prospérité des troupeaux, à la richesse des moissons, ou de la pêche. C'est ce qu'elle sembloit promettre, & c'étoit là l'objèt des souhaits des peuples : elle devint donc la reine des troupeaux (Asteroth (*a*), le grand poisson, ou *la reine des poissons* (Adirdagat (*b*) & surtout *la reine des blés*, *Amalcta Apphe-*

(*a*) עשתרות *hammalchet-asteroth*. Judic. 2:13, & 1. Reg. 31 : 10. Les armes de Saül furent suspendues par les Philistins dans le temple de la déesse des troupeaux.

(*b*) De אדיר *adir, magnificus* ; & de דג *dag, piscis*, vient אדירדגת *adirdagath*, dont les Grecs ont fait Atergatis & Dercero. Lucien avoit vû cette figure : & Diodore de Sicile, *Biblioth. lib.* 2, nous la montre de même à Ascalon. τὸ μὲν πρόσωπον ἔχει γυναικὸς, τὸ δ' ἄλλο σῶμα πᾶν ἰχθύος. *Faciem quidem habet mulieris, omne reliquum corpus piscis.*

Desinit in piscem mulier formosa supernè.

rudoth (a). Ces mots qui étoient fréquens dans la bouche des Phéniciens établis en Gréce, furent bien reçus comme les dévotions & les figures d'Iſis, que la pompe & la joye des fêtes avoit accréditées. Les Grecs amollirent le ſon de ces mots, & leur donnèrent le pli ou le tour de leur langue. La reine des troupeaux devint Aſtarté; la reine des poiſſons devint Atergatis; & la reine des blés devint l'Aphrodité des Cypriots & des Grecs. Le nom d'Appherudoth, *les blés*, converti en celui d'Aphrodité, n'étoit plus qu'un ſon vuide de ſens. Mais paroiſſant aux Grecs venir d'un mot de leur langue (*b*), qui ſignifie l'écume de la mer, ils fabriquèrent là-deſſus la merveilleuſe hiſtoire de la déeſſe engendrée de l'écume de la mer, & ſortant tout à coup du ſein de l'onde au grand étonnement des dieux & des hommes. Les philoſophes cherchèrent

(*a*) פרדות *pherudoth*, & avec l'article *appherudoth*, *grana*, les blés. *Joël* 1 : 17.

(*b*) ἄφρος, écume. Platon dans le Cratyle avoue que bien des mots Grecs viennent des Barbares, c'eſt-à-dire, des Orientaux. Il remarque ailleurs, *de Legib. Dial.* 13. *epinom. pag.* 1012. *edit. Francofurt.* que le nom de l'étoile du ſoir, qui eſt *aphrodité*, étoit venu de Syrie ou de l'Orient, ce qui confirme parfaitement l'étymologie que j'en ai donnée. Les Orientaux exprimoient encore le même ſens par le nom de Britomartis, qui vient de ברית *berit*, *cibus*; & de מרת *marat*, *domina*, la reine des blés.

ensuite dans les profondeurs de leurs connoissances des moyens d'expliquer le mystère de ce qui n'étoit qu'un jeu de mots, ou une allusion frivole à un terme de leur langue, qui n'y ressembloit que par le son. Il n'y avoit pas loin d'Appherudoth à Aphrodité : mais entre *le blé* & *l'écume* de la mer, la distance étoit grande. Le blé étoit la vraie origine de la déesse : & les philosophes la cherchoient dans l'écume de l'Océan. Ce n'étoit pas le moyen de rencontrer juste (*a*). LA THÉOGONIE.

Nous avons déja remarqué que les sculpteurs Grecs ne pouvoient souffrir sur la tête de leurs simulacres ces épouvantables cornes du taureau, ou de la chévre sauvage, c'est-à-dire, du capricorne, qui caractérisoient le printems & l'hyver par les parties les plus remarquables de ces deux signes du zodiaque, & qui servoient de support, tantôt à une, tantôt à trois bottes de légumes, ou à des serpens, ou à des épics, ou à d'autres marques symboliques qu'on y ajoûtoit. Les inventeurs de ces figures, par l'union de plusieurs piéces abrégées & raprochées, avoient prétendu

(*a*) Voyez-en un exemple dans le livre intitulé, *Tellur. Théoria sacra, de Thomas Burnet*, qui prétend trouver dans l'écume, dont Venus est née, les sédimens des poussières dont il se figure à la Cartésienne que la terre s'est formée.

écrire, ou donner au peuple, des marques pour ſe régler : au lieu que les Grecs en imitant ou répétant ces figures, ſe propoſoient de plaire. Ils firent donc main-baſſe ſur les cornes, & ſur tout l'attirail de cette étrange coeffure. Mais ils ſe gardèrent bien d'ôter à la déeſſe aucun de ſes attributs. C'eût été un ſacrilége d'une dangereuſe conſéquence : il n'y alloit pas moins que de la perte des moiſſons, & de la mort de tous les petits des troupeaux. Ainſi ſans lui faire perdre aucune de ſes parures on prit ſeulement ſoin de les arranger avec plus d'art, & plus de goût.

La corne d'abondance. La chévre amalthée.

Ils peignirent l'Amalĉta Aphrodité, la reine des moiſſons, embraſſant de la main gauche une longue corne de chévre dont ils faiſoient ſortir des épics, des légumes, & des fruits. De la droite elle tenoit une faucille ou quelque autre attribut. Voilà donc l'origine fort ſimple de la corne d'abondance, & de la chévre amaltée. Cette corne pour être toûjours pleine, comme elle en avoit viſiblement le privilége, ne pouvoit provenir que d'une chévre qui eût rendu quelque ſervice important. On imagina que cette chévre avoit nouri Jupiter. Mais il en eſt du dieu comme de la chévre. L'un a auſſi peu vécu que l'autre.

Ce ſeul exemple eſt très-ſuffiſant pour prouver que la plûpart des récits des poëtes ſont de petits contes fondés ſur de pareilles équivoques, & inventés pour avoir quelque choſe à dire ſur des figures toûjours préſentes dans certaines fêtes, & que l'on n'entendoit plus. On fit de toutes ces figures autant de divinités tutélaires. Chacun voulut avoir la ſienne. Les Syriens s'affectionnèrent à la déeſſe des troupeaux, dont ils firent leur Aſtarte. L'Aphrodité des Cypriots ſe mêla par la ſuite de bien d'autres affaires que de la maturité des moiſſons. Les habitans de la côte de Sidon mirent leur pêche ſous la protection d'Atergatis, dont la figure devoit être de leur goût. LA THEOGONIE.

Les pêcheurs de Crète au lieu de donner comme les Syriens la figure d'un poiſſon à l'Iſis, qui annonçoit la fête de la grande pêche, paroiſſent lui avoir mis un filèt à la main ; d'où lui a pu venir par la ſuite le nom de Dictynne (*a*). C'eſt ainſi que les figures que le cérémonial avoit attachées inſéparablement à certaines fêtes, devinrent les divinités chéries dans les lieux où ces fêtes étoient célébres : & l'on

(a) De δικτύα, filets. Ce qui a donné lieu à la fable de Dictynne, qui étant pourſuivie ſe ſauva ſous un amas de filets.

ne douta point qu'on ne leur fût spécialement redevable des avantages naturels, & particuliers au pays, au lieu d'en remercier la Providence qu'on ne connoissoit plus.

XI.

Deio, Dioné, Diane, Hecaté, Artémise.

C'est de tout tems, & par toute terre, que le petit peuple aime les équivoques, & les jeux de mots. Si le changement de figure a souvent fait plusieurs dieux d'un même symbole varié, la seule diversité des noms, ou même la différence de prononciation à souvent produit une semblable multiplicité. L'Isis prise pour la reine du ciel, ou pour la lune, se nommoit Echet, Hecaté, ou Achaté, *l'unique*, *l'excellente* (a). Chez quelques peuples de Syrie le même symbole, par une légère infléxion de nom, fut nommé Achot (b), *la sœur*. Celle dont on avoit déja fait la femme de Jehov, ou du soleil, ou de Jupiter (car jusqu'ici c'est la même chose) devint aussi sa sœur.

.... Ego quæ divûm incedo regina Jovisque
Et soror & conjux.....

Encore un peu de patience & nous la

(a) *Inter ignes luna minores.*
(b) אחות *achot, soror.*

verrons devenir fille du même Jupiter ; puis la mere de tous les dieux. Toute cette bigarrure d'états & de généalogies provient sensiblement de la diversité des attributs & des noms qu'on donnoit à un même symbole. LA THE'OGONIE.

Nous avons appris de Diodore de Sicile ; & quand ce savant voyageur ne nous l'auroit pas dit, c'est une vérité qui se fait aisément appercevoir, que l'Isis Egyptienne est la même que la Céres de Phénicie & de Sicile. C'est le symbole de la terre, c'est la terre elle-même, la nourice, la mere des vivans. En Syrie & dans l'Ionie on la nommoit encore *Dei*, ou Deio, ou Deioné (*a*), *l'abondance*, ou bien Deimèter, Démèter, & Rhoea (*b*), *la mere de l'abondance, celle qui nous donne la nouriture.* Tels sont les noms que toute l'Asie & la Gréce donnoient au Simulacre qui avoit un si beau temple à Ephèse. Les Grecs nomment toûjours Deio & Démèter, celle que les Occidentaux nommoient Céres. Ainsi Céres, Deio, & Deioné, sont la même chose que Diane, dont la célébre statue d'Ephèse portoit encore le nom. Or cette statue, à en juger par les petites tours dont on la couronne, par les mamelles,

(*a*) De די *dei sufficientia.* Δειώ Δημήτηρ.
(*b*) De רעה *rahah, pascere ; rohé, pascens.*

& par les têtes d'animaux dont on lui environne le corps, n'est point différente de l'Isis Egyptienne. Ce sont donc les différentes parures & les différens noms de l'ancienne Isis qui ont multiplié l'état & les belles histoires de la grand-mere Rhoea, de Dioné femme de Jupiter, & de Diane sa fille.

Il n'est point plus difficile de deviner comment la même Diane est tantôt une divinité terrestre, tantôt la lune, tantôt la reine des enfers. Par la première institution elle avoit rapport à la terre : elle en marquoit les productions. Le faux sens qu'on donna au croissant, & à la pleine lune qu'elle portoit sur sa tête pour annoncer les fêtes, la fit prendre pour la lune. Enfin par le tems qu'elle demeure invisible*, entre le dernier croissant & le retour de la nouvelle phase, elle ne laissoit pas lieu de douter qu'elle ne fût allée faire un tour dans le séjour d'Adès, ou de l'invisible, dans l'empire des morts.

* *Interlunium.*

Mais voici sur tout ce qui contribua le plus aux idées étranges qu'on se forma de cette triple Hecate, qui étoit la terre, la lune, & la femme de Pluton. Sitôt qu'on avoit apperçu à l'entrée de la nuit le premier croissant de la nouvelle lune, des ministres préposés l'alloient annoncer

dans

dans les carrefours ou dans les places publiques, & la fête de la néoménie se célébroit ou ce soir-là même, ou le lendemain, suivant l'institution des lieux. Quand le sacrifice se devoit faire au soir, on plaçoit une Chouëtte à côté de la figure qui l'annonçoit. L'Isis se nommoit alors *Lilith*, c'est-à-dire, la Chouëtte; & voilà l'origine visible de cette Lilith nocturne dont on a fait tant de contes. On y mettoit un coq lorsque le sacrifice se devoit faire le matin. Rien de si simple, ni de plus commode que cette pratique. Mais quand l'Isis divinisée eût été regardée comme une femme, ou une reine placée dans la lune, & concourant avec Osiris ou Adonis au gouvernement du ciel; l'annonce du retour de la nouvelle lune, qui étoit une chose fort simple auparavant, prit un air mystérieux & important. Hécate étoit devenu invisible depuis plusieurs jours. On attendoit en cérémonie son retour. La déesse quittoit enfin l'empire des morts pour revenir dans le ciel. L'imagination avoit grand champ pour s'éxercer, & puisqu'Hécate visitoit tour-à-tour très-régulièrement ces deux districts, on ne pouvoit pas douter qu'elle ne régnât dans le ciel, & dans le séjour invisible. D'une autre part on ne se pouvoit cacher le rap-

LA THÉOGONIE.

לילית *noctua.*

LE CIEL POETIQUE. port ſenſible qu'elle avoit à la terre, & à ſes productions dont elle portoit toûjours les différentes marques, ou ſur ſa tête, ou dans ſes mains. Elle devint donc la triple Diane, qui eſt tout à la fois, 1°. la terre; 2°. la lune ou la dame du ciel; & 3°. la reine des enfers.

Tergeminamque Hecaten, tria virginis ora Diana.

L'ancienne publication de la nouvelle phaſe qui ſe faiſoit à voix haûte, pour annoncer le commencement de la néoménie, dégénéra peu à peu en des cris perçans qu'on jettoit par ſuperſtition & par rubrique à l'entrée des carrefours. On ſaluoit la déeſſe des morts au ſortir de l'affreux manoir. La muſique & les idées étoient d'accord. Mais l'ancienne annonce de la néoménie étoit l'origine de ces hurlemens ſi devots & ſi méritoires.

Nocturnis Hecate in triviis ululata per urbes.

Artémiſe. Toute l'antiquité Payenne, après avoir confondu le ſymbole des nouvelles lunes, & dés fêtes rélatives aux différentes ſaiſons, avec l'aſtre qui régle la ſociété par ſes phaſes, attribua à la lune un pouvoir univerſel ſur toutes les productions de la terre, & généralement ſur toutes les opérations des hommes. On ſe perſuada auſſi

qu'elle connoiſſoit parfaitement l'avenir, & qu'elle ne paroiſſoit jamais ſans annoncer par des marques ſûres, ce qui devoit arriver aux laboureurs, aux familles, & aux royaumes entiers. On n'eſt pas encore trop bien revenu de la perſuaſion où l'on étoit anciennement des influences & des préſages de la lune.

A le bien prendre, la lune n'a été miſe dans le ciel que pour être conſultée par les hommes ſur ce qu'ils doivent faire; puiſque le Créateur ne lui a donné différentes phaſes que pour être dans le ciel la meſure publique du tems, & la régle ſenſible de tous les travaux. On compte ſans peine par ſon moyen la juſte durée qu'il faut donner à chaque opération. Mais la mépriſe eſt de croire que l'aſtre qui ſert à nous montrer le commencement & les progrès de ce que nous entreprenons, y influe pour rien, & en ait la moindre connoiſſance. C'eſt cette mépriſe qui a fait donner à Iſis, regardée comme la lune, le beau nom d'Artémiſe, qui veut dire, *celle qui a une pleine connoiſſance de l'avenir* (*a*).

(*a*) De חרטום *hartom, ſapiens, divinus*; & de אישה *ishah, mulier*, חרטמאשה *arthémisha, mulier ſapiens, mulier futuri præſaga.* Cela pourroit auſſi être rendu ſelon un autre tour par ces mots : *oracula mulieris*, ou *reſponſa Iſidis.*

LE CIEL POETIQUE. Mais qui a pu porter les poëtes à imaginer une Diane amie de la solitude ; à lui donner des mœurs si chastes ; & à mettre sous sa protection les bois & les chasseurs ? C'est encore ici un pur jeu des poëtes, ou du peuple. Les têtes d'animaux dont tout le corps d'Isis ou de la Diane d'Ephèse étoit couronné en certains tems, annonçoient la grande chasse qui se devoit faire, ou sur la fin de l'autonne, ou lorsque les animaux se multiplioient trop dans les forêts voisines. Peut-être signifioit-elle les nouritures de toutes espèces, comme le blé qu'elle donne aux hommes, le foin qu'elle donne aux animaux domestiques, & les forêts où elle retire les bêtes sauvages. Cette figure étoit d'ailleurs assez communément appellée *Aseroth* ou Lucine *la déesse des forêts*. C'est ce qui donna lieu aux poëtes de la peindre comme une divinité récluse, haïssant le monde, & ne s'accordant d'autre plaisir que celui de percer un chevreuil, ou de devancer un cerf à la course. Cette beauté sauvage ne déplût point. Il falloit bien avoir quelque exemple de sagesse que l'on pût opposer à la conduite ordinaire des dieux & des déesses dont les histoires n'étoient pas édifiantes,



Cybele, l'Ouverture de l'Année et de la moisson en Phrygie, Sous le Signe du Lion.

XII.

Cybéle.

L'Isis que nous venons de voir, est une fille d'une vertu sévère, & dont la virginité est au-dessus de tout soupçon. Passons en Phrygie : la même Isis y prend au gré des peuples un caractère tout différent. Elle y est honorée comme la mere commune de tous les dieux. On la porte en triomphe dans les villes comme le modéle d'une admirable fécondité : & les peuples la félicitent d'avoir tous les dieux du premier ordre pour ses enfans, & de pouvoir embrasser cent petits fils (*a*).

Les tours dont elle est couronnée nous la font reconnoître pour une Isis Egyptienne, pour l'ancien symbole de la reconnoissance que les peuples doivent témoigner dans les fêtes à celui qui leur donne de quoi se nourir, se couvrir, & se loger. Les tambours ou les flûtes qui accompagnent Cybéle, étoient le caractère d'une fête : & comme la principale fête ou l'assemblée qui intéressoit tous les peuples différents des Egyptiens, étoit celle qui se tenoit en été pour faire l'ouverture de la moisson ; on la désignoit

(*a*) . . . . *Invehitur Phrygias turrita per urbes,*
Læta deûm partu, centum complexa nepotes.

LE CIEL POETIQUE. par une clé & par un lion, ſigne ſous lequel étoit alors le ſoleil. Telle eſt l'origine des tours, des inſtrumens de muſique, de la clé, & des lions qui ſont les marques de Cybéle.

Hinc juncti currum dominæ ſubiere leones.

Atys. On pourra me demander qui eſt cet Atys qui accompagne ordinairement la Cybéle de Phrygie. Il ne différe d'Oſiris que par le ſon. Les ſavans conviennent que ce mot ſignifioit *ſeigneur* en Phrygien. On voit des monumens où Atys eſt appellé le très-haut *(a)*, & placé à côté de *Rhœa la mere commune*. Mais ce qui montre que cet Atys eſt Oſiris ou le ſoleil, & que Rhœa ou Cybéle qui eſt inſéparable d'Atys, eſt la même qu'Iſis, c'eſt que cet Atys éprouve les mêmes traitemens qu'Oſiris. Une telle reſſemblance entre les malheurs du mari d'Iſis & de celui de Cybéle, ſuffiroit pour faire voir que l'un eſt une copie de l'autre. Le reſte de leur hiſtoire eſt un tiſſu de fadaiſes & d'infamies, dont la groſſièreté des Phrygiens a pu s'accommoder ; mais qu'on me pardonnera aiſément de paſſer ſous ſilence. Le nom de Cybéle paſſe pour

(a) μητεςι τῶν παντῶν Ρείη Ατιδ' ὑψιςω. A Rhœa la mere commune de tous (les dieux & de tous les hommes) & à Atys le très-haut. *Gruter inſcript.* p. 82 ; 1.

venir des monts Cybéles en Phrygie (*a*), où les fêtes de cette Isis étoient célébres. Mais il y a bien plus d'apparence que c'est la statue qui a donné son nom aux lieux où ces fêtes étoient devenu solemnelles ; & que le nom de Cybéle étoit celui que portoit Isis en Egypte & en Syrie, quand elle étoit représentée toute couverte de mamelles pour annoncer une année heureuse, & un revenu double de l'ordinaire : car le mot *cepel* signifie le double.

LA THE'OGONIE.

XIII.

Vénus, Illithye, Mylitta.

Après avoir passé par des états si différents, Isis prit une nouvelle forme : elle devint la célébre Vénus. Celle-ci fait dans l'antiquité, & encore aujourd'hui dans le doucereux langage de nos romans & de nos theâtres, deux personnages fort différens. Tantôt elle est Vénus la populaire, la déesse des sens, & la mere des plaisirs : tantôt elle est Venus la céleste qui n'ins-

(*a*) Κύϐελα *Cybela, montes Phrygiæ, ubi antra & thalami Cybèles matris deorum. Hesychius.* Virgile la nomme *la grande-mere qui habite le mont Cybéle, mater cultrix Cybeli*, au lieu de *Cybélé* qui ne fait point de sens, selon la remarque du P. Catrou. *Æneid* 3.

(*b*) כפל *cepel, duplum, copula.* Couple en provient. *Job.* 41 : 4. *ibid.* 11 : 6.

LE CIEL POETIQUE. pire que la ſageſſe, & qui éléve l'eſprit aux plus ſublimes ſpéculations, ou aux beautés intellectuelles. Qui peut avoir donné lieu à un contraſte ſi bizarre ? Trouverons-nous dans notre Iſis l'origine de deux déeſſes auſſi éloignées l'une de l'autre par leurs inclinations & par leurs fonctions, que le ciel l'eſt de la terre ? Rappellons-nous les attributs ou les parures d'Iſis, & nous y verrons d'abord l'origine de ces brillantes niaiſeries.

Vénus Urania. Iſis porte ſouvent ſur ſa tête des attributs céleſtes, par exemple, un croiſſant de lune, l'étoile de la canicule, quelqu'un des ſignes du zodiaque. Voilà Vénus Uranie. Qui pourra la ſoupçonner de n'être pas occupée de l'étude des aſtres, & de ne pas s'appliquer aux plus hautes ſciences ? La choſe étoit évidente : & à juger de Vénus Uranie par de pareills attributs, toutes ſes penſées étoient dans le ciel.

Vénus la populaire, πανδήμος Une autre Iſis portoit des attributs terreſtres, par exemple, des têtes de différens animaux, un grand nombre de mamelles, un enfant ſur ſes genoux. Le peuple qui n'entendoit plus rien à ce langage, crut le comprendre parfaitement. Il prit cette femme pour une mere feconde : & tout ce qui l'accompagnoit ayant rapport à la génération & à la nouriture des ani-

maux & des hommes, il prit cette déesse pour la patrone de la fécondité, & pour une puissance toute occupée du soin de porter tous les animaux aux plaisirs. Quelques philosophes firent leur cour à la première : mais les temples de Vénus *la populaire* ou *la terrestre*, furent tout autrement fréquentés. Il n'est pas concevable combien la cupidité & la philosophie accumulèrent de fausses spiritualités & de désordres honteux dans l'interprétation d'une figure, dont l'emploi dans son origine, étoit d'annoncer les saisons & les fêtes de chaque saison.

LA THÉOGONIE.

Je ne crois pas qu'on puisse ne pas reconnoître l'origine de ces différens emplois de Vénus dans les caractères des parures d'Isis, qui tantôt ont rapport au ciel, & tantôt à la terre. Mais d'où est sorti ce nom de Vénus que les Latins ont donné à la prétendue déesse de la fécondité ?

Origine du nom de Vénus.

Les jeunes filles qui en certains pays portoient (*a*) processionellement les corbeilles couronnées de fleurs & de fruits, dans lesquelles on renfermoit les symboles du premier état du genre humain, étoient spécialement attachées à ces cérémonies, & dévouées d'une façon particulière à la mere des moissons, à la nourice

(*a*) κανήφοροι, κιστόφοροι.

LE CIEL POETIQUE. des animaux & des hommes. Elles réſidoient dans une tente ou dans un grand bois qui lui étoit conſacré. Ces filles dans les commencemens, & dès avant l'introduction de l'idolâtrie, étoient employées à tenir les lieux de l'aſſemblée, & les ornemens qui ſervoient aux ſacrifices, dans une propreté parfaite. On leur donnoit auſſi, comme nous l'avons vû dans l'hiſtoire d'Ericthonius, des noms & des fonctions ſymboliques. On voit par-là que tout tendoit à inſtruire, & que tout l'appareil de la religion étoit une vraie prédication. Quand le ſens des ſymboles & des cérémonies fut perdu, tout ſe convertit en myſtères, ou en hiſtoires merveilleuſes : tout fût interprété d'une facon arbitraire : & l'erreur fut ſuivie par tout de cérémonies ſuperſtitieuſes, ou même de pratiques infiniment criminelles.

Les porteuſes de corbeilles.

Les Ciſtophores, ou les filles des temples de Vénus la céleſte, faiſoient profeſſion d'une chaſteté parfaite : mais celles qui ſervoient dans les temples de Vénus la populaire, prirent des inclinations conformes à celles qu'on prêtoit à la déeſſe. On peut voir dans Herodote [a], dans Strabon [b], & dans la prophétie de Baruch [c], en quels excès & en quelle infame proſtitution l'ancienne religion avoit dégénéré.

a Herod. in Clio. num. 35.
b Geogr. lib. 16.
c 6 ꝟ 42.

Depuis que la cupidité autorisée par la coûtume eût converti les plaisirs les plus déréglés en autant d'actes de dévotion, les temples & les bois de la déesse de la génération se remplirent de filles qui y faisoient leur résidence. Ces lieux par cette raison furent nommés *les pavillons des filles* (*a*). Les Européens ne pouvoient prononcer le mot Phénicien, Vénoth, *les filles*, qu'en disant Vénos ou Vénus; & entendant souvent parler des tentes *de Venos*, ils prirent ce dernier mot pour le nom de la déesse même, ou pour le nom de la génération. LA THÉOGONIE.

C'est pour exprimer ce dernier sens que les Syriens donnoient encore à la même Isis les noms de Mylitta, ou d'Ilithye (*b*), & les Arabes celui d'Alitta ou d'Halilat.

(*a*) סכות בנות *succoth venoth*, *tabernacula puellarum*. Comme de במות *bamoth*, *les lieux hauts*. Les Occidentaux ont fait βωμὸς *bomos*, autel, lieu élevé; de même de succot ou succota Venoth, *tentoria puellarum*, on a fait Vénos ou Vénus. *Voyez* 4. *Reg.* 17 : 30. On trouve *Vénos genitrix*, dans une médaille de *Julia Augusta*, recueil d'Adolphe Occo *p.* 366. Les Carthaginois avoient une ville qu'ils appelloient dans leur langage Phénicien Succota-Vénos : ce que les Latins rendoient par Sicca-Veneris. *Voyez tabul. geograph. in notitiam ecclesiasticam Africæ*, par Guill. de l'Isle. En sorte qu'on ne peut raisonnablement douter de la justesse de cette étymologie que je dois à Selden syntagm. *de Dii Syria*.

(*b*) De ילד *jeled*, *generare*, vient *ilidta*, &

LE CIEL POETIQUE.

Quand on lit le poëme séculaire d'Horace, on est un peu surpris que ce poëte, qui connoissoit si parfaitement toutes les bienséances, adresse à Diane des demandes, dont l'accomplissement ne paroît guères de la compétence ni du caractère de la chaste déesse. Il la supplie d'aider les meres dans leurs couches : il l'appelle Ilithye & *déesse de la génération, genitalis diva* : il lui recommande sur-tout de faire prospérer par une fécondité heureuse, les loix & les réglemens que le Sénat venoit de faire pour remettre le mariage en honeur.. C'étoit-là l'emploi de Vénus, ou plûtôt de Junon. Diane ne présidoit pas au mariage, & elle passoit pour ne pouvoir souffrir le nom d'épouse ni celui de mere. Comment se peut-il faire qu'il y ait un si grand fond de ressemblance entre ces déesses, qu'on puisse adresser à l'une les qualités & les fonctions, dont les au-

מוליודה *mylidta*. On disoit en Gréce Εἰλείθυια. Les Latins l'ont très-bien rendu par *genitalis diva*, la déesse de la génération.

Rite maturos aperire partus
Lenis, Ilithya, tuere matres,
Sive tu Lucina probas vocari,
Seu genitalis
Diva : *producas sobolem : patrumque*
Prosperes decreta, super jugandis
Fœminis, prolisque novæ feraci
Lege maritâ.

Horat. carm. sæcul.

tres sont le plus jalouses ? On ne trouve sans doute que contradictions & qu'embaras, quand on veut leur assigner à chacune leur juste département, & empêcher les querelles. Mais notre explication qui les rappelle toutes à Isis, concilie aisément ces démêlés. Elles sont différentes, parce qu'elles ont changé de pays, d'habit, & de nom : mais quoiqu'on en ait de même diversifié les histoires, les inclinations, & les emplois, elles sont au fond la même chose. La sévère Diane ne veut point perdre à Rome les titres d'Ilithye, & de déesse de la génération qu'on lui donne en Orient. Junon, Vénus, & Diane ont ainsi les mêmes prétentions ; & leurs conflits de jurisdiction attestent ici l'unité de leur origine. Toutes sont provenues du symbole des fêtes où l'on louoit Dieu des effets de sa fécondité.

La Théogonie.

Nous ne nous arrêterons pas ici à faire la recherche de l'origine des autres dieux ou des déesses que l'Orient à honorés. Il ne seroit pas fort difficile de deviner d'où proviennent le Chamos des Moabites, le Camésès des Africains, tous les Baals, les Camanim, l'Anamélec, & plusieurs autres divinités, tant masculines que feminines des Arabes & des Babyloniens. On pourroit aussi bien les ramener à l'Osiris

& à l'Isis des Egyptiens, qu'on y ramène aisément la Cybéle des Phrygiens, qui pleure son Atys ; & l'Aphrodité des Phéniciens & des Cypriots qui pleure son cher Thammus * ou Adonis blessé par un monstre. Mais la plûpart des dieux d'Orient étant peu connus & rarement nommés dans les monumens de l'antiquité, on peut bien négliger d'en rechercher l'histoire, & juger d'eux par l'origine des autres.

* *Ezech.* 8:14.

Il suffira d'observer ici, en passant, que plusieurs de ces simulacres que l'antiquité appelloit communément déesses, telles que l'Isis Egyptienne, l'Astarté ou la grande déesse de Syrie, l'Atergatis de Sidon, étoient assez indifféremment dieux ou déesses (*a*), parmi certains peuples qui en avoient adopté les figures ; & qu'une façon spéciale de les honorer consistoit en ce que les hommes prenoient un habit de femme, & les femmes un habit de guerrier pour entrer dans leur temple. C'est ce qui fait que l'écriture défend si sévèrement * aux Israëlites ces sortes de déguisemens, lesquels non-seulement blessoient la bienséance, & pouvoient aider

* *Deuteronome*, 22 : 5.

(*a*) *ἀρσενόθηλυν οὖσαν*, *Plutarch. de Iside. Sive tu deus es, sive tu dea, Arnob. advers. gent. l.* 3. *Lunus & luna, Tertullian. apologet. c.* 13. Dans la version des LXX. on trouve souvent ἡ Βαὰλ, au lieu de ὁ Βαὰλ, De même, *Ad Rom. c.* 11 : 4.

le déréglement des mœurs, mais étoient alors un acte d'idolâtrie, une déclaration marquée de vouloir sacrifier à telle ou à telle divinité. On peut croire que ces desordres, comme tous les autres, viennent de l'ignorance où l'on étoit de la signification des symboles. On a follement attribué les deux sexes à Isis habillée en guerrière. Mais quelle raison a-t-on pu avoir dans l'antiquité pour donner des armes à l'Isis, à la femme symbolique qui ne devoit annoncer que des fêtes & des remercimens pour les biens de la saison? Isis en cet équipage étoit apparemment l'annonce d'un sacrifice qui devoit précéder une expédition militaire, pour laquelle on se devoit tenir prêt pour telle lune, & pour tel jour de la lune.

LA THÉOGONIE.

Origine des Amazones.

XIV.

Pallas, Palès, Minerve.

La célébre Pallas qu'on honoroit à Athènes, & qui est la même que la Palès des anciens Sabins, ne diffère point non plus de l'Isis Egyptienne. Quel rapport, quelle ressemblance, vont d'abord dire les savans, entre la Pallas Athénienne présidant à la guerre & aux arts, la Palès des Sabins présidant aux fêtes rustiques, & l'Isis

Egyptienne qui eſt la lune, ou la reine du ciel ?

Que Pallas l'Athénienne, & Palès la déeſſe honorée dans les Palilies, ſoient la même choſe ; on en peut juger par la reſſemblance de fonctions, & de noms. Palès donne des loix aux laboureurs d'Italie : Pallas enſeigne la culture convenable aux Athéniens. L'un & l'autre nom ſignifie *l'ordre public* (a). Or l'emploi d'Iſis n'étoit autre choſe que de régler *l'ordre public* & le détail de l'année par une diverſité d'affiches, ou d'attributs particuliers à chaque ſaiſon. D'ailleurs nous ſavons hiſtoriquement, & par le témoignage de Diodore de Sicile *, que la religion & le peuple d'Athènes, provenoient originairement d'une colonie ſortie de Saïs, ville de la baſſe Egypte ; & que la Pallas des Athéniens étoit armée de pié en cap, parce que l'Iſis de Saïs étoit ainſi honorée toute armée.

* *Biblioth. l.* 1. *& Plato in Tim.*

La conformité de coûtumes & de religion, entre les Athéniens & les habitans de Saïs, a été parfaitement démontrée par pluſieurs ſavans (*b*). La conformité d'occupation n'eſt pas moins facile à prou-

(a) פלל *pillel* & *palal* ; régler les citoyens ; *pelilah*, l'ordre public.

(b) Voyez *Herodote*, *Diodore*, *Marsham*, & *Potter*. On peut auſſi lire l'ouvrage de *Samuel Petit*, ſur les Loix des Athéniens.

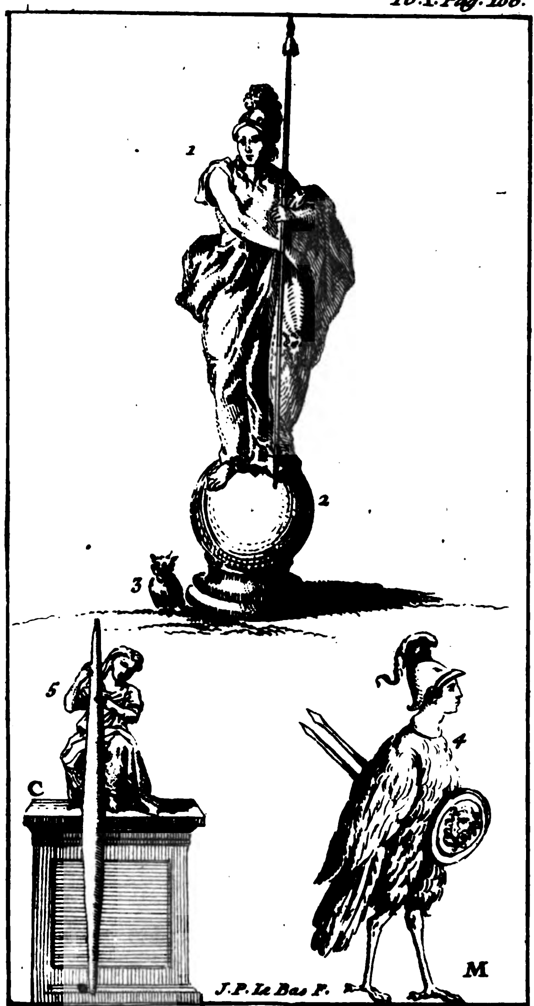
ver. Les Athéniens cultivoient tout particulièrement l'olivier & le lin. Ils n'avoient point de revenus plus sûrs : à les entendre c'étoit Pallas qui leur en avoit montré l'usage, & qui leur avoit enseigné la manière de faire de la toile, comme aussi de planter l'olivier & d'en pressurer le fruit. Le même arbre faisoit la richesse de Saïs, dont il est bon de remarquer que le nom en langage Phénicien, signifie *olivier* (*a*). Nouvelle preuve de l'affinité de la langue d'Egypte, & de celle de Chanaan.

Mais pourquoi l'Isis de Saïs étoit-elle armée ? Diodore peut nous aider à trouver la réponse. Il observe qu'il y avoit à Athènes, comme en Egypte, trois états différens ; 1°. les sénateurs qui en Egypte se nommoient les prêtres ; 2°. les laboureurs ; 3°. les artisans. Il ajoûte que c'étoit uniquement dans l'ordre des laboureurs que se prenoient tous les soldats. Les habitans de Saïs qui étoient tous de l'ordre des laboureurs uniquement occupés à la culture de l'olivier, & des plus distingués par le nombre des bons soldats qu'ils fournissoient, honorèrent par préférence l'Isis armée, ou telle qu'on l'habilloit anciennement pour annoncer la levée ou la marche des troupes.

(*a*) זית *Zaith* ou *Saït*, *olea*.

Une nouvelle preuve que cette prétendue guerrière n'étoit qu'une affiche, c'est que les habitans de Saïs unissoient ordinairement à la cuirasse ou au bouclier de leur Isis, un autre attribut qui n'étoit encore que l'affiche ou l'annonce de leur grande fête, de la fête particulière de leur canton. Cette solemnité où les habitans de Saïs louoient Dieu de leur procurer l'abondance par le fruit de l'olivier, se célébroit au soir, à la pleine lune, après le pressurage des olives. Ils marquoient l'entrée de la nuit, & le sacrifice nocturne, par une chouette qui a coûtume de sortir alors de son nid. Ils exprimoient la circonstance de la pleine lune, en mettant sur la tête ou sur le sein d'Isis, une lune pleine. Pour faire entendre que l'intention du sacrifice étoit de louer Dieu de leur avoir donné leur subsistance par l'excellente huile qu'ils recueilloient, ils environnoient cette face, ou cette lune, de plusieurs serpens, symboles communs de la vie; & il y avoit si peu de mystère à cela, que pour faire mieux entendre le tout, ils donnoient à cette affiche le nom de *Meduse*, qui signifioit tout simplement le *pressurage des olives* (a).

(a) De דוש *dush*, *triturare*, fouler; מדשה *medusna*, le pressurage. *Isai.* 25 : 10.



1, Pallas ou Isis armée. 2, Le Symbole de Dieu, ou d'une fete. 3, La marque du Sacrifice du Soir. 4, L'annonce d'une expedition au retour du vent étésien ou aux aproches de l'eté. 5, L'Isis tenant l'Eusuble, l'annonce des ouvrages de Tisseranderie.

On donnoit encore à la même figure le nom des deux roues qui servent à écraser les olives. On l'appelloit Golgal (*a*) ou Gorgo, d'où est venu le nom de la Gorgone. Mais les fruits mûrissant inégalement, la cueillette s'en faisoit à diverses reprises, & l'indiction étoit double. Ces annonces faites à différentes reprises se nommoient les Gorgones. Mais comment une figure destinée à signifier des choses si simples s'est-elle convertie en un monstre capable de glacer d'effroi ceux qui le regardoient? Les sculpteurs Grecs ne comprenoient rien à la signification des serpens qui environnoient la Méduse, ou l'annonce *du pressurage*. Ils ne crurent pas devoir donner des traits fort gracieux à une tête qui portoit une pareille coëffure. La laideur des traits, jointe à l'aspect des serpens, donna beau jeu à l'imagination des poëtes. On disoit du pressurage qu'il changeoit les fruits en pierre. Les noyaux des olives sont en effèt une espéce de pierre, & en portent le nom dans plusieurs langues. Riche matière à équivoquer. De-là sont venus les contes de la Méduse, &

LA THEOGONIE.

(*a*) גלגל *galgal, rota*. Il y avoit en Chypre une Vénus ou une Isis, surnommée Golgo, & une ville de ce nom. *Stephan.* Les Arabes dans la Sphère ont conservé à la Méduse le nom d'Algol, qui dans leur langue signifie *la roue*.

LE CIEL POETIQUE.

des Gorgones, dont l'aspect hideux glaçoit d'effroi & convertissoit en pierre, ceux qui les regardoient. Il y a bien d'autres traits dans la fable des filles de Phorcus (*a*), dont on trouve l'origine dans les doubles sens des termes Phéniciens qui servoient à l'exprimer. Mais ces menus détails de mythologie sont trop éloignés de notre objèt. Revenons à la Théogonie, & cherchons l'origine de Minerve.

* *Thucidid. lib.* 1.

Les Athéniens faisoient grand usage des habits de lin *, aussi-bien que les Egyptiens leurs peres. C'est ce qui leur fit conserver avec respect un autre Isis, qui portoit à la main droite l'ensuble ou la longue piéce de bois, autour de laquelle les tisserands roulent les fils de la chaîne, ou la lice de leur toile. La vûe de cet instrument, du métier le plus nécessaire aux Athéniens, dans la main de la déesse imaginaire, fit dire qu'elle avoit pris soin de leur montrer l'usage du lin, la fabrique des étoffes, & l'invention des arts: & le nom de *Minerve* qu'on lui donna dans cette attitude ne signifie autre chose qu'une *ensuble* (b)

(*a*) De פרח *pharach*, *florere*, vient פרחות *phorcoth*, qui signifie la fleur des arbres. Les années ou la fleur manque, la cueillette & le pressurage manquent. L'un est la suite de l'autre.

(*b*) מנור & מנורה *manor* & *manevar*, ou *minerva*. *Manevar oregim*. *Liciatorium texentium* 1. *Reg.* 17 : 7.

dans la langue Orientale. On voit d'anciennes Pallas avec cet inſtrument (*a*). LA THÉOGONIE.

Mais ſi Pallas ou Minerve n'a jamais vécu, elle n'a jamais rien enſeigné. Comment donc s'eſt-on aviſé de lui mettre en main cette maîtreſſe piéce du métier le plus utile à la ſociété ? Cette Minerve n'eſt qu'une Iſis qui annonçoit le tems de l'année où les laboureurs débaraſſés de tout autre travail ſe devoient mettre à la fabrique de leurs toiles de lin, dont ils faiſoient grand commerce.

Ce qui acheve de rendre cette conjecture très-recevable, c'eſt que le nom d'Athéné qu'Homére donne toûjours à cette déeſſe, & qu'on donna à la ville dont elle paſſoit pour être la patrone, ſignifie préciſément *le fil de lin* qu'on roule ſur le métier autour de l'enſuble pour faire de la toile. L'Ecriture ſainte donne le nom d'Athen au *fil de lin* qui ſe fabriquoit en Egypte (*b*) : & Thucidide nous apprend que les Athéniens étant originaires d'Egypte n'avoient porté que des habits de lin juſqu'à la guerre du Péloponeſe. Rien de plus ordinaire dans l'éta-

(*a*) Voyez-en une dans la collection de gravûres faite par les ſoins de M. de Crozat.

(*b*) אטון *aten* ou *etoun*, ou אטונה *atona*, *linum*, *linteum Ægyptiacum*. Proverb. 7 : 16.

blissement des anciennes colonies que de leur faire porter le nom du premier objèt auquel elles prenoient un interêt particulier.

Nous nous bornerons à ces exemples des dieux & des déesses, auxquels les figures d'Osiris & d'Isis ont donné naissance. Passons aux divinités qui doivent leur être à la troisième clé de l'ancienne écriture Egyptienne, je veux dire à l'Horus, qu'ils nommoient aussi Ménès, ou l'instituteur du labourage, parce qu'il en étoit la régle.

XV.

Dagon.

Des différens dieux, héros, ou demidieux qui ont été imaginés sur le modéle d'Horus, le premier que je trouve sur ma route en sortant d'Egypte, est le Dagon des Philistins de la ville d'Azoth. L'Ecriture sainte nous apprend que cette idole avoit une forme humaine, sans la caractériser par aucun attribut. Mais on a lieu de croire que Dagon portoit des marques rélatives au labourage, puisque son nom signifie *le blé* (a). C'est le sens que Philon de Biblos (*b*) donne à ce mot, & il pou-

(*a*) דגון *dagon, frumentum.*
(*b*) Δαγὼν ὅς ἐστι Σίτων

voit mieux que perſonne en être inſtruit, étant né ſur la côte voiſine. Euſebe, qui étoit évêque de Céſarée dans le voiſinage de la même ville, nous apprend, que Dagon paſſoit pour être le dieu du labourage (*a*) : & c'eſt ſans aucune preuve ſolide qu'on confond ce dieu avec Atergatis.

LA THEOGONIE.

XVI.

Minos.

Paſſons du continent dans une des plus belles îles de la Méditerranée, & l'une des premières qui ſe rencontrent au ſortir de l'Egypte, je veux dire l'île de Créte. La bonté de ſes productions & l'étendue du terrain y attirèrent de bonne heure grand nombre d'habitans, qui étoient ou originaires d'Egypte., ou grands admirateurs de la religion Egyptienne, puiſque nous retrouvons parmi eux tout le cérémonial & toute la police de l'Egypte.

Avant que de le prouver rappellons nous que c'étoit un uſage univerſel dans la plus haute antiquité de célébrer des fêtes ſur le tombeau des hommes chers à la patrie,

(*a*) *ὁ Δαγὼν ἐπειδὴ εὗρε σῖτον καὶ ἄροτρον ἐκλήθη Ζεὺς ἀρότριος.* Dagon pour avoir inventé l'uſage du blé & la charue fut appellé de ce nom, c'eſt-à-dire, le dieu du labourage. *Præpar. Evang.*

& de renouveller leur anniverſaire. Nous en trouvons de fréquens exemples dans l'hiſtoire des Patriarches, & dans les auteurs prophanes. La pratique s'en eſt perpétuée d'âge en âge. Les premiers Chrétiens ſi attentifs à éviter toute ſuperſtition, s'aſſembloient tous les ans pour prier & pour célébrer le ſaint Sacrifice ſur le tombeau des Martyrs. Cet uſage fondé ſur la foi des anciens patriarches, & plus digne des reſpects que des plaintes de nos freres ſeparés, eſt encore en honneur parmi nous.

Depuis que l'Egypte ſe fut prévénue de cette idée ridicule que les ſtatues d'Oſiris, d'Iſis, & d'Horus, qui ſervoient à régler la ſociété par leurs ſignifications reſpectives, étoient des monumens de leurs fondateurs; qu'Oſiris avoit vécu en Egypte, & qu'il y avoit été enterré; on fabriqua des hiſtoires conformes à cette créance. Au défaut d'un tombeau qui contînt réellement le corps d'Ammon ou d'Oſiris, on ſe contenta d'un cénotaphe (a). Le concours devint grand à ces cercueils ſimulés, & l'on y célébra avec pompe une fête annuelle. Plutarque nous parle ſouvent des fêtes du tombeau d'Oſiris, & nous apprend, que quand on reprochoit aux Egyptiens de placer dans le ciel des dieux

(a) Cercueil vuide, & de pure repréſentation.

dont

dont ils montroient le tombeau; leur dénoûment étoit que les corps de ces dieux avoient été embaumés & enterrés en Egypte; mais que leurs ames *résidoient dans les astres* *. Le grand anniversaire d'Osiris se célébroit au tombeau de Jupiter-Ammon à Thebes ou Diospolis la grande. On avoit aussi un tombeau de Jupiter ou d'Osiris à Diospolis la petite. La ville de Busiris paroît avoir pris son nom particuliérement du tombeau d'Osiris où l'on immoloit quelquefois des victimes humaines. Strabon raconte fort sérieusement que l'intention d'Isis, en multipliant les tombeaux de son mari, qui ne pouvoit être déposé que dans un seul, avoit été d'empêcher qu'on ne le pût dérober. C'étoit, comme faisoient les Egyptiens en toute rencontre, expliquer par une fable des cérémonies dont on ignoroit l'origine & l'intention. Ces tombeaux, quoique purement représentatifs, étoient devenus une partie nécessaire du cérémonial. Les Crétois étant originaires d'Egypte eurent leur fête d'Osiris ou de *Jehov*, la fête de leur *dieu*: ils eurent par conséquent le cercueil vuide qui étoit inséparable de cette fête. Ils crurent par la suite que Jehov, dont ils célébroient la fête, avoit vécu en Créte: son tombeau qu'ils montroient

LA THÉOGONIE.

* *De Isid. & Osir.*

LE CIEL POETIQUE.

avec complaisance en étoit la preuve sensible : & ils étoient flatés que le maître du ciel eût été leur compatriote. Il est vrai qu'on leur reproche quelquefois (a) d'être des menteurs à leur ordinaire, en montrant le tombeau d'un dieu qui n'a pu mourir. Mais les Crétois n'étoient pas plus embaraſſés que les Egyptiens pour la réponse : & la vûe d'un tombeau vuide n'étoit rien moins qu'incompatible avec l'histoire d'un dieu, qui après avoir d'abord vécu sur la terre, avoit été transporté dans le soleil. Voilà donc deux *Jupiter*, l'un mort en Egypte, l'autre en Créte, avec le monument historique de la vérité de leur existence. Aussi se multiplièrent-ils bien ailleurs sans qu'il y ait un mot de vérité dans l'histoire d'aucun d'eux.

A côté de Jehov ou du Jupiter Crétois, nous trouvons la mere Idéenne, la même qui est appellée Cybéle en Phrygie. Virgile en nous apprenant que le culte & les fêtes de cette déesse des Phrygiens venoient de Créte *, nous apprend que l'Isis étoit honorée en Créte ; puisque Cybéle & Isis sont évidemment le même symbole différemment historié selon le génie des peuples.

* *Æneid.* 3.

(a) Voyez le mot de Callimaque qui traite à ce sujèt les Crétois de menteurs. *Κρῆτες ἀεὶ ψεῦσται*, *Hymn. in Jov. v.* 8.

Enfin le fils bien-aimé de Jupiter & d'Isis, l'Horus, ou le Ménès à qui Jupiter fit part de sa confiance, & à qui il inspira de bonnes loix pour la félicité des peuples, ne fut pas oublié dans le cérémonial Crétois. Qui ne voit du premier aspect que le Ménès Egyptien avec ses révélations, ses loix, & sa police, est le moule où a été jettée la fable de Minos & des loix qu'il donna aux habitans de Créte? *Jovis arcanis Minos admissus* *. Toutes les piéces de l'histoire Egyptienne & de l'histoire Crétoise sont évidemment les mêmes, & le nom de Minos ne différe de l'autre que par le son des voyelles qui varient aisément, & sont assez sans conséquence dans les langues Orientales.

LA THÉOGONIE.

* *Horat. Carm. l.* 1. *ode* Te maris & terræ.

Les savans parlent quelquefois de Minos & de ses loix, comme si le code en avoit été conservé dans des archives publiques, & comme s'ils savoient exactement la généalogie & la vie du législateur. Mais qu'en faut-il penser à la vûe des circonstances qui se présentent ici d'elles-mêmes? Un roi adoré après sa mort, un tombeau vuide auprès duquel on s'assemble pour chanter ses louanges, une femme honorée comme la mere de la fécondité, un fils bien-aimé qui devient le législateur des habitans: joignons à cela l'exacte confor-

LE CIEL POETIQUE.

mité des noms de Ménès & de Minos: une telle ressemblance à tous égards entre les fêtes Crétoises & les fêtes Egyptiennes, nous fait assez voir que les premières sont une copie des autres ; & que tous ces personnages, dont on y racontoit fort sérieusement l'histoire, n'ont jamais existé, mais ne sont que les anciens symboles personifiés. La seule vérité qui se soit conservée dans cet obscurcissement du sens des fêtes d'Horus ou Ménès, c'est qu'elles avoient pour but la législation ou les réglemens publics de la société.

En ôtant à Minos le rang qu'il occupoit dans l'histoire; & le réduisant, comme tout le ciel Poëtique, à une figure prise à contre sens, je ne prétens faire aucun tort, ni porter aucune atteinte à la réalité de Minos second, de qui, dit-on, descendoit Idoménée qui régnoit en Créte dans les environs du mont Ida vers le tems de la guerre de Troye. Ces princes ont pu se faire honneur du nom de celui qu'ils croyoient fils de Jupiter, & l'auteur de leur race. Il n'est pas inutile d'observer dans le nom d'Idoménée les restes sensibles du nom de Ménès qu'on voit par-là être la même chose que celui de Minos.

Si tous nos simulacres Egyptiens portés en Créte y ont pris un tour historique,

LA THEOGONIE.

on voit sans peine combien ils étoient de nature à paroître autant de monumens des choses passées, étant pris à la lettre, & qu'ils n'ont pas en Egypte plus de réalité qu'ailleurs. Ce point de critique répandant un nouveau jour sur tout ce qui a précédé, il est bon de l'éclaircir de plus en plus, & de le fortifier par d'autres circonstances qui achévent d'en démontrer la certitude.

C'est parce que les Crétois tiroient leur origine & leurs usages religieux de l'Egypte qu'ils eurent d'abord un labyrinte ou un palais distribué en autant d'appartemens qu'il y avoit de mois à l'année, & où l'on plaçoit les figures significatives qui avoient rapport à chacun de ces mois, pour apprendre aux jeunes prêtres qu'on y élevoit l'ordre du ciel & la police Egyptienne. Cette demeure des prêtres & ces figures ne devinrent des mystères qu'avec le tems, & par l'ignorance de leur premier sens. Ce qui est si vrai, qu'anciennement ces figures & les cérémonies des initiations ou des instructions se montroient à découvert à tout le monde (a). C'est Diodore de Sicile qui nous l'apprend.

(a) ἐν Κνωσῷ νόμιμον ἐξ ἀρχαίων τὴν φανερῶς τὰς τελετὰς ταύτας πᾶσι παραδίδοσθαι. Il étoit anciennement d'usage dans la ville de Gnossus (en Crète) de pratiquer ces cérémonies à découvert, & d'y admettre tout le monde. *Diod. l. 5.*

LE CIEL POETIQUE.

C'est encore parce que les Crétois tiroient leur origine & leur police de l'Egypte qu'ils étoient partagés en trois classes ; 1°. les prêtres ; 2°. les laboureurs ou habitans des bourgs ; 3°. les forgerons ou les ouvriers. Ces ouvriers étoient le moindre nombre, & *les plus pauvres de la colonie*. Ils s'appliquoient à la recherche des mines, & à la fonte des métaux. Ils demeuroient dans les bois, & sur-tout dans les valées du mont Ida, où ils trouvoient un minérai abondant, & tout le bois nécessaire tant pour purifier le cuivre & le fer, que pour en forger les outils nécessaires aux habitans. On donnoit à ces ouvriers le nom de Dactyles (*a*), c'est-à-dire, *les pauvres de la colonie*. Ce que Diodore de Sicile * & les Marbres d'Arondel racontent de ces Dactyles, qu'ils inventèrent l'usage du fer, du feu, & de la forge, est uniquement fondé sur le rang qu'ils tenoient dans la colonie. Ils en étoient les forgerons.

* *Biblioth. lib. 5. voyez aussi Marmor. Oxon.*

Le gros de la colonie étoient les Curé-

(*a*) De דך *dac, pauver* ; & de טול *tul*, ou *tyl*, *migratio. Ultima Tulé, ultima migratio.* דכטולים *Dactylim, pauperes migrationis.* Les Grecs ont donné le nom de *δάκτυλοι Dactyloe*, aux doits de la main, parce que les doits sont nos ouvriers

tes (*a*), c'eſt-à-dire, *les habitans des villes*, occupés à cultiver un excellent pays, & qui par cette raiſon donnèrent le nom à l'île entière. Ce qui la caractériſoit dans l'antiquité c'étoit le grand nombre de ſes villes. LA THÉOGONIE.

Centum urbes habitant magnas, uberrima regna. *Æneid. l. 3.*

Le corps ou la claſſe la plus diſtinguée étoit enfin celle des prêtres qui étoient ſpécialement occupés des ſacrifices, de la pompe des fêtes, du chant, & des danſes ſacrées qui ſe faiſoient au ſon de leurs tambours. On les appelloit Coribantes (*b*), c'eſt-à-dire, *ſacrificateurs*. Mais il paroît que ceux des prêtres, qui étoient chargés de l'adminiſtration des choſes ſacrées parmi les forgerons du mont Ida, ou dans d'autres corps d'artiſans, prirent le nom de Dactyles; & que ceux qui étoient diſperſés dans les villes ſe nommoient Curétes: car ces anciens noms de Curétes, de Dactyles, & de Coribantes, ſe donnent aſſez indiſtinctement aux prêtres de Créte, de Phrygie, de Lemnos, & de Samothrace. Cette confuſion eſt peu ſurprenante dans des tems

(*a*) De קרת *Keret, civitas, oppidum*; קרתים *curetim, les habitans des bourgs.*

(*b*) Du mot קרבן *corban, oblatio, donum, ſacrificium.* Levit. 6: 20. & Marc. 7: 11.

LE CIEL POETIQUE. postérieurs où tous ces noms étoient conservés & révérés, quoiqu'on eût perdu de vûe le fondement de ces distinctions (*a*).

XVII.

Dionysius, Bacchus.

Dans le tems où l'on s'exprimoit par des symboles, & qu'on en varioit les piéces pour se faire entendre bien loin d'y vouloir cacher aucun mystère; la figure d'Horus changeoit de nom & d'attributs, selon l'exigence des circonstances où elle étoit mise en œuvre. Le premier usage qu'on en faisoit dans certaines fêtes étoit *la représentation du passé*. Le second étoit l'instruction & *les réglemens* convenables au peuple.

(*a*) On peut encore remarquer ici que le Minos Crétois n'est pas un homme qui ait existé, puisque ses collégues Radamante & Æaque ne sont que deux mots, qui signifioient toute autre chose que des hommes, mais dont on ne savoit plus le sens. Depuis que le nom de Ménès ou de Minos eût été communément employé pour signifier l'assemblée mortuaire; en parlant du jugement qui en Créte, comme en Egypte, devoit précéder l'enterrement, on l'appelloit le jugement *de mort*, le jugement *de douleur*, ou le jugement *de ceux qui dorment*, ou le jugement *du long sommeil*. Or tout cela s'exprimoit par les trois mots de *Minos*, *Æaque*, & *Radamante*. Minos & les *manes* se prenoient dans le même sens pour l'assemblée funebre, ou pour la mort. עקה *aaca* signifie la douleur la plus amère; רדמים *redamim*, signifie ceux qui dorment profondément; & רדמת *redamet*, signifie le grand sommeil.

1°. Quand on montroit au peuple les signes commémoratifs de l'ancien état des hommes, *l'enfant* symbolique qu'on y mettoit avec un serpent se nommoit *l'enfant de la représentation* (*a*), (*ben sémélé*). Cette imitation de l'enfance, ou de la foiblesse du labourage, passa avec les mêmes fêtes & les mêmes noms ches les Grecs. Ceux-ci n'entendoient point ce terme *sémélé;* & prenant cet enfant symbolique pour un enfant réel, ils traduisirent *ben sémélé* par l'enfant de Sémélé, le fils de Sémélé. Ainsi celui qui étoit déja devenu par la stupidité des Egyptiens le fils d'Osiris & d'Isis, quoique ses prétendus pere & mere ne fussent que deux lettres, devint encore par la méprise des Grecs le fils de Sémélé, dont on racontoit très-sérieusement toute la parenté. On ne manquoit pas dans les hymnes qu'on chantoit, en l'honneur de l'illustre enfant, de dire qu'il étoit le fils de Jehov, ou Jupiter, & de le dire en langage Oriental (*b*). Les Grecs prirent encore cette façon de parler au pié de la lettre, & imaginèrent que Sémélé, grosse de cet enfant, avoit souhaité

LA THÉOGONIE.

(*a*) בן *ben*, *filius*; סמלה *simeleh*, imitation; d'où viennent *similis* & *simulacrum*.

(*b*) *Egressus è jovis femore*, comme il est dit des enfans de Jacob יצאו ירכו *qui egressi sunt ex femore Jacobi*. Genes. 46: 26.

de voir Jupiter dans toute sa gloire ; mais qu'elle avoit été consumée par les éclairs, & par les flammes qui accompagnoient Jupiter dans son équipage céleste ; & que par un mouvement de compassion Jupiter avoit sauvé l'enfant encore à tems ; l'avoit cousu dans sa cuisse ; & qu'anfin après le tems d'une grossesse régulière, l'enfant étoit sorti de la cuisse de Jupiter.

J'épargnerois ces fades plaisanteries au lecteur judicieux si elles n'étoient rachettées par une preuve nouvelle de ce que nous avons déja observé, qu'une infinité de fables n'ont point d'autre origine que l'ignorance où étoient les Grecs du vrai sens des mots Phéniciens, ou le plaisir que les Phéniciens prenoient à équivoquer sur les termes qui pouvoient avoir un double sens, en choisissant toûjours celui des deux sens qui avoit un air merveilleux ou ridicule.

La représentation de l'ancien état ne consistoit pas seulement en ces signes commémoratifs qu'on portoit ou sur un van, ou dans le cofrèt dont nous avons parlé. On y joignoit des cérémonies ou des formules de prières qui avoient rapport à la même intention. On y invoquoit le nom de Dieu avec de grandes lamentations. On l'appelloit le fort, la vie, le pere de la vie.

On imploroit son secours contre les bêtes, & on feignoit de leur donner la chasse en courant çà & là, comme pour les aller attaquer : ou même on y alloit de bonne guerre & les armes à la main. LA THÉOGONIE.

Ces cérémonies & les formules d'invocation étoient simples. La piété les avoit fait naître. Mais depuis que l'enfant représentatif fut devenu un dieu dans l'esprit des peuples, on lui fit application de tout ce qu'on faisoit & disoit à l'honneur de l'Etre suprême. C'étoit la coûtume de dire en soûpirant : *crions au Seigneur*, io terombé, ou disterombé. Pleurons devant le Seigneur, ou *Dieu voyez nos pleurs*, io Bacché, io Bacchoth. *Vous êtes la vie, l'auteur de l'être. Vous êtes Dieu & le fort:* Jehova, hevan, hevoe, & eloah. On disoit sur-tout en Orient : *Dieu est le feu, & le principe de la vie. Vous êtes le feu ; la vie vient de vous :* hu esh : atta esh (*a*). Tous ces mots & bien d'autres qui étoient les expressions de la douleur & de l'adoration se tournèrent en autant de titres qu'on donnoit sans les entendre à cet enfant, à ce dieu imaginaire. Il fut donc

(*a*) *Hu esh* הוא אש *ipse est ignis.* Deuteron. 4:24. *Atta esh* אתה אש *tu vita es.* Voyez Strabon L. 10. Suidas, sur ces mots ἄττης ou ἄττις, & ὕης ; ou Bochart, *Chanaan* l. 1. c. 17.

LE CIEL POETIQUE. appellé Bacchos, Hevan, Evoé, Dithyrambe, Jao, Eleleus, Vès, Attès. On ne savoit ce que tout cela vouloit dire : mais on étoit sûr que le dieu de la fête aimoit tous ces titres. On ne manquoit pas de les lui livrer, & ces expressions de douleur devinrent ainsi des cris de joye, ou des hurlemens insensés.

En allant en course contre les bêtes qui traversoient les efforts des laboureurs, on s'écrioit : *Seigneur, vous êtes pour moi une armée*, io Saboï. *Seigneur, soyez mon guide*, io Nissi, ou avec un accent différent, Dionissi. De ces cris de guerre qui se répétoient, sans être entendus, on en fit les noms de Sabasius & de Dionysius.

Celui de tous qui fut le plus en usage en Italie fut Bacchoth. L'oreille délicate des Grecs, ennemis des sons durs, s'accommoda mieux du nom de Dionysus. Ces différens titres, & la kirielle en étoit longue, donnèrent lieu à autant d'histoires. Ainsi l'on donnoit à ce dieu le nom de Dionysus, parce qu'il étoit fils de Jov ou Jupiter, & qu'il avoit pris naissance à Nysa, ville d'Arabie. On le nommoit Evius, parce qu'étant aux prises avec un des géants, Jupiter l'encourageoit en langue Greque & lui... Mais si nous tenons la vérité nous pouvons négliger le détail :

de ces contes. Peu nous importe de savoir ce qu'on a imaginé sur chacun de ces noms (*a*) faute de les entendre. LA THÉOGONIE.

On pourroit m'arrêter & m'objecter ici que Bacchus n'étoit pas un nom en l'air comme je le pense, & qu'il exprimoit au moins un homme célébre qui avoit réellement vécu ; puisque les Orientaux & les Occidentaux conviennent tous du voyage de Dionysus aux Indes, & que la durée de son expédition étoit attestée par l'établissement d'une fête qui revenoit de trois ans en trois ans *.

* *Trieterica Orgia.*

Ceci ne détruit rien de ce que j'ai avancé, mais seulement me donne lieu de chercher dans l'histoire qui est cet homme célébre dont on s'est figuré peu à peu que les Bacchanales étoient le mémorial. Plusieurs nations ayant cru trouver Cham & son épouse dans l'homme & la femme symboliques, qui servoient à annoncer l'année solaire & l'ordre des fêtes annuelles, ont cru apercevoir dans le *liber* (*b*), dans le *fils bien-aimé* deïfié à son tour, quelqu'un des fils de Cham. Les Egyptiens le prirent pour celui des enfans

(*a*) On peut voir ces fables dans les hymnes attribuées à Orphée & à Homére ; dans les poëmes d'Hésiode & d'Ovide ; dans les hymnes de Callimaque ; dans les mythologies de Noel le Comte, ou autres.

(*b*) C'est la traduction de בן *ben*, l'enfant, le fils

de Cham qui avoit le premier gouverné & policé l'Egypte. Les Orientaux paroissent avoir fait l'application de cet enfant bienfaisant, & de ce législateur aimable à Nimbrod qui s'étoit rendu célébre du côté de l'Euphrate. Il étoit fils de Chus, & par conséquent sorti de Cham, pere de celui-ci. Il étoit sorti du Chusistan, province de de-là le Golphe Persique, qui conserve encore, comme on le voit, le nom du pere de Nimbrod. On prit de-là occasion de confondre Nimbrod avec Bacchus, & d'attribuer à celui-ci une chasse, & des victoires célébres au-de-là du Tigre, & jusqu'aux Indes. Le rapport de ressemblance entre Bacchus & Nimbrod, est fondé sur ce que les fêtes qui portent le nom de Bacchus sont des représentations des anciennes chasses, & que Nimbrod avoit été un puissant chasseur, qui avoit souvent mené la jeunesse en course contre les bêtes dangereuses, & avoit délivré le pays en renouvellant ces chasses de trois ans en trois ans. L'idée que l'Ecriture sainte nous donne de Nimbrod favorise cette application. Il étoit, dit elle, appellé par excellence : *le puissant chasseur devant le Seigneur*, ou le chasseur dont Dieu bénit les entreprises. Je ne sai sur quoi est fondé le déchaînement des interprétes contre

Nimbrod. L'Ecriture n'en parle point d'une manière desavantageuse. Les succès de ses chasses, utiles à toute la contrée, lui attirèrent la confiance des habitans du voisinage de Babel; & étant souvent à leur tête, il commença à former un petit royaume, qu'on a confondu sans raison avec les commencemens de la puissance Assyrienne.

LA THÉOGONIE.

Quoique l'application de quelques traits de Nimbrod à Horus ne fût pas destituée de vrai-semblance, on sent combien elle est fausse. Horus, ou Osiris le jeune, ou Bacchus tient mal son rang dans l'histoire. Comme fils d'Isis il est né en Egypte. Ensuite il vient au monde à Nysa en Arabie. Une troisième légende le fait naître auprès de l'Euphrate. D'un autre côté il est indubitable que Sémélé, femme bien connue en Béotie, lui a donné le jour. Enfin il vient au monde en tant de lieux qu'on voit sans peine que ses généalogistes & ses historiens ne savent ce qu'ils disent.

Le cortége de Bacchus.

Passons au cortége de Bacchus, nous y trouverons la preuve que Bacchus n'est qu'un masque ou une figure, & non un homme qui ait jamais été.

Pour rendre la représentation des anciennes chasses, & du premier état des hommes plus ressemblante, on y paroissoit

 avec les habits que les hommes portoient vers le tems de la dispersion, ou un peu auparavant, lorsque tout manquoit; & que l'alternative des saisons jointe au boulversement universel, arrivé au déluge dans les dehors de la terre (a), forçoit les hommes par de nouveaux besoins à chercher des fourrures, à se construire des abris, & à inventer de nouveaux arts.

...... Curis acuens mortalia corda
Ut varias usus meditando extunderet artes.

On avoit retenu de l'ancien monde l'usage de se couvrir légèrement d'une simple peau de bête, & de se garantir des ardeurs du soleil sous des tentes faites avec des peaux cousues, invention d'un des enfans de Lamech *. Ces secours depuis le déluge se trouvèrent trop foibles contre la pluye pénétrante, & contre la rigueur du froid ou des grands vents. On se couvrit en entier de la peau des animaux dont on se nourissoit ordinairement, sur-tout de celle des boucs & des chévres qui est plus souple que toute autre. La chasse fournissoit quelquefois des habits moins communs, & même des parures hono-

* Jabel. Genes. 4: 20.

(a) Il est attesté par des preuves de fait d'un bout du monde à l'autre. Voyez la lettre qui finit le troisième tome du Spectacle de la Nature.

rables. Celui qui paroiſſoit ſous la peau d'un lion ou d'un tigre attiroit tous les yeux, & annonçoit une victoire utile. Le tems & l'expérience apprirent aux hommes à filer la laine des brebis, & le poil des chévres, à ſe donner des habits plus doux & plus faciles à laver.

LA THÉOGONIE.

Lorſque les arts furent inventés & perfectionnés par de nouveaux eſſais, le ſouvenir de la groſſièreté des premiers tems, & la comparaiſon des peines que le genre humain avoit d'abord éprouvées, avec les commodités & les inventions des tems poſtérieurs, rendirent les fêtes rurales, ou les fêtes *de la repréſentation de l'ancien état*, plus animées que toutes les autres.

Un des points les plus eſſentiels à cette fête, étoit donc d'y paroître couverts de peaux de boucs, de daims, de tigres ou autres animaux, ſoit domeſtiques, ſoit ſauvages. On s'y barbouilloit le viſage de ſang pour porter les marques du danger que l'on avoit couru, & de la victoire qu'on avoit remportée.

Au lieu de ſang, on avoit ſouvent recours à une legère couche de lie, ou au jus de mûres, qui étendu ſur un viſage, dégoûtoit un peu moins l'acteur que n'auroit fait le ſang des bêtes, & embelliſſoit tout autant.

LE CIEL POETIQUE.

Sanguineis frontem moris & tempora pingit *.

* Virgil. Eclog. 6.

Tel eſt le fard d'un des principaux acteurs des Bacchanales, lorſque Virgile le fait paroître ſur la ſcéne. La lie plus facile à trouver à l'entrée de l'hyver où ces fêtes ſe célébroient, étoit miſe en œuvre par les perſonnages qui formoient le cortége ou la pompe de Bacchus; & par les acteurs (*a*) des repréſentations dramatiques qui n'étoient qu'une ſuite ou une extenſion des bacchanales, fêtes dont la nature & l'inſtitution étoient de *repréſenter le paſſé.*

Tout y dégénéra de la ſorte en maſcarades, en courſes inſenſées, en hurlemens, & en fureur: c'étoit à qui feroit le plus de folies. Au lieu de porter une peau de bouc ou de chévre, on crut beaucoup mieux faire de s'habiller en chévre, ou en tigre; de s'affubler la tête des cornes d'un chévreuil, ou d'un jeune cerf; de ſe couvrir le viſage d'écorce d'arbre de façon à imiter le né camard & les oreilles pointues du chévreau & du bouc, ſans négliger les autres ornemens de la figure (*b*). Peu à peu au lieu d'un enfant de métal

(*a*) *Peruncti facibus ora.* Horat. de art. poetic.
(*b*) *Oraque corticibus ſumunt horrenda cavatis.* Georgic. 2.

porté mystérieusement dans un coffre, on prit la coûtume de choisir un gros garçon bien nouri, pour faire le personnage du dieu imaginaire. Avec le tems on lui donna un char; & pour rendre le tout plus merveilleux, les prétendus tigres s'offrirent à le traîner, tandis que les boucs & les chévres gambadoient à l'entour. Les assistans *déguisés* & *masqués* de la sorte, portoient des noms conformes à l'action qu'ils faisoient. On les nommoit satyres, mot qui signifie des hommes *déguisés* (*a*), ou faunes, c'est-à-dire des *masques*. Ces étymologies fort simples & étroitement liées avec ce qui précéde, se trouvent confirmées par l'usage où étoient les assistans des fêtes rurales, de consacrer à Bacchus, & de suspendre à l'arbre sous lequel se faisoient la derniere station, le masque d'écorce ou au-

LA THEOGONIE.

Origine des satyres, des faunes, & de Pan.

(*a*) סטור *satur*, caché, déguisé; פנים *panim* ou *phanim*, des masques, *facies*, *προσώπα*, *persona*, *oscilla*. Telle est l'origine toute simple du nom que l'on donna au dieu de Mendès, c'est-à-dire, du nom de Pan, dans les cornes & les poils duquel les philosophes ont cru trouver une très belle emblême de la nature universelle. Ceux qui sont curieux de ces merveilleuses conceptions peuvent les aller chercher dans les explications allégoriques de Plutarque, de Jamblique, de Psellus, de l'empereur Julien, & de Platon. Nos déistes qui ont quitté la révélation pour faire leurs délices de ces lectures, se sont donné pour maîtres les interprétes d'une ridicule mascarade.

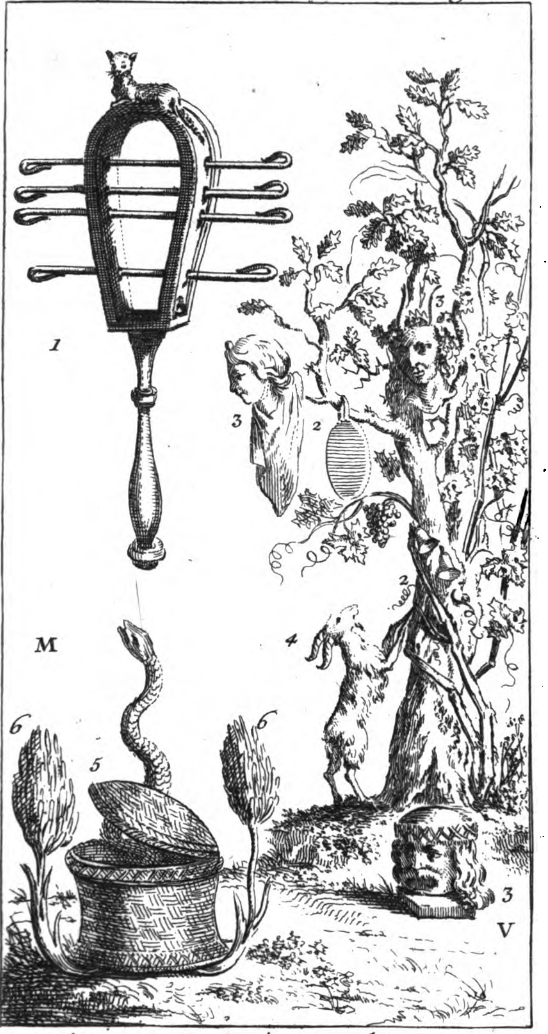
tre dont ils s'étoient couverts pour prendre part à la cérémonie (a). Les fêtes de Bacchus ont été abolies par la prédication de l'évangile : mais on voit ce qu'il en reste encore parmi nous dans les réjouissances de l'hyver. C'est la même saison, le même intérêt, & à peu de chose près, la même idolâtrie.

On donnoit à ceux qui suivoient ou accompagnoient le char de Bacchus, les noms de Bacchants ou de Bacchantes, c'est-à-dire, de pleureurs & de pleureuses, parce que la fête commençoit par des regrets, par des lamentations, & par des invocations fréquentes du secours de Dieu.

Les Ménades.

Les femmes qui portoient le coffrèt ou les corbeilles sacrées, ou du moins un tyrse, c'est-à-dire, tantôt une pique, en mémoire des premieres chasses, tantôt une torche de bois résineux, en mémoire de la nouveauté de l'hyver, se nommoient Ménades, Tyades, & Bassarides. On les appelloit Ménades, c'est-à-dire, *celles qui assistent à la fête*, parce que les fêtes ou les réglemens, & toutes les figures sacrées qui en étoient inséparables, se nommoient *Manes* en ancien langage ; c'est-

(b) *Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis*
Et te Bacche vocant per carmina læta, tibique
Oscilla ex altâ suspendunt mollia pinu.
Virgil. ibid.



1, Le Sistre. 2, Le Tambourin et les clochettes. 3, Les masques d'écorce ou autres, Suspendus après la fête. 4. Le Capricorne Symbole des approches de l'hyver. 5, Le Cofre de la representation. 6. les pins, ou le mémorial des premières torches.

à-dire réglemens : ce que les Grecs ont rendu par *Thesmoe*. Les attitudes égarées de ces femmes qui enchérissoient à l'envi sur les lamentations, & sur les gestes représentatifs autorisés par l'usage, en prirent le nom de *Manie*. Ces femmes se nommoient Thyades (*a*), c'est-à-dire, *vagabondes*, quand elles se dispersoient sur les montagnes comme autant de chasseuses. On les nommoit Bassarides ou vendangeuses (*b*) ; parce que ces fêtes se célébroient quand on commençoit à pouvoir faire usage du vin nouveau.

LA THÉOGONIE.

Les Thyades.

Les Bassarides.

Après les courses & tout le train, paroissoit en dernier lieu un vieillard monté sur un âne (*c*), & qui s'avançoit d'un air tranquille en offrant du vin à la jeunesse fatiguée, & invitant chacun à prendre quelque repos. Peut-on savoir ce que c'est que cette figure qui fait la clôture de la fête ? En jugeant du personnage par sa paisible monture, par la coupe ou la tasse qui pend à son côté (*d*), par l'exhortation obligeante qu'il faisoit aux chasseurs, & par son

Silène.

(*a*) De תעה *thoah*, *vagari* ; de là vient θύειν, sacrifier, & notre mot *tuer*, parce que ces courses ne tendoient qu'au massacre des bêtes.

(*b*) De בצר *batsar*, *vindemiare*.

(*c*) *Ibat pando Silenus asello.*

(*d*) *Gravis attritâ pendebat cantarus ansâ.*
Virgil. Eclog. 6.

nom de *silen* ou *silvan*, qui signifie *salut*, *repos*, ou *leçon* de repos, on devine sans peine que la part qu'il prend à la représentation, est de peindre l'état des vieillards que leur âge dispensoit de cette course, & la sécurité qui devenoit la récompense des soins du labourage, & de la chasse donnée à propos aux bêtes de la contrée. Ainsi toutes les parties du tableau avoient une exacte correspondance, & rien n'étoit oublié dans la représentation. Mais ce personnage devint historique, ainsi que tout le reste: & comme il invitoit tout le monde à la jubilation, l'on fit de ce docteur commode, le précepteur de Bacchus : tel disciple, tel maître. On peut voir dans la sixième éclogue de Virgile quelques traits de la morale de Silène: ils sont parfaitement d'accord avec la materielle physique qu'on lui prête.

Sylvain de Selav salut. Quelquefois ce vieillard est appellé Sylvain, ce qui est toûjours le même nom, & le même sens. Il tient dans ses mains un jeune arbre avec ses racines (*a*). Ce nouvel acteur exprimoit très-bien par cet attribut les progrès du jardinage & de l'agriculture, dont la liberté & les succès étoient dûs aux soins que la jeunesse avoit pris de s'attrouper pour courir sus aux animaux malfaisans.

(*a*) *Et teneram ab radice ferens, Sylvane, cupressum.*



Silene et les Satyres. 2, Latone, pour la Page 221, 3 Anu-
is ou Mercure à la maniere des Grecs. Le Lezard et la Tor-
e avoient rapport à la demeure des Egyptiens au bord

LA THÉOGONIE.

Les instructions de Bacchus.

2°. Après la représentation de l'ancien état du genre humain, dont le sens fut entièrement perverti par la métamorphose qu'on fit de ces personnages symboliques en autant de dieux, les fêtes d'Horus ou du labourage contenoient encore les diverses leçons ou les réglemens des travaux annuels dont il étoit important que le peuple sçût les commencemens & la durée. C'est ce qu'on lui annonçoit dans cette fête & dans d'autres par les divers habillemens ou attributs qu'on donnoit à Horus. Chaque vent, chaque opération, chaque précaution d'expérience avoit sa marque & son affiche propre. Nous ne répéterons point ce que nous en avons dit : mais ce qu'il est nécessaire de remarquer ici, c'est que le Ménès, ou le symbole des réglemens de la société, est devenu le docteur du genre humain, le législateur Bacchus (*a*). Horace qui se plaisoit à ses leçons (*b*), n'en parle qu'avec enthousiasme, & comme du plus parfait de tous les maîtres. Mais parlons sérieusement, on trouve encore tous les éloges du labourage dans les miracles ridicules que les poëtes attribuent à Bacchus : & ceci nous fournit une nouvelle preuve de

(*a*) *νομοθέτης, νομεὺς, legislator.*
(*b*) *Vidi docentem. Credite posteri.* Carm. 2. od. 19.

LE CIEL POETIQUE. la conversion des symboles en autant d'objets réalisés & traités historiquement.

C'est en effet le labourage & non Bacchus, puisque celui-ci n'est qu'un mot, ou une idée; c'est le labourage qui fait se précautionner contre les débordemens des rivières, & contre les marées violentes. C'est le labourage qui a donné un frein ou des digues aux torrens, & qui a étudié la hauteur des plus grandes crûes pour garantir les habitans par des terrasses suffisamment relevées.

Tu flectis amnes, tu mare barbarum.

C'est le labourage & non Bacchus qui enseigne aux hommes à faire couler des ruisseaux de vin, de miel, & de lait, dans des pays déserts ou couverts de ronces, & où tout paroissoit condamné à une affreuse stérilité.

Fas pervicaces est mihi Thyadas
Vinique fontem, lactis & uberes
Cantare rivos, atque truncis
Lapsa cavis iterare mella.

C'est le labourage & non Bacchus qui a vaincu le géant Rœchus, c'est-à-dire, le vent (a) & les désordres des saisons, en observant l'entrée du soleil dans le lion, & en

(a) רוח *ruach.*

réglant

réglant les opérations champêtres par des expériences certaines. LA THÉOGONIE.

Roechum retorsisti leonis
unguibus horribilique mala.

C'est le symbole du labourage, & non un homme divinisé après sa mort, qui a long-tems annoncé dans les fètes les différens travaux qui dévoient être les soûtiens de la vie, & les moyens propres à faire subsister toutes les familles. C'est tout ce qu'on vouloit dire en portant un serpent dans les bacchanales, & en le jettant tour à tour dans le sein de tous les assistans *. On leur faisoit entendre qu'il n'y avoit point de subsistance, ou de recolte à esperer pour eux, s'ils ne pratiquoient exactement ce qu'on leur marquoit d'une saison à l'autre. Mais ce serpent, symbole de la vie, prit un air merveilleux chez les poëtes toûjours imaginatifs. Il devint la marque du pouvoir admirable de Bacchus. Tous ceux qui assistoient à la fète pouvoient le manier sans risque. Les Bacchantes s'en servoient comme d'un ruban pour nouer leurs cheveux. Une telle sécurité annonçoit sans doute que rien ne pouvoit nuire à quiconque honoroit le dieu du vin.

* V. Potter's Antiquity. supr.

LE CIEL POETIQUE.

Tu separatis uvidus in jugis
Nodo coerces viperino
Bistonidum (a) sine fraude crines.
. . . . Dulce periculum est
O Lenae sequi deum *
Cingentem viridi tempora pampyno.

* *Carm. 3. od. 25.*

C'est le symbole du labourage, & non un homme mort, ou son idole, qui portoit dans les assemblées publiques la corne d'or, soit simple, soit double, *aureo cornu decorum*, pour annoncer aux laboureurs la fin de leurs travaux, l'abondance, le repos, & les jours de fête que l'entrée du soleil au capricorne leur ramenoit. Ce symbole embelli de toutes les marques des différentes recoltes, n'apportoit que la joie.

Laetitia dator.

Virgil. Æneid. I.

C'est la diversité des circonstances par lesquelles passe le labourage, & non aucune avanture tirée de la vie d'un homme, qui faisoit peindre Horus, tantôt sous la forme d'un homme armé contre les ennemis de ses travaux, tantôt sous la forme d'un homme jouissant de l'abondance, & invitant tout le monde à la joie.

(a) Les Bistones étoient les plus grands bûveurs de Thrace, & leurs femmes les plus dévotes aux fêtes de Bacchus.

LA THÉOGONIE.

Quamquam choreïs aptior & jocis
Ludoque dictus, non sat idoneus
Pugnæ ferebaris: sed idem
Pacis eras mediusque belli.

C'est enfin le symbole du labourage, & non aucun homme qui eût jamais vécu, qui donnoit des leçons à toutes les familles; & en mettant le bout du doit sur la bouche, faisoit la plus salutaire de toutes les prédications à qui vouloit l'entendre. Ce symbole étoit donc très-judicieusement appellé Harpocrate, puisqu'en recommandant la modération & la paix, il étoit vraiment le docteur, le curateur, & le médecin de la société. Rappellons-nous que les fêtes où il donnoit cette utile leçon, se nommoient les *phamylies*, & que les diverses portions de la société en ont pris le nom de *familles;* parce que si elles n'y sont fidelles, elles se détruisent au lieu de se soûtenir, ou de se former.

Si quelqu'un se plaignoit de ce que cette explication de l'origine des bacchanales ne mèt pas un rapport assez sensible entre le vin & les fêtes de Bacchus, que toute l'antiquité a regardé comme l'inventeur & le propagateur de la vigne, au lieu que nous le réduisons à être l'annonce de quelques instructions nécessaires au peu-

LE CIEL POETIQUE.

ple ; à cela je répondrois que les fêtes de Bacchus & de Cerès sont nommées partout chez les Grecs & chez les Romains, les fêtes des *réglemens ;* parce qu'on se souvenoit confusément que l'intention des figures d'Isis & d'Horus, étoit de régler la conduite du peuple. Mais je prierois en même tems celui qui trouveroit nos fêtes un peu trop sages, d'envisager ce qu'Horus porte sur sa tête à la solemnité des Phamylies, ou à l'entrée de l'hyver. Entr'autres objets capables de plaire, paroissoient trois grandes cruches de vin. C'étoit-là le beau du cérémonial : & si la fête venoit à mal-tourner, on voit aisément que ce n'étoit pas faute vin.

XVIII.

Appollon, Belenus, Latone.

On voit quelquefois les figures d'Anubis & d'Isis accompagnées d'une tortue, ou d'un canard, ou d'un lézard amphibie. Le propre de ces animaux est de se mettre à portée de la terre & de l'eau qui leur sont également nécessaires, & de se loger sur un terrain plus élevé à mesure que l'eau monte. Un lézard de cette espéce placé dans la main d'Isis, ou une figure moitié femme & moitié lézard,

avertissoit du tems où il falloit gagner les terrains élevés, & faire provision d'olives, de figues séches, & d'autres nourritures de garde pour se délivrer du débordement. J'ai d'abord soupçonné que c'étoit là le symbole que portoit l'Isis Egyptienne aux approches de l'inondation, & qu'on lui donnoit alors le nom de *léto* (a), ou latone qui est le nom du lézard amphibie. Mon soupçon s'est changé en une espéce de certitude, lorsque j'ai trouvé dans les monumens de l'antiquité cette Isis, ayant la tête & les épaules d'une femme, avec les pattes, le corps, & la queue d'un *léto*, ou d'un lézard *.

LA THÉOGONIE.

*V. *l'Antiq. expl. tom.* 2. *pl.* CXXVII. *fig.* 5.

Quand l'eau du Nil se retiroit assez tôt de dessus les plaines pour les laisser libres un mois avant l'entrée du soleil au sagittaire, le laboureur Egyptien étoit sûr de pouvoir à loisir reconnoître par l'arpentage les limites de ses champs, & de semer avant l'hyver sans avoir aucun sujèt d'inquiétude jusqu'à la moisson. C'étoit maîtriser le Nil. C'étoit remporter une victoire complette sur l'ennemi. On exprimoit cette particularité si flatteuse pour l'Egypte par un Horus armé de fléches, & remportant la victoire sur le monstre

(a) לטא *leto*, λήτω & לטאה *letoa*; *lacerta*. Levitic. 11 : 30.

Python. Horus alors s'appelloit indifféremment Horus *le laboureur*, ou Hores *le conquerant*, *le destructeur*(*a*). Isis prenoit de son côté le nom de Deione ou Diane *l'abondance*, & l'on mettoit en sa main la figure d'une caille, dont le nom signifie aussi *salut*, *sécurité* (*b*) : on ne pouvoit peindre la *sécurité*, mais on montroit un objèt dont le nom en réveilloit la pensée.

Ces figures portées par quelques voyageurs dans l'île de Délos, donnèrent apparemment naissance à la fable de Latone. On imagina qu'un ennemi cruel la poursuivoit, & l'environnoit des eaux de l'Océan ; qu'heureusement elle avoit apperçu le terrain de la petite île de Délos plus élevé que l'eau ; qu'elle s'y étoit sauvée, y avoit vécu d'olives, de dattes, & de quelques fruits qu'elle y avoit trouvés ; qu'elle y avoit mis au monde Horus & Deio ; qu'Horus s'étoit armé de fléches, & avoit tué Ob, ou Phyton (*c*) ; que

(*a*) הורס *hores*, *disperdens*, *destructor*. ἀπολλύων *idem*.

(*b*) שלו *selav*. Les mots Latins, *salus* & *salvus*, en viennent. Il signifie aussi *coturnix*, une caille. Quelquefois on trouve deux cailles aux piés d'Isis, pour signifier une entière sécurité.

(*c*) De peur qu'on ne doutât de la vérité de ces faits, on montroit à Délos l'olivier & le palmier qui avoient

pour cette raison il avoit été nommé *Apollon* (*a*) le conquérant; qu'enfin Latone avoit été changée en ortyx *, c'est-à-dire, en caille, & avoit donné le nom d'Ortygie à l'île qui lui avoit procuré une retraite. Mais ces figures & ces noms portés par des Phéniciens dans les Cyclades (*b*), n'étoient point tellement liés à l'île de Délos, qu'on ne trouvât la même chose ailleurs. Les Ephésiens avoient aussi chez eux l'olivier & le palmier mêmes qui avoient soulagé Latone dans ses peines. Ils avoient un lieu nommé Ortygie, & ils soûtinrent le plus sérieusement du monde devant Tibère, qu'ils revendiquoient, titres en main, la naissance d'Appollon & de Diane que les habitans de Délos leur prétendoient enlever *.

LA THÉOGONIE.

* ὀρτυξ.

* *Tacit. Annal.* 3.

Nous avons déja vû les idées, ou les figures des Egyptiens prendre en Créte, en Béotie, en Afrique, en Phrygie, & ailleurs, des formes toutes nouvelles, & s'y convertir en autant d'histoires, particulières à chacun de ces lieux. Isis & Horus portés dans l'île de Délos, & en Ionie, donnèrent lieu à la naissance d'Apollon &

nouri Latone; & l'on donnoit au petit fleuve, qui arrose une partie de l'île, le nom d'Inop, ou de retraite du Dragon. עין *in*, *fons*; & אוב *Ob*, ou *Pyton*.

(*a*) *Disperdens*. C'est la même chose qu'hores.

(*b*) Iles du midi de l'Archipel.

de Diane dans cette île, & à Ephèse. La victoire d'Horus, ou du laboureur sur le monstre ennemi, par lequel il étoit traversé, donnoit occasion en Egypte à des réjouissances raisonnables. On en continua la fête à Délos, & par toute la Gréce, comme si cette victoire eût été particulière au pays. On solemnisa par-tout la fête d'Apollon Pythien; & je ne sçai si on ne montroit pas quelque part la peau de l'horrible serpent, le monument irréfragable du service qu'Apollon avoit rendu au genre humain en exterminant Python. Il ne falloit pas même tant de preuves pour mettre le peuple en mouvement. On chantoit: on dansoit: on donnoit des spectacles dans les fêtes Pythiennes. C'en étoit assez pour les faire observer religieusement.

Le monstre aquatique, le dragon à longs plis qui fut exterminé par Horus, avoit auparavant maltraité & fait disparoître quelque tems Osiris, qui enfin s'étoit remontré, & avoit pris le dessus. On confondit en Gréce Osiris & Horus, & l'on n'y connut qu'une défaite de Python. Le démèlé d'Osiris & de Python avoit rapport au déluge. Celui d'Osiris le jeune étoit particulier à l'Egypte. Mais toutes ces idées se confondirent par-tout,

& même en Egypte. On n'oublia pas à la vérité qu'Osiris étoit le soleil : mais il en arriva qu'Apollon confondu avec Osiris le premier vainqueur de Python, devint aussi le soleil, sans cesser d'être le fils de Jupiter. Celui-ci, par une suite nécessaire, eut un autre département. On lui laissa le sceptre & l'empire du ciel & de la terre. On assigna le char, le fouèt, & les rènes à Apollon. De là vient qu'on retrouve si communément dans un dieu les caractères d'un autre. L'Horus Apollon qui n'avoit rapport qu'à l'année rustique, ou à l'ordre des travaux, fut aisément pris pour le soleil qui gouverne tout, & devint ainsi la même chose que le Moloch des Ammonites, l'Adonis de Biblos, le Bel des autres villes de Phénicie, & le Bélénus rayonnant qu'on honoroit dans les Gaules. Ce conducteur du char qui éclaire le monde, est le fils de Jupiter : mais le fils de Jehov, le fils par excellence, *Liber*, n'est autre chose qu'Horus, ou Bacchus, ou Dionysus. Voilà donc Osiris, Horus, Apollon, Bacchus, & le Soleil confondus. L'auteur des Saturnales l'a assez bien démontré. Virgile lui-même ne distingue point Bacchus d'avec Apollon ou le Soleil, en donnant à Bacchus & à

LA THEOGONIE.

Cérès ou Isis, le gouvernement de l'année & de la lumière.

. . . . Vos ô clarissima mundi
Lumina, labentem cœlo quæ ducitis annum,
Liber & alma Ceres *.

* *Georgic.* 1.

On sentoit, mais confusément, le rapport de ces signes avec l'année, dont en effèt ils caractérisoient chacun à part les diverses parties : & malgré le cahos d'histoires mal assorties qu'on y attacha, on y retrouve toûjours les vestiges sensibles de leur commune origine.

Les Egyptiens sont de toutes les nations celle qui, en croyant le mieux connoître l'antiquité, la connut le moins. Ils prirent des images significatives pour des hommes réels qui avoient régné chez eux : ils oublièrent jusqu'au déluge, dont ils avoient en main la représentation dans la fête d'Osiris disparu [a], puis retrouvé [b]. Ils ne savoient pas même que la défaite de Python par Horus armé de fléches, fût la victoire du labourage parvenu à arpenter, semer, & moissonner, malgré les traverses du débordement. En historiant ces symboles, ou en les convertissant en autant d'histoires, ils couvrirent l'antiquité de ténébres horribles : ils changè-

a ἀφανισμός.
b εὕρησις. *Plutarch. de Isid. & Osir.*

rent le ſens de leurs cérémonies & de leur écriture ſacrée, en rapportant le tout à leurs folles hiſtoires : en ſorte qu'il eſt totalement inutile de vouloir expliquer ce qu'ils entendoient par leur table Iſiaque, & par ces monumens ſans nombre qui nous reſtent des Egyptiens du moyen & du dernier âge. Ils n'y entendoient que les actions, ou les prétendus bienfaits de leurs dieux, & n'arrangeoient le tout que ſelon les idées d'une philoſophie frivole, & venue après coup depuis qu'ils eurent laiſſé périr la ſignification primitive des ſymboles. C'eſt donc peine perdue que de courir après l'intelligence de ce ſecond uſage de l'écriture ſymbolique : & il nous ſuffit de voir en général quelle en fut la première deſtination, & le premier ſens. LA THÉOGONIE.

Quoique les Grecs & les Orientaux tinſſent leur mythologie des Egyptiens, ils conſervèrent mieux que les Egyptiens le ſouvenir du déluge. Nous en verrons les preuves dans la fable de Saturne. Mais celle d'Apollon nous en fournit une très-ſenſible. Les anciens Mythologues grecs & latins regardoient la victoire d'Apollon ſur Python comme une emblême de la victoire du ſoleil ſur la fange que l'eau du déluge laiſſa par toute la terre ſur après

LE CIEL POETIQUE.

avoir conté l'histoire du déluge, ils ont coûtume de mettre de suite la défaite de Python *.

* V. Ovid. Metamorph. I.

L'origine à laquelle je rappelle la formation des dieux du paganisme, a donc cela d'avantageux, qu'elle rend raison pourquoi les idées des Egyptiens sont si bizarres & si contraires à la vérité de l'histoire; pourquoi les dieux de la fable ont tant de rapport l'un avec l'autre, qu'on les prend aisément l'un pour l'autre; & enfin pourquoi dans cet épouvantable amas de pensées & d'objets si mal liés, il se trouve des traces de vérités, & une conformité sensible avec le fond de l'histoire Sainte.

XIX.

Mars. Hezus.

Continuons à rechercher l'origine de quelques-uns des autres dieux les plus distingués: & au lieu de les rappeller, comme font les Mythologues à des hommes qui ayent vécu quelque part, ce qu'il est impossible de justifier, rappellons-les avec le plus de vraisemblance qu'il nous sera possible, à autant de signes & d'instructions populaires que les colonies Egyptiennes ou Phéniciennes pouvoient en avoir besoin, selon les diffé-

rentes circonstances où elles se trouvoient. Ce qui précéde nous autorise à suivre cette méthode. LA THÉOGONIE.

Diodore nous a appris que tout le peuple Egyptien se partageoit en trois classes; savoir, les prêtres, les laboureurs, & les artisans, & que cette division s'étoit communiquée aux Athéniens, & apparemment à bien d'autres peuples. Il ajoûte que la principale classe des Egyptiens, ou la plus nombreuse, étoit celle des laboureurs, qui étoient chargés de la culture des terres, du commerce, ou des échanges, & de la défense de l'Etat. Ce dernier article les flattoit tout particuliérement. Les prêtres étoient déchargés de la milice pour vaquer librement à l'étude du ciel & des loix. On ne prenoit point de soldats parmi les artisans: ce qui contribua à avilir ce corps, & donna un air de distinction à celui des laboureurs qui fournissoient seuls les gardes, ou les milices toûjours subsistantes, & les levées extraordinaires. Horus & Isis étant les clés qui annonçoient les assemblées générales, & les travaux communs à toutes les villes, changeoient de forme, selon l'éxigence des cas. Nous avons déja une Isis habillée en guerriére pour annoncer les sacrifices qui devoient préceder une expédition.

LE CIEL POETIQUE. Horus de même prenoit le casque & le bouclier, quand il falloit annoncer une levée, ou des recrues. On le nommoit alors Harits (*a*), c'est-à-dire, *le fort*, *le redoutable*. Les Syriens adoucissoient ce mot, & prononçoient Hazis (*b*) : d'autres le prononçoient sans aspiration, & disoient Arès ; d'autres avec une aspiration très-rude, & prononçoient Warets. Cette figure d'Horus en guerrier devint le dieu des combats. Il est évidemment l'Asis des habitans d'Edesse, l'Hezus des Gaulois, l'Arès des Grecs, le Warts ou le Mars des Sabins, & des Latins. Les peuples les plus belliqueux, sur-tout les Traces, en firent leur divinité favorite : & ils prirent de la meilleure foi du monde ce prétendu guerrier pour un ancien Preux de leur contrée, qui depuis son apothéose, étant chargé du gouvernement des batailles, ne pouvoit manquer d'en user honêtement avec ses compatriotes, & de mettre en piéces tous leurs ennemis.

(*a*) עריץ *harits*, *violentus*. Job. 15 : 20.

(*b*) Ἄρης Ἄζιζος λεγόμενος ὑπὸ τῶν οἰκούντων τὴν Ἔδεσσαν. Les habitans d'Edesse (ville de Mésopotamie), donnoient le nom d'Aziz à celui que les Grecs nommoient Arès. *Discours de l'empereur Julien sur le soleil.*

On retrouve le même mot *hazis* ou *hésus* pris pour

XX.

Hercule.

Quand les animaux malfaiſans ſe multiplioient trop, & qu'il y avoit quelque bête furieuſe, ou quelque inſigne voleur qui troubloit la contrée, alors on mandoit non une armée entière, ni une nouvelle levée, mais ſeulement les plus expérimentés dans le métier de la guerre, ceux qui avoient acquis les rangs les plus diſtingués, ou peut-être *les volontaires*, ceux qui ſe préſentoient ſans contrainte pour l'expédition. En ce cas un Horus armé d'une maſſue, & placé dans l'aſſemblée publique, réuniſſoit promtement à un certain jour, les plus diſtingués d'entre les jeunes guerriers. Je juge de l'intention du ſymbole par le nom qu'on lui donnoit. On le nommoit Héracli, ou Hercule, c'eſt-à-dire, *les illuſtres dans la guerre*, les enfans diſtingués, ou plus éxactement encore *les gens d'armes* (a).

ſignifier, *le terrible dans la guerre.* Pſ. 24 : 8. Hébraïc. On l'appelloit auſſi en Syrie אב גרוזת *ab gueroth*, *ab garus*, *le pere des combats.* D'où eſt venu le *gravivus* ou *gradivus pater.* Æneid. 3.

(*a*) De חרים *horim.* Eccl. 10 : 17. *Heroes*, & Nehem. 6 : 17. *Illuſtres*, *liberi*, *les enfans diſtingués* & de כלי *Keli*, *durus*, *armatura.* הריכלי *horkeli*

Ce qui étoit le précis de l'indiction, ce que chacun disoit en voyant l'Horus armé en course, devint le nom de ce symbole. Mais cet Hercule qui n'étoit qu'une enseigne, devint, comme les autres, un dieu tout occupé de la destruction des monstres, des bêtes, & des larrons qui troubloient les habitans.

Toute l'antiquité fait naître Hercule en Egypte. Ciceron * en trouve un second en Créte, & un troisiéme en Phénicie, lequel alla jusqu'aux colonnes qui portent son nom, & dont le culte fut long-tems célébre à Cadix. Les Grecs se sont aussi attribué le leur. On ne peut guères douter qu'il n'en soit d'Hercule comme des autres symboles, & que les Crétois ou les Phéniciens le voyant souvent parmi les instrumens de leurs indictions, & de leur culte, ne l'aient pris pour un dieu de leur patrie, & ne lui aient fait son histoire propre. Que si on vient à rapprocher, & à réunir en un corps d'histoire, les travaux & les merveilleuses ex-

* *De nat. Deor.*

ou *héradi*, *les gens d'armes*, *les plus distingués dans les armes*. C'est de ce mot *herim* que l'on a fait celui de *heros*. La ville de Héroopolis, située à l'extrémité de la mer Rouge, étoit très-vraisemblablement un corps de jeunes gens, ou de troupes réglées pour défendre ce passage important, & pour courir sus aux bandes d'Arabes, qui ne pouvoient exercer leur brigandage en Egypte, qu'en y entrant par l'Istme où étoit cette ville.

péditions de tous ces Hercules locaux, je laisse à penser quel roman il en résultera. LA THÉOGONIE.

Je ne disconviens point qu'il n'y ait eu en Gréce, un peu avant la guerre de Troye, un fameux avanturier, un défaiseur de forts, un grand assommeur de brigands, auquel on a fait honneur de tous les traits qu'on attribuoit dès auparavant à plusieurs Hercules imaginaires. Il paroît que cet Hercule a eu une postérité qui s'est établie à diverses reprises au Péloponnèse. Mais il en est de la plûpart de ses exploits, comme de sa généalogie, qui n'est qu'un pur jeu des Phéniciens. Ils nommoient leur Hercule Ben-Alcum, ou Ben-Alcmen (*a*), *le fils invincible*. Voilà fort vraisemblablement ce qui a fait dire de l'Hercule grec qu'il étoit fils d'Alcuméne ou Alcméne. Son histoire est pleine de traits dont toute la merveille se réduisant semblablement à l'interprétation équivoque de quelques mots Phéniciens, prouve que la plûpart de ces avantures n'ont aucun fondement dans l'histoire. Je crois en avoir suffisament convaincu le lecteur. Sans le char-

(*a*) בן אלקום *ben Alcum*. *Melec alcum*, est un roi indomtable *Proverb* 30: 31. La Pallas d'Alalcoméne en Béotie paroît n'avoir été autre chose qu'une Isis armée, symbole que nous avons expliqué, & dont on a fait Minerve l'invincible.

ger de menus exemples qui le fatigueroient, contentons-nous de voir naître les dieux l'un après l'autre, & de juger par leur naissance purement imaginaire, du peu de cas qu'il faut faire des actions qu'on leur attribue.

XXI.

Vulcain, Ephaistos, Mulciber.

A quel usage emploierons-nous l'étrange figure qui se présente? C'est un marmouset qui a une jambe tournée en dedans, & beaucoup plus courte que l'autre. Il tient en main un marteau ou des tenailles, ou quelque autre outil de forgeron. On le fait mari de Vénus, & on lui donne les noms de Vulcain, d'Ephaistos, ou de Mulciber. Les Lemniens le disoient fils de Jupiter, & racontoient que Junon sa mere, peu contente de sa figure, l'avoit jetté d'un coup de pié hors du ciel; qu'il avoit mis trois jours à tomber jusqu'à terre, & qu'en arrivant dans leur île, il s'étoit cassé une jambe de la violence de la chûte. Ils ajoûtoient qu'une rare industrie le dédommageoit de sa laideur; & qu'il se consoloit de son éxil, en s'appliquant dans les antres du mont Mosycle à la fonte des métaux, & à la fabrique de toutes sortes d'ouvrages de la main. Les Siciliens & les

habitans de Strongoli dans les îles Lipari, prétendoient, aussi bien que ceux de Lemnos, être honorés de la présence de ce dieu, qui avoit choisi par préférence leur volcan pour en faire sa boutique. Autant en disoit-on dans les forges du mont Ida en Créte, & dans celles de l'Ida de Phrygie. LA THÉOGONIE.

Quelle raison peut-on avoir eue pour donner le nom de dieu des machines (*a*), ou de surintendant des forgerons à cette figure grotesque. Diodore nous ouvre une voye aisée pour arriver à l'origine de cette étrange apothéose. Il nous apprend que les forgerons, ou les artisans, formoient un des trois corps de la police Egyptienne. Nous ne pouvons pas douter que l'Horus avec les attributs que nous venons d'éxaminer dans les articles précédens, n'eût rapport aux travaux des laboureurs. Dans le nouvel équipage que nous lui voyons, il avoit rapport à la classe des artisans. Changeant d'attributs & d'instrumens, il annonçoit le commencement & la durée de certains ouvrages, les fêtes particulières aux forgerons, la vente d'une espèce d'outils dans un tems, & d'une autre sorte de provisions de ménage dans

(*a*) *Ζεὺς μηχιος*. *Deus machinator*. Euseb. Præp. Evang. lib. 1.

un autre. Cette figure placée à côté d'Isis dans les assemblées, en étoit apparemment ôtée, lorsque la guerre empêchoit certains ouvrages, & certaines foires. Mars ou l'annonce de la levée, & de la marche des troupes, paroissoit alors à côté d'Isis. Il déplaçoit Vulcain, & donnoit beau jeu au badinage des assistans. Ces plaisanteries se convertirent en histoires : & notre dieu enfûmé, devenu le mari de la déesse de la beauté, eut à se plaindre bien amèrement de la conduite de Mars *.

* L'adultére de Mars & de Vénus.

Ce que je viens d'avancer, que l'Horus habillé en forgeron avoit rapport à la classe des artisans, ou de ceux qui manioient les métaux, se trouve confirmé par le sens des noms qu'on donnoit à cette figure. Quand Horus annonçoit aux laboureurs le repos de l'hyver, & la paix qui devoit régner dans les familles, on le nommoit *le curateur des villes*, Harpocrate. Quand il étoit armé d'une massue pour aller en course contre des bêtes furieuses ou contre des brigands, on le nommoit Hercule, c'est-à-dire, *la marche des jeunes gens ;* ou Melicerte, *la défense des villes*. Quand il est habillé en forgeron, il porte trois noms qui ont tous un rapport exprès à la classe des ar-

tisans. On le nomme Mulciber (*a*) *le gouvernement des forges ;* assez souvent Hephaistos (*b*) *le pere du feu :* & pour rendre les artisans moins méprisables aux laboureurs, on donnoit à la figure du travail ou du labourage une jambe écourtée avec le nom de Vulcain : ce qui signifioit que le labourage est boiteux sans l'aide des artisans ; mais que par leur secours, *l'ouvrage* est extrèmement *diligenté*. Vulcain n'est ni Tubalcain, ni aucun homme qui ait vécu sur la terre, mais un mot composé de deux autres qui signifient *l'ouvrage diligenté* (*c*). LA THEOGONIE.

XXII.

Atlas.

Y auroit-il un symbole particulier pour l'ordre des prêtres ; comme nous venons d'en voir de destinés pour les laboureurs, & pour les forgerons ? Ce symbole propre

(a) De מלך *malac, regere ;* & de בר *ber*, ou באר *beer, antrum, subterranea* מל־ובאר *Mulciber*, le roi des mines, *ou* la régle des forges.

(*b*) De אב *aph* ou *ebh*, le pere ; & de אשתא *esso* ou *vesta*, le feu. אבאושתא *ephaisto*, le pere du feu.

(*c*) De עלל *wall, operari ;* & de כון *coun*, ou כנן *canan, expedire, maturare*, vient עלכן *welcan, opus maturatum*.

LE CIEL POETIQUE. courbures des côtes, & toutes les profondeurs de la mer. C'est pour la même raison que Virgile rappelle aux leçons du grand Atlas la connoissance qu'on avoit acquise des phases de la lune, des éclypses du soleil, & de tout l'ordre de la nature (*a*). Ensuite le nom d'Atlas signifiant également (*b*) une *suspension*, un *support*, les Phéniciens le prirent communément dans ce dernier sens, qui étoit aussi aidé par l'attitude: & le nommant *le soûtien du ciel*, celui qui porte le ciel, ils donnerent lieu d'imaginer la métamorphose du docteur Atlas en une *colonne* ou montagne élevée qui appuie la voute du ciel de sa cime, & l'empêche de tomber sur la terre (*c*).

Enfin les mêmes Phéniciens dans les voyages qu'ils recommençoient de trois ans en trois ans à Tarsis, c'est-à dire, à Cadix & dans la Bétique (*d*) par la Mer Rouge & en faisant le commerce de toutes

(a) .... *Citarâ crinitus Iopas*
Personat auratâ docuit quæ maximus Atlas.
Hic canit errantem lunam, solisque labores, &c.
Æneid. lib. 1.

(*b*) De תלה *telah*, *suspendere*. Job 26 : 7. אתלה *atlah*, soûtien, appui; *στύλη*, *stèlè*, *colonne*.

(*c*) .... *ἔχει δέ τε κίονας αὐτὸς*
μακρὰς, αἳ γαῖάν τε καὶ οὐρανὸν ἀμφὶς ἔχουσιν.
Odyss. ibid.

(*d*) Aujourd'hui Andalousie, partie de l'Espagne.

les

côtes d'Afrique (*a*), voyoient souvent les hautes montagnes de Mauritanie dont la cime est toûjours couverte de nuées, & paroît unie au ciel. Le nom d'Atlas ou de Colone, donné à cette montagne, y fit appliquer la fable d'Atlas. Ils le disoient roi de Mauritanie, grand astrologue, & grand géographe, enfin changé par les dieux en une montagne (*b*) qui va de la terre au ciel. LA THÉOGONIE.

Les Hyades ou Huades qui ont reçu leur nom de la figure V qu'elles forment dans le front du taureau céleste, & les Pleïades qui sont ce petit peloton d'étoiles fort remarquables à côté des précédentes, sont de toutes les constellations du zodiaque les plus connues & les plus faciles à démêler. Elles servoient particulièrement à régler les leçons qu'on donnoit aux disciples des prêtres par le moyen d'un Atlas, c'est-à-dire, d'un Horus por- Les Hyades & les Pleïades.

(*a*) Voyez l'*Histoire de la Physique expérimentale, dans le Spectacle de la Nature, t. 4. part. 2. Entr. 2.*

(*b*) *Oceani finem juxtà solemque cadentem,*
Ultimus Æthiopum locus est, ubi maximus Atlas
Axem humero torquet stellis ardentibus aptum.
Æneid. 4.

. . . . Latera ardua cernit
Atlantis duri, cœlum qui vertice fulcit:
Atlantis cinctum assidue cui nubibus atris
Piniferum caput, & vento pulsatur & imbri.
Nix humeros infusa tegit. Tum flumina mento
Præcipitant senis, & glacie riget horrida barba.
Ibid.

tant une sphère céleste. Atlas humanisé, devint le pere des Hyades & des Pleïades. Orion qui se léve immédiatement après elles, passa aisément dans l'imagination des fabulistes pour un libertin qui ne cesse de les poursuivre.

Les poursuites d'Orion.

Le jardin des Hespérides.

Parmi les autres fables que les voyageurs Phéniciens avoient tout le loisir d'imaginer dans leurs courses, ou de conter à leur retour, les deux plus belles, sans doute, sont celles du jardin des Hespérides, & celle d'Atlas soulagé par Hercule du fardeau du globe céleste. Quel peut-être l'origine de la première ? Trois nymphes placées autour d'un arbre qui produit des pommes d'or, & maîtresses de disposer de ce merveilleux fruit ; un dragon qui veille pour en empêcher l'usage & l'accès à tout autre ; une chévre sauvage qui broute au pié de l'arbre ; ou enfin au lieu de la chévre, une corne d'abondance placée, soit au pié de l'arbre, soit dans la main d'une des trois nymphes : voilà la représentation du jardin des Hesperides.

Cette peinture fabuleuse en apparence, n'est que l'ancien symbole des richesses de Tarsis. Les trois nymphes paroissent être les trois Isis, ou les annonces des trois mois, où il faisoit bon s'embarquer pour le commerce de l'Hesperie ou de

l'Eſpagne. Les pommes d'or ſont les oranges, les citrons, ou plûtôt encore les riches métaux, & les commodités de toute eſpéce que les Phéniciens tiroient ſans fin de ces provinces Occidentales*. Le ſerpent eſt le ſymbole de la vie, & des ſecours qui leur revenoient du voyage de la Bétique. Le capricorne ou la corne de chévre marquoit le tems du départ pour la fin de l'automne, quand ils prenoient par la Mer Rouge : ce qu'ils faiſoient ſouvent pour commercer à profit le long des côtes d'Afrique, où les échanges avec des barbares, dépourvus de tout, étoient infiniment avantageux. En plaçant ainſi leur départ dans le tems que les pluyes ſont affreuſes vers le tropique méridional où eſt alors le ſoleil, ils y arrivoient dans la belle ſaiſon, & adouciſſoient par cette prudence les incommodités de la route.

LA THÉOGONIE.

* *V. Diod. & Strabon, ou le Spectacle de la Nature t. 4. part. 2. Ent. 2.*

Atlas déchargé.

Quant à la fable d'Hercule qui ſoulage Atlas ; ſi nous connoiſſons Atlas & Hercule, nous n'aurons plus de peine à entendre la décharge du fardeau de l'un ſur les épaules de l'autre. Atlas ſignifie l'*étude pénible*, ou les leçons d'aſtronomie que donnoient les prêtres. Hercule veut dire *la jeuneſſe armée* en courſe. C'eſt le nom que conſerva cette jeuneſſe de Sidon qui alla s'établir à Cadix. Ce

LE CIEL POETIQUE. nom y fut pris par la ſuite pour celui d'un héros, fondateur de la colonie. Les jeunes Phéniciens qui firent cet établiſſement, ſi éloigné de leur patrie, furent contraints d'étudier eux-mêmes l'ordre du ciel pour régler leur route: & ſouvent faute de prêtres & de leçons, *Hercule* ſe chargeoit des fonctions d'Atlas, & prenoit le fardeau ſur ſes propres épaules.

XXIII.

Eros, l'Amour, & l'Hymenée.

Perſonne n'ignore que c'étoit un uſage univerſel dans l'antiquité d'aller, le jour des nôces audevant de l'époux, & de l'épouſe, avec des lampes & des flambeaux. Les amis de l'époux portoient une torche de bois réſineux: les jeunes filles amies de l'épouſe portoient une lampe. Il n'y a perſonne qui n'ait lû & admiré la raviſſante deſcription que l'Evangile fait de la marche des dernières, & il eſt inutile de rien citer de plus. Chacun attendoit le moment auquel l'époux ſeroit prêt pour aller chercher l'épouſe chez ſes parens, & pour l'amener chez lui avec tous ceux & celles qui devoient l'accompagner, & être admis dans la ſale du feſtin. Dès qu'il paroiſſoit, les deux chœurs de jeunes gens

LA THÉOGONIE.

s'écrioient en prenant leurs lampes : *voilà la fête, voilà l'époux.* De même qu'on annonçoit une pompe funébre en mettant ſur la porte de la maiſon du mort une parure lugubre, & très-probablement un chien à trois têtes, pour marquer les trois adieux des amis ; on annonçoit le jour des nôces en ornant de fleurs & de feuillages, la porte de l'époux & de l'épouſe, & en y mettant la figure d'un jeune homme portant une lampe ou une torche, à côté de laquelle étoit une Iſis marquant le jour de la lune auquel la cérémonie étoit fixée. Ce jeune homme portoit le nom d'Hyménée, qui ſignifie *voilà la fête* (a), *voilà l'époux qui vient.*

Ceci ne paroît d'abord qu'une conjecture. Mais remarquons que l'uſage des annonces gayes ou lugubres par la diverſe parure des portes a paſſé de la plus haute antiquité juſqu'à nous. Les niches deſtinées à recevoir certains ſymboles où les marques d'une fête, ſoit au coin des carrefours, ſoit au deſſus des portes des particuliers, ont été appliqués parmi nous à un autre uſage : mais on les retrouve encore. Nous avons encore retenu quel-

(a) De הוא *hu, ipſe eſt, ecce* ; & de מנה *menéh, feſtum, ſacrificium.* הואמנה *hu-menéh, ipſum eſt feſtum. Feſtivitas inſtat. Ecce ſponſus venit.*

ques restes de la même coûtume qu'avoient les anciens (a) de mettre des couronnes & des feuillages sur la porte des maisons où l'on étoit dans la joye, & de varier ces couronnes à la naissance d'un enfant mâle ou d'une fille; d'en mettre d'autres pour annoncer un mariage ou d'autres fêtes. C'étoit en particulier la coûtume des Egyptiens de mettre au haut de leur porte la figure & les feuillages propres de la fête à laquelle ils prenoient part: & nous verrons dans l'article des animaux, honorés en Egypte, que la veille ou le soir du jour auquel les Egyptiens célébroient la fête du bélier, & mettoient sur leurs portes des feuillages & des fleurs, les Hébreux teignirent le haut de leur porte du sang de l'animal que l'Egypte adoroit.

Sachant, comme nous le savons, que les dieux n'étoient originairement que des signes, nous pouvons sans hésiter ramener l'Hymen avec sa lampe ou son flambeau à une affiche toute simple de la cérémonie, ou de la pompe nuptiale, à laquelle les parens & amis étoient invités. L'Isis étant devenue dans l'opinion des peuples une déesse puissante, & la mere des plaisirs, l'enfant qui l'accompagnoit partagea

(a) Voyez *Meursii Græcia feriata*, au mot *Amphidromia*; & *Athenée* au mot *corona*.

les honneurs de la divinité, & donna lieu aux plus belles histoires. On lui prêta des fonctions conformes aux inclinations de la mere. On le nomma en conséquence Eros ou l'amour. Il est croyable que pour ne point multiplier inutilement les figures, on se contentoit de mettre dans les affiches un flambeau nuptial à côté des Horus qui étoient propres à chaque saison. Horus prenoit alors le nom d'Eros ou d'Hymenée. De cette sorte l'amour paroissoit tantôt avec les aîles du vent Etésien, tantôt avec la massue d'Hercule, quelquefois armé de l'arc & des fléches d'Apollon ou du sagittaire, ou bien assis sur un lion, ou conduisant un taureau, un bélier, une chévre, ou deux poissons. Ces figures donnèrent lieu à autant d'histoires. L'empire d'Eros embrassa le ciel & la terre. Qui pouvoit douter après cela qu'il ne régnât jusqu'au fond de l'humide élément. Les marques des travaux de chaque saison, jointes au flambeau nuptial passèrent pour les monumens de ses victoires. Il avoit desarmé tous les dieux, & leurs attributs dans ses mains devinrent la matière du badinage des poëtes, puis des profondes réfléxions des philosophes, mille fois plus ridicules là-dessus que les poëtes.

LA THÉOGONIE.

LE CIEL POETIQUE. Cette coûtume de tranſporter des figures ſymboliques, & de les placer ſur les portes, & dans les lieux où ſe devoient célébrer certaines fêtes, a fait regarder par la ſuite l'arrivée des figures portatives comme une viſite des dieux. De-là les invitations à Céres de viſiter la grange; à Pan de venir jetter un regard favorable ſur les petits des troupeaux, ou de s'en aller ſans leur nuire; à Vénus & au jeune porte-flambeau qui l'accompagne, de ſe tranſporter dans telle ou telle maiſon.

O Venus regina . . . .
. . . . vocantis
Thure te multo Glyceræ decoram
Transfer in ædem.
Fervidus tecum puer.

XXIV.

Protée.

Selon la fable, Protée étoit le nourricier des phoques ou des chevaux marins qui tirent le char de Neptune. Il en faiſoit le dénombrement auprès de l'île du Phare: il leur donnoit à toutes également à repaître: & quand on l'abordoit, il ſe changeoit en homme, en femme, en brébis, en cheval, en liqueur, & en telle figure qu'il lui plaiſoit.

Selon la vérité, Protée étoit l'annonce

de l'échange des fruits de l'Egypte contre des esclaves, des troupeaux, des métaux, du vin, & autres marchandises que les vaisseaux Phéniciens apportoient dans l'île du Phare, l'unique port d'Egypte qui fût alors bien accessible. Ces vaisseaux prenoient là leur provision de blé, de lin, & de toutes les productions de l'Egypte. Nous avons déja vû que le retour annuel de ces vaisseaux aux extrémités de l'Egypte, étoit annoncé par un Osiris qu'on nommoit Neptune. Depuis l'introduction de l'idolâtrie, les Egyptiens qui haïssoient la mer, n'honorèrent point Neptune : mais ils conservèrent son nom qui signifie *l'arrivée de la flotte*, & le donnèrent aux extrémités de l'Egypte, ou au bord de la mer. C'est Plutarque qui nous le rapporte. Protée allant aux extrémités de l'Egypte, & vers le Phare, compter les coursiers marins, & les pourvoir de tout, ne peut être que la vente qu'on alloit faire au Phare des denrées de l'Egypte à l'arrivée des barques Phéniciennes. Le nom de Protée le confirme. Il ne signifie autre chose que *l'abondance des fruits*, ou *les productions* de la terre (a).

LA THEOGONIE.

(a) De פרה *parah*, *pario*; & de פרי *peri*, *fructus*, vient פרת *poret*, *partus*, *fœcunditas*, *copia fructuum*. Genes. 49 : 22.

LE CIEL POETIQUE. Le nom de Poret ou Protée a produit évidemment ceux de *port* & de *porter* : parce que ce ſont les fruits de la terre qui ont été le premier objèt des tranſports d'une côte à l'autre. Et ſi l'on a feint que Protée en arrivant au port du Phare, faiſoit le dénombrement des phoques, puis prenoit diverſes figures ; c'eſt parce que l'on venoit à bord de toutes les barques apporter les proviſions néceſſaires à l'équipage, & faire les échanges des marchandiſes, en quoi conſiſtoit le commerce des anciens. On peut croire auſſi que cette fable eut ſon fondement dans la figure, tantôt d'un eſclave, tantôt d'un cheval, d'un tonneau, ou de telle autre, qui étant miſe dans les aſſemblées Egyptiennes, annonçoit ce que la flotte apportoit de conſidérable ; & qui par cette raiſon, étoit appellée Protée, ou l'échange des fruits de la terre.

XXV.

La canicule, Toth, Annubis, Mercure.

Voilà un aſſez grand nombre d'hommes, & de femmes fort célébres que nous avons, ce me ſemble, acquis le droit de rayer dans l'hiſtoire. Il n'en faut plus chercher ni le pays, ni la datte, ni la généa-



1, 2, Le Lever de la Canicule. 3, L'ouverture de l'Année.
4, L'ouverture des échanges. ou des ventes de betail concourant anciennement avec l'ouverture de l'Année.

logie, puisque nous avons prouvé qu'ils ne sont tous rien de plus que l'Osiris, l'Isis, & l'Horus Egyptiens; c'est-à-dire, les trois principales clés de l'écriture ancienne, ou les symboles de l'année solaire, de l'année civile, & de l'année rustique. LA THÉOGONIE.

Nous connoissons une quatrième clé qui est le Toth, ou Taaut, c'est-à-dire, le chien. De là sont encore sortis quantité de rois & de dieux, dont nous allons démêler, en peu de mots, les noms, les rangs, & les occupations.

Je ne répéterai plus pourquoi les Egyptiens donnoient à la brillante étoile, dont le lever les avertissoit des approches du débordement, le nom de Toth, ou Taaut qui dans leur langue, vouloit dire chien, & qui est encore celui que la Vénerie conserve pour animer ou pour rappeller les chiens. Tayaut.

Les Egyptiens des tems postérieurs ne manquèrent pas d'en faire un de leurs rois qui avoit été transporté dans ce bel astre. Ils le font fils de Ménès, & petit fils d'Osiris. Ils lui attribuent l'invention des lettres symboliques. Ils en font le conseiller de Ménès, & disent qu'il l'aida à régler l'ordre de leurs fêtes. Mais cette belle histoire est uniquement fondée sur ce qu'on disoit anciennement en Egypte Athotes ou Taaut.

LE CIEL POETIQUE. que c'étoit Toth qui régloit les manes ; le renouvellement des indictions. Il ouvroit l'année en effêt, & c'étoit au lever de la canicule qu'on la commençoit. Le premier de leur mois en prit le nom de Thot. Ce n'est que par superstition que les Egyptiens s'abstinrent de compter éxactement l'année sacrée ou civile, lorsqu'ils eurent la connoissance qu'avec 365 jours, il y avoit encore un quart de jour à mettre pour exprimer l'entière révolution. Quatre quarts de jour négligés faisoient un jour au bout de quatre ans : & négligeant après les quatre ans d'intercaler un jour, ou de compter 366, au lieu de 365, leur année civile en commençoit un jour trop-tôt, & en rétrogradant, s'éloignoit de la valeur d'un jour entier du calcul de l'année naturelle. Elle s'en éloignoit de deux jours au bout de huit ans, & de trois après douze ans. Ainsi l'ouverture de l'année sacrée parcouroit successivement tous les jours de l'année dans la durée de 365 fois quatre ans qui font 1460 ans. Ils croyoient par là benir, & faire prospérer toutes les saisons, en les faisant jouir tour-à-tour de la fête d'Isis qui se célébroit conjointement avec celle de la canicule ; quoiqu'elle fût souvent fort éloignée du lever de cette

conſtellation : & c'eſt par un effèt de l'ancienne coûtume de célébrer la fête d'Iſis, ou le renouvellement de l'année au lever même de la canicule, qu'on ne manquoit pas en quelque ſaiſon que la fête arrivât, d'y faire paroître non-ſeulement la figure du chien, mais même des chiens vivans qui précédoient toûjours le char d'Iſis (*a*): circonſtance que je prie mon Lecteur de remarquer. Ils ſe plaiſoient ainſi dans les tems poſtérieurs à chercher en tout du merveilleux, ou du myſtérieux. Le calcul que nous venons de voir, & bien d'autres qu'ils tenoient des prêtres leurs devanciers, étoient des choſes extrèmement ſimples. Ils les prirent par la ſuite pour les différentes durées des rois qu'ils logeoient dans la canicule, & dans d'autres aſtres. L'un avoit vécu 1460 ans, un autre tant de milliers d'années. Les calculs aſtronomiques fondés ſur différentes ſuppoſitions & ſur différentes combinaiſons des aſtres, étoient une des principales occupations des prêtres. Ces calculs trouvés dans les régiſtres des ſavans les plus laborieux, paſsèrent pour être la durée de la vie terreſtre des dieux qu'on logeoit dans ces aſtres. Voilà réellement

LA THÉOGONIE.

(*a*) τοῖς ἰσίοις προπορεύεσθαι τὰς κύνας κατὰ τὴν πομπήν. *Diod. l.* 1.

LE CIEL POETIQUE. l'origine de cette antiquité de l'histoire des Egyptiens qu'on faisoit remonter si haut. Leurs anciens rois ne sont que les noms des astres, & la durée de leur vie n'est qu'une supputation du tems qu'il faut pour ramener une planéte au point du ciel d'où elle étoit partie. C'étoit abuser aussi grossièrement de leurs calculs astronomiques, que de leur écriture; & il est sensible après cela que si on retranche de la sagesse des Egyptiens un peu d'astronomie, de géométrie, & de grandeur de goût en fait d'architecture, toute leur sagesse tombe & dégénère en extravagance. Qu'on vienne après cela opposer à la nouveauté du monde, telle que la sainte Ecriture nous la représente, conformément à tous les monumens historiques qui sont sur la terre, cette longue suite de rois & d'années sans évenemens, sans monumens, & qui remontent par vingt & trente mille ans au-dessus de la chronologie de Moïse; on voit le cas qu'il faut faire de toute cette ancienne histoire d'Egypte. Elle est encore plus fausse que les fables des Grecs, où il y a, après tout, quelques personnages réels.

Le Phénix. A l'occasion de la rétrogradation de la fête d'Isis, & du retour de cette fête au vrai lever de la canicule après 1460

ans, n'oublions pas de remarquer qu'ils regardoient la 1461e année comme privilégiée, comme une année *d'abondance & de délices.* C'est parce que cet évènement si rare & si important, selon eux, concouroit avec le soufle désiré des vents Etésiens, qu'ils exprimoient le tout par un oiseau d'une singulière beauté qui se faisoit admirer parmi tous les autres, & qui arrivoit en Egypte après avoir passé 1461 ans * sans y paroître. Ils ajoûtoient que cet oiseau y venoit mourir sur l'autel du Soleil, & que de ses cendres il naissoit un vermisseau qui redonnoit la vie à un oiseau semblable au précédent. Ils lui donnoient le nom de Phénix, qui signifie ce qu'ils prétendoient être attaché au concours de l'ouverture de l'année & du vrai lever de la canicule, je veux dire *l'abondance la plus délicieuse* (a). Voilà donc encore une figure emblématique convertie en une fable : autant en faut-il dire de l'homme à tête de chien. LA THEOGONIE.

* Tacit. Annal. 6.

Que Taaut, le chien, ou l'aboyeur Anubis (b), car c'est toûjours la même chose, soit un personnage idéal, & un roi purement imaginaire, en voici une Anubis.

(a) פנך *phonek, delicatè nutriens.* Prov. 29: 21.

(b) הנבח *hannobeach.* Voyez Isai 56: 10. ἀστροκύων, *stella-canis.*

LE CIEL POETIQUE. Esculape.

preuve complette. Au lieu de l'appeller l'aboyeur, le moniteur, ou l'astre-chien, on l'appelloit encore Esculape (a), c'est-à-dire, *l'homme-chien*, parce qu'il réunissoit le corps d'un homme à la tête d'un chien. Cette figure symbolique de l'avertissement que donnoit le lever de la canicule, ayant sauvé la vie aux anciens habitans de l'Egypte, ils accompagnoient toûjours l'Anubis ou l'Esculape de la figure d'un serpent, c'est-à-dire, du symbole de la vie. De là vient qu'Anubis & Esculape passent pour inventeurs de la médecine, & les conservateurs de la vie.

Dans les catalogues des anciens rois d'Egypte tirés de Manéton, d'Eratostene, & du Syncelle, & recueillis avec soin dans la régle des tems de Marsham, on trouve l'invention d'écrire également attribuée à Thotes & à Esculape. Marsham s'en fâche, & il rectifie ces méprises du mieux qu'il peut, dans la persuasion où il est que Thotes & Esculape sont deux rois fort différens. Mais falloit-il traiter sérieusement une histoire où il est évident qu'on fait deux hommes l'un régnant à Thebes, l'autre à Memphis, de deux noms qui signifient tous deux la canicule, & qui n'ont jamais été donnés à homme qui ait vécu.

(a) איש כלב *esh caleph, vir canis.*

LA THÉOGONIE.

Camille, Janus, Hermes, & Mercure.

Là canicule nous a déja donné deux divinités, l'une résidante dans la belle étoile voisine du cancer, & fort occupée à faire croître & décroître le Nil; l'autre uniquement livrée à la médecine, & à la surintendance de la santé. Après Anubis & Esculape, voyons présentement éclore de la même figure le Camille des Etrusques, le Janus des Latins, l'Hermès des Grecs, & le Mercure des Phéniciens. Non-seulement l'observation de la canicule avoit mérité d'être designée par la figure du serpent, symbole de la vie qu'elle avoit assurée aux Egyptiens: mais comme elle leur avoit procuré l'abondance, ou plûtôt une surabondance de blé qui les mettoit en état d'aider les étrangers, & de s'enrichir par la vente de leurs provisions; la figure d'Anubis fut souvent accompagnée d'une bourse pleine, dont la vûe réjouissoit les peuples; ce qui lui valut le nouveau titre de Mercure, qui signifie *le négociant* ou *l'intrigant* (a).

(a) De רכל *racal*, *negociari*, *detrahere dolosè*, *latenter surripere*, vient מרכל *marcal* ou *marcor*; & מרכלת *marcolet*, *mercatura*. Ezech. 27: 24. *Dolus*, *detractio*. Levit. 19: 16. La réunion de ces sens a fait donner à Mercure le privilége de fourber aussi-bien que de commercer.

Callidum quidquid placuit jocoso
Condere furto. Carm. l. 1. od. 10.

Horace dans l'hymne si édifiante qu'il adresse à Mer-

Une nouvelle preuve que Mercure n'est que le symbole de la canicule, ou de l'avertissement de la retraite, & non un homme qui ait rien enseigné, ni inventé, c'est qu'on lui mettoit en main la marque de la crûe du Nil, & aux piés les aîles qui avertissoient de prévenir le débordement par une promte fuite.

La marque de la crûe étoit une perche croisée : cela est fort simple : & le serpent qu'on y entortilloit ne marquoit dans la main de cette figure que ce qu'il signifioit par-tout, la vie, la subsistance. Etant double il annonçoit une subsistance très-abondante, qui peut suffire aux Egyptiens & aux Etrangers. On terminoit ce bâton par deux petites aîles ; symbole du vent qui régloit la crûe des eaux. Toutes ces significations furent oubliées, & *le Moniteur* étant devenu dieu, comme les autres figures, on changea son nom d'Anubis l'aboyeur, en celui d'Hannabi l'orateur. Le bâton qui étoit dans sa main facilita cette métamorphose. On le prit pour la marque d'un conducteur, d'un interpréte, d'un ambassadeur. De-là les qualités de guide, d'intendant des routes, de porteur

cure n'a garde d'en faire un voleur : mais il tourne ses vols en plaisanteries. Le tout étoit pour réjouir la cour céleste.

de bonne nouvelle, & tant d'autres semblables qu'on donnoit à Mercure, & dont on trouve la collection dans l'histoire des dieux de Giraldi *. De-là l'usage de mettre les chemins sous sa protection, & de placer sa statue à l'entrée des grandes routes. Mais quelle est l'origine du nom de Caducée qu'on donne au bâton de Mercure ? LA THÉOGONIE.

* *Syntagm. 9.*

En Orient toute personne constituée en dignité portoit un sceptre (*a*), ou un bâton d'honneur, & quelquefois une lame

(*a*) La preuve de cette coûtume se trouve fréquemment dans l'Ecriture sainte. Lorsque la prophétesse Débora félicite dans son cantique les capitaines, ou les chefs de la demi-tribu de Manassé qui demeuroit au-delà du Jourdain, d'être venus au secours du peuple de Dieu contre l'ennemi ; elle nous les représente comme ayant en main leur bâton de commandement. Quand les Tribus murmurèrent de voir le sacerdoce demeurer dans la famille d'Aaron, les chefs des tribus reçurent ordre d'apporter leur sceptre au tabernacle. Celui de Lévi que portoit Aaron, se trouva fleuri le lendemain, & l'Ecriture remarque que les autres chefs reprirent chacun leur sceptre, ou leur bâton de commandement. Cette distinction étoit tellement affectée au chef de chaque grande famille, que dans la langue Orientale une tribu n'a point d'autre nom que celui du sceptre auquel elle est subordonnée. Ainsi les douze sceptres de Jacob, signifient les douze tribus des Israëlites ; & pour dire la tribu de Levi, ou la tribu de Juda, on ne pouvoit dire autrement que le sceptre de Lévi, le bâton de Juda. Ici mon Lecteur me pardonnera, je l'espère, une digression que je crois lui devoir être utile. C'est de lui faire observer, à l'occasion du bâton d'honneur, qu'on a entièrement obscurci la célèbre prophétie de Jacob, en prenant le sceptre dont il y est parlé pour un sceptre royal : au lieu qu'en jugeant du sceptre par celui qui le doit porter,

LE CIEL POETIQUE.

d'or sur le front, qu'on appelloit Cadosh ou Caducée, & qui signifioit *un homme saint* (a), pour avertir que celui qui portoit ce bâton, ou cette marque, étoit un homme public, qui devoit aller & venir en liberté, & dont la personne étoit inviolable. Telle est l'origine du nom qu'on donne à la baguette que porte Mercure. On a fait ainsi le guide des voyageurs,

c'est-à-dire, par le chef (*Dux*) de la tribu de Juda dont il est parlé aussitôt, on ne trouve plus de difficulté dans l'application de la prophétie. Il n'est promis qu'à la tribu de Juda de conserver ses chefs, & son bâton d'honneur, jusqu'à la venue du Messie. Les autres tribus pourront être dispersées, ou presque oubliées & perdues, comme les dix qui composeront le royaume d'Israël ; ou presque détruites comme celle de Benjamin. La seule tribu de Juda aura les assurances de conserver ses généalogies en bon ordre sous l'inspection de ses chefs, & sera toûjours distinctement connue, jusqu'à ce que le *Sauveur vienne & que les nations lui obéissent* : afin que par-là sa naissance soit constatée publiquement, & qu'on connoisse qu'il est fils de David, de Juda, de Jacob, d'Isaac, & d'Abraham. L'évènement a parfaitement répondu à la prophétie, & l'accomplissement est aussi simple que la promesse. Dès que les nations viennent au fils de Marie, & que le descendant de Juda leur a fait connoître le vrai Dieu, la tribu de Juda dès-lors a acquité sa destination. Aussi est-ce aussitôt après la conversion des Gentils au Christianisme que la tribu de Juda tombe en désolation. Elle est chassée de la terre promise, & dispersée partout. Les restes de cette tribu, qui avec ceux des autres doivent un jour reconnoître celui que leurs parens ont rejetté, sont aujourd'hui sans sceptre, sans chef, sans registre, & hors d'état de justifier la descendance du Messie qu'ils attendent, & de faire voir par des registres autentiques, qu'il est fils de David, de Jacob, & d'Abraham.

(a) קדוש *cadosh, sanctus, separatus.*

l'interpréte * & l'envoyé des dieux, d'une figure dont on savoit confusément que la fonction étoit d'avertir de se mettre en chemin. Ignorant entièrement le rapport qu'avoit cette longue mesure avec le Nil, on la convertit par-tout en un bâton d'ambassadeur, pour mettre quelque liaison entre la fonction de l'Envoyé & le bâton qu'il portoit.

LA THÉOGONIE.

* Ερμῆς.

Souvent au lieu de la mesure du Nil, on lui mettoit en main une clé, & on lui donnoit deux visages, l'un de jeune homme, l'autre de vieillard, en environnant le tout d'un serpent qui se mordoit la queue. Le serpent, symbole de la vie ou du tems, marque ici l'année qui forme un cercle perpétuel, & la révolution des astres qui reviennent au point du ciel d'où ils étoient partis un an auparavant. Notre portier, qui fait ici la clôture du vieil an, & l'ouverture du nouveau, n'est que la canicule dont le lever ou le dégagement hors des rayons du soleil marquoit la nouvelle année solaire. Je dis solaire, ou naturelle, parce que l'année sacrée, faute de compter & d'évaluer un quart de jour avec les 365 jours, commençoit plûtôt d'un jour entier au bout de quatre ans, de deux jours au bout de huit ans : & en continuant de même il arrivoit que le commencement

de l'année sacrée parcouroit toutes les saisons. Mais on y observoit toûjours la coûtume de faire précéder la pompe d'Isis, qui étoit la première fête de l'année, par le dieu Anubis qui étoit le *portier des fêtes*, ce qui fait voir que le tout étoit plus astronomique qu'historique. Voilà sans difficulté le Janus des Latins qui avoit les mêmes attributs avec le nom de *portier*. Son compagnon ordinaire, le bon roi Picus avec sa tête d'épervier, a l'air trop Egyptien pour douter un instant que l'Egypte, & non le Latium, n'ait été la patrie de l'un & de l'autre.

Janus.

Anubis étoit réellement, comme signe, la régle des fêtes, & l'*introducteur* de toutes les figures symboliques qu'on montroit successivement au peuple durant l'année. Devenu dieu il en fut fait l'inventeur & l'ordonateur. Or ces fêtes se nommoient les manes, parce que les figures qu'on y présentoit aux assistans étant originairement destinées à régler les travaux du peuple, se nommoient *les manes*, c'est-à-dire, *les réglemens*, *les signes*, *les enseignes*. On en fit là la plus belle fonction d'Anubis, & c'est relativement à cette opinion frivole que la pompe d'Isis, ou l'ouverture des fêtes annuelles, étoit précédée par un chien. Mais les néomé-

ries de chaque saison, & les fêtes particulières qui prévenoient ou suivoient chaque recolte ayant des noms propres qui les distinguoient, le nom général de *manes*, d'enseignes, ou d'images, demeura aux assemblées funébres, qui revenoient fréquemment ; & les noms de manes, d'images, de simulacres, & de morts se confondirent. Mercure qui *faisoit l'ouverture & la clôture* des manes (*a*), devint ainsi le conducteur des morts. Il conduisoit les ames la baguette haute. Roi ou berger, il falloit suivre la troupe : il leur ouvroit le triste séjour, le fermoit sans miséricorde, & tiroit la clé sans permettre à personne de sortir (*b*). C'est encore ce que les Phéniciens & les Arcadiens vouloient dire quand ils l'appelloient le Cyllénien (*c*). Ce mot signifioit la clôture, ou *celui qui termine* l'année, & qui *finit pour toûjours* la durée de la vie.

LA THEOGONIE.

La persuasion où l'on étoit qu'il avoit inventé la musique, la lyre, la lute, &

(*a*) ψυχοπομπός, *manium dux*, *ductor animarum*.

(*b*) *Tum virgam capit. Hâc animas ille evocat orco.* Æneid. 4. & Horat. Carm. l. 1. od. 10. & od. 24.

(*c*) כליון *cillaion*, *ultima consummatio*. Isai 10:22. Item, *clausura*, *coercitio*, de là *Cyllenius ales*, *Cyllenia proles*. Æneid 4.

Ερμῆς δὲ ψυχὰς Κυλλήνιος ἐξεκαλεῖτο.

Hermes Cyllenius animas evocabat. Odyss. ω.

LE CIEL POETIQUE.

tous les éxercices qui forment le corps (a), est fondée sur ce que toutes ces choses étant inséparablement unies aux anciennes fêtes, on l'en a cru l'ordonnateur & l'inventeur comme des fêtes mêmes. En ouvrant les fêtes, il en introduisoit toutes les suites.

Quant à la généalogie de Mercure, elle confirme tout ce que nous avons dit. Il est fils de la belle Maïa, & petit fils d'Atlas. Maïa est la Pleiade ou le peloton d'étoiles connu du peuple même, & placé au dos du taureau. Les Orientaux les nommoient Mæah (b), c'est-à-dire, *la centaine, la multitude*. Les Grecs tantôt leur conservoient leur premier nom, & les nommoient Maïa ; tantôt traduisoient ce mot par ceux de Pleiades & de Pleione qui signifient de même *la multitude*. Ces étoiles si remarquables étant des plus propres à régler l'étude du ciel, & les premières qui attirassent les yeux avant le lever de la canicule dont elles devenoient ainsi le signe avantcoureur, étoient avec les Hyades les premieres qu'on prenoit soin de faire connoître aux jeunes éléves des prêtres Egyptiens, dans la sphère d'Atlas. Ce

(a) *Qui feros cultus hominum recentum*
Voce formasti catus, & decora
More Palaestra. Horat. idid.

(b) מאה *maa.*

symbole

symbole devenu dieu, on historia comme lui toutes ses leçons. Les étoiles qui servoient de régle pour connoître les autres, devinrent les filles chéries du docteur Atlas. Maïa se dégageoit alors des rayons du soleil lorsqu'il étoit dans les gémeaux, c'est-à-dire, au mois de May, auquel elle paroît avoir donné son nom. La plus belle étoile qui s'en dégage un mois après, ou un peu plus, est la canicule, ou l'Anubis, dont il leur plut de dire que Maïa étoit la mere, parce que l'étoile d'Anubis lui succédoit la première.

LA THÉOGONIE.

Pourrions-nous pour achever ce qui regarde Mercure, rendre encore raison de l'usage où étoient les anciens de placer communément un coq & un bouc sauvage à côté de Mercure, sur-tout quand ils lui mettoient en main une bourse pleine. Il est indubitable à la vérité, qu'ils arrangeoient ces piéces selon les idées vaines de leur mythologie, & rapportoient le tout aux ridicules histoires qu'ils attribuoient à Mercure. Mais ce que nous cherchons ici est autre chose. Ces figures étoient antérieures à la mythologie, & c'est à la premiere signification des symboles que nous voudrions parvenir.

La canicule se levoit tantôt à l'entrée de la nuit, tantôt au cœur de la nuit, tan-

tôt avant le lever de l'aurore. Ces différences pouvoient aider à fixer l'ordre de l'année, & avoient une marque particulière. Le lever de la canicule avant l'aurore étant la plus importante de toutes les obſervations pour l'Egypte, avoit à plus forte raiſon ſon caractère abrégé, & diſtinctif, ſavoir un coq à côté d'Anubis. Le ſymbole des richeſſes qu'il procure à l'Egypte, c'eſt-à-dire, la bourſe pleine qu'on lui mèt à la main, eſt ſouvent accompagnée dans les monumens d'une tête de capricorne; ce qui annonçoit fort ſimplement l'échéançe des payemens après toutes les recoltes, & après la vente des biens recueillis, c'eſt-à-dire, à l'entrée du ſoleil ſous le capricorne, ou au mois de Décembre. Lorſqu'Anubis, d'affiche qu'il étoit, fût devenu le dieu du commerce & des intrigues, tous ces ſymboles ſi ſimples ſe changèrent en autant d'hiſtoires, de ſuperſtitions, ou d'allégories également miſérables.. On les trouve par-tout, voiez là deſſus, ſi vous en avez la patience, ou Noël le Comte, ou Cartari.

XXVI.

Dédale & Icare.

Lorſque les Egyptiens eurent converti en autant d'objets d'un culte abominable,

ces figures qu'ils n'entendoient plus, chaque canton eut la sienne par prédilection. Tel dieu guérissoit de telle maladie en tel endroit. Telle déesse un peu plus loin étoit de ressource pour tel autre besoin. Enfin toute l'Egypte se trouva pleine de Cérès, de Latones, de Minerves, de Cybéles, & de Dianes, qui toutes n'étoient que l'Isis, la clé des différentes fêtes. LA THÉOGONIE.

Toute l'Egypte se trouva pleine de patrones & de dieux tutélaires, commodes, affectionnés, & dont les fonctions ou les occupations étoient réglées par les besoins des habitans. Les symboles avoient subi le même sort en Phénicie & en Syrie. Toutes ces extravagances se répandirent avec les Phéniciens sur toutes les côtes de la Méditerranée, où elles passèrent pour autant de traits de l'histoire Nationale, & prirent encore des formes nouvelles selon le génie & le tour d'esprit des différens peuples. C'étoit, par exemple, la coûtume de dire en Egypte, soit par des figures symboliques, soit dans le langage familier, que quand la canicule ou Anubis se montroit avec de grandes aîles d'épervier, c'est-à-dire, avec un vent bien soûtenu, l'eau seroit *suffisamment haute*, & qu'Erigone se réjouiroit, ou que la moisson seroit abondante. Alors ils don-

noient à Anubis le nom de Dédale qui signifie *hauteur ſuffiſante* (*a*), ou ſuffiſance de profondeur. Mais ſi Anubis, ſi la canicule laiſſoit tomber ſes plumes, c'eſt-à-dire, ſi le vent Etéſien venoit à tomber ou à manquer au lever de la canicule ; ils donnoient alors à Anubis le nom de Mérat-icar (*b*), c'eſt-à-dire, *le déſeſpoir du laboureur, ou triſte nouvelle pour le laboureur*. Ils ajoûtoient qu'Erigone en étoit inconſolable, qu'elle mouroit de faim & perdoit toute eſpérance. Ces idées & ces images portées en Créte & en Attique, y prirent deux formes nouvelles, & devinrent la matière de deux hiſtoires.

En Créte, le Dédale ou l'Anubis dont le vol ſe ſoûtient, & le Mérat-icar ou l'Anubis dont les plumes tombent, devinrent le ſujèt de la merveilleuſe hiſtoire, ſelon laquelle Dédale ſe fit & à ſon fils Icare, des aîles qui ſauvèrent l'un & ne purent ſervir à l'autre. Si Dédale, dans la ſuite de la fable, ſe ſauve de Créte en Sicile ;

(*a*) De די *dai, ſufficientia, ſatis.* Levit. 5 : 7. & de דלה *dalah, attollere, exaltare.* Pſ. 30:2. Hébraic. ou de דל *dal, altitudo,* vient דידל *Daidal.* Δαίδαλος ou Δαίδαλος, *ſufficiens altitudo.*

(*b*) De מרה *marah, amertume, angoiſſe.* Ruth. 1:20. ou *deſeſpoir.* 2. Sam. 2 ; 26. & de איכר *Iccar, laboureur.* Jerem. 51 ; 23. & Iſai. 61 ; 6.

si Minos roi de Créte qui étoit, dit-on, offensé contre lui, le poursuit jusques dans cette île ; si pour ses menus plaisirs il s'amuse à bâtir en Sicile la belle ville de Minoa ; ce n'est pas qu'il puisse y avoir, ni là, ni ailleurs, aucuns monumens du passage de Minos qui n'est qu'un être de raison non plus que Dédale. Mais les mêmes noms & les mêmes symboles se retrouvant en Sicile & en Créte, on tâcha de lier le tout à l'aide de ces belles histoires qui ont fait long-tems l'amusement, & ensuite la grande science des Grecs. On connoissoit en Sicile comme en Créte, les manes ou les fêtes & les réglemens. On y tenoit les mêmes discours dans les fêtes sans en entendre le sens. C'étoit des formules de cérémonial & d'habitude. On donnoit aux nouvelles villes des noms tirés du culte public, ou des cérémonies qu'on avoit le plus à cœur : & ces noms se trouvant les mêmes en des lieux fort différens, on imagina des faits & des voyages d'une côte à l'autre, pour rapprocher & coudre par ces rapports, des choses entiérement indépendantes. LA THEOGONIE.

Dans l'Attique & dans les îles de l'Archipel, on connoissoit Icare : mais c'étoit sous des idées différentes de la créance de Créte. On se souvenoit dans ces îles

qu'Icare étoit un laboureur : on y avoit une idée confuse du rapport de *Mera* avec la *canicule*, quand les vents Etésiens n'en accompagnoient pas le lever, & de l'état déplorable où *la chûte d'Anubis jettoit Erigone ;* c'est-à-dire, de la perte de la moisson, quand le vent Etésien n'enfloit point le Nil dans les jours caniculaires. Mais n'entendant rien à toutes ces choses qui ne pouvoient être intelligibles qu'en Egypte, voici l'histoire qu'ils fabriquèrent en unissant toutes ces piéces tant bien que mal.

Icare, disoient-ils, étoit un laboureur qui avoit montré aux bergers de l'Attique la manière de semer, de planter la vigne, & de faire le vin. Ceux qui n'avoient pas encore bû de cette liqueur, voyant les autres faire des extravagances dans l'ivresse, tuèrent Icare, persuadés qu'il avoit empoisonné leurs amis. *Son chien Mera* vint en heurlant apprendre cette mort à Erigone fille d'Icare, qui se vit réduite à une extrème pauvreté, & en mourut de désespoir. *Mera* inconsolable, mourut à son tour auprès du corps d'Erigone. Mais Jupiter touché de leur sort, plaça le chien au ciel, où il est connu sous le nom de la canicule : il y logea aussi la jeune fille sous le nom de *la Vierge qui porte des*

épics, & son pere Icare sous le *nom de l'Arcture. Depuis la mort d'Icare, les vents Etésiens ne souffloient plus au lever de la canicule.* Mais après bien des sacrifices, les dieux accordèrent enfin le retour *des vents de Nord*, ou le soufle égal des vents Etésiens, pendant les quarante jours qui suivent le lever de la canicule, & qu'on nomme les jours caniculaires : ce qui ramena l'abondance. LA THÉOGONIE.

On me dira peut-être que cette histoire, malgré les idées fabuleuses qu'on y a mêlées aux objets qui intéressoient l'Egypte, confirme si nettement tout ce que j'ai avancé sur l'origine des dieux, qu'elle paroît faite exprès pour moi, & devient suspecte par l'abondance même de lumière qu'elle jette sur l'interprétation des figures Egyptiennes. Mais tous les traits que je viens de rapporter, se trouvent dans les recueils des mythologues les plus anciens (*a*).

(a) Voyez *Hygini fabula*, c. 130. & *Hygini astronomic. lib.* 2. *voce Arctophylax. Arati phænomena Germanico Cæsare interprete, voce canis.* Pour épargner au Lecteur la peine de chercher ces recueils, je me contenterai de citer ici le passage des astronomiques d'Hygin qui peut suffire. *Non nulli hoc dixerunt Icarium, Erigones patrem, cui propter justitiam & pietatem existimatur Liber Pater vinum & vitem & uvam tradidisse, ut ostenderet hominibus quomodo sereretur & quid ex eo nasceretur, & cum esset natum id, quomodo uti oporteret. Qui cum sevisset vitem & .... vinum accepisset, statim*

LE CIEL POETIQUE.

Par l'histoire de Dédale, & par celle de nos deux Icares, il est aisé de juger combien la fable est un fonds suspect, & quels mécomtes on peut faire en y cherchant de l'historique, puisque les personnes mêmes y sont aussi peu réelles que leurs avantures.

utres plenos in plaustrum imposuisse : hac re etiam Booten appellatum. Qui cum perambulans Atticorum fines Pastoribus ostenderet, Nonnulli eorum aviditate pleni, novo genere potius inducti somno consopiuntur. Atque ut alii aliam se in partem rejiciunt ut semi-mortua membra jactantes, alia ac decebat loquebantur ; reliqui eorum arbitrati venenum ab Icario datum pastoribus, in puteum dejecerunt. . . . At Erigone *Icarii filia permota desiderio parentis, cum eum non redire videret ac persequi eum conaretur,* canis *Icarii,* cui mera fuerat nomen *ululans redit ad Erigonem . . . . neque puella timida suspicari debebat nisi patrem interfectum qui tot dies ac men et abesset . . . . quod filia simul ac vidit, desperata spe, solitudine* ac pauperie oppressa . . . . *suspendio mortem sibi conscivit. Cui mortua canis spiritu suo parentavit . . . quorum casum Jupiter miseratus, in astris corpora eorum deformavit. Itaque complures Icarium* Booten. *Erigonem* Virginem *nominaverunt. Canem autem sua appellatione & specie* caniculam *dixerunt.* Hygin rapporte ensuite les malheurs arrivés aux Athéniens en punition du meurtre d'Icare, & l'établissement des sacrifices expiatoires, où l'on représentoit le triste accident & la mendicité d'Erigone, allant de côté & d'autre avec le chien Mera rechercher son pere. Il ajoûte : *Praterea* canicula exoriens *astu eorum loca & agros fructibus orbabat . . . . quorum rex Aristeus, Apollinis, & Cyrenes filius . . . . petit à parente quo pacto calamitate civitatem posset liberare. Quem Deus jubet multis hostiis expiare Icarii mortem & ab Jove petere ut quo* tempore canicula exoriretur, dies quadraginta ventum daret, *qui astum canicula moderaretur. Quòd jussum Aristeus confecit & à Jove impetravit* ut Etesiæ flarent. On trouve le même conte dans les Dionysiaques de Nonnus.

On a cependant quelque peine à s'accommoder de cette pensée, que Dédale ne soit qu'une emblême Egyptienne convertie, comme bien d'autres, en un personnage à évènemens extraordinaires. Au travers des fables & du merveilleux dont les Phéniciens & les Grecs étoient si avides, ne retrouve-t-on pas l'historique ? Tous les anciens conviennent que Dédale étoit un architecte industrieux. On lui fait l'honneur de l'invention du compas & de l'équerre. On ajoûte que c'est à lui qu'on est redevable de la statuaire, & même on caractérise la nature des progrès que ce bel art commença à faire sous lui par des circonstances qui rendent la chose extrémément croyable. *Jusqu'à Dédale*, selon que le rapporte Diodore de Sicile (*a*), « les statues avoient les yeux fermés, & les « mains collées sur les côtés. Mais Dédale « apprit à leur donner des yeux ouverts, à « en tenir les jambes séparées, & à détacher « les mains du corps. Ce qui le fit admirer «

LA THEOGONIE.

(*a*) Οἱ πρὸ τούτου τεχνῖται κατεσκεύαζον τὰ ἀγάλματα τοῖς μὲν ὄμμασι μεμυκότα (nictitantes), τὰς δὲ χεῖρας ἔχοντα καθειμένας, καὶ ταῖς πλευραῖς κεκολλημένας. πρῶτος δὲ (Δαίδαλος) ὀμματώσας, (oculis statuas instruens) καὶ διαβεβηκότα τὰ σκέλη ποιήσας, ἔτι δὲ καὶ χεῖρας διατεταμένας ποιῶν εἰκότως ἐθαυμάζετο παρὰ τοῖς ἀνθρώποις. *Diod. Sicul. biblioth. l. 4.*

par tout. Quantité d'autres auteurs attestent l'ancien usage de tenir les piés des statues embarassés, ou même confondus & réunis en un. Ces commencemens grossiérs perfectionnés par Dédale, sont en quelque sorte avérés par plusieurs statues antiques. On peut citer pour exemple, celle de Ménophis ou Memnon qui rendoit un son très-sensible, au lever du soleil, & une foule d'autres qui se trouvent par-tout, dont les piés & les mains sont en effet engagés & collés comme en une masse informe; ce qui semble justifier l'histoire de ce statuaire.

Voilà ce qu'on peut dire de plus vraisemblable pour réaliser l'histoire de Dédale. Malheureusement & l'histoire & les statues qui ont les piés collés, deviennent la preuve de l'origine que je donne à Dédale. Le compas & l'équèrre dont on le fait inventeur, ne sont que le compas & la fausse équèrre qu'on mettoit à la main d'Anubis ou d'Horus pour avertir les laboureurs quand les vents avoient été bons au lever de la canicule, de se tenir prêts à mesurer leurs terres, à prendre des angles pour les reconnoître, & à semer aussi tôt l'arpentage fini. On le fit ainsi l'inventeur des instrumens symboliques qu'on lui voyoit en main. Les statues dont les mains



1. Horus emmailloté et portant La girouette à tête de Huppe l'Equerre, et le Clairon, toutes annonces de la retraite des eaux et de l'Arpentage qui la Suivoit. 2. La Harpye ou la Néoménie concourant avec le retour des insectes destruc·

& les piés sont souvent emmaillottés, & qui se trouvent par-tout dans les cabinèts des curieux,ne sont que les statues d'Osiris, d'Isis, & d'Horus, telles qu'on les montroit au peuple dans le tems du débordement. Alors il n'y avoit rien à faire: l'inaction étoit universelle. La cessation des travaux rustiques ne pouvoit être mieux marquée que par un Horus emmaillotté, ou privé de l'usage de ses piés par le débordement; & n'employant ses bras qu'à montrer la mesure de l'eau, un instrument pour prendre le vent, un autre pour prendre des angles, & un cornèt pour annoncer l'arpentage général. Il est bon d'observer que cette figure étant sans piés & sans appui, avoit toûjours à son dos un crochèt pour la suspendre, & pour la tenir ferme au milieu de l'assemblée. Ce crochèt avec son bouton tantôt arrondi, tantôt allongé en pointe, a paru au divin Platon une portion de cercle accompagnée d'un trigone pour signifier la production du monde matériel, comme un écoulement de la Sagesse divine qui est le trigone archétype. Ces grandes idées ont pu venir avec le tems. Mais nous en sommes ici au premier usage du crochèt.

LA THE'OGONIE.

Notre Horus immobile & sans piés, étoit l'enseigne naturelle de l'inaction où

LE CIEL POETIQUE.

l'on demeuroit en Egypte, depuis le lever d'Anubis, jusqu'au tems de l'arpentage. Et cette inaction devoit être la même le reste de l'année, si la crûe des eaux n'étoit pas venue à *une hauteur suffisante*. Mais après le vol de *Dédale*, c'est-à dire, après qu'Anubis, par le soufle des vents Etésiens, continués un bon nombre de jours, avoit procuré une *profondeur d'eau convenable*, on présentoit les statues d'Isis & d'Horus sous une forme plus dégagée. Le laboureur retrouvoit ses yeux, ses piés, & ses bras. Voilà donc l'origine de notre admirable statuaire. Il est vrai que par la suite, les Egyptiens n'entendant plus le sens de ces symboles, que l'ancien rituel faisoit reparoître dans leurs fêtes, ils y cherchèrent de grands mystères, & multiplièrent tout particulièrement ces figures emmaillottées qui avoient un air plus singulier que les autres : en sorte qu'on les trouve par-tout (*a*). Mais on voit par leur multitude même qu'elles sont des tems postérieurs, & elles ne justifient pas le moins du monde la réalité de l'histoire de Dédale. Quant aux idées que les Egyptiens attachoient à ces maillots, nous nous en mettons peu en peine.

(*a*) Voyez la *Table d'Isis*, & les *Recueils du Pere de Montfaucon*.

Ce sont toutes niaiseries qui avoient rapport aux histoires imaginaires de leurs dieux, ou à des allégories aussi imaginaires & aussi récentes. LA THÉOGONIE.

On se plaindroit, avec raison, de mon silence, si je négligeois de répondre à l'objection tirée de la célébre statue de Memnon ou de Ménophis, qui suivant le rapport de Philostrate, avoit les piés réunis en masse, & qui parloit ou résonoit au lever du soleil. Qui ne voit que c'est une statue d'Horus pris historiquement pour Ménès ou Ménof, le législateur de l'Egypte. Si l'on a dit que cette figure avoit une sympathie si grande avec le soleil, c'est parce qu'en effet Horus n'étoit destiné à autre chose, qu'à avertir les laboureurs de ce qu'ils avoient à faire chaque jour de l'année. Il n'avoit rien à leur dire pour la nuit. Ses leçons n'étoient que pour régler ce qu'il failloit faire selon la saison à chaque lever du soleil. On prit de-là occasion de dire d'abord en plaisantant, & par la suite fort sérieusement, que c'étoit une statue parlante, & que sa voix se faisoit entendre au lever du soleil.

XXVII.

Les Cabires de Samothrace,

Les trois principales figures du cérémonial Egyptien, furent portées à Bérite * en Phénicie, & de-là dans différentes îles de la Mer Egée (*a*). Le culte en devint célébre, sur-tout à Lemnos (*b*), & dans l'île de Samothrace (*c*) qui en est fort voisine. On les y nommoit les Cabires (*d*), c'est-à-dire, *les dieux puissants :* & leur nom de Cabires, qui est Phénicien, n'étoit pas moins en usage dans l'Egypte que dans la Phénicie même : ce qui montre perpétuellement le mélange des termes Phéniciens dans la langue Egyptienne, si le fond n'en est le même.

* V. Euseb. Prap. Evang. l. 1.

Les figures de ces dieux, étant originairement destinées à former certains sens par un assemblage de piéces qui ne se trouvent guères ensemble, ne pouvoient manquer d'avoir un air fort singulier, ou même ridicule, quand on n'en comprenoit pas la signification. Ces feuillages, ces cornes, ces aîles, & ces globes si ordi-

(*a*) Aujourd'hui *Archipel.*

(*b*) Aujourd'hui *Stalimène.*

(*c*) Aujourd hui *Samadrachi*, à l'entrée du détroit des Dardanelles.

(*d*) כבירים *Cabbirim, potentes.*

naires sur la tête d'Osiris, d'Isis, & d'Horus, devoient étonner ou faire rire ceux qui n'y étoient pas accoûtumés. Aussi Hérodote * remarque-t-il que les Cabires aussi bien que la figure éclopée de Vulcain, apprêtèrent fort à rire à Cambise, lorsqu'il entra dans leur temple, & dans celui du dieu forgeron.

LA THÉOGONIE.

* In Thalia num. 77.

Les principaux dieux de Samothrace & d'Imbro, qui en est voisine, étoient au nombre de trois, savoir Axieros, Axiocersa, & Axiocersos. M. Bochart après nous avoir très-bien expliqué l'origine de ces mots, a cru y voir, selon la pensée de quelques auteurs anciens, la déesse Cérès dans Axiéros, le dieu Pluton dans Axiokersos, & Proserpine dans Axiokersa. Mais tâchons d'y voir la vérité. Axieros (*a*) ou Assuerus, dont le nom signifie le modérateur de la terre, est le nom même d'Osiris. Axiokersos & Axiokersa, signifient également *le frein du ravage*, ou la régle du débordement, & conviennent dans le même sens, à un homme & à une femme. Peut-on méconnoître là les figures d'Osirs, d'Isis, & d'Horus, qui

(*a*) אחזי ארץ *Ochozi eres; Osiris, dominium terra.*

(*b*) אחזי קרץ *Ochozi keres*, ou *Axiokersos, dominium excidii, frenum diluvii.*

enſeignoient au peuple la manière de ſe précautionner contre les ravages de l'eau. Auſſi trouve-t-on ſouvent dans les auteurs que les Cabires étoient, Jupiter, Cérès, & Bacchus, ou Dionyſus le jeune.

Souvent ils en ajoûtent un quatrième qu'ils nomment tantôt Mercure, tantôt Cadmille, ou Caſmille, & Camille, qui, chez les Etruſques & au Latium, ſignifioit un miniſtre, ou un meſſager. C'eſt-à-dire, que nous retrouvons encore ici les quatre principales clés de l'ancienne écriture Egyptienne, changées, à cauſe de leur figure humaine, en autant de dieux *tutélaires & puiſſants.*

XXVIII.

Apollon, les Muſes, & les Graces.

Quelque variété que le caprice des particuliers, & la différence des goûts, ayent pu introduire dans le cérémonial Egyptien, & dans les ſignes qui ſervoient à annoncer tout ce qui intéreſſoit le public, on retrouve par-tout le même fond, parce que les beſoins étoient les mêmes, & que les pratiques étoient fondées ſus ces beſoins. Depuis que le ſens de ces ſignes eût été perverti, juſqu'à changer les figures ſignificatives en autant de dieux qui

n'étoient occupés que de pourvoir aux besoins des Egyptiens, ou de leur annoncer ce qui les intéressoit; chaque canton honoroit d'un culte spécial l'une ou l'autre de ces figures. Certaines villes au contraire affectoient de les réunir presque toutes. On honoroit, par exemple, en certains lieux, l'Horus-Apollon, qui ayant mis bas ses fléches & prenant en main sa lyre, se délasse de ses travaux, & se félicite de n'avoir plus d'ennemi. Ce symbole si simple des fêtes & du repos, dont le travail jouit en Egypte durant les mois de Décembre, de Janvier, de Juillèt, Août, & Septembre, ayant été pris pour un dieu qui préside à l'harmonie; les autres figures qui l'accompagnoient pour signifier les diverses circonstances de chaque saison furent prises dans un sens conforme à l'idée qu'on s'étoit faite d'Apollon. Lès neuf Isis qui annonçoient les néoménies ou les premiers jours de chacun des neufs mois où l'Egypte est *délivrée* du débordement, portoient dans leurs mains des symboles particuliers ou convenables à chacun de ces mois; par exemple, un compas, une flûte, une trompette, un masque, ou tel autre attribut, pour annoncer la fête qui précédoit l'arpentage des terres inondées; celle où l'on sonnoit de

LE CIEL POETIQUE.

la trompette ou du cor pour aller à une expédition de guerre ou de chasse ; celle où l'on prenoit le masque pour représenter l'ancien état du genre humain ; ou quelque autre fête célébre. Toutes ces figures enseignoient réellement aux hommes ce qu'ils avoient à faire. On se souvenoit généralement que c'étoit là leurs fonctions. Mais devenues déesses, on s'imagina qu'elles présidoient à la musique, à la géométrie, à l'astronomie, à toutes les sciences. On les réunit en grand chœur au musicien Apollon : & au lieu de voir dans les instrumens qu'elles portoient, les caractères particuliers des fêtes ou des travaux de chaque mois, on crut y voir, & l'on aida à y mettre les marques spécifiques de tous les beaux arts. On les appelloit en Egypte les neuf Muses, c'est-à-dire, les neuf mois *sauvés des eaux*, ou *délivrés de l'inondation* : étymologie dont la justesse se trouve démontrée par le nom de Moïse ou de Mosé, qui signifie *sauvé des eaux*, *dégagé de l'eau* (a). Tel est le nom commun qu'on leur conserva. Mais les Grecs chez qui ce chœur de divinités savantes fut porté, leur donnèrent à

(a) *Exod.* 2 : 10. On voit encore ici la preuve du rapport de la langue Egyptienne & de celle des Phéniciens, quoique la diversité de la prononciation & d'autres altérations en fassent des langues différentes.

chacune un nom propre. Ces noms qui sont tirés de leur langue, conformément aux idées ridicules qu'ils avoient de ces figures, ne nous éclaircissent rien, & ne méritent point que nous nous arrêtions à les traduire. A côté des neuf Isis qui désignoient les neuf mois où l'on pouvoit aller, venir, & agir en liberté, paroissoient aussi les trois Isis qui annonçoient les trois mois pendant lesquels l'eau demeuroit sur les plaines, & empêchoit la libre communication d'une ville à l'autre. On les peignoit tantôt comme emmaillottées & ne pouvant faire usage ni de leurs piés, ni de leurs bras; tantôt moitié femme & moitié lézard, ou moitié poisson, parce qu'il falloit alors demeurer sur la terre au bord de l'eau. Enfin, & cette dernière forme fut plus du goût des Grecs, on les représentoit comme trois sœurs oisives, sans aucun attribut, & se tenant par la main, parce qu'elles désignoient l'inaction des trois mois de débordement qui se suivent sans interruption: & comme ces trois mois rompoient la communication ordinaire d'une ville à l'autre, dans un tems où l'on n'avoit pas encore élevé les magnifiques chaussées qu'on y a faites depuis, les trois Isis qui annonçoient les néoménies de ces mois d'une entière

LA THEOGONIE.

séparation, se nommoient *Chéritout* (*a*), c'est-à-dire, *le divorce*, le tems de *la séparation*. Ce mot avoit un rapport de son avec le mot *charites*, qui en Grec signifie tantôt *les actions de graces*, tantôt *les bienfaits* ou *des manières gracieuses*. Ce qui donna lieu aux poëtes Grecs d'imaginer que ces trois déesses présidoient à la reconnoissance ou aux agrémens extérieurs.

Quelque soin que les villes eussent pu apporter au mois de Juin pour se pourvoir de toutes les provisions nécessaires, elles ne pouvoient en bien des rencontres se passer du secours les unes des autres, & l'on avoit recours à la commodité des barques, & de la voile. La barque avec sa voile étoit désignée en Egypte & en Phénicie par la figure d'un coursier qui a des aîles. C'est pour cela que les peuples de Cadix, qui étoient originaires de Phénicie, donnoient anciennement le nom (*b*) de cheval à un vaisseau, soit grand, soit petit;

(*a*) De כרת *charat*, *abscindere*, vient כריתות *cheritout*; *repudium*, *scissio*, interruption du commerce. Voyez le mot *cheritout*. Isai 50 : 1. & Deut. 24 : 1.

(*b*) Γαδειριτῶν .... τοὺς μὲν ἐμπόρους μεγάλα στέλλειν πλοῖα τοὺς δὲ πένητας μικρὰ, ἃ καλεῖν ἵππους. *Gaditanorum mercatores ingentibus uti navibus, pauperes parvis; quas equos appellent.* Strabon, geograph. l. 2. p. 99. edit. Reg.

& que les pauvres comme les riches, en parlant de leurs barques, les appelloient leurs chevaux. Que peut donc signifier la figure de Pégase, ou d'un cheval aîlé qu'on mettoit à côté des trois Graces, & des neuf Muses ? Si ces déesses président à la reconnoissance & aux sciences; notre cheval aîlé devient inintelligible. Mais si nos Charites sont les trois mois de séparation, ou l'interruption de la libre communication d'une ville à l'autre, Pégase vient ici au secours: & si les neuf Muses sont les neuf figures qui annoncent ce qu'il faut faire durant les neuf mois où l'Egypte est délivrée de l'eau; la figure du cheval aîlé est alors le symbole de la navigation, & elle avertissoit de se pourvoir de la commodité d'une barque pour le tems de l'inondation. C'est pourquoi on donnoit à cette figure le nom de Pégase, qui signifie *la commodité d'un coursier* (a) : c'est-à-dire suivant le style du

(a) De פגע *péga, occursus, aditus*; & de סוס *sus, equus, navis*, vient פגעסוס *Pegasus, itus navicularum*. La tête d'un coursier placée sur les épaules d'Isis * avec un poisson dans une main, & une colombe dans l'autre, étoit visiblement l'annonce d'une fête qui ouvroit la navigation lorsque le soleil quittoit le signe des poissons, & ramenoit les zéphyrs, dont cette colombe marquoit la douceur. Les Athéniens avoient une ancienne sculpture où l'on voyoit Isis accompagnée d'un olivier, & Neptune accompagné d'un cheval. Ils bâti-

* *Pausan. in Arcadic.*

peuple Phénicien, attesté par Strabon, *la commodité de la navigation.*

Une colonie Egyptienne, ou Phénicienne, qui avoit toutes ces figures dans le cérémonial de sa religion, les transporta avec elle dans la Phocide aux environs du Parnasse & de Delphes. Elles n'y formoient plus de sens : elles n'avoient rapport à rien qui convînt au pays : cela est vrai. Mais il y avoit longtems qu'on les honoroit avec leur président comme des divinités bienfaisantes, & ç'en étoit assez pour perpétuer l'usage de ces figures, & des beaux contes qu'on avoit imaginés pour rendre raison de tout.

Il n'est pas inutile, pour appuyer ce qui vient d'être dit, de remarquer que dans les figures antiques on trouve souvent les trois Graces sous la conduite de Mercure, parce que le lever de la canicule est suivi en Egypte des trois mois d'inondation;

tent là-dessus la fable du démélé de Pallas-Athéné avec Neptune, pour savoir qui des deux seroit un plus beau présent à la nouvelle Ville, & mériteroit par-là de lui donner son nom : d'où il étoit arrivé que l'olivier étant plus utile que le cheval, la déesse étoit demeurée victorieuse. Mais le sens de cette sculpture étoit tout simple. Elle signifioit, ou les deux moyens que les Athéniens avoient pour subsister; savoir l'agriculture & la navigation : ou la préférence qu'ils devoient donner à l'agriculture sur la navigation. Deux ou trois traits de cette espéce peuvent éclaircir suffisamment toutes ces anciennes figures que Pausanias nous détaille, dans sa description de la Gréce, avec les fables qui en furent les suites.

& les neuf Muses sous la conduite d'Horus-Apollon, parce qu'Horus ou le travail mèt à profit les neuf mois suivans.

LA THÉOGONIE.

L'oracle de Delphes.

Mais pourquoi cet Apollon rendoit-il des oracles, & annonçoit-il l'avenir? C'étoit là sa première destination. Horus ne servoit qu'à apprendre par ses attributs ce qu'il falloit faire, & ce qu'il falloit attendre selon les vents & selon les années. On ne perdit jamais de vûe que ces figures servoient d'annonces & de régle pour guider le travail de l'homme. Mais quand on en eût fait des dieux; au lieu de les regarder comme des indications ou des signes commodes par lesquels des hommes pleins d'expérience régloient les travaux du peuple, & lui marquoient par avance ce qu'il y avoit à faire de mois en mois, ils s'imaginèrent que ces figures connoissoient l'avenir, & le leur annonçoient. Cette matière de la divination étant fort importante mérite un chapitre à part *.

* V. le tome suivant.

Les termes d'Hippocrène, d'Aganippé, de Castalie, de Parnasse, d'Hélicon, & autres semblables, n'ont rapport qu'aux particularités & aux agrémens de la Phocide: l'explication en seroit étrangère à mon sujèt.

XXIX.

Les furies, les Parques, les Harpyes.

La distribution que nous venons de voir des douze Isis en trois Charites, ou trois nymphes desœuvrées, qui sont conduites par Mercure, & neuf autres nymphes agissantes qui sont conduites par Horus, se trouve confirmée par une autre distribution, qui toute différente qu'elle est, a un rapport juste avec la précédente. C'est celle de trois Graces, de trois Furies, de trois Parques, & de trois Harpyes. Cette seconde douzaine de figures si étranges n'est encore que la suite des mois d'Egypte, caractérisés selon les saisons.

Les Charites sont, comme nous le venons de voir, les Isis ou les marques des mois de Juillet, Août, & Septembre.

Les Furies ou les Euménides avec leurs têtes environnées de serpens, & leur torche au poing, n'ont paru propres dans la Gréce qu'à tourmenter les impies dans le Tartare : & c'est l'emploi que les poëtes leur donnent, à moins qu'ils ne les en fassent sortir pour venir inspirer quelque mauvais coup, ou pour porter les peuples à la fureur.

Toutes ces fables sont fondées sur leur figure :



1. La Parque. ou l'annonce de la Tisseranderie. 2. La Sirène, ou l'annonce des mois d'inondation et de repos. 3, L'Eumenide. ou la furie, annonce du pressurage. 4, Les Serpens Symboles de Subsistance. 5, La torche Symbole d'un Sacrifice. 6, Les Cailles Symbole de Salut et d'abondance, ce qui acheve de fixer le sens de cette Figure.

LA THÉOGONIE.

figure : mais l'intention de l'instituteur est toute différente. Ces figures sont les mêmes que les gorgones ou la méduse, & ne signifioient rien autre chose que les trois lunes d'autonne qui sont comme les *nourices* de l'Egypte, tant par la bierre qu'on brassoit alors, que par le *pressurage* des raisins, des olives, & des pommes. On connoît la signification des Serpens. Les torches marquoient les provisions qu'on avertissoit de faire de bois résineux & autres, pour prévenir le retour du froid, & pour éclairer le travail des veilles. Quant aux noms des trois lunes de cette saison, ils avoient rapport aux boissons qu'elles donnent à l'Egypte. Le nom de *furies* (*a*) signifioit *les pressoirs*, & celui *d'eumenides* (*b*) signifioit *les nourices.*

Les Parques sont les trois lunes de Janvier, Février, & Mars : ce sont trois filandières en Egypte comme en Gréce. On leur mèt en main l'ensuble, la quenouille, le fuseau, des ciseaux, ou tels autres instrumens qui ont rapport à la fa-

(*a*) De פור *fur*, *torcular*. פורים *furim*, *torcularia*. D'où les Latins ont fait les furies.

(*b*) De אמן *aman*, *nutrire*. אמנות *omenoth*, *nutrices*. Voyez Ruth. 4 : 16. Les Grecs ont tiré de-là le mot Εὐμενίδες, *les Euménides*, *les bien intentionnées*. Ce qui ne quadre en rien avec les fonctions qu'ils leur prétent.

LE CIEL POÉTIQUE.

brique du fil ou de la toile, qui n'étoit jamais plus animée que dans ces trois mois; d'où vient qu'on leur donna le nom de *park*, lequel signifie *la toile*, ou un *rideau*, ou *la voile d'un vaisseau* (a).

Les Grecs ne comprenant rien au travail de ces trois prétendues déesses, leur attribuèrent la fonction de filer la vie des hommes, & de couper sans miséricorde, le fil de celui d'entre nous dont le billèt est tiré de l'urne fatale où nos noms sont jettés, & sans cesse agités. Il étoit difficile de rien imaginer de plus spirituel sur ce qu'on n'entendoit pas.

Les trois lunes d'Avril, de Mai, & de Juin, sur-tout les deux dernières, étant sujettes à des vents orageux qui renversoient quelquefois les plans d'oliviers, & à amener du fond de l'Afrique des sauterelles & des hannetons qui ravageoient & salliſſoient tout; les anciens Egyptiens donnèrent aux trois Isis qui annonçoient ces trois lunes, un visage feminin, avec un corps & des serres d'oiseaux carnaciers. Les oiseaux étoient la clé ordinaire de la signification des vents. Et le nom de Harpies qu'ils donnoient à ces vents, étoit sans mystére, comme tous les précédens : il

(a) פרך *park*, & פרכת *parokes*, *tela*, *velum*. Exod. 26 : 31.

signifioit *les sauterelles*,(a) ou *les insectes rongeurs* que ces vents faisoient éclore. LA THÉOGONIE.

XXX.

Bellérophon, Persée, Andromede.

Je ne doute point que mon lecteur ne soit un peu surpris de trouver les Harpies changées en insectes, de voir les Furies devenues les annonces du pressurage, & de rencontrer le symbole de la navigation sur les rochers du Parnasse : mais la singularité de l'emploi qu'on a fait des figures Egyptiennes, ne prouve pas que mon principe soit faussement appliqué. Elle montre seulement combien l'idolâtrie est absurde ; & que ces figures une fois tirées de leur première signification, conduisirent les hommes d'extravagances en extravagances.

Les fables de Bellérophon & de Persée, viennent naturellement à la suite de Pégase, puisqu'il a servi de monture à Bellérophon, pour aller attaquer l'épouvantable chimère ; & à Persée, pour voler au secours d'Andromède, exposée à être dévorée par un monstre.

Ces deux fables ne sont point comme

(a) De ערב *hareph* ou *harep*, que la Vulgate a rendu par *musca gravissima*, l'insecte le plus mal faisant. *Exod.* 8 : 24.

LE CIEL POETIQUE.

les précédentes, fondées sur des signes ou affiches converties en autant de dieux; mais sur certains tours du langage populaire, & sur les particularités de certaines contrées. Pour expliquer la chimére qui ravageoit la Lycie, & qui étoit composée d'une tête de lion, d'un corps de chévre sauvage, & d'une queue de serpent, M. Bochart a eu recours à divers passages de Plutarque [a], de Theodoret [b], & d'Eusébe [c], où il trouve que trois princes des Solymes, ou trois dieux malfaisants, désoloient le pays voisin du mont Taurus. Leurs noms qu'il trouve altérés & rapportés différemment, étant redressés dans un texte par le secours des deux autres, sont Arsale, Arius, & Trosibis. Arsale signifie une chévre sauvage, Arius un lion, & Rosibis la tête du serpent. Il croit que ce sont trois noms d'hommes qui ont donné lieu à imaginer le monstre qui prit le nom de Chimére (*a*), ou de chévre sauvage, parce qu'on lui donnoit pour corps celui de cet animal. Nous pouvons profiter de cette ouverture, sans rien changer dans le nom de Trosibis, dont M. Bochart retranche la premiére lettre. Nous pouvons faire du tout un usage fort différent du sien.

a *De Orac. Def.*
b *Lib. 3. Therapeut.*
c *Lib. 3. Prap. Ev.*

(*a*) χίμαιρα, *chévre sauvage.*

LA THÉOGONIE.

Trosibis (*a*) signifiant *la mauvaise qualité des nouritures*, ou le défaut de vivres, on voit aisément ce qui a donné lieu à la fable. La colonie établie en Lycie avoit pour ennemis des *chaleurs excessives*, ensuite *un froid rude*, causé par le voisinage du Taurus; enfin *de mauvaises nouritures*, & un besoin universel. Ils appelloient les chaleurs *le lion*: c'est le signe qui les caractérise. Ils appelloient l'hyver *la chimere*, ou le capricorne; c'est encore le signe propre à cette saison. Leur troisième ennemi Trosibis *la mauvaise nouriture*, signifiant aussi *la queue du serpent*, ils firent de toutes ces piéces un monstre composé d'une tête de lion, d'un corps de chévre, & d'une queue de serpent (*b*). Mais que ferons-nous de Bellérophon? Irons-nous chercher sa famille à Corinthe (*c*), & travaillerons-nous à fixer dans la période Julienne, la datte précise de ses avantures? Bellérophon & son cheval aîlé,

(*a*) De רזה *razah*; *emaciare*, *extenuare*, d'où vient חרזה *troza*, *macies*, *consumtio*, & *pars tenuissima*; & de הויא *hébi* ou *hévi*, *vita*, *victus*, serpens, anguilla, vient חרזהויא *trosevi* ou *trosibi*, qui signifie également *tenuitas victus*, défaut de vivres, ou *pars tenuissima serpentis*, la queue de l'anguille.

(*b*) πρόσθε λέων, ὄπιθεν δὲ δράκων, μέσση δὲ χίμαιρα. *Iliad. Z.*

(*c*) Voyez *Homére ibid.* & *Pausan. in Corinth.*

LE CIEL POETIQUE.

ne ſont qu'une barque, ou le ſecours de la navigation, qui apportoit à la colonie Lycienne des rafraîchiſſemens, des habits, & des nouritures ſaines. Bellérophon ſignifie, à la lettre, des *nouritures ſaines*, ou des *proviſions pour rétablir la ſanté des habitans* (a).

La fable de Perſée & d'Andromède, n'eſt, de même, qu'un langage populaire dont on a fait une fable. C'étoit un tour ordinaire de la langue Hébraïque & Phénicienne, de dire qu'une ville ou une contrée étoit fille des rochers, des déſerts, des fleuves, ou des montagnes qui l'environnoient, ou qu'elle renfermoit. C'eſt ainſi que Jéruſalem eſt ſouvent appellée *la fille de Sion*; c'eſt-à-dire, *la fille de la ſécheresse*, ou *la fille des collines ſtériles* qu'elle contenoit dans ſon enceinte. La Paleſtine propre, au rapport de Strabon (*b*), n'étoit qu'une *longue côte* maritime compoſée de rochers, & d'une plage ſabloneuſe. Elle étoit bordée de roches, ou de falaiſes eſcarpées, depuis Joppé ou Japha, preſque ſon unique port, juſqu'à

(*a*) De בליל *belil, pabulum*, nouriture ; & de רפואה *repoah*, *ſanatio*, rétabliſſement ; ou רפאן *rophen*, *ſanans* & *ſanitas*, vient בללרפאן *Bellerophon*, *pabulum ſanationis*.

(*b*) *Geogr. l. 18. p. 759. edit. Reg.*



Gaza. Le reste en retournant sur le bord de l'Arabie Petrée, jusqu'au lac Sirbonide, & au mont Cassius, n'étoit, selon le même Strabon, qu'un bord stérile & couvert de sable (*a*), où se terminoit l'inondation qui couvroit l'Egypte en venant mourir dans ces sables. De-là vient qu'on disoit de cette longue côte, qu'elle étoit fille de Céphée (*b*) & de Cassiobé (*c*). Chacun sait que Cépha signifie une pierre. Le mont Cassius, jusqu'au pié duquel s'étendoit l'inondation du Nil, un peu au-dessus de l'ancienne Peluse, ou de la moderne *Damiette*, a pris son nom d'un mot qui signifie *la borne* ou le terme de *cette inondation*. Et c'est parce que le lac Sirbonide qui en est voisin, demeuroit encore plein des restes de l'inondation, lorsque l'Egypte étoit à sec, qu'on a dit que Typhon alloit mourir dans ce lac. Il étoit même si plein de bitume & de matières huileuses ou combustibles, qu'on imagina que Jupiter y avoit percé Typhon d'un coup de foudre, ce qui avoit

LA THÉOGONIE.

(*a*) *Ἀπὸ Γάζης λυπρὰ πᾶσα καὶ ἀμμώδης. Ibid.*

(*b*) כיפא *cepha, petra.*

(*c*) De קצי *cassi, terminus*; & de אוב *ob, bestis*, pyton, ou débordement. קציאוב *cassiob, terminus pytonis.*

LE CIEL POETIQUE.

rempli de souffre tout ce grand marais. L'ancien nom de Typhon étoit *Ob*, enflûre, débordement : d'où vient que la côte sabloneuse, voisine du tombeau de Typhon & du mont Cassius, se nommoit Cassiobé, *le terme du débordement*. La côte entière qui s'étendoit depuis là, jusqu'au-dessus de Joppé, n'étoit qu'une *grande lisière* sans largeur. Or si on vouloit dire en Phénicien une longue côte, *une grande lisière*, on diroit Andromède (*a*). Pour justifier cette situation étroite des Philistins, on peut se rappeller que les Iduméens occupoient le Midi de ce pays ; & qu'après l'expulsion des Chananéens, les tribus de Juda, de Dan, & de Simeon, s'étendoient jusqu'aux portes des villes de Joppé, Azot, Ascalon, & Gaza, qui étoient voisines de la grande mer. Comment les Philistins pouvoient-ils donc tirer leur subsistance des sables du Midi, ou des roches de la côte de Joppé ? Ils étoient exposés au plus cruel de tous les ennemis, à la famine. La Palestine étoit perdue sans le secours des barques & des pilotes qui alloient chercher au Phare & à Saïs du blé, des olives, de l'huile, des légumes, & des provisions de toutes es-

(*a*) De אדר *adar*, grand ; & de מד *mad*, mesure, lisière, on a fait אדרמד *Adromad*, la longue côte.

péces. Nous avons vû qu'une barque se nommoit en langue vulgaire *un cheval*: nous pouvons ajoûter, sans crainte, qu'un pilote se nommoit *Persée* (*a*), c'est-à-dire, un coureur, *un cavalier*: & pour caractériser les lieux où les barques de Joppé alloient faire leurs provisions, les lieux qui étoient l'unique ressource assurée de la Palestine; on ne se contentoit pas d'y peindre la figure d'un cheval, comme Strabon nous apprend qu'on le faisoit sur la poupe des barques Phéniciennes (*b*). Mais avec le cheval aîlé, marque naturelle de la navigation, paroissoit un cavalier qui portoit le symbole particulier, & pour ainsi dire, les armes de la ville de Saïs: c'étoit *la méduse*, dont nous avons donné ailleurs l'explication. Je crois qu'à présent on entend ce que signifie Andromède fille de Céphée & de Cassiobé, exposée sur les roches de Joppé à un monstre cruel, & délivrée par un cavalier volant, à qui la déesse de Saïs avoit prêté l'horrible tête de Méduse pour pétrifier de peur tous ses ennemis. Quoique le merveilleux fût un peu outré dans cette

LA THÉOGONIE.

(*a*) פרש *parash* ou *peresh*, *eques*.

(*b*) Ἃ καλεῖν ἵππους ἀπὸ τῶν ἐν ταῖς πρῴραις ἐπισήμων. *Quas* (*naves*) *equos appellent à prora insignibus*. Ibid.

fable, on la prenoit pour une histoire très-réelle : & de peur qu'on n'en doutât (a), les habitans de Joppé montroient encore les anneaux & les restes des chaînes qui avoient servi à attacher l'infortunée Andromède pour contenter les nymphes de la mer auxquelles Cassiopée avoit osé se préférer.

XXXI.

Nyobée.

Nyobée, disent les poëtes, insulta Latone : mais Apollon l'en punit en perçant de ses flèches les quatorze enfans de cette femme trop glorieuse de sa fécondité. Elle en devint inconsolable, & les dieux par compassion la changèrent en rocher. Nous connoissons Latone *. Nyobée n'est pas plus difficile à reconnoître. Latone ou le lézard, signifie la retraite des Egyptiens sur les terrains élevés. Nyobée signifie le *séjour de l'ennemi* (b), ou du fleuve débordé sur la plaine. L'insulte que Nyobée fait à Latone, est la contrainte & la nécessité où elle mèt les Egyptiens de se sauver comme des animaux amphibies sur

* V. ci-dessus article 18.

(a) Voyez *Joseph. de Bell. Jud. lib.* 4. & *Plin. Hist. Nat. lib.* 5. *cap.* 13.

(b) De נוה *nuab*, *habitare*, séjourner ; & de אוב *ob*, *exundatio*, *tumor*, vient נואוב *Nyoba*, *mora exundationis*.

des terrasses environnées d'eaux. Les quatorze enfans de Nyobée sont les quatorze coudées qui marquent les crues du Nil *. Ces quatorze coudées se voient encore représentées par quatorze enfans disposés par étage sur les piés & sur les bras de la figure du Nil qu'on voit aux Tuileries. Horus-Apollon qui les tue à coup de fléches, est le travail qui devenoit victorieux de ces obstacles en semant paisiblement après la retraite des eaux, & n'ayant plus rien à faire sous le signe du sagittaire; n'ayant même à craindre après cela ni pluye, ni orage, jusqu'à la moisson qui se faisoit en Avril. Enfin Nyobée est changée en pierre. Voici l'équivoque. Le séjour de l'ennemi devient *le salut* de l'Egypte, *selav*. Mais le même mot déguisé par une legère altération en celui de *selaw* (a), signifie une pierre. Ne comprenant plus ce que c'étoit que la mere des quatorze enfans changée en salut, ou devenue le salut de l'Egypte, ils la changèrent en un rocher, & ses yeux en deux fontaines, qui continuent à répandre des larmes sur la mort de sa chere famille. Cela étoit bien plus touchant.

LA THE'OGONIE.

* Strabon, Geogr. l. 17.

(a) שלו *shélav*, *salus*. שלע *shélaw*, *silex*.

LE CIEL POETIQUE.

XXXII.

Les Argonautes.

Les habitans de la Colchide étoient une très-ancienne colonie d'Egypte. Presque tous les auteurs nous en assurent (*a*), & l'on en trouvoit la preuve, au rapport d'Hérodote *, dans divers traits d'une ressemblance qu'il étoit impossible de méconnoître. Ils étoient bazanés, & avoient les cheveux crépus comme les Egyptiens. Ils avoient conservé l'usage de la circoncision que les uns & les autres regardoient, non comme un acte de religion; mais, suivant le rapport d'Hérodote, comme utile à leur santé. Ils avoient apparemment admis parmi eux cette coûtume dès le tems de Joseph, & lorsque sa famille leur étoit agréable par le souvenir encore récent du salut dont l'Egypte lui étoit redevable. Les Colques parloient le même langage, & avoient les mêmes usages que les Egyptiens, & en particulier, ils s'appliquoient comme eux à travailler le lin. Strabon (*b*) rapporte les mêmes marques de l'origine qu'on leur attribue: & il ajoûte

* *In Euterp. num. 36.*

(*a*) *Herodot. lib. 2. Dionys. Perieget. vers. 689. Valer. Flacc. Argonaut. l. 5. v. 420.* &c.

(*b*) *Geogr. lib. 2. pag. 498. édit. Reg.*

un point que nous avons sur-tout interêt de remarquer, qui est que (*a*) leur pays produisoit abondamment du lin, du chanvre, de la cire, & de la poix; que la fabrique de leur lin (linourgia) étoit fameuse, & qu'on transportoit leurs toiles de tout côté. Personne n'ignore d'ailleurs que le Phasis qui traversoit la Colchide, entraînoit des paillettes d'or qu'on alloit recueillir sur ses bords avec des peaux de brebis ou des étoffes velues, comme il se pratique encore, parce que les paillettes s'embarassent dans les poils, & y demeurent. Il ne nous faut rien de plus que ce petit nombre de particularités propres à la Colchide, pour rendre raison de la célébre fable des Argonautes.

Puisque les Colques avoient les mêmes usages que les Egyptiens, ils annonçoient sans doute les ouvrages communs par des marques publiques, pour en fixer l'ouverture & la durée. Leur fleuve n'engraissoit pas les campagnes, comme le Nil faisoit en Egypte. Mais en certaines saisons, il amenoit sur ses bords des paillettes d'or, dont la cueillette enrichissoit les habitans, & contribuoit à leur *subsi-*

(*a*) Ἀγαθὴ δ᾽ ἐστὶν ἡ χώρα . . . . λίνον τε ποιεῖ πολὺ καὶ κάναβιν, καὶ κηρὸν, καὶ πίσσαν. ἡ δὲ λινουργία καὶ τεθρύλληται.

LE CIEL POETIQUE. *[sub]stance.* Quand le tems propre à faire cette recherche étoit venu, on avoit grand interêt de ne pas laisser emporter cette matière précieuse jusqu'à la mer : il falloit donc se disperser à propos sur les bords du Phasis, & se hâter d'étendre autour des rochers, sous les racines des grands arbres, & dans toutes les anses de la rivière, des peaux de brebis encore garnies de leur laine pour arrêter les paillettes. On annonçoit le moment de ce travail si important par un bouchon, une marque publique, un étendard : & cet étendart étoit une toison accompagnée d'un serpent. On montroit une toison : rien n'étoit plus naturel que ce signe en pareil cas. On la nommoit la toison d'or : chacun en voit la raison. On l'accompagnoit d'une figure de serpent, symbole ordinaire de tout ce qui contribuoit à la subsistance ou à la prospérite des habitans.

Quand la recherche de l'or étoit faite, & qu'il falloit rappeller le peuple à un travail plus nécessaire, tel qu'étoit celui de filer le lin, & de fabriquer des toiles, on changeoit d'affiche. L'Isis qui annonçoit une des dernieres néoménies d'autonne, avoit à côté d'elle l'insecte qui fabrique une toile : ou bien elle portoit dans ses mains une quenouille, ou

un fuseau, ou une navette, ou tel autre attribut, pour marquer tout ensemble la fête du nouveau mois, & le tems de *veiller*. Cette Isis se nommoit Argonetoun ou Aragnathené (*a*), *la fabrique du fil*, ou Argoni, & Argonioth, *le travail des navettes*(b). Le nom d'Aragnathené, & la vûe de l'araignée auprès de la prétendue déesse, donnèrent lieu à la fable du démêlé d'Athené ou Pallas avec Arachné, qui fut changée en araignée, pour avoir comparé son fil & sa toile aux ouvrages de Minerve. Quand les Grecs qui alloient faire emplette de cordes ou de toiles dans la Colchide, vouloient prononcer son autre nom, ils disoient *Argonaus*, qui dans leur langue, signifie le navire Argo. S'ils demandoient aux Colques ce que c'étoit que cette barque dans la main d'Isis; car en effet, la navette des tisserands a la figure aussi-bien que le nom d'une barque; les Colques répondoient apparemment que cette barque servoit à régler le peuple; que chacun la consultoit, &

LA THEOGONIE.

(*a*) De ארג *arag*, *texere*, travailler; & de אטון *étoun*, *funis*, *licium*, *filum*, on a fait ארגנאטון *argonétoun*, la fabrique du fil.

(*b*) De ארג *arag*; & de אני *oni*, *navis*, on a fait ארגנאניות *argonioth*, *opus navicularum*, *opus textrinum*, le travail des navettes, la fabrique des toiles.

LE CIEL POETIQUE. qu'elle apprenoit ce qu'il falloit faire. Voilà le premier fondement de la fable du vaisseau *Argo*, qui rendoit des réponses à tous ceux qui le venoient consulter. Mais qui montera le vaisseau, & à quoi l'emploira-t-on ? Le reste de la fable se trouve dans le style ordinaire des habitans de la Colchide. Ils disoient sans doute que la toison d'or & le serpent son gardien, étoient emportés par l'arrivée des *veilles* & du sommeil mis en régle. C'est-à-dire qu'on négligeoit la recherche des paillettes quand le tems venoit de veiller bien avant dans la nuit pour avancer la fabrique du fil & de la toile. Il falloit pour cela *régler le sommeil*, & en prescrire la *mesure*. Il n'étoit plus permis de dormir quand on vouloit. Tout le monde étoit assujetti à une *mesure*, à une certaine heure, à une *régle*. Cette *mesure du sommeil* étoit alors la grande affaire du peuple, & on ne parloit d'autre chose. Les Grecs entendant sans cesse les mots de Jason (*a*) qui signifie le *sommeil*, & de *Mad* ou de Mideh, qui signifie la *régle*; entendant dire de plus que *Jason*, conduit par *Mideh*, emportoit la toison d'or; ils imaginèrent le voyage du vais-

(*a*) De ישן *Jashon*, *dormire* ; & de מד *mad* ; ou מדה *midéh*, *mensura*, *norma communis*.

ſeau Argo des côtes de Gréce aux bouches du Phaſis, & la conquête de la toiſon d'or avec la défaite du terrible dragon qui la gardoit, par *Jaſon* qui avoit ſçû plaire à la princeſſe *Médée*, & ſe mettre ſous ſa conduite, pour mieux parvenir à ſes fins. Il nous ſuffit d'avoir vû le premier canevas de la fable. Les broderies qui y ont été ajoûtées par l'imagination des poëtes ou des navigateurs deſœuvrés, ne ſont plus de notre ſujèt. LA THE'OGONIE.

XXXIII.

Argus.

L'explication de la fable précédente nous en fait entendre une autre, qui, toute puérile qu'elle eſt, a ſouvent exercé les plus grands poëtes & les plus habiles peintres. C'eſt la fable d'Argus.

Junon piquée de la conduite de ſon mari, lui enleva la belle Iſis : & l'ayant changée en geniſſe, la confia à la vigilance d'Argus qui avoit cent yeux, dont les uns veilloient, tandis que les autres dormoient. Mais Mercure voulant tirer la geniſſe des mains d'Argus, endormit en chantant tous les yeux du gardien, & emmena Iſis. A quoi ce conte peut-il avoir rapport ? En voici l'origine, ſi je ne me trompe.

LE CIEL POETIQUE.

La tissérandcrie étoit célébre à Athenes, dans l'île d'Amorgus (*a*), & dans la Colchide, aussi-bien qu'en Egypte. Mais le tems de cette fabrique n'étoit point le même dans ces différentes contrées. En Egypte, on étoit fort occupé de travaux publics, comme du nétoyement des canaux, de la fénaison, de la moisson, & du battage des blés, pendant les mois de Février, Mars, Avril, & Mai. Au contraire, à Athenes, à Amorgus, & en Colchide, on continuoit pendant ces mois, la fabrique du fil & des toiles, commencées dès avant l'hyver. Et l'on quittoit la quenouille ou la navette en Juin, pour abbattre le foin, & faire ensuite la moisson.

Si les habitans de la Colchide avoient, comme on n'en peut douter, les mêmes coûtumes que les Egyptiens, Isis, le symbole des fêtes, en annonçant les néoménies, & les autres solemnités de l'hyver & du printems, étoit accompagnée d'un Horus propre à caractériser l'espèce de travail qui duroit six mois de suite. Cette figure étoit donc toute couverte d'yeux bien ouverts pour marquer l'ouvrage qui se fait particulièrement à la veille : & c'est

(*a*) Isle de la mer Egée ; aussi appellée de אם *am, mater* ; & de ארגים *orgim, texentes*. אמרגים la Mere des Tissérans.

parce que cet Horus marquoit le besoin de veiller pour diligenter les toiles, qu'on lui donnoit le nom *d'Argus*, qui veut dire, *la tisséranderie (a)*. L'Isis, après avoir quitté les cornes de la chévre sauvage par lesquelles elles marquoit l'hyver, prenoit pendant tout le printems, celles d'une genisse, parce que c'est proprement le passage du soleil sous le signe du taureau, qui fait dans la Zone tempérée, la vraie beauté de cette saison. L'Isis printanière, la belle genisse, demeuroit ainsi plusieurs mois de suite sous les yeux d'Argus, ou à côté de l'Horus aux yeux ouverts, jusqu'à ce que celui-ci fût supprimé, & la genisse emmenée par Mercure, c'est-à-dire, jusqu'à ce que les veilles, le filage, & la fabrique des toiles fussent finies par le lever de la canicule, ou d'Anubis. Le peuple en badinant sur ces figures, composa la fable d'Isis changée en vache, de son gardien Argus, & du bel exploit de Mercure qui en fut surnommé Argiphonte, le meurtrier d'Argus. On trouve dans Pierius que les Egyptiens donnoient aussi le nom d'Argus au Paon placé à côté de Junon ou

LA THE'OGONIE.

L'oiseau de Junon.

(a) ארגות *argoth* ou *argos*, *opus textrinum*, la tisséranderie. C'est de là que viennent les mots ἔργον, *ergon*, *opus*, & ἐργία, *&c.* qu'on donne généralement à toute sorte d'ouvrages, celui de filer & de faire la toile étant le plus ordinaire.

LE CIEL POETIQUE. d'Isis ; & dans les mythologues, que Junon, après la mort d'Argus, prit les yeux qu'il portoit, & en embellit la queue de l'oiseau qu'on lui avoit consacré. Ce Paon placé auprès d'Isis, n'est qu'un attribut propre à désigner l'ouverture des veilles, par une agréable imitation, ou du ciel étoilé, ou plûtôt d'une multitude d'yeux toûjours ouverts. Le nom d'Argus, c'est-à-dire de *tisseranderie*, qu'il portoit alors, en est la preuve, & montre l'intention de l'enseigne.

XXXIV.

Circé.

La même Isis portée en Italie avec ses divers accompagnemens, donna lieu à une fable d'un tout autre caractère. Elle y devint l'enchanteresse Circé, qui la baguette en main, changeoit les hommes en lions, en serpents, en oiseaux, en pourceaux, & en telle figure qu'elle vouloit leur faire prendre. Par quel caprice imagine-t-on de pareils contes ? Les Mythologues ont cru qu'elle étoit une emblême de la volupté qui réduit les hommes à la condition des bêtes. Il étoit difficile de rien dire de plus raisonnable en ne remontant pas à la vraie origine de ces



I, Circé, ou Isis avec le Circ entre deux cornets de Lotus et deux feuilles de Perséa, portant de plus sur sa tête le Symbole d'un vent, La mesure du Nil en main, et ayant sous son trône la Canicule. 2, L'Isis à tête de Cigogne. 3. L'Osiris à tête de Loup, pour la Page 346.

fictions. Circé n'est autre chose que l'Isis Egyptienne, qui tantôt avec une mesure du Nil, tantôt avec une ensuble, ou une quenouille, tantôt avec une lance, paroissoit toûjours d'une façon distinguée dans les annonces publiques. Elle étoit toûjours accompagnée des figures d'Horus & autres, qui varioient de mois en mois, & souvent d'un jour à un autre jour. Elle étoit la principale piéce de *l'énigme*, & à laquelle les autres piéces énigmatiques étoient subordonnées. On la retrouvoit toûjours : au lieu qu'elle avoit auprès d'elle & sous sa baguette, tantôt un homme à tête de chien, tantôt un lion, puis un serpent, ou une tortue, quelquefois un enfant entier, une autre fois une tête d'enfant sur un corps de serpent, & successivement les animaux du zodiaque, ou d'autres qui annonçoient le retour des divers travaux rustiques. En un mot elle convertissoit tout ce qui se trouvoit auprès d'elle en différens animaux. L'Isis & tout ce qui l'accompagnoit, étoit donc une vraie *énigme* à deviner, une emblême à *développer*. Mais que signifie Circé (*a*)? *L'enveloppe*, *l'énigme*.

LA THEOGONIE.

Allons plus loin. Isis n'a très-probablement reçû le nom de Circé, qu'à cause

(*a*) כרך *cire*, *involucrum*.

du *circ*, ou cercle solaire qu'elle portoit ordinairement sur sa tête. Ce cercle étoit la marque de l'Etre suprême dont Isis annonçoit les différentes fêtes. Mais pourquoi ce soleil étoit-il appellé *circ, l'énigme*? C'est parce qu'on ne pouvoit peindre Dieu, & que le disque solaire étoit l'énigme de Dieu. C'étoit *l'énigme* par excellence, le *circ*. L'endroit de l'Italie où cette Isis, avec son cercle sur sa tête, fut anciennement apportée & honorée, se nomme encore aujourd'hui *monte circello*. Pour annoncer certaines fêtes ou certains sacrifices qui se célébroient peut-être le soir au lever de la nouvelle lune, ou le matin au lever d'une étoile, ou de la planéte de Vénus, lorsqu'elle jette un éclat admirable un peu avant l'arrivée de l'aurore, on posoit sur la tête d'Isis au lieu du disque du soleil, celui d'une étoile, ou de la planéte connue, ou un croissant, ou une lune pleine. Ces figures & les priéres qu'on chantoit en vieux langage au retour de chaque fête, firent imaginer que Circé par ses enchantemens, ou par des paroles mystérieuses, avoit le pouvoir de faire descendre les étoiles & la lune sur la terre. Il n'est pas moins sensible que les divers feuillages qu'elle portoit dans sa main, ou sur sa tête à côté de la figure

de la lune ou d'une autre planéte, faisoient dire que la proprieté de ces plantes étoit admirable; & que c'étoit par la connoissance de leurs vertus que Circé étoit parvenue à soûmettre le ciel & la terre à son pouvoir. La figure sembloit le dire; & on le crut. Par la suite, ce fut là le privilége des magiciennes, même du commun: & le peuple est encore très-persuadé que les enchanteresses disposent à leur gré du chaud, du froid, de la grêle, & de toute la nature. Cette figure de Circé que l'ignorance convertit d'une énigme ou d'une enseigne populaire, en une magicienne qui change les hommes en différens animaux, & qui a la puissance de déplacer les astres, a un rapport très-sensible avec les attributs enigmatiques d'Isis, qui étoient un soleil, la lune, des étoiles, certaines plantes singulières, & des animaux souvent monstrueux. Le reste de la fable par sa conformité avec cette interprétation, achéve d'en montrer la justesse. Circé ou Isis étoit tellement l'annonce des fêtes & de tout l'ordre de l'année, qu'elle prenoit des habits & des parures conformes aux quatre saisons de l'année. Pour annoncer l'ouverture du printems qui tapisse la terre de fleurs & de verdure, elle por-

toit des tapis de différentes couleurs. Pour annoncer l'ouverture de l'été qui nous nourit, elle portoit en main un panier & du pain. Pour annoncer l'autonne, elle portoit une coupe. A l'entrée de l'hyver, elle portoit un réchaud ou un foyer posé sur son appui. Ces quatre figures donnèrent occasion à la fable rapportée par Homere *, que Circé avoit quatre servantes, dont l'une étendoit les tapis de diverses couleurs pour recevoir les convives; la seconde préparoit la table, & y servoit de grands paniers; la troisième présentoit des coupes; la quatrième entretenoit le feu du foyer.

* *Odyss. x. v. 350.*

Je n'ai qu'une conjecture incertaine sur l'origine du conte d'Homére sur la vertu de la plante Moly. On peut la risquer sans faire tort à ce qui précéde. Ulysse ayant à se défendre du pouvoir de Circé, trouve heureusement la plante Moly, espèce d'ail qui avoit, disent les Grecs, la force de rendre inutiles les venins & les enchantemens. Mais tout ce merveilleux est fondé sur l'équivoque, ou sur la ressemblance du mot Moly qui signifie une certaine plante, avec Mollim qui signifie *ceux qui parlent*. Les Occidentaux ne se sont jamais accommodés de cette terminaison nasale: au lieu de Mollim,

Mollim, ils prononçoient Moli. On di- LA THEOGONIE.
ſoit avec beaucoup de vérité que ceux qui parloient, ceux qui pouvoient ſe faire entendre par des paroles, Molim, n'étoient pas aſſujettis à Circé, c'eſt à-dire, n'avoient pas beſoin de figures énigmatiques pour être entendus. Ainſi Iſis ou Circé n'avoit de puiſſance qu'au défaut de Moli. La parole rend l'écriture inutile. D'un proverbe très-ſenſé on a fait une fable pitoyable.

XXXV.

Les Sirènes.

Toute la Gréce & toute l'Italie ſe ſont remplies peu à peu de colonies & de pratiques provenues d'Egypte ou de Phénicie. Mais le rituel dont on avoit oublié le ſens en Egypte même, juſqu'à prendre Oſiris & Iſis pour des dieux, ſe défigura encore tout autrement parmi d'autres peuples; & lorſqu'une ſeule partie de la religion Egyptienne s'introduiſoit quelque part, elle s'obſcurciſſoit de plus en plus faute de tenir aux autres pratiques qui ſervoient à former un tout. Les trois Iſis qui annonçoient les fêtes durant les mois d'inondation, devant être préſentées à des habitans qui ſembloient devenir amphibies par leur long ſéjour au bord de l'eau, étoient

LE CIEL POETIQUE. quelquefois moitié femmes, & moitié lézards, ou moitié femmes, & moitié poiſſons. Une d'entr'elles avoit en main un inſtrument arondi par le haut, qu'on appelloit un ſiſtre, & qui étoit le ſymbole des hymnes, des danſes, & de la joye qui éclattoit par tout quand le Nil avoit la crûe déſirée. On chantoit alors & l'on danſoit, comme l'on fait encore aujourd'hui au Caire & dans toute l'Egypte en pareil cas. On donnoit à celle qui portoit le ſiſtre le nom de *chanteuſe d'hymnes*, parce que ſa fonction étoit d'annoncer la bonne nouvelle & les hymnes de la grande fête. Voilà donc l'origine des Sirènes de la côte de Naples, dont le nom ſignifie *chanter des hymnes* (*a*). La figure qu'on leur donne à toutes trois eſt juſtement celle de nos Iſis. Le nombre des Syrènes revient à celui des trois mois de l'inondation : & le ſiſtre que porte l'une d'elles a été converti par l'ignorance en un miroir. Quant à ce qu'on dit qu'elles dévoroient les étrangers qui oſoient les venir entendre de trop près; cette fable eſt fondée ſur ce qu'on diſoit que les trois Iſis d'été, c'eſt-à-dire, les trois mois d'été étoient funeſtes aux étrangers que l'air groſſier &

(*a*) De שיר *shir*, *hymnus*; & de רנן *ranan*, *canere*.

marécageux de l'Egypte avoit coûtume d'emporter, quand ils s'y exposoient trop. Mr. de Maillèt, & tous les voyageurs, conviennent que l'air des maisons est pour lors étouffant ; qu'on n'y peut tenir ; & que chacun se sauve sur les bateaux pour jouir de quelque fraîcheur. Il est donc évident que les étrangers avoient grand intérêt à éviter les trois Sirènes.

LA THÉOGONIE.

XXXVI.

Les Métamorphoses & les Phantômes.

Après ces exemples de fables évidemment provenues en partie des figures Egyptiennes, en partie des discours populaires, des équivoques, ou des proverbes que la vûe de ces figures occasionnoit, nous avons acquis le droit d'assurer généralement que de la même source sont provenues les Métamorphoses, les Phantômes, & les Oracles. Toutes les figures Egyptiennes n'avoient été établies que pour annoncer les fêtes & les travaux futurs. Quand on les eut changées en autant de dieux ; tous ces dieux eurent le privilége d'annoncer l'avenir. D'où vient que Jupiter, Hercule, Minerve, Apollon, Diane, Mars, & sur-tout Latone, selon le rapport d'Herodote*, rendoient des

* *In Euterp. num.* 52.

oracles aux Egyptiens. L'oracle de Latone devint le plus célébre, parce qu'en effèt Latone n'étant originairement que l'Isis moitié femme & moitié lézard, ou la vierge Erigone unie à un corps de lézard pour marquer la juste hauteur des crûes du Nil, étoit de toutes les figures la plus consultée. Tous les yeux étoient tournés vers cette mesure, Chaque jour & à toute heure on s'adressoit à Latone. Quand on en eut fait une déesse, le peuple qui la consultoit se persuada qu'elle savoit tout. Mais nous traitérons ce sujèt à part, parce qu'il n'y a rien surquoi il soit plus difficile de faire revenir les hommes de leur ancienne prévention que la prédiction de l'avenir.

La même source d'où sont venus les oracles a donné naissance aux phantômes. Les dieux qu'on s'étoit fabriqués étant pour la plûpart des figures monstrueuses, & la crainte des maux qu'on les croioit capables de faire ayant plus de part à la religion des peuples que la confiance & l'amour de la justice; les esprits ne s'occupoient des idées de leurs divinités & des puissances qu'ils redoutoient, que sous des figures hérissées de serpents, armées de griffes ou de cornes, souvent la gueule béante, & avec un aspect qui ne pouvoit

manquer d'altérer l'imagination & la raison des enfans. Ces vains phantômes les entretenoient dans une frayeur puérile qui duroit autant que la vie.

Nous n'avons plus d'effort à faire pour deviner l'origine générale des Métamorphoses. L'Egypte en est évidemment la source. Un homme à tête de chien, ou de loup, ou de bœuf, ou de lion; une femme qui au lieu de piés a une queue de lézard ou de poisson; un enfant qui a un corps de serpent, & telles autres figures inventées pour les besoins que nous avons exposés, n'étant plus entendues; on imagina autant de fables & de changemens prodigieux qu'il y avoit de figures composées. Ce goût pour les récits surprenans devint universel en Phénicie, puis en Gréce & par-tout. La moindre équivoque, les traits historiques abrégés, les expressions courtes & proverbiales, tout donna lieu à des transformations merveilleuses.

Ce seroit ici le lieu propre à expliquer toute la suite des Métamorphoses & à les rappeller séparément à leur origine particulière. J'entrevois l'explication de plusieurs d'une façon qui me paroît fort simple. Mais c'est assez de savoir comment ce goût singulier a pris pié en Gréce & ail-

LE CIEL POETIQUE.

leurs : le détail de ces rèveries innombrables deviendroit fatiguant pour mes lecteurs:& bien loin de les embarasser d'une nouvelle tirade d'étymologies Phéniciennes, j'ai une véritable crainte d'avoir excédé en ce point, quoique je fusse indispensablement obligé d'y avoir recours. Il en est des anciennes langues comme de la géométrie. Il faut les mettre en œuvre quand on est dans la nécessité d'en faire usage. Mais il est ridicule de traiter des matières dont on n'a aucun besoin, pour avoir occasion de mettre en œuvre ou l'érudition, ou la géométrie.

XXXVII.

La généalogie des dieux.

Quoique les Egyptiens, en cherchant de grands mystères où il n'y en avoit point, aient défiguré l'histoire & la religion à un point qui les rend la plus ridicule & la plus sotte de toutes les nations; on ne peut leur refuser la gloire des bons réglemens pour la police, & pour tout l'ordre public. Tout ce qui étoit nécessaire, & qui devoit être fait en commun, n'étoit point laissé à la liberté des particuliers mais fixé à un certain tems de l'année,& annoncé par des signes publics, à la vûe desquels

les mêmes ouvrages, les mêmes ventes, les mêmes purifications des meubles, des maisons ou des canaux, se commençoient ou se finissoient par-tout. LA THÉOGONIE.

Nous avons déja remarqué que le trafic & les payemens des grains se faisoient en hyver. C'est dans la même saison que s'annonçoit la foire des ouvrages de serrurerie & de chaudronnerie; apparemment par l'affiche d'un Vulcain, qui signifioit les outils *à expédier l'ouvrage* *, & qu'on nommoit aussi *Acmon*, c'est-à-dire; *le chaudronier* (a).

* *Supr. art. de Vulcain.*

Au commencement du printems, ou au retour des premières chaleurs qui se font sentir dans l'Egypte en Février, on purifioit les meubles, les maisons, & les étables. On mettoit en tas tous les fumiers qui ne pouvoient être qu'incommodes & entièrement inutiles pour les terres d'Egypte que le Nil engraisse suffisamment. On y joignoit tout ce qui pouvoit être *pourri*, les blés *gâtés*, tout ce qui sentoit l'altération ou la *moisissure*: & de crainte que ces amas n'infectassent l'Egypte, on les brûloit. Cette purification générale

(a) De אגם *agam*, étang, vient אגמון *Agmon* & *acmon*. Job 41 : 11. L'étang de cuivre, la mer d'airain, c'est-à-dire, les chaudières, les grands bassins. On donnoit à Vulcain le nom de l'instrument dont il annonçoit la vente.

étoit annoncée par une Isis & un Horus qui avoient deux noms conformes à l'ouvrage de la saison. L'Horus s'appelloit Our (*a*) ou Ourim, *le feu, les brandons ;* & l'Isis se nommoit Obs (*b*) ou Ops, *la moisissure.* Ces purifications portées de côte en côte sont encore d'usage par toute l'Europe vers le retour du beau tems en Février ou en Mars : & la pratique d'allumer des feux sur le soir, à certains jours du printems déterminés pour cela, est encore l'amusement de la jeunesse dans une infinité de villes & de villages où l'on est toûjours fidéle à la vieille rubrique sans en savoir la raison. En Egypte même où les fêtes solemnelles rétrogradant d'un jour de quatre ans en quatre ans, se trouvoient dans des saisons auxquelles elles n'avoient plus de rapport, on oublia le motif de l'institution de la fête des Brandons : mais on y fut toûjours fidéle. La ville de Saïs, où l'abondance d'huile rendoit cette solemnité plus brillante, en fit sa fête particulière, & c'est apparemment pour cela

(*a*) אור *our*, d'où les Latins ont formé le mot *ouer* ou *ver*, le printems. Ils avoient aussi leur *februa*, c'est-à-dire, leurs purifications générales dans le mois de Février qui en a pris son nom.

(*b*) De אבש *abash*, *putrescere*, *mucidum fieri*, vient אובש *obs*, *mucor*, *putredo*. עָבְשׁוּ פרדות *obsu pherudot*, les blés se gâtent. *Joel* 1 : 17.

que la Minerve de Saïs avoit une chouette à côté d'elle. Sur le ſoir les habitans de Saïs commençoient leur grande fête par une illumination. Auſſi-tôt que les villes voiſines l'appercevoient, elles allumoient de ſemblables feux. On en faiſoit autant de proche en proche, & toute l'Egypte prenoit part à la fête par une illumination générale *. LA THÉOGONIE.

* *Herodot. in Euterp. n. 50.*

La lune de Février, outre la viſite des maiſons, annonçoit encore deux opérations qui étoient d'une extrème conſéquence. L'une conſiſtoit à nettoyer les canaux du Nil, & à profiter de ce tems où le fleuve eſt le plus bas qu'il puiſſe être, & pour ainſi-dire à ſec, en creuſant dans les lieux remplis de limon, pour faire rentrer plus promtement les eaux dans leur lit après le débordement.

La ſeconde opération & la plus importante de toutes, celle qui faiſoit le grand ornement du printems, & qui précédoit immédiatement les moiſſons, étoit la déciſion des procès, ou l'aſſemblée des Juges. Les prêtres pendant l'année paroiſſoient peu en public hors le tems des fonctions de religion. Mais ils ſortoient au printems, c'eſt-à-dire en Février, & s'aſſembloient pour juger les affaires des

LE CIEL POETIQUE.

particuliers, afin que ceux-ci pussent ensuite vaquer librement à leur travail. Ces Juges étant nourris aux dépens du public * dans leur labyrinte, n'avoient ni ambition, ni intérêt, ni liaison; & jugeoient le peuple avec une équité & une intégrité parfaite.

* Herod. in Euterp. n. 46.

L'écurement (a) des fossés & des canaux étoit annoncé dans l'assemblée de la néoménie par une Isis qui portoit le nom de Tité ou Tétis, & par un Horus qu'on appelloit Titan, c'est-à-dire *la fange*, le remuement des terres (b).

L'assemblée des prêtres pour juger les peuples étoit annoncée par un Horus barbu, portant en main une faulx, lequel étoit nommé à volonté Sudec, Keren, Chiun, & Chéunna, ou Saterin; & par une Isis mamelue & environnée de têtes d'animaux. Cette Isis portoit alors le nom de Rhoéa. L'Horus barbu marquoit l'assemblée des vieillards. La faulx dans sa main annonçoit la fénaison & la moisson qui suivoient immédiatement les assises. On donnoit à cette figure le nom de Sudec (c);

(a) Ce terme que j'ai risqué m'a paru faire ici un meilleur effêt que *la cure*.

(b) טיט *tit, cœnum, lutum.*

(c) צדק *tsadic* ou *sudec, justitia, justus.*

c'est-à-dire *le juste ;* celui de Crone (*a*), c'est-à-dire *la gloire, la dignité, la majesté ;* ou *la couronne*, c'est-à-dire le cercle des juges ; celui de Chiun ou Chéunna (*b*), qui signifie *l'assemblée des prêtres* ; enfin celui de Soterin (*c*) ou Setrun, qui signifie *les Juges* ou *l'exécution des jugemens.* Quant à l'Isis mamelue & environnée de têtes d'animaux pour annoncer les fêtes de la moisson, tant des foins que des blés, qui se faisoit en Mars & en Avril, on lui donna le nom de Rhoea, qui exprime la crême & le lait qu'elle donne aux hommes, comme aussi la pâture de l'année entière qu'elle fournit aux animaux. Ce nom signifie fort simplement *la nourice* (*d*), & aucune des Isis, ou des annonces, ne mériroit mieux ce nom. Après la décision des procès des particuliers, & pendant que le peuple étoit occupé à fier & à battre les blés, les Juges continuoient

LA THÉOGONIE.

(*a*) קרן *keren, splendor.* C'est le nom que l'Ecriture donne à l'éclat & aux rayons qui partoient du visage de Moïse après son entretien avec le Seigneur. *Exod.* 34 : 29.

(*b*) De כהן *cohen, sacerdos, politia administer*, vient כהנה *kéunnah*, 1. Esdr. 2 : 62. & *kiun, sacerdotalis functio, presbyterium, cœtus judicum.*

(*c*) שטר *soter, judex ; soterim* ou *sotrin, judices & principes*, Josue 1 : 10. quelquefois *executores, satellites.*

(*d*) רעה *rahah, pascere ; rohéah, pascens, nutrix.*

à tenir leurs séances pour pourvoir à tous les besoins de l'état par des réglemens généraux, & c'est parce qu'ils demeuroient assemblés le reste de l'année jusqu'au lever de la canicule en Juin ou Juillèt, que l'affiche des jugemens, le vieillard armé d'une faulx, demeuroit en place, jusqu'à ce qu'on vît paroître un nouvel Osiris, un nouveau soleil, c'est-à-dire, le nouvel an. Nous allons voir les étranges contes auxquels cette circonstance donna lieu.

On perdit peu à peu l'intelligence de ces figures si simples, & de ces noms qui étoient en usage dans les fêtes où le tout étoit devenu un cérémonial invariable. L'écriture courante en fit négliger le sens: & d'ailleurs rien ne contribua davantage à le faire oublier que la coûtume de ne pas compter exactement l'année sacrée, mais d'en reculer toûjours le commencement d'un jour entier de quatre ans en quatre ans; de sorte que les fêtes & les figures qui avoient rapport aux opérations du printems se trouvant placées en autonne ou en hyver, & ainsi des autres, on ne comprenoit plus rien à ce que toutes ces choses vouloient dire. Toutes ces figures étant prises pour des hommes & des femmes dont on célébroit l'apothéose, on leur assigna une généalogie conforme

à l'ordre de leurs fêtes. Osiris & Isis qui commençoient l'année furent les deux grandes divinités qui tinrent le premier rang, & de qui l'on fit descendre les dieux & les déesses du second ordre, dont nous avons parlé. Mais de qui descendront Osiris & Isis, c'est-à-dire, Jupiter & sa femme ? Ils sont comme leurs freres Neptune & Pluton les enfans de ce vénérable vieillard, qui étoit l'affiche qu'on voyoit paroître le plus long-tems sur la fin de l'année, & dont Jupiter venoit occuper la place. Selon l'ordre primitif, en Juin ou en Juillèt reparoissoit un nouvel Osiris & une nouvelle Isis, ou les affiches du nouvel an. Selon l'ordre des tems postérieurs toutes ces figures se succédoient, à la vérité, de la même façon ; mais dans des saisons & dans des mois auxquels elles n'avoient plus de juste rapport. Ainsi Sudec, ou Cronos, ou Saturne devint pere de Jupiter & d'Isis. Saturne, Rhoea, Tétis, & Titan furent leurs ayeux : les Titans, furent regardés comme les enfans d'*Ur* ou *Urane*, & d'*Ops*. Plusieurs généalogistes s'en tiennent là. D'autres, comme Diodore, font Urane & Ops enfans d'Acmon. Les Egyptiens dans leur généalogie remontent jusqu'à Vulcain. Or Acmon, le Chaudronier, & Vulcain sont la même chose.

LA THEOGONIE.

LE CIEL POETIQUE. Ainsi tous ces grands personnages qui ont peuplé le ciel, que chaque pays se flattoit d'avoir eu pour habitans, auxquels les poëtes ont attribué des avantures tragiques, & tous les accidens de l'humanité; ces grands conquérans dont nos savans remanient les histoires, jusqu'à pénétrer dans les intérêts de politique qui les faisoient agir, se trouvent être comme l'écrevisse & le capricorne, comme la balance ou la sphinx; des enseignes, des marques, des écriteaux qui servoient à diriger le peuple, à régler pendant l'année les fêtes & les travaux.

XXXVIII.

Saturne.

Je trouve encore les preuves de la même vérité dans les remarques que m'offre tout naturellement la fable de Saturne.

Au lieu de le peindre avec une faulx pour marquer que les séances des juges doivent se tenir au tems de la moisson & de la fénaison, on le trouve quelquefois représenté avec des yeux (*a*) par devant & des yeux par derrière, dont les uns veillent, les autres sont fermés; & quatre aîles, dont deux sont étendues, deux sont

(*a*) *Sanchoniaton dans Euseb. præp. Evangel.*

abbaissées : ce qui marquoit la pénétration & la continuité du travail des juges qui se relayoient ou se succédoient nuit & jour pour expédier les affaires du peuple & de l'état sans faire languir personne par des retardemens ruineux (*a*). LA THÉOGONIE.

Une nouvelle preuve que Saturne est un juge ou le symbole de la justice à la pénétration de laquelle rien n'échappe, c'est que les poëtes, & sur-tout Homere, l'appelle tout communément le pénétrant, le rusé, le clairvoyant (*b*) Saturne. C'est encore parce que Saturne signifioit dans son origine *l'exécution des jugemens*, ou la punition des criminels, qu'on disoit

(*a*) On peut remarquer que cette magnifique figure parée de plusieurs aîles & toute couverte d'yeux, est le Chérub des Hébreux. C'étoit l'expression ou l'emblême la plus naturelle de la piété ou de la religion : rien n'étoit plus propre à signifier des esprits adorateurs, & à exprimer leur vigilance, ou la promtitude de leur ministère. Mais quoi ! les Hébreux ont ils emprunté des Egyptiens cette partie de leur cérémonial ? Point du tout. Ils l'ont tirée de l'écriture ancienne qui avoit cours partout : & c'est pour cela que S. Paul donne à cet extérieur le nom d'*elementa mundi*. C'étoit les *leçons qu'on donnoit autrefois aux hommes*. Elles ont pu servir jusqu'au tems de la grace, jusqu'à la venue du Maître qui parle au cœur. Ces figures, ces instructions régloient l'extérieur, & donnoient des avis. Mais elles ne corrigeoient point le fond vicieux de la volonté. Cette œuvre étoit réservée à la grace du Sauveur, & c'est pour cela que les instructions précédentes, les chérubins, l'arche, & tout l'extérieur de la religion Judaïque sont nommées des leçons impuissantes, *vacua & egena elementa*.

(*b*) *κρόνος ἀγκυλομήτης*.

communément que Saturne emportoit quelqu'un tous les ans, & demandoit sa victime. De-là vient la persuasion où l'on étoit que Saturne vouloit être honoré par l'effusion du sang humain, & la barbare coûtume qui s'en répandit par-tout en passant de Phénicie en Afrique, puis dans toute l'Europe.

Culte cruel rendu à Saturne.

C'est parce que Saturne ou Crone avoit un rapport nécessaire avec la parfaite *équité* des jugemens qui se rendoient sans acception de personne, par une compagnie de juges isolés & désintéressés, qu'on disoit que Saturne avoit régné avec une douceur & une integrité parfaite. Si l'on ajoûtoit que de son tems il régnoit un printems perpétuel; c'est parce que les séances des juges étoient anciennement inséparables du plus beau mois de l'année. Tel est constamment le mois de Février en Egypte. Tous les voyageurs nous parlent des agrémens de ce mois, durant lequel l'Egypte est d'un bout à l'autre un grand tapis de fleurs. La coûtume de compter l'année de 365 jours, sans intercaler un jour au bout de quatre ans, déplaça peu-à-peu toutes les fêtes, & fit oublier que les figures qu'on y voyoit, étoient relatives aux circonstances de la saison.

Origine de l'âge d'or.

C'est par une imitation de cet usage

que la justice se rendoit anciennement en Europe dans le plus beau de nos mois ; c'est-à-dire, en May. Il reste encore en une infinité d'endroits un vestige de cette coûtume dans l'usage où sont les admodiateurs des droits & des recettes des seigneurs, de planter une ramée ou une sale de verdure devant le chef-lieu de la seigneurie, & où se font les exécutions. Cette pratique passe pour être, & est en effet une reconnoissance du droit de haute justice du seigneur. Mais cet appareil est fondé sur la circonstance du tems où la justice se rendoit dans la plus haute antiquité. C'étoit dans le plus beau de tous les mois. Cette sale se nomme encore le May : & les termes de magistrat & de majesté, semblent empruntés du nom du mois où se tenoient en Europe ces assemblées respectables (*a*).

LA THÉOGONIE.

C'est parce que Saturne étoit le symbole des prêtres qui ne sortoient qu'au printems de leur retraite, qu'on attachoit pendant l'année la statue de Saturne, & qu'on rompoit ses liens aux approches de sa fête *. Celle-ci se célébroit à Rome en Décembre, parce que le commencement

Les liens de Saturne.

* *Apollodor, & Macrob. Saturnal. l. 1.*

(*a*) Ce mois a reçu son nom de la Pleiade, anciennement appellée Maia, qui se dégageoit alors des rayons du soleil, distant de trente degrés, & passant sous les gémeaux.

de l'année que cette fête devoit précéder suivant l'ancien usage, avoit été fixé par les Romains au premier jour de Janvier.

On retrouve encore une marque sensible du rapport de Saturne aux fonctions judiciaires de l'ordre sacerdotal, dans l'union du fisc & des archives avec le temple de Saturne (*a*). C'étoit une imitation de la méthode des Egyptiens, qui anciennement plaçoient le trésor public, & les registres des généalogies des familles dans la tour sous la garde des prêtres.

A présent que nous connoissons très-probablement le vrai Saturne, reprenons ses attributs & ses noms pour voir les contes étranges auxquels ils ont donné lieu faute d'être entendus.

Dès qu'on eût fait des personnages vivans d'Osiris & de Saturne, & que l'un eût été regardé comme le fils & le successeur de l'autre, parce qu'il le suivoit immédiatement; tout devint matière à histoire. Les liens qui étoient la marque de la vie sédentaire & retirée des juges, furent pris pour un effet de la violence de Jupiter qui avoit emprisonné son pere, & s'étoit rendu maître de l'empire universel. On n'oublia pas non plus d'interpréter

(*a*) *Festus, & Lil. Greg. Gyrald. Syntagm.* 4.

l'usage de la faulx conformément aux vûes jalouses & inquiétes de l'usurpateur.

LA THEOGONIE.

La même faulx donna lieu à un soupçon plus raisonnable parmi les Orientaux. Entendant parler de Saturne comme du pere des trois enfans qui avoient partagé le monde, ils crurent y retrouver le pere des trois enfans qui ont repeuplé la terre, Sem, Cham, & Japhet. Ils se souvenoient que c'étoit aux soins de ce patriarche qu'on étoit redevable du renouvellement de l'agriculture, & de l'usage du vin. Ils convertirent sa faulx tantôt en une faucille pour enseigner à moissonner; tantôt en une serpette pour enseigner à tailler la vigne. Ainsi ce n'est ni l'Ecriture sainte, ni l'histoire qui a servi de matière ou d'occasion aux fables. Mais l'idolâtrie & les fables étant nées, les peuples qui avoient encore des idées confuses de quelques anciennes vérités, en firent l'application aux fables qui sembloient y avoir quelque rapport. Le vrai & le faux se trouvèrent de la sorte mélangés; & c'est ainsi qu'on peut retrouver dans la fable des vestiges de l'histoire, ou même des témoignages qui déposent par-tout en faveur de l'origine du monde & des nations, telle que Moïse nous la rapporte.

Saturne pris pour Noé.

Origine de l'historique qu'on retrouve dans les Fables.

Des peuples de Syrie parmi lesquels

LE CIEL POETIQUE.

Saturne pris pour Abraham.

* Euseb. Prap. Evang. l. 4.

* Περὶ Ἀβραάμ, p. 294.

Abraham avoit laiſſé une grande réputation de probité & de juſtice, & qui n'ignoroient pas la diſpoſition où il avoit été d'immoler ſon propre fils, crurent voir dans le nom de Sydec (le juſte), & dans l'offrande d'une victime humaine qu'on faiſoit tous les ans à Saturne, les veſtiges de l'hiſtoire d'Abraham. Mais Philon * & d'autres ſavans ont reconnu que la coûtume de ſacrifier des victimes humaines, étoit antérieure à Abraham : & ils ont penſé que comme Dieu avoit uſé de condeſcendance, & s'étoit accommodé aux diſpoſitions ou à l'éducation d'Abraham, lorſqu'en faiſant alliance avec lui il avoit bien voulu paſſer ſenſiblement entre les piéces des victimes diviſées pour ſe conformer humainement à la formule ordinaire des alliances ; de même lorſqu'il avoit mis à l'épreuve la foi de cet excellent homme, il s'étoit conformé aux idées univerſelles & aux exemples populaires, en lui demandant s'il étoit prêt à lui ſacrifier ſon fils bien-aimé, comme les nations voiſines ſacrifioient leurs enfans les plus chers à leurs dieux Moloc & Saturne (*a*).

(*a*) Nous ne touchons ici qu'aux dehors & qu'à l'écorce de ce grand myſtère. Ce n'étoit point le lieu de parler des rapports que Dieu a mis entre Iſaac & le fils bien-aimé qui ſurvit à ſon ſacrifice.

Voilà déja bien des applications étranges auxquelles l'ignorance du ſens de ce ſymbole a donné lieu. Attendons nous à bien d'autres bizarreries. Par exemple, pour faire entendre que l'aſſemblée des juges & la moiſſon finiſſoient l'année, & qu'il n'y avoit plus de fêtes ni d'annonces juſqu'au commencement de l'année ſuivante, tantôt ils mettent au bras de Saturne un ſerpent qui ſe mord la queue *: tantôt ils peignoient un vieillard qui ſemble mordre la tête de ſon fils (a): quelquefois ils diſoient que Saturne, de vieillard devenoit enfant *. Ce dernier trait ramène tout à une vérité ſimple & ſenſible: c'eſt le dénouement des figures. L'année vieilliſſoit, puis ſe renouvelloit. Il n'y avoit point là de myſtère. Mais ceux qui vouloient du ſingulier, diſoient en les voyant, que Saturne ſe plaiſoit à dévorer des enfans, & même ſes propres fils. Le mot Habben qui ſignifie un enfant, un fils, différant peu d'Haeben une pierre, ils allèrent de folie en folie, juſqu'à dire que Saturne grugeoit des pierres, & que Rhoea obligée à lui donner ce qu'elle mettoit au monde, avoit ſauvé Jupiter en emmaillottant une pierre que Saturne avoit dévorée au lieu de ſon fils. C'eſt de ce ridi-

LA THEOGONIE.

* *Lil. Greg. Girald. ibid.*

* *Martian. & Girald. ib.*

(a) Voyez *Saturne*, *dans l'Antiq. expliq.*

LE CIEL POETIQUE. cule jeu de mots que provient encore la fable qui rend raiſon de la dureté des hommes qui couvrent la terre, en les faiſant tous ſortir non *des enfans* de l'homme & de la femme qui échapèrent au déluge, mais des *pierres* qu'ils jettèrent l'un & l'autre derrière eux.

Enfin rien ne prouve mieux combien on ignoroit le ſens des figures qu'on prenoit pour des perſonnages diviniſés, que l'idée toute nouvelle que les Grecs ſe firent de Saturne quand il fut apporté chez eux.

Saturne pris pour le tems.

Le nom de Crone * ſous lequel il leur étoit connu, ſignifioit fort ſimplement la majeſté des aſſemblées judiciaires, la couronne ou le cercle des juges. Mais ne ſachant ce que c'étoit que cette figure ni ſa deſtination, & trouvant un rapport de ſon, entre le nom de Crone & celui de Chrone (*a*) qui parmi eux ſignifioit *le tems*, ils interprétèrent tout le ſymbole en ce ſens. La vieilleſſe y quadroit le mieux du monde. Que faire de la faulx qu'il tient en main? Il s'en ſervira pour tout abbattre. Les pierres ſur-tout qu'on lui faiſoit dévorer en Syrie, ſembloient le caractériſer parfaitement. Le tems mine tout, & ronge les pierres mêmes. Ainſi voilà

(*a*) Κρονὸς & Κρονίων, Saturne. Χρονὸς, le tems.

le *pere des dieux*, *Noé*, l'inventeur du labourage, *Abraham*, un *juge* d'une équité incorruptible, un *roi* plein de douceur, un *mangeur de petits enfans*, & *le tems*, qui se réunissent bon gré mal gré dans la personne de notre Saturne. Il est aisé de sentir qu'on n'a jamais imaginé ces folies à tête reposée; mais qu'une figure fort ingénieuse qui servoit à annoncer & à faire respecter la justice, n'étant plus entendue, quoique toûjours présentée à certaines fêtes, fut prise d'une façon par les uns, d'une autre par d'autres; & que toutes ces interprétations venant ensuite à se raprocher, il s'en est formé un horrible mélange d'idées qui n'ont ni sens ni liaison. LA THE'OGONIE.

XXXIX.

Origine des animaux sacrés, & de la Metempsycose.

Ce qui me persuade que nous ne devons chercher l'origine de l'idolâtrie que dans l'abus qu'on fit de l'écriture Egyptienne, ce n'est pas seulement l'extrême facilité avec laquelle le peuple grossier a pu prendre un homme, une femme, un enfant, un vieillard, pour ce que ces figures présentoient à l'œil, & les appeller le roi Osiris, ou le dieu Ammon, la reine ou

la dame, & le fils bien-aimé, ou le législateur d'Egypte : mais j'ai été particulièrement frappé de la liaison sensible qui se trouve entre cette première méprise & toutes les autres singularités du peuple Egyptien. Ses opinions monstrueuses & ses pratiques bizarres ne sont qu'une suite toute simple du faux sens qu'ils donnèrent à leur ancienne écriture.

On disoit tous les jours, & c'étoit l'ancien langage astronomique parfaitement d'accord avec les caractères de l'Ecriture sacrée, on disoit que le gouverneur * de la terre avoit quitté le bélier, pour entrer dans le taureau, qu'il passeroit ensuite dans les chévreaux, dans l'écrevisse, dans le lion, & ainsi des autres signes du zodiaque. Prenant historiquement cet homme pour leur pere, ils prirent historiquement ce qu'on disoit de lui, & ils s'imaginèrent qu'on avoit donné tous ces différens noms aux étoiles sous lesquelles le soleil passoit, pour conserver la mémoire d'autant d'évènemens importans qui étoient arrivés à leur gouverneur avant qu'il fût admis dans le soleil. Au sortir de son corps mortel, son ame, disoient-ils, entra d'abord dans un bélier : ensuite elle habita dans un taureau ; puis dans un bouc, & passa de la sorte d'un animal dans un autre,

* Osiris, le soleil.

autre, jusqu'à ce qu'il eût pris possession du soleil où il regne, & d'où il jette sur l'Egypte des regards de complaisance.

LA THEOGONIE.

Autant en disoit-on d'Isis. Comme on mettoit souvent sur ses épaules la tête de la canicule, ou d'un épervier, & vous savez pourquoi; comme on ornoit souvent sa tête des cornes d'une genisse, ou avec un sistre surmonté de la figure d'une chatte, & qu'on y mettoit très-ordinairement un croissant de lune, signe encore plus simple de la néoménie; on prit de-là occasion de dire qu'après sa demeure dans le corps d'une chienne, d'une chatte, d'une genisse, & d'autres animaux, Isis avoit enfin pris sa place dans la lune. Le peuple en fit ainsi la reine du ciel, la dispensatrice des mois, des saisons, & des fêtes.

Commencement de la Métempsycose.

Cette opinion absurde devint aussi commune que le langage & les figures qui en avoient été l'occasion. Ce passage des ames d'Osiris & d'Isis dans tels & tels animaux, avant leur arrivée dans les astres, trouva créance parmi le peuple, & fut regardé comme une histoire très-sérieuse. Elle devint le modéle de la créance commune sur l'état des ames après la mort. Personne ne douta plus en Egypte que l'ame de l'homme ne passât au sortir de son corps dans celui d'un autre homme,

ou d'une bête, de celle-ci dans une autre, puis dans une troisième, & en continuant de la sorte par une longue circulation de pénitence à expier le mal qu'elle avoit pu commettre : après quoi purifiée de ses fautes, & dégagée de ses cupidités, elle passoit dans l'étoile ou dans la planéte qui lui étoit assignée pour demeure.

Rien de si commode, ni de plus ingénieux que le langage astronomique, qui caractérisoit tout d'un coup les saisons & les ouvrages qui y sont propres, en faisant entrer le gouverneur de la terre * dans les douze maisons, nommées le bélier, le taureau, le lion, la balance, &c. tous noms qui avoient un rapport juste à ce qui se passoit successivement sur la terre dans le cours de l'année. Rien de si grossier ni de plus misérable que le sens historique que le peuple attacha par la suite à ce langage : & telle est visiblement l'origine du dogme ridicule de la transmigration des ames que Pythagore rapporta d'Egypte en Italie comme une rare découverte. Ces fadaises relevées des termes pompeux de Péricyclose [a], de Palingénésie [b], & de Métempsycose [c] firent fortune parmi les philosophes. C'est encore la doctrine des docteurs Indiens, & nous connoissons plus d'un savant qui ne parlent qu'avec respect de la transmigration.

* Le Soleil.

a Tour, circuit.

b Renouvellement.

c Passage de l'ame d'un corps dans un autre.

XL.

Les animaux honorés d'un culte religieux.

L'effêt naturel de cette opinion fut d'épargner le sang des animaux, quoique Dieu ne les ait placés auprès de nous que pour nous servir & pour nous nourir. Il est vrai qu'on trouva de bonnes raisons pour ne point priver le peuple de la chair du bœuf, qui est une nourriture abondante & parfaite. Il èst vrai qu'il y eut une espéce de convention tacite entre les provinces d'Egypte de faire usage l'une de la chair de brebis, l'autre de la chair de chévreau, pour n'être pas privé d'un commerce utile, & de trop de secours à la fois. Mais les prêtres Egyptiens s'abstenoient communément de manger la chair de quelque bête que ce fût : & en général tous les animaux dont les étoiles portent le nom furent regardés par les Egyptiens avec vénération comme ayant été la première retraite de leurs dieux, & pouvant être celle des ames de leurs parens morts. On ne vit plus qu'avec une crainte religieuse ceux dans lesquels on savoit, à n'en pouvoir douter, qu'Osiris & Isis avoient fait leur demeure, comme le bélier, le

taureau, la genisse, le bouc, & le lion. L'ancien usage où l'on étoit de porter en cérémonie dans les fètes de certaines saisons l'animal qui donnoit son nom à la maison où le soleil entroit, disposa les peuples de certains cantons à honorer particulièrement l'animal qu'on portoit dans la fête qui concouroit avec la fin de leur moisson. Le bélier devint ainsi l'animal chéri des habitans de Thèbes, dont la moisson finissoit vers l'entrée du soleil au bélier. Le bœuf & la vache devinrent les animaux les plus chers aux habitans de Memphis, dont la moisson finissoit à l'entrée du soleil au taureau. Ceux de Mendès voisins de la mer, & dont la recolte arrivoit plûtard, vers l'entrée du soleil aux deux chévreaux, avoient, au rapport d'Hérodote *, une vénération spéciale pour les chévreaux. L'extravagance alla enfin jusqu'à conserver dans un lieu honorable, & à traiter avec révérence le bélier, le taureau, ou le bouc qui avoit fait partie du cérémonial. Je ne sai pas si le bélier de la fête étoit spécialement conservé dans la Thébaïde. Les monumens qui nous restent du fond de l'Egypte vers l'Ethiopie sont plus rares & plus obscurs. Mais on révéroit un bœuf à Memphis, & un bouc à Mendès. On les regar-

* In Euterp. num. 47.

doit comme des dieux. D'où leur a donc pu provenir tant d'honneur ? Voilà tant de symboles qui deviennent successivement autant de dieux, que quand nous verrons éclore de nouvelles divinités, nous pourrons bien assurer qu'elles n'étoient originairement que des parties du cérémonial symbolique. Le bœuf & le bouc de Mendès avoient donc fait partie des anciennes cérémonies avant que de devenir les objets d'un culte religieux : & nous en trouvons la preuve de fait dans le chien vivant qu'on faisoit marcher devant la pompe d'Isis au grand jour de sa fête. La canicule qui faisoit l'ouverture de l'année avoit donné lieu à ce cérémonial. Le chien par la suite devint l'objet particulier du culte d'une province d'Egypte ; & c'étoit d'ailleurs un animal respecté & sacré d'un bout de l'Egypte à l'autre (a).

LA THÉOGONIE.

Si la figure du bœuf & de la vache fut de tous les symboles celui qui se trouva le plus du goût des peuples, c'est parce que c'étoit l'animal qu'on voyoit paroître à la fête de la moisson dans le canton de l'Egypte le plus distingué, à Memphis. L'idée de fertilité devint inséparable de la vûe du bœuf. On donna au Nil une tête de bœuf, pour faire entendre qu'il

Pourquoi l'on peint les fleuves avec une tête de taureau.

(a) *Oppida tota canem venerantur.* Juven. satyr. 15.

LE CIEL POETIQUE. étoit le pere des moissons de l'Egypte : & c'est la raison qui fit peindre sous la même forme les autres fleuves, qui sans se déborder comme le Nil, ne laissent pas de fertiliser les campagnes qu'ils traversent (*a*).

XLI.

Origine d'Apis & de Mnévis.

Le hazard ayant fait trouver à Memphis un veau qui avoit quelques taches d'une figure approchante d'un cercle ou d'un croissant, symboles si respectés parmi eux ; cette singularité qui n'étoit rien & ne méritoit pas plus d'attention que ces taches blanches qu'on voit au front des chevaux & ailleurs, ils la prirent pour le caractère d'Osiris & d'Isis, empreint sur l'animal que leurs dieux chérissoient. Une cervelle hypocondre s'avisa de croire, & de persuader à d'autres, que c'étoit une apparition du gouverneur, une visite que le protecteur de l'Egypte daignoit leur faire. Ce veau miraculeux, après avoir servi par préférence au cérémonial ordinaire, fut logé dans le plus bel endroit de Memphis. Sa demeure devint un temple. Tous ses mouvemens furent trouvé

(a) *Sic tauriformis volvitur Aufidus.*

prophétiques, & le peuple y accourut de toute-part, son offrande à la main. On lui donna le beau nom d'*Apis*, qui signifie le Fort (*a*), le Dieu puissant. LA THÉOGONIE.

Après sa mort on eut grand soin de le remplacer par un autre qui eut à-peu-près les mêmes taches. Quand les marques désirées n'étoient pas nettes & précises, on les aidoit d'un coup de pinceau. On prévenoit même à propos, & après un tems marqué, l'indécence de sa mort naturelle, en le conduisant en cérémonie dans un lieu où on le plongeoit dans l'eau, puis on l'enterroit dévotement. Cette fête lugubre étoit accompagnée de bien des pleurs, & se nommoit avec emphase *Sarapis*, ou *la retraite d'Apis* (b), nom qu'on donna par la suite à Pluton, à l'Osiris infernal. Après l'enterrement

(*a*) C'est encore ici un trait de l'affinité qu'il y avoit entre la langue des Egyptiens & celle de leurs voisins. Apis est le même mot qu'Abir, prononcé à la façon des Egyptiens. Nous le savons par le témoignage du prophéte Jeremie, c. 46 : 15, où il se mocque des Egyptiens en leur demandant ce qu'est devenu leur Apis, en Hébreu *leur Abir*. מדוע נסחפ אבירך *maddonaw nistaph abireca, quare ablatus est abir tuus?* Ce que les LXX. ont traduit par ὁ Ἆπις, ὁ μόσχος, *vitulus*, & expliqué ensuite par ὁ ἐκλεκτός σου. Διατί ἔφυγεν ἀπὸ σοῦ ὁ Ἆπις, ὁ μόσχος, ὁ ἐκλεκτός σου. Qu'est devenu votre Apis, votre puissant bœuf, votre dieu chéri?

(*b*) סור *sur, recedere*, סר אביר *sar abir, recessit Apis*. V. Judic. 16 : 20.

d'Apis on lui cherchoit un successeur (a). Ainsi se perpétua cette étonnante dévotion. Un puissant motif y contribua beaucoup : elle étoit lucrative.

Origine de Mnevis.

Les habitans d'Héliopolis qui faisoient une dynastie à part, ou un royaume différent de celui de Memphis, se croyoient assez bien avec le soleil, dont leur ville capitale portoit le nom, pour avoir part à ses visites ou à celles de son fils. Ils eurent donc bientôt leur bœuf sacré aussi bien que ceux de Memphis. On lui donna le nom de Menavis ou Mnevis, qui est la même chose que *Menès le fort*, ou le même que * Menophis : & en lui choisissant un nom distingué, on lui fit trouver d'autres qualités & d'autres fonctions particulières qui n'attirèrent pas moins la foule.

* *Voyez ci-dessus, p. 144.*

Du moment que l'Egypte eut oublié le seul Etre qui soit adorable & le culte spi-

(a) *Bos Apis in septo quodam alitur & . . . . pro deo habetur : albus frontem & quasdam parvas cor oris partes, cætera vero niger : quibus signis judicant qui sit ad successionem idoneus, alio deficiendo. Ante id septum, &c.* Strab. Geogr. l. 17. M. de Maillèt dans sa description de l'Egypte, lettre 7. a cru que Strabon vouloit dire, qu'après la mort du roi régnant les prêtres connoissoient par la bigarure de la peau d'Apis quel devoit être le roi successeur, & avoient trouvé par là un moyen de se rendre maîtres de la succession à la couronne. Mais il s'agit visiblement dans cet endroit non du successeur du roi, mais du successeur qu'on devoit donner au bœuf Apis noyé en cérémonie, ou mort naturellement. Le choix de ce veau se décidoit par ses mouchetures.

rituel qu'il demande pour honorer un vil animal qui broute l'herbe des champs (*a*), tous les animaux qui paroissoient fréquemment dans les figures hiéroglyphiques eurent part à ses respects. L'Egypte & la Lybie se prosternèrent devant le bélier. Le culte du taureau devint universel. Les boucs qui donnoient leur nom au troisième signe (*b*) du zodiaque, eurent un temple à Mendès, & bien ailleurs. Le lion, la chévre sauvage, les poissons (*c*), le loup, tous noms de constellations différentes; le serpent si ordinaire dans leur écriture & dans les cérémonies; l'hypopotame & le crocodile, quoiqu'ils fussent des symboles odieux & n'inspirassent que la crainte, trouvèrent chacun à part des adorateurs, même des cantons entiers qui leur étoient dévoués: & si ces animaux eussent été plus traitables, ils auroient fait une aussi belle fortune que le bélier, le veau, & le bouc, divinités naturellement fort accessibles.

LA THÉOGONIE.

Le culte du loup.

Il n'est pas inutile de remarquer ici que c'est encore une figure symbolique usitée dans un canton de la basse Egypte

(*a*) *Mutaverunt* (*Deum*) *gloriam suam in similitudinem vituli comedentis fœnum.* Ps. 105 : 20.

(*b*) Voyez la Sphère des Barbares dans Hyde, *de Relig. Pers.*

(*c*) *Herodot. in Euterp. & Plutarch. de Isid. & Osir.*

LE CIEL POETIQUE. λυκὸς, *lycos*, *lupus*.

pour exprimer l'année ou la ſucceſſion des douze ſignes, qui n'étant plus entendue, y a donné lieu à honorer ſpécialement le loup, & en a fait porter le nom à la ville de Lycopolis, enſuite à la Lycie, au Lycée, & à pluſieurs lieux de la Gréce, ſur-tout en Arcadie. Chacun ſait que les loups ont coûtume de marcher à la file. On en a même fait un proverbe, & c'eſt une remarque ordinaire chez les naturaliſtes que les loups en paſſant une rivière ſe ſuivent ſur une ligne, le ſecond mordant la queue du premier, le troiſième la queue du ſecond, & ainſi des autres. Cette figure fut choiſie pour ſignifier l'année, parce qu'elle eſt compoſée de douze mois qui ſe ſuivent ſans interruption. Ce qui eſt ſi vrai, que les Grecs donnoient à l'année le nom de Lycabas, qui ſignifie *la marche des loups*.

XLII.

Preuves du culte rendu à ces divinités bizarres.

Je ne puis diſconvenir, me pourra-t-on dire, que la vûe de tous ces animaux ſymboliques dont on ne connoiſſoit plus la ſignification, & de plus la coûtume perpétuelle de dire qu'Oſiris ou Horus entroit

dans le bélier, dans le taureau, & dans les autres animaux du zodiaque n'ayent pu faire naître des travers dans l'esprit du peuple, & donné lieu à des contes pleins d'extravagance. Mais est-il concevable que les Egyptiens aient manqué de sens jusqu'au point d'adorer les animaux mêmes dont les figures leur avoient autrefois servi de lettres, ou de signes instructifs, & même jusqu'à encenser les plantes dont on ajoûtoit les feuillages aux figures des animaux pour en varier le sens, & pour marquer les différentes saisons?

LA THE'OGONIE.

Je n'entasserai pas ici les passages de Lucain, de Silius Italicus, de Stace, de Juvenal, ni une foule d'autres témoignages des Auteurs prophanes qui tournent en ridicule la petitesse des Egyptiens prosternés devant un bouc, ou pénétrés de respect devant un oignon. Mais je me bornerai à deux ou trois traits de l'Ecriture sainte, dont l'éclaircissement peut intéresser mes Lecteurs, tout en attestant la bizarrerie de ce culte dont on n'imagine pas que l'homme ait été capable.

L'art de la sculpture, ni celui de couler des figures en fonte, n'étoient pas généralement interdits aux Hébreux, puisque le fond du tabernacle & le couvercle

de l'arche qui renfermoit la Loi, furent ornés de plusieurs figures aîlées, qui étoient autant d'images des esprits célestes, ou des symboles de l'adoration & de l'obéissance dûes à l'Etre suprême. Ces figures n'étoient pas comme l'ont pensé certains savans, une imitation des divinités Egyptiennes; puisque Moïse traite par tout leurs animaux & leurs sculptures de choses abominables. Mais c'étoit un usage innocent & judicieux de l'ancienne écriture symbolique : c'étoit enseigner & parler par signe. Ces figures, bien loin d'être une copie de ce que l'Egypte adoroit, invitoient à l'adoration de l'Etre invisible, & présentoient à l'esprit le modele de l'abaissement le plus profond, & de l'obéissance la plus agile. Le cas où la sculpture étoit interdite aux Hébreux, est celui où la figure taillée pouvoit devenir un objèt de chûte, & porter le peuple à l'idolâtrie.

Pourquoi donc la mer d'airain ou la grande cuve qui servoit dans le parvis du temple de Salomon à laver les piés & les mains des ministres prêts à faire le sacrifice, étoit-elle appuiée sur la croupe de plusieurs taureaux de bronze? Si le taureau étoit l'objèt chéri du culte populaire, ces figures pouvoient devenir en Israël une occasion de scandale.

Le bœuf étoit sans doute l'objèt de la dévotion à la mode : mais le faire servir de support à la cuve où se lavoient les ministres du Dieu vivant, c'étoit avilir par le plus humble de tous les services, l'animal qui étoit adoré chez les peuples voisins. Et au contraire Jeroboam l'irréconciliable ennemi de Salomon, prétendit tirer profit de l'inclination des peuples pour cet animal, lorsqu'à son retour d'Egypte, il essaia de détourner les Israëlites d'aller à Jérusalem en les attachant à Dan & à Béthel par l'érection des veaux d'or qu'il y plaça. D'où peut enfin provenir le culte que les Hébreux rendirent dans le désert à un taureau de fonte, sinon de l'impression vive que la pompe des fêtes d'Apis & de Mnevis avoit faite dès l'enfance sur leur esprit, lorsqu'ils étoient dans la terre de Gessen, voisine d'Heliopolis & de Memphis ? LA THEOGONIE.

Que le bélier, & le bouc, l'agneau, & le chévreau, aient été adorés en Egypte aussi-bien que le taureau, nous en trouvons une autre preuve dans le refus que fit Moïse d'user de la permission que Pharaon lui donnoit de célébrer la fête du Seigneur, sans sortir de l'Egypte, sans aller, comme faisoient bien des peuples, solemniser leurs fêtes sur des montagnes,

LE CIEL POETIQUE. ou dans des déserts éloignés de toute habitation. Les Egyptiens, disent-ils au roi, *nous lapideroient, s'ils nous voyoient immoler ce qu'ils adorent* *.

* Exod. 8.

Mais cette preuve est encore plus sensible dans les cérémonies de la Pâque. L'immolation de l'Agneau paschal, & tous les sacrifices de la Loi, ont à la vérité des rapports importans à une plus excellente victime. Ils sont principalement destinés à servir à jamais d'instructions à ceux qui ont reçû la réalité dont la loi Mosaïque n'étoit que l'ombre. Mais cette cérémonie avoit alors un rapport sensible & immédiat aux besoins présens du peuple Hébreu, & aux circonstances où il se trouvoit.

C'étoit, comme nous l'avons déja remarqué, la coûtume des Egyptiens de porter dans les fêtes de chaque nouveau mois, les symboles qui y étoient propres, & sur tout l'animal qui avoit rapport au signe où entroit le soleil. Ils célébroient avec une pompe particulière le retour de l'équinoxe du printems (*a*), & l'entrée

(*a*) Ἑορτάζειν μετὰ τὴν ἐαρινὴν ἰσημερίαν. *Plutarch. de Isid. & Osir.* Ce qui se trouve confirmé par l'Auteur de la *Chronique Orientale*, traduite par *Abrahamus Echellensis*, pag. 7. *Erat dies (Paschatis) iste, quo sol ingressus est primum signum arietis; eratque dies illa solemnis ac celeberrimus apud Ægyptios.*

du soleil au premier signe qui est le bélier. Ils faisoient les préparatifs de cette fête avant la pleine lune, voisine de l'équinoxe : & le quatorze de cette lune, toute l'Egypte étoit en joye : chacun mettoit des feuillages & des marques de la fête au-dessus de sa porte : on couronnoit de fleurs le bélier : on portoit en triomphe l'animal qui étoit propre à cette fête, & qui étoit devenu l'objèt de l'encens & du respect des peuples. LA THE'OGONIE.

Les Hébreux au contraire eurent ordre au tems de leur départ, & pour tous les ans à perpétuité au retour de l'équinoxe de prendre dans chaque famille un jeune bélier, un agneau d'un an ; de le tenir prêt dès le dixième de la lune voisine de l'équinoxe, pour l'immoler le quatorze ; de se contenter d'un chévreau au défaut d'un bélier, l'un & l'autre étant honorés des Egyptiens ; de persévérer jusqu'au quatorze dans la volonté de tuer ce qu'ils avoient vû adorer ; de le rôtir en présence de la famille ; de manger ensemble les chairs de cet animal le soir même du quatorze, qui étoit le jour auquel le bélier étoit couronné de fleurs & honoré des Egyptiens ; de n'en séparer aucune partie pour être mise en réserve jusqu'au lendemain ; & sur-tout d'en manger la tête

LE CIEL POETIQUE. aussi-bien que le corps, pour faire en cela tout le contraire des Egyptiens. Un témoin oculaire * de leurs anciennes pratiques nous a appris que les Egyptiens ne mangeoient la tête d'aucun animal; mais qu'ils la maudissoient, la consacroient aux divinités mal-faisantes, & la gardoient pour la vendre le lendemain sur la place aux étrangers, ou pour la jetter dans le fleuve au défaut d'acheteurs.

* Herod. in Euterp. n. 46.

Une autre circonstance qui paroît singulière dans les réglemens de la pâque judaïque, est la défense de faire bouillir les chairs de l'agneau, & d'en rien manger de crû. Quel interêt la religion des Hébreux pouvoit-elle avoir à rôtir la victime, plûtôt qu'à la bouillir, & quel besoin de leur défendre de manger des chairs crûes dont on a naturellement horreur? Nous pouvons juger de la pratique des Egyptiens par celle des Athéniens qui étoient une de leurs colonies. Quand ils sacrifioient à Horus, ou aux heures, c'est-à-dire, aux saisons, divinités indubitablement venues d'Egypte; le rituel de de cet acte d'idolâtrie étoit de *faire bouillir les chairs* (a), *non de les rôtir*. On conserva à Athenes l'usage Egyptien dans

(a) Ἀθηναῖοι ταῖς ὥραις θύοντες οὐκ ὀπτῶσιν, ἀλλ' ἕψουσι τὰ κρέα. *Athenæi*, lib. 14. c. 20.

le culte de ces dieux visiblement Egyptiens : & les Hébreux n'eurent ordre de faire le contraire que pour ne prendre aucune part aux actions & aux coûtumes de l'idolâtrie. LA THÉOGONIE.

La défense de manger aucune partie de l'agneau, par exemple, les intestins, sans avoir cuit le tout, étoit fondée sur la coûtume extravagante par laquelle on croioit honorer Bacchus en mangeant les chairs, & sur-tout les entrailles des chévreaux & des autres victimes sans les cuire (*a*). J'ai rapporté l'origine de ces pratiques furieuses.

Enfin la dernière cérémonie prescrite aux Hébreux dans l'immolation de l'Agneau paschal, étoit de rougir de son sang le dessus de leurs portes, tandis que les Egyptiens ornoient les leurs de feuillages & de figures conformes à la solemnité du bélier. C'étoit donc en tout point rompre

(*a*) *Illic (in Orgiis Bacchi) inter ebrias puellas & vinolentos senes, cum scelerum pompa procederet, alter nigro amictu teter, alter ostenso angue terribilis, alter cruentus ore, dum viva pecoris membra discerpit, &c.*
Julius Firmic. de errore profanar. religionum.
Plutarque dans son livre de la Cessation des Oracles nous montre des fêtes où l'on mettoit les victimes en pièces, & où l'on les mangeoit toutes crûes. ἐν αἷς ὠμοφαγίαι καὶ διασπαραγμοί. Arnobe fait ce reproche aux Gentils, lib. 5. *Caprorum reclamantium viscera cruentatis oribus dissipatis.*

publiquement & ſans retour avec les pratiques Egyptiennes. C'étoit renoncer ſolemnellement à l'idolâtrie & au culte de toutes ces prétendues puiſſances céleſtes, qui les avoient pu ſéduire par l'éclat de leurs fêtes. C'étoit revenir au culte d'un ſeul Dieu créateur, moteur, & conſervateur de toutes choſes. Ainſi avec la preuve de la profonde ſageſſe des loix de Moïſe toûjours diametralement oppoſées aux pratiques Egyptiennes, nous avons auſſi la preuve de l'extravagance des Egyptiens qui avoient commencé il y a beaucoup plus de trois mille ans, à prendre les noms du zodiaque, & les figures, ſoit de leur écriture, ſoit de leur cérémonial pour des objets importans, & qui cachoient de grands miſtères, ou pour des monumens reſpectables de la vie, & de l'apothéoſe de leurs grands hommes.

XLIII.

Python ou Typhon.

Le même fond d'amour propre qui avoit fait trouver aux Egyptiens Cham, ſon épouſe, & leurs enfans Ménès & Toth, dans les caractères les plus honorables de leur ancienne écriture, leur fit chercher quelque ancien ennemi de leur

colonie dans le monstre aquatique qu'ils nommoient Ob, & qu'ils regardoient comme l'ennemi d'Osiris. Ils y crurent trouver les marques distinctives du fondateur d'une nation voisine qu'ils haïssoient souverainement : c'étoit Phyt ou Phyton, frere de Ménès ou de Mesraïm, & auteur des Phytéens qui habitoient l'intérieur de l'Afrique. Soit que Phyton se fût révolté contre son pere Cham, & eût troublé le repos de l'établissement de Ménès; soit plûtôt encore que tous les Phytéens leur fussent généralement odieux, parce *qu'ils avoient des coûtumes toutes contraires à celles des Egyptiens*, (a) tuant & mangeant tous les animaux que l'Egypte honoroit; un faux zéle de religion leur rendit peu à-peu le nom de Phyton qui étoit celui du fondateur de la colonie, universellement abhorré & digne d'exécration. Au lieu du nom de Ob qu'ils donnoient au monstre symbolique qui avoit privé Isis de son cher Osiris, ils s'accoûtumèrent avec le tems à ne lui plus donner d'autre nom que celui de Phyt ou Phyton qui réveilloit toute leur haine : & ayant entièrement perdu de vûe l'histoire du soleil enlevé à la terre par le déluge, ils publiè-

LA THEOGONIE.

Genes. 10.

(a) Οὐδὲ κομέουσι τοῖσι αὐτοῖσι χρεομένοι. Herodot. in Melpomen.

rent, ſuivant leur ſiſtême groſſier, que l'ame de Phyton au ſortir de ſon corps étoit entrée dans un hippopotame, puis dans celui d'un crocodile, d'un aſpic, ou de tel autre animal nuiſible, & que c'étoit en mémoire de cette tranſmigration dans des animaux malfaiſans comme lui, qu'on lui en donnoit la figure, ſi même il ne continuoit à y réſider.

Origine de la fauſſe doctrine des deux principes.

De même qu'Oſiris, devenu leur pere commun, fut peu-à-peu regardé comme le principe de tout le bien qui arrivoit à l'Egypte; lorſque Phyton fut devenu le nom du ſymbole qui ſignifioit le ravage des eaux, il fut regardé comme un eſprit mal intentionné, comme un principe de contrariété, appliqué perpétuellement à les traverſer & à leur nuire. Ils en firent le principe de tout déſordre, & ſe déchargeoient ſur lui de tout le mal phyſique qu'ils ne pouvoient empêcher, & de tout le mal moral qu'ils ne vouloient pas ſe reprocher à eux mêmes. De là eſt venue la doctrine des deux principes ennemis, également puiſſans, & toûjours aux priſes l'un avec l'autre, vaincus & victorieux tour-à-tour. Cette doctrine qui paſſa des Egyptiens aux Perſes ſous le nom d'Oroſmaſe & d'Arimane, eſt infiniment différente de la nôtre, ſelon laquelle Dieu em-

Plutarch. de Iſid. & Oſir.

ploye conformément aux vûes adorables de sa providence le ministére des esprits qui ont persévéré dans la justice, & laisse une mesure de pouvoir aux anges qui en sont déchus. LA THEOGONIE.

La haine des Egyptiens pour ce Phyton leur ennemi imaginaire, & toûjours attentif, selon eux, à les molester, alla si loin, qu'ils n'osèrent plus en prononcer le nom. On le retrouve cependant en son entier dans la langue des Hébreux qui avoient demeuré en Egypte, & qui y avoient appris à appeller ainsi le plus malfaisant de tous les serpens, l'aspic (*a*). On retrouve le nom entier de Phyton ou Python dans les fables du paganisme les plus anciennes & les plus célébres. On y voit ce monstre terrible aux prises avec le Dieu qui éclaire le monde, & répandant par-tout la désolation. Ce qui étant bien entendu, ne signifie que le déluge ennemi du soleil & de la terre. Ovide même & les Mythologues ses devanciers, ont entrevu & conservé l'ancienne liaison qu'il y avoit entre le déluge & cette figure, en plaçant la défaite de ce serpent immédiatement après le déluge, & ils y ajoûtent tout de suite la fable des géans qui dans son origine, n'étoit, comme nous l'avons *Metam. l. 1.*

(*a*) פתן *peten.*

vû, qu'un tableau commémoratif des météores singuliers qui commencèrent après le déluge à troubler l'air, & à faire craindre de nouveau la perte du soleil. Rien de si vanté dans l'antiquité que la victoire du soleil. Rien de plus abhorré que Phyton, quand de monstre en peinture, il fût devenu un être appliqué à nuire. Les Egyptiens craignant de se souiller par la seule prononciation de ce nom détestable, en renversèrent les lettres, & les changèrent en celui de Typhon.

Nous avons vû que la croix, soit entière, soit racourcie, étoit la marque de la crûe du Nil, parce qu'elle en étoit la mesure. Cette croix qui retenue par un chainon, & arrêtée dans la main d'Osiris, ou dans les pattes de l'épervier, ou dans la main d'Horus, signifioit d'une façon fort simple le débordement du Nil réglé par le soleil, fortifié par le vent, & assujetti à des régles certaines ou maîtrisé par la dexterité du labourage, prit un tout autre tour dans leur esprit. Cette croix qui dans leur écriture vulgaire, comme aussi dans l'ancienne hébraïque, dans la greque, & dans la latine, étoit *la lettre* Tau, commençoit nécessairement le mot Typhon écrit en lettres courantes. En sorte que cette figure attachée à un chai-

non, ou arrêtée par une main, leur parut un caractère abregé pour signifier Typhon enchaîné ou désarmé.

La Theogonie.

Que la croix ou le T suspendu à un chainon ait été pris par les Egyptiens pour Typhon arrêté, ou, ce qui étoit pour eux la même chose, pour la délivrance du mal, on peut s'en assurer en consultant leurs pratiques. Elles sont le plus sûr interpréte de l'opinion qui les régloit.

Ils suspendoient le Typhon retenu par une boucle, au cou de leurs enfans & de leurs malades : ils l'appliquoient sur les bandelettes parfumées dont ils envelop-poient leurs momies, & où nous le retrouvons encore. Que peut signifier dans leurs idées un T enchaîné, auprès de ceux à qui ils souhaittent la santé ou la vie, sinon la délivrance de la maladie ou de la mort, qu'ils espéroient obtenir par ces pratiques superstitieuses ? On peut donc croire que ce T leur a paru être le commencement & l'abregé du nom de leur ennemi, & que la main ou l'attache qui le bridoit leur paroissoit être la marque d'une puissance secourable & attentive à détourner le mal. L'on voit par-là l'usage étrangement déplacé qu'ils faisoient de ces figures, qui dans leur première institution, avoient rapport au Nil, au labou-

LE CIEL POETIQUE.

rage, & à des choses totalement éloignées de l'explication des tems qui ont suivi. Voilà très-vraisemblablement une première clé avec laquelle on pourroit essayer d'expliquer quelque partie de la signification que les Egyptiens des tems postérieurs attachèrent à leur écriture sacrée. Mais il est sensible que tout y avoit raport aux fausses idées qu'ils avoient prises de ces anciennes figures : & il y a trop peu à gagner dans de pareilles recherches, pour y employer le moindre travail.

Origine des Amulettes.

Cette coûtume de donner un frein aux puissances de l'ennemi, & de suspendre un Typhon captif au cou des enfans, des malades, & des morts, parut si salutaire & si importante, qu'elle fut adoptée par d'autres nations. Les enfans & les malades portoient tout communément une bulle où étoit le T qu'on regardoit comme un puissant préservatif. Avec le tems, à la place de la lettre T qu'on gravoit d'abord dans cette bulle, mais dont les autres peuples ignoroient le sens & l'intention, on substitua d'autres caractères. Souvent on y mit un serpent, un harpocrate, ou l'objèt des dévotions courantes ; quelquefois même des figures ridicules, ou de la dernière indécence. Mais le nom d'*Amulette* * qu'on donnoit à cette bulle, & qui

* *Amolimentum malorum.*

qui signifie, *l'éloignement du mal*, représente très-naturellement l'intention des Egyptiens de qui cette pratique est venue. LA THÉOGONIE.

XLIV.

Le secrèt des mystères Egyptiens.

Quand on se veut instruire de ce qu'il est possible de sçavoir de cette religion Egyptienne qui irrite la curiosité par son appareil mystérieux; on ne manque pas de lire avec avidité Hérodote, Diodore de Sicile, le traité d'Isis & d'Osiris, quelques autres de Plutarque, les ouvrages de Platon, de Porphyre, ou de tels autres savans qui avoient voyagé en Egypte, & fréquemment conversé avec des prêtres d'Isis, les plus mystérieuses gens de l'univers. On s'imagine que c'est dans de pareils livres qu'il faut chercher l'intelligence des figures symboliques, ou qu'on ne la trouvera nulle part. Mais après les avoir lûs, on est étonné de n'y trouver que des contes de petit peuple, ou de fades allégories sans liaison, sans dignité, sans utilité; ou enfin une métaphysique guindée, dans les subtilités de laquelle nos déistes aiment à s'égarer, mais dont il est ridicule de penser que la simple antiquité ait eu la moindre connoissance. On

LE CIEL POETIQUE. regrette une lecture longue, très ennuieuse, & qui n'est rachetée par aucune découverte tant soit peu satisfaisante. Tout ce qu'on y apprend d'une manière précise, ce sont les erreurs & les folles idées des Egyptiens. Quant à cette sagesse profonde qu'on leur attribue, à peine y en trouve-t-on quelque vestige : & le reproche que les Egyptiens faisoient aux Grecs *, d'être toûjours enfans dans leur histoire, nous paroît, après cette lecture, pouvoir être fait avec autant & plus de justice aux Egyptiens eux-mêmes ; puisque parmi eux les docteurs comme le peuple avoient l'esprit plein de puérilités, & se trompoient d'autant plus misérablement qu'ils attachoient des histoires & des traits arbitraires à des figures destinées à signifier toute autre chose.

* Plato in Tim.

Mais, me dira-t-on, il ne faut pas s'attendre que les prêtres d'Isis, ni Plutarque, ni les autres voyageurs qui les ont entendus, nous puissent rien apprendre du vrai sens des symboles. C'étoit une théologie mystérieuse qu'on n'avoit garde de divulguer. Ceux qui y étoient initiés s'obligeoient par serment à ne rien communiquer au peuple de ce qu'on leur avoit révélé. Herodote ne nous dit-il pas souvent, qu'il ne lui est pas permis de révéler

les noms ni les honneurs qui étoient affectés à certaines divinités, ou ce que c'étoit que ces dieux ? Le secrèt sur ce point étant inviolable, faut-il être surpris qu'ils ne se soient pas expliqués sur le fond qui nous intéresse, & pouvons-nous juger de ce qu'ils ne nous ont point dit ?

Voyons donc, & c'est par où nous finirons notre essai sur la religion des Egyptiens, voyons ce que c'étoit que ces mystères tant vantés, & pénétrons, s'il se peut, dans ces secrèts, malgré les voiles & les défenses qui les rendent inaccessibles.

Il n'y avoit rien de moins mystérieux que la religion des Egyptiens dans les commencemens. Elle étoit originairement la même que celle de Job & de Jetro en Arabie; que celle de Melchisédec en Chanaan; que celle d'Abimélec en Palestine. C'étoit en un mot la religion de Noé, & des Patriarches ses enfans, auteurs des premières colonies. Cette religion consistoit à adorer le Très-haut. On y recommandoit la justice & le travail : on y traitoit honorablement les morts : on y attendoit un meilleur avenir : & bien loin que les figures qui étoient exposées aux yeux du peuple cachassent quelques mystères, on ne les lui présentoit en public que pour lui faire entendre,

LE CIEL POETIQUE.

& lui inculquer, par une espéce de prédication perpétuelle, ses devoirs envers Dieu, les avantages de la paix & de la douceur envers ses freres, la récompense de la justice après la mort, & l'ordre soit des fêtes, soit des opérations dont il falloit que chacun fût instruit. Les circonstances que j'ai rassemblées pour le faire voir, & que nous trouvons dans les caractères les plus distingués de l'écriture Egyptienne, sont si nombreuses, si simples, & tellement liées, que le hazard ne sauroit rien produire de pareil. Mais toute cette écriture dégénera nécessairement en un amas d'idées monstrueuses, & de mystères absurdes, quand le sens en fut perverti. Il n'est pas fort difficile de voir ce qui introduisit peu à peu à cet égard la religion du secrèt, & des sermens.

Dès qu'une fois le peuple grossier, prenant ces figures symboliques pour des personnages & pour des objets réels, se fut infatué de cette idée qu'il avoit pour protecteurs ses propres ancêtres, morts à la vérité, mais transportés dans les astres (*a*), & toûjours occupés des besoins

(*a*) Λέγουσι τῶν θεῶν τὰ σώματα παρ' αὐτοῖς κεῖσθαι καμόντα, καὶ θεραπεύεσθαι, τὰς δὲ ψυχὰς ἐν οὐρανῷ λάμπειν ἄστρα. Ils disent que leurs dieux étoient morts, que leurs corps étoient couchés dans des tom-

de l'Egypte; il se forma un langage & un corps de pratiques ou de dévotions conformes à leurs nouvelles idées, & à leurs inclinations. N'entendant plus les symboles, & se faisant un grand mérite de les conserver, ils ne purent que les arranger d'une façon arbitraire. Ils les mettoient sans doute en œuvre selon le sens historique qu'ils y avoient imaginé. Ainsi leurs monumens doivent être indéchifrables dans le détail : témoin la figure de la canicule, du lion, de la vierge, & du labourage desœuvré qu'ils avoient grand soin de peindre sur les morts, parce qu'Horus y paroissoit dans un état de mort (a). On voit par l'interprétation des figures de l'obélisque de Ramessès, conservée en partie dans l'histoire d'Ammian Marcellin, que dès le tems de cet ancien roi d'Egypte on regardoit Ammon comme le plus puissant des dieux; qu'Horus étoit regardé comme une autre divinité bienfaisante & affectionnée à Ramessès; qu'ainsi le premier sens des figures hieroglyphiques étant oublié avoit dès-lors fait place à des inter-

LA THÉOGONIE.

beaux, & honorés parmi eux; mais que leurs ames brilloient dans le ciel, & y étoient devenues autant de différens astres. *Plutarch. de Isid. & Osir.*

(a) Voyez *l'Antiquité Expliq. supplément*, tom. 2. *suite de la* 37. *planche.*

LE CIEL POETIQUE. prétations pleines d'absurdités. On continua de mettre en œuvre les sculptures sacrées : mais ce fut suivant le sens moderne qu'on y avoit imaginé. Tout cet arrangement bizarre ne peut avoir rapport qu'à leurs fables, ou à une philosophie pitoyable, dont on trouve des échantillons dans l'interprétation des sculptures sacrées de l'Egypte que nous a laissée un grammairien nommé Horappollo, qui enseignoit à Alexandrie & à Constantinople sur la fin du quatrième siécle. Cette écriture qui étoit fort sensée quand elle enseignoit au peuple des choses très-simples & d'un usage journalier, devint, comme on le peut voir par l'ouvrage de cet Egyptien, un moyen de passer pour savant, en cachant sous des enveloppes mystérieuses une multitude de niaiseries.

Dans les anciennes figures Egyptiennes il y en avoit quelques-unes qu'on ne pouvoit pas naturellement prendre comme les autres pour des dieux du ciel, & dont le sens ne pouvoit guères s'oublier, ayant été d'abord d'un usage infini parmi le peuple. Tels étoient, par exemple, *le serpent*, & l'épervier. Aussi voyons-nous par l'interprétation qu'en donne le grammairien Horapollo, qu'au quatrième siécle les prêtres Egyptiens exprimoient encore

la vie ou l'éternité de leurs dieux par un serpent qui les entoure (*a*), & qu'ils désignoient le vent par un épervier qui étend ses aîles (*b*). Mais dès qu'une fois le peuple eut oublié le sens de l'écriture sacrée, & pris des figures humaines pour des puissances célestes, on ne cessa d'inventer des histoires, & les prêtres qui conservèrent cette écriture, la conformèrent à ces histoires, ce qui la rend digne de tous nos mépris & toute différente de l'ancienne. LA THÉOGONIE.

On peut croire que dans les commencemens les prêtres qui avoient encore la clé de l'ancienne écriture avertissoient le peuple de la fausseté de ces interprétations, & le ramenoient à l'unité d'un Dieu auteur de tous leurs biens. Les prêtres conservèrent d'abord quelque partie des explications primitives. De-là vient le mélange de grand & de petit dans la théologie Egyptienne, & dans l'Eleusinienne qui étoit la même. Il y demeura plus qu'ailleurs certaines traces des vérités, qui faisoient le principal fond de la religion des patriarches.

(*a*) (Ὄφιν) χρυσοῦν ποιοῦντες θεοῖς περιτιθέασιν. *Serpentem aureum Diis suis circumponunt.* Horapoll. I.

(*b*) Ἱέραξ διαπεταζόμενος τὰς πτέρυγας ἐν ἀέρι .... ἄνεμον σημαίνει. *Accipiter alis in aere protensis ventum significat.* Ibid.

LE CIEL POETIQUE.

Mais il n'auroit pas été sûr pour les prêtres Egyptiens de vouloir désabuser le peuple de la pensée flatteuse qu'Osiris & Isis étoient deux personnages réels ; de plus, leurs compatriotes & les protecteurs de l'Egypte. Cette chimère & toutes les autres étoient autorisées, en apparence, par le concours des monumens & du langage ordinaire. On parloit sans cesse des actions d'Osiris & d'Isis. Le peuple croyoit ce qu'il voyoit, & ce qu'il entendoit dire. Le récit perpétuel d'autant de faits historiques, qu'on lui montroit de figures & de cérémonies, acheva de l'égarer sans ressource.

Si nos Conciles & nos Evêques les plus respectables ont eu tant de peine à abolir parmi les peuples la créance de certaines légendes indignes de la majesté de notre religion, & qui ne tenoient à aucun monument capable de les perpétuer ; comment conçoit-on que les prêtres d'Egypte aient pu ôter à un peuple plein d'ignorance & de cupidité les histoires bizarres qu'un usage universel ramenoit sans cesse dans leur esprit à la vûe des personnages & des animaux dont les lieux de leurs assemblées étoient remplis? Il est bien plus naturel de penser que les prêtres eux-mêmes se laissèrent aller comme les autres

à la perſuaſion d'être ſous la garde de leurs ancêtres tranſportés dans les aſtres, & devenus les modérateurs du ſoleil, de la lune, & de toute la nature. Le peuple dans ſon fanatiſme auroit mis en piéces quiconque auroit voulu nier l'hiſtoire d'Oſiris & d'Iſis. La vérité s'altéra donc, & s'obſcurcit parmi les prêtres mêmes. Ils ſe familiariſèrent d'abord avec ces idées, parce qu'il étoit dangereux de ne s'y pas prêter, & enſuite ils en devinrent eux-mêmes les défenſeurs les plus zélés. Le tout alla par degré. Ils s'accommodèrent d'abord au langage commun, parce qu'ils croyoient ne pouvoir tenir contre le torrent : mais ils étudioient en particulier ce qu'ils pouvoient recueillir de l'interprétation de l'ancienne écriture. Ils admirent ainſi tout enſemble & les hiſtoires populaires, & les explications qui les anéantiſſoient : ils prirent ſeulement la précaution d'éxiger le ſilence de ceux qu'ils vouloient inſtruire plus ſolidement. LA THÉOGONIE.

L'inſtruction prit de cette ſorte un air myſtérieux & important, ſans rien détruire de ce que le peuple croyoit. Elle annonçoit ſeulement un état plus parfait, & des connoiſſances dont on ne devenoit capable qu'après des épreuves & des efforts qui ne convenoient pas au commun

LE CIEL POETIQUE. des hommes. Par-là ils évitèrent de mettre le peuple en fureur. C'étoit deja une grande injustice de la part de ces prêtres, que de retenir la vérité captive, & de se l'approprier par exclusion.

Une disposition si criminelle ne pouvoit que donner lieu à de plus grands affoiblissemens. Tout dégénéra en effèt de plus en plus. L'épreuve des disciples, & le serment d'un secrèt inviolable étant des pratiques qui marquoient beaucoup, elles se perpétuèrent très-exactement. Le cérémonial se soûtient sans peine dans toutes les religions, & il s'embellit souvent plûtôt que de tomber, parce qu'il est sans conséquence pour les passions qu'il laisse fort en repos, & qu'il flatte quelquefois. Il n'en fut pas de la vérité & de l'instruction comme du cérémonial. Elles se défigurèrent d'âge en âge, tantôt par l'ignorance & par la superstition des prêtres, tantôt par leur avarice, mais surtout par leur entêtement pour des rêveries systématiques par lesquelles les plus subtils d'entr'eux tâchoient d'expliquer l'écriture symbolique, & dont ils étoient bien plus contens que de quelques vérités simples, & trop unies que leurs prédécesseurs s'étoient contentés de leur apprendre.

Ainsi le danger & la crainte ont d'abord donné naissance au secrèt des instructions Egyptiennes, & ont converti les pratiques de la religion publique en autant de mystères, où l'on ne pouvoit être admis sans avoir donné des marques d'un profond respect pour les objets de la religion, d'une perfection dont les hommes du commun n'étoient pas capables, & d'une taciturnité à toute épreuve. Aussi ceux qui étoient initiés se croyoient-ils d'un ordre supérieur au reste des humains, & leur sort paroissoit digne d'envie. Les prêtres sûrs de la discrétion de leurs disciples purent bien dans les commencemens de l'idolâtrie leur avouer la grossièreté du sens que le peuple attachoit à ces symboles. Mais leur lâche connivence laissa tellement prendre pié à l'erreur, que la piété même des initiés se réduisit à un pur cérémonial: & le foible reste de vérités qui subsistoit encore parmi tant d'histoires fabuleuses, & d'explications pitoyables, y demeura comme noyé & sans aucun effèt utile. Les prêtres enchérirent eux-mêmes sur les superstitions populaires: & quoiqu'ils n'eussent plus à craindre d'offenser le peuple, dont ils avoient adopté & augmenté les folies, ils conservèrent par coûtume & par intérêt les

LA THEOGONIE.

cérémonies préparatoires & la religion du ſilence, qui donnoient une grande idée des miniſtres & de leur ſçavoir.

Mais eſt-il bien certain que la raiſon qui obligea d'abord les miniſtres publics de la religion à cacher au peuple le fond de leurs inſtructions, ſoit tirée de ce que le peuple avoit converti les ſymboles inſtructifs en autant de dieux imaginaires, au lieu que ces figures, ramenées à leur première interprétation ne tendoient qu'à lui apprendre à honorer un ſeul principe, auteur de tout bien, à vivre en paix, à régler ſon travail, & à eſpérer un heureux avenir? Le faux zéle qui eſt naturellement furieux & meurtrier, auroit ſans doute éclaté contre une doctrine ſi ſimple, où il n'étoit pas fait la moindre mention de ſes dieux, & dans laquelle, loin d'être des dieux, ils ſe trouvoient n'avoir jamais rien eu de réel, & redevenoient les caractères d'une ancienne écriture. Il eſt évident qu'un tel contraſte, entre l'ancienne explication & la nouvelle créance, devoit inquiéter les prêtres. Mais pouvons-nous nous aſſurer que ce ſoit là ce qui les rendoit ſi timides & ſi précautionnés?

Ne jugeons point du motif de leur ſilence par ces myſtères ténébreux que

la superstition & le libertinage introduisoient de tems en tems, & où l'on avoit besoin du secrèt usité dans les assemblées de religion, pour couvrir des infamies abominables, ou des superstitions cruelles. Ces abus du silence religieux n'étoient pas long-tems impunis, & le magistrat les supprimoit avec soin dès qu'il en étoit informé*. Mais remontons aux mystères les plus anciens & les plus respectés, aux mystères qui ont été jugé innocens & utiles par les chefs des républiques les plus frugales & les mieux disciplinées.

LA THEOGONIE.

* *V. Tite-Live, l. 39.*

Choisissons les mystères d'Eleusis (*a*). Ce sont les plus célébres & les mieux conservés de tous, parce qu'ils étoient sous la direction des premiers magistrats d'Athènes. Ils sont aussi les plus anciens, & les mêmes que ceux d'Egypte. Diodore de Sicile nous a appris, & nous a prouvé par une exacte ressemblance, que ces mystères étoient venus de la basse Egypte;

(*a*) Ville voisine d'Athènes : on y célébroit avec appareil les fêtes de Cérès : & toutes les villes Greques y envoyoient des processions & les prémices de leurs moissons, pour reconnoître que c'étoit d'Athénes & d'Eleusis qu'ils avoient reçû les régles du labourage, & les premières instructions qui rendent les hommes sociables. *Αἱ μὲν γὰρ πλεῖσαι τῶν πόλεων ὑπομνήματα τῆς παλαιᾶς εὐεργεσίας, ἀπαρχὰς τοῦ σίτου καθ' ἕκαςον ἐνιαυτὸν πρὸς ἡμᾶς ἀποπέμπουσι. Isocrat. de Atheniensib. in Panegyrico.*

qu'ils étoient les mêmes que ceux d'Isis ; qu'ils venoient de la plus haute antiquité ; & qu'ils avoient été introduits en Gréce dès le tems d'Erectée, ou vers les commencemens d'Athènes, c'est-à-dire, dans un siécle voisin de la naissance de l'idolâtrie.

Les Romains les plus distingués qui voyageoient en Gréce ne trouvant qu'incertitude & qu'obscurité, souvent qu'absurdité dans les idées & les disputes des philosophes sur la nature des dieux, ne manquoient guères de se faire initier aux mystères de Cérès, & à ceux de Samothrace ou de Lemnos, s'imaginant que dans cette partie des mystères qu'on appelloit *la vûe claire* (a) de la vérité, on leur apprendroit enfin ce que c'étoit que ces dieux dont le nombre, les fonctions, & la conduite les scandalisoient. Mais ils étoient fort surpris au sortir de ces mystères de n'avoir rien appris sur la nature des dieux, & de voir le sens des figures qu'on leur présentoit réduit aux réglemens du labourage encore informe, aux avantages de la paix, & à la justice qui nous donne droit d'espérer une meilleure vie. On ne disoit pas aux initiés : vos dieux ne sont point des dieux. Mais en les leur montrant on expliquoit le tout de

(a) ἐπόψις ou αὐτοψία.

manière qu'ils devenoient de simples marques destinées à faire entendre certaines vérités propres à régler la vie des hommes. Isocrate & Epictéte se sont expliqués là-dessus assez clairement. » Ceux qui ont part aux mystères, dit le premier (*a*), s'assurent de douces espérances, aussi-bien pour le moment de leur mort, que pour toute la durée de leur vie. Tous ces mystères, ajoûte Epictéte (*b*), ont été établis par les anciens pour régler la vie des hommes, & pour en éloigner les desordres. »

LA THÉOGONIE.

Mais questionnons là-dessus un homme qui étoit assez puissant pour supprimer ces mystères s'ils eussent été absurdes, & assez clair-voyant pour bien démèler ce qu'ils signifioient. C'est Cicéron. Il eut, comme bien d'autres, la dévotion ou la curiosité de se faire initier à Eleusis. Adressons-nous à lui, & tâchons de savoir ce qu'il a vû. Il mesurera sa réponse : mais s'il veut seulement parler à demi mot, il nous fera aisément entrevoir ce qu'il ne lui aura pas été permis de publier. *Je n'entre point* »

(*a*) *In panegyrico*. Τελετῆς οἱ μετεχόντες περὶ τε τῆς τοῦ βίου τελευτῆς καὶ τοῦ σύμπαντος αἰῶνος ἡδίους τὰς ἐλπίδας ἔχουσι.

(*b*) Ἐπὶ παιδείᾳ καὶ ἐπανορθώσει τοῦ βίου κατεστάθη πάντα ταῦτα ὑπὸ τῶν παλαιῶν.

LE CIEL POETIQUE.

dit-il, *dans le détail des cérémonies d'Eleusis, qui sont si saintes & si vénérables. Je passe aussi sous silence le culte qui est particulier à l'île de Samothrace, & les mystères qu'on célébre à Lemnos au cœur d'une vaste enceinte de forêts. Quand ces mystères sont expliqués & ramenés à leur vrai sens, il se trouve que c'est moins la nature des dieux qu'on nous y apprend que la nature des choses mêmes, ou des vérités dont nous avons besoin* (a).

Ce premier aveu de Cicéron dit déja beaucoup, & il nous fait assez entendre que quand ces usages ont été établis on ne connoissoit pas encore les dieux. Il nous apprend par-là sur quoi étoit fondée la précaution du secrèt. Anciennement tout se passoit en public *. On ne montroit ces figures & ces cérémonies que pour régler le peuple. On lui apprenoit par-là des maximes de conduite, & les moyens les plus sûrs pour se bien gouverner. Mais par la suite on crut devoir tenir l'instruction secrete, & ne révéler qu'à des personnes d'une discrétion éprou-

* *Diod. Sic. l. 5. p. 343. & 344. edit. Vechel.*

(a) *Omitto Eleusinam sanctam illam & augustam (religionem), praterea Samothraciam, eaque (mysteria) qua Lemni . . . . . . coluntur sylvestribus sepibus densa; quibus explicatis ad rationemque revocatis rerum natura magis cognoscitur quam deorum.* Cic. de Nat. Deorum, lib. 1. sub finem.

vée le vrai ſens des figures ſymboliques, parce que ce ſens étoit fort ſimple, & que ces figures n'étoient que des ſignes. Au lieu que le peuple dans ſon ignorance craſſe croyoit y voir, & vouloit que chacun y vît des hommes & des femmes que ſon imagination diviniſoit, en les logeant dans différens aſtres. LA THÉOGONIE.

Mais preſſons Cicéron de s'expliquer un peu plus. S'il veut ſeulement ajoûter deux mots auſſi ſignificatifs que les précédens, je ne deſeſpère pas qu'il n'achéve de confirmer la raiſon, ou le motif, que je vous ai donné du ſecrèt des myſtères; & de juſtifier ce que je vous ai dit du ſens de l'écriture, & des cérémonies ſymboliques. *Par le ſecours de ces myſtères*, nous dit-il encore, *nous avons connu les moyens de ſubſiſter* (en réglant notre travail.) *Les leçons qu'on y donne ont appris aux hommes non-ſeulement à vivre* (entr'eux) *dans la paix & avec douceur, mais même à mourir, dans l'eſpérance d'un meilleur avenir* (a), récompenſe infaillible de leur vertu.

Ce paſſage, quoique fort court, nous apprend tout ce que nous voulions ſavoir,

(a) *Illis myſteriis . . . . . principia vitæ cognovimus, neque ſolum cum lætitia vivendi rationem accepimus, ſed etiam cum ſpe meliore, moriendi.* Cic. de Leg. L. 2.

& nous léve non-seulement les barrières, mais les derniers voiles qui fermoient l'avenue des mystères. Tout est enfin exposé au grand jour. Ces pratiques n'avoient point de rapport aux dieux, parce que ceux-ci sont venus plus tard: & elles ne sont mystères que parce qu'il faut trouver des personnes sûres à qui l'on puisse dire ce que tout cela signifioit anciennement. On les cachoit aux autres sous un secrèt inviolable, parce que les figures que le peuple divinisoit signifioient dans ces mystères toute autre chose que des dieux; confession qui pouvoit avoir de fâcheuses suites.

L'objèt de cette instruction si ancienne rouloit sur trois points, qui étoient: 1°. d'apprendre aux hommes, dispersés & traversés par mille obstacles, la façon de se nourrir & de se vétir par certains réglemens ou précautions d'expérience; en second lieu, de se traiter mutuellement avec douceur; & troisièmement enfin de vivre avec une équité qui leur assureroit une meilleure vie après la mort. Les paroles de Cicéron sont claires. Mais comme il s'est expliqué en peu de mots achevons d'en faire sentir toute l'étendue & la parfaite conformité, avec l'explication entière que j'ai donnée aux anciens symboles,

en ajoûtant ici la traduction litterale de la plûpart des termes qui étoient en usage dans ces mystères. Ni les Grecs, ni les Romains n'en entendoient le sens, parce que tous ces mots sont Phéniciens. Mais s'il se trouve que les termes employés dans les fêtes Eleusiniennes concourent parfaitement d'une part avec l'explication de Cicéron, & d'un autre côté avec le sens que j'ai donné aux piéces les plus usitées dans les cérémonies & dans l'écriture symbolique; il en résultera sensiblement que les figures originairement établies pour instruire le peuple ont été converties en autant de dieux imaginaires, & que nous sommes parvenus à la vraie origine de tous les habitans du ciel Poëtique. LA THÉOGONIE.

La Cérès de Sicile & d'Eleusis n'est autre chose que l'Isis Egyptienne apportée dans ces lieux par des marchands de Phénicie qui s'enrichissoient en transportant les blés de la basse Egypte, dans les lieux où la disette de provisions les attiroit, & généralement sur les différentes côtes de la Méditerranée où ils avoient des comptoirs & des établissemens. Le cérémonial des fêtes rurales avoit pris un tour tant soit peu différent dans leurs mains. La mere des moissons y pleuroit sa fille, Origine de Cérès.

LE CIEL POETIQUE.

au lieu de pleurer son mari, comme portoit le rituel Egyptien. A cela près, le fond & l'intention étoient les mêmes. L'une & l'autre allégories ont un rapport évident au triste changement introduit sur la terre par le déluge, & au progrès pénible du labourage qui fut long-tems à se régler.

Si nous écoutons les histoires qui avoient cours parmi les Athéniens (a), Cérès désolée de la perte de sa chère fille Péréphatta ou Perséphone, (que les Latins prononcent par le mot de Proserpine), courut de tout côté pour la retrouver. Elle alluma des flambeaux, & la chercha sans relâche la nuit comme le jour. Après bien des peines & bien des courses, elle trouva proche d'Eleusis quelques personnes qui essayèrent de la consoler dans son accablement. Une femme nommée *Baubo* lui apporta des vivres & des rafraîchissemens : elle essaya de faire rire la déesse, & y réussit. Célée roi d'Eleusis, & son fils *Triptolème*, la reçurent bien, & en reconnoissance, elle leur apprit à cultiver le blé qu'ils ne connoissoient pas. Elle leur apprit à substituer aux glands & aux pavots dont ils fai-

(a) Voyez *S. Clem. Alexand. Cohort. ad Gent.* & *Potter's Antiquity of Greece, tom.* 1.

soient usage, l'orge & le froment qu'elle leur montra à semer & à mettre en œuvre. Célée instruit par Cérès, enseigna (*a*) aux peuples voisins la manière de faire des claies, des vans, des panniers, & les autres instrumens rustiques propres à nétoyer & à conserver le blé ou les autres graines. Triptolème fils de Célée (*b*) leur enseignoit à ouvrir les sillons, à effondrer la terre, & à gouverner la charue. Cérès après avoir charmé ses déplaisirs par la satisfaction de faire du bien aux peuples chez qui elle alloit demander des nouvelles de sa fille, la retrouva enfin. Mais elle ne lui fut rendue qu'à condition de passer tous les ans six mois à la compagnie de sa mere, & six mois sous terre. En mémoire de cet évènement, Cerès institua les fêtes nommées Thesmophories, dont les parties principales se peuvent réduire à trois, les *préparations*, les *processions*, & *l'autopsie*, ou la vûe de la vérité.

LA THEOGONIE.

Les préparations dont on peut lire le long détail dans Meursius *, avoient pour objèt la frugalité, la chasteté, & l'innocence nécessaires aux adorateurs. Les processions consistoient dans le transport

* *Græcia Feriata.*

(*a*) *Virgea prætereà Celei vilisque supellex.* Georg. L. 1.
(*b*) *Uncique puer monstrator aratri.* Ibid.

LE CIEL POETIQUE.

des corbeilles sacrées où l'on enfermoit un enfant & un serpent d'or (*a*), un van, des graines, des gâteaux, & tous les autres symboles dont nous avons fait ailleurs tout le dénombrement. L'autopsie étoit comme le dernier acte de cette représentation. Après une nuit affreuse, des éclairs, des coups de tonnerre, & une imitation de ce que la nature a de plus triste, la sérénité qui succédoit enfin, laissoit paroître quatre personnages magnifiquement vêtus, & dont les habits étoient tous mystérieux. Le plus brillant de tous, & qu'on nommoit spécialement l'*Hierophante*, ou celui *qui révéle les choses saintes*, étoit habillé de manière à représenter le démiurgue, l'être qui conduit l'univers. Le second étoit le *porte flambeau*, & avoit rapport au soleil. Le troisième qu'on nommoit l'*Adorateur*, & qui se tenoit proche d'un autel, représentoit la lune. Le quatrième qu'on nommoit *le sacré messager*, avoit rapport à Mercure (*b*). Ramenons & l'histoire & les cérémonies à la vérité.

(*a*) *Potter's Antiq. tom. 2. pag. 327. & S. Clem. Cohort. ad Gent.*

(*b*) Ἐν δὲ τοῖς κατ' Ἐλευσῖνα μυστηρίοις ὁ μὲν ἱεροφάντης εἰς εἰκόνα τοῦ Δημιουργοῦ ἐνσκευάζεται· δᾳδοῦχος δὲ εἰς τὴν Ἡλίου· καὶ ὁ μὲν ἐπὶ βωμῷ εἰς τὴν σελήνην· ὁ δὲ ἱεροκήρυξ, Ἑρμοῦ. *Euseb. præp. Ev. l. 3.*

Explication de la fable de Cérès.

Le voyage de Cérès est un tissu d'historiettes inventées pour donner quelque sens aux termes & aux figures qu'on conservoit dans les fêtes sans y rien comprendre; mais qui dans leur première institution, tendoient à représenter le bouleversement des dehors de la terre causé par le déluge, les changemens de l'air & des saisons, la perte de l'ancienne abondance, & les longues traverses que le labourage avoit eu à surmonter. L'Isis qui paroissoit dans cette fête commémorative du triste état des hommes après le déluge, représentoit la terre, & on lui donnoit alors un nom propre à exprimer le changement que le déluge avoit introduit dans notre demeure dont il avoit bouleversé & rompu les dehors. On la nommoit Cérès, qui signifie *ruine, fracture, bouleversement* (a). Cette mere désolée pleure la perte de sa chère fille. Elle regrétte l'abondance perdue, l'ancienne fécondité que les eaux sorties de dessous terre lui avoient enlevée. Elle pleure le blé caché & confondu avec une foule de mauvaises plantes qui l'étouffent, ou jetté inutilement dans des campagnes stériles, ou emporté par les vents & par le ravage des grandes

(a) קרץ *ceres, confractio, excidium*, bouleversement. Jerem. 46: 20.

LE CIEL POETIQUE.

eaux. Ce ſens n'eſt pas équivoque. Perephatta ſignifie *l'abondance perdue* (a), & Perſephone ou Proſerpine ſignifie *le blé caché*, *le blé égarré* (b).

Les torches de Cerès.

Les hommes furent long tems dans la peine, déſolés par les pluies & par le froid, contraints d'amaſſer des tiges de férules, ou d'autre matières ſéches ou réſineuſes pour faire des torches également propres à les réchauffer, & à éclairer les longues nuits d'hyver inconnues juſqu'àlors. De-là les torches inſéparables des ſignes commémoratifs de ce triſte état du genre humain.

Les pavots de Cerès.

Pour vivre, on fit d'abord uſage de graines ou d'huile de ſéſame, ou de glands, de grénades, & d'autres fruits qu'on trouvoit à l'avanture parmi les ronces & les broſſailles. Peu-à-peu on apprit à cultiver régulièrement quelques ſemences. Le pavot par ſa promptitude à venir, & par la multitude de ſes graines, fut la plante qui dans les commencemens les accommoda le mieux, & dont les têtes ſe voient ſouvent dans la main de Cerès. Une

(a) De פרי *peri*, fruit ; & de פתת *patat*, perir, manquer, vient פרפתה *perephattah*, le blé détruit, le blé manquant.

(b) De *peri*, fruit, blé ; & de ספן *saphan*, cacher, vient פרספנה *perſephoneh*, le blé égarré.

première

première *recolte* plus *abondante* qu'auparavant, fit renaître l'espérance & la joie. C'est tout ce que veut dire *Bobo* (*a*). On inventa la charue pour diligenter *la rupture des sillons*, c'est le sens de Triptolème (*b*). Par le secours du bois & de l'osier qui se prêtent facilement à tout, on multiplia *les instrumens* propres à aider le travail de l'homme, & à conserver sa recolte. C'est le sens de *Célée* (*c*), sens qui se trouve encore dans les inventions que Virgile lui attribue en le métamorphosant en homme, & en le faisant présider à la fabrique des *instrumens rustiques*.

LA THÉOGONIE.

Alternative des six mois.

Enfin le blé lui-même, le froment fut découvert ou porté par-tout, & cultivé avec succès. Persephone fut retrouvée. Mais l'abondance n'égaloit plus comme avant le déluge, la durée de l'année entière. La terre ne jouissoit de la compa-

(*a*) De בא *bo*, *proventus*, בואבוא *bobo*, *proventus duplex*. C'est l'usage des Orientaux de répéter le même mot pour en fortifier, ou pour en doubler le sens. *Saint*, *saint* signifie Très-saint. *Des puits* & *des puits* signifient un grand nombre de puits. Avoir un cœur & un cœur, c'est avoir le cœur double. Bo veut dire, le produit des semailles ; Bobo, un produit double, une ample recolte.

(*b*) De טרף *tarap*, rompre ; & de תלם *telem*, sillon, טרפתלם *triptolem*, l'ouverture des sillons.

(*c*) כלי *celi*, vaisseau, outil.

Virgea prætereà Celei vilisque supellex. Georg. l. 1.

LE CIEL POETIQUE. gnie de sa fille que durant six mois, & elle lui étoit enlevée avec la verdure durant l'hyver. Il ne faut pas être surpris que cette histoire ou cette emblême ait été imaginée en Syrie ou en Sicile, plûtôt qu'en Egypte, où il n'y a qu'un mois ou deux d'hyver.

Toute cette histoire se peignoit par autant de symboles qui avoient chacun leur nom spécial. L'un étoit Isis ou Cérès éplorée, qui allume des torches pour rechercher Péréphatta.

L'autre étoit Bobo, qu'on représentoit devant Cérès la robe pleine de provisions, & essayant de la consoler. Un troisième étoit Triptolème ou la charue inventée, & conduite par Horus. Une autre peinture se nommoit Célée. C'étoit Horus qui réunissoit les instrumens rustiques perfectionnés par l'usage. Au lieu de s'en tenir à cette simplicité, les Grecs imaginèrent cent contes frivoles sur chacun de ces termes, & en firent autant de personnages qui avoient vécu & régné à Eleusis ou dans le voisinage.

Les préparatifs des mystères. La fête où l'on conservoit les signes commémoratifs de l'ancien état du genre humain, étoit célébre en Egypte, en Phénicie, & en Sicile. Elle passa avec tout son appareil en Gréce. Mais comme les

traits de la peinture allégorique, donnèrent lieu aux Grecs d'imaginer autant de personnages & d'avantures distinguées qu'il y avoit de piéces dans la peinture; de même les bonnes pratiques usitées dans la fête donnèrent occasion à cent cérémonies inquiétes où l'on ne voit plus que les vestiges du premier esprit qui animoit les assemblées de religion.

LA THE'OGONIE.

Noé & les premiers patriarches recommandoient dans l'assemblée des peuples le désintéressement, l'amour du travail, la frugalité, la chasteté, & la paix. Aux approches des fêtes, ils leur recommandoient le recueillement, le jeûne, & l'éloignement des plaisirs, même légitimes, pour n'être occupés dans la célébration des sacrifices, que des sentimens les plus propres à ranimer leur vertu & à perfectionner leur conduite. Ces leçons & ces préparations se conservèrent dans les grandes fètes, & sont parvenues jusqu'à nous. Mais l'esprit de religion qui les avoit inspirées, se perdit parmi la plûpart des nations. Elles dégénérèrent en de pures pratiques sans ame. Ensuite on les regarda comme ce que le culte avoit de plus important. Dans leur origine, elles étoient, comme elles le sont encore parmi nous, ou des effets de la piété, ou

Vestiges de l'ancienne religion dans les austérités excessives de l'idolâtrie.

LE CIEL POETIQUE.

des moyens de l'animer. On les crut des sources de mérites : on y mit sa confiance : on y rafina : on y ajoûta d'une année à l'autre, & d'un pays à l'autre. On crut être dévot à mesure qu'on multiplioit les pratiques. Il ne falloit que compter pour être sûr de son fait : tant de jours, tant d'heures, tant de formules, tel nombre de prières : ces articles acquités, les dieux devoient être contens, & on étoit certain par là d'avoir la moisson ou la vendange désirée. Ces idées perverses qui attachent aux pratiques extérieures plus de mérite qu'à la justice & à l'esprit de piété, donnèrent lieu à la vie toute cérémonieuse des prêtres Egyptiens ; aux jeûnes outrés des prêtresses de Vénus la céleste ; à l'usage continuel de la ciguë, & aux refroidissemens meurtriers des prêtres de Cérès (*a*) ; aux macérations sanguinaires des prêtres de Baal & de la déesse de Syrie ; à la mendicité paresseuse des prêtres de Cybéle ; & à tant d'autres dévotions puériles, grimacières, superstitieuses, ou cruelles, qui avoient bien une apparence de religion, mais qui n'honoroient point Dieu, n'aidoient en rien le prochain, & ne ren-

(a) *Hierophantas . . . . . . usque hodie cicuta sorbitione . . . . . . viros esse desinere.* S. Hieronym. contra Jovinian. lib. I.

doient ni l'homme meilleur, ni la société plus heureuse. Cependant au travers de ces excès, on retrouve sensiblement la religion primitive dont ils sont les abus. Si dans les fêtes de Cérès ou d'Isis, on outroit jusqu'à l'extravagance la forme des gestes & des situations, le récit scrupuleux des formules de prières, la longueur des veilles, la pureté extérieure, l'abstinence, la privation de tout plaisir, & l'éloignement des distractions; c'est parce que toute la religion étoit réduite à ces dehors. Ceux qui les pratiquoient n'en connoissoient ni le principe, ni le sens, ni la destination. Ce n'étoit plus qu'une dévotion artificielle, ou le squelette de l'ancienne religion. Mais tout cœur droit & sans prévention, y reconnoîtra sans peine les intentions des premiers instituteurs qui connoissoient le prix de la régle, la beauté de l'ordre, & les avantages du recueillement. En effèt quoique les exercices de religion ne donnent pas la religion, ils en sont le fruit. Un cœur religieux ne peut qu'être fidele aux exercices que la piété a établis; & pouvoit-on moins attendre que des leçons de travail, de frugalité, de chasteté, & d'espérance pour l'autre vie, de la part des Patriarches qui adoroient en esprit & en vérité? On

LA THÉOGONIE.

apperçoit donc le même esprit dans les leçons de Noé, & dans celles de Jesus-Christ. L'unité de cet Esprit retrouve encore des témoignages jusques dans les austérités insensées des fêtes payennes. On sent qu'elles ne sont qu'une dépravation des leçons de cet amour de la justice & de la sainteté, que Noé enseigna à ses enfans, & qui fait le caractère des vrais Chrétiens.

Une longue description de toutes les purifications & de toutes les autres cérémonies qui remplissoient les premiers jours de la neuvaine de Cérès, auroit fatigué mes Lecteurs, & n'entre point dans mon plan, qui est sur-tout d'arriver à l'origine de ces établissemens. Il en sera ici de même de la longue procession qui se faisoit d'Athènes à Eleusis, & des différentes marches qui étoient propres à chacun des neuf jours. Les Grecs avoient fondé les particularités de ce menu cérémonial sur les petites avantures qui composoient l'admirable histoire du passage de Cérès dans leur pays. Bornons-nous à ce qui provenoit de l'Egypte. Tel étoit le coffre & les corbeilles où l'on portoit les symboles de l'ancien labourage, de ses traverses, & de ses progrès. Mais le Lecteur les connoît. Ce qu'on portoit dans les fêtes de Cérès

à Eleusis, est la même chose que ce qu'on portoit dans les fêtes d'Isis. J'en ai donné le détail d'après S. Clement d'Alexandrie qui avoit vû ces fêtes en Egypte. Je crois en avoir trouvé le sens dans le concours singulier d'une foule de mots & de figures qui nous ramènent au labourage & aux réglemens de la société. Passons donc à l'explication de l'autopsie, ou de la manifestation de la vérité qui étoit tout le but des mystères. LA THÉOGONIE.

Nous ne savons pas ce que disoient, après la dissipation des ténébres & des tonnères simulés, les quatre personnages qui révéloient les choses saintes aux assistans. Mais nous n'en avons aucun besoin. En réunissant ce que Ciceron nous a appris, avec les fonctions & les noms de ces quatre personnages, tout devient fort intelligible. L'Autopsie.

Le Démiurgue, ou le fabricateur du monde qui avoit un habit si magnifique, si mystérieux, & si vénérable, a rapport au cercle aîlé qui préside à tout dans les tableaux Egyptiens. C'étoit l'intelligence, l'esprit, la source de l'être, & de la beauté, celui à qui tout obéit ; c'étoit Dieu. Le Démiurgue.

Celui qui venoit ensuite étoit aussi très-brillant : mais il n'étoit qu'en second. Il rendoit hommage au premier, & se Le porte-lumière.

LE CIEL POETIQUE.

nommoit le *porte lumiere* (*a*). C'eſt la même choſe que l'Oſiris Egyptien : c'eſt le ſoleil.

L'aſſiſtant de l'Autel.

Le troiſième perſonnage qu'on nommoit *l'aſſiſtant de l'autel*, *l'adorateur* (*b*), paſſoit chez les Grecs pour repréſenter la lune, parce qu'il portoit un croiſſant ſur ſa tête. Mais on voit par là que ce perſonnage étoit Iſis. Or nous ſavons qu'Iſis avec ſon croiſſant, ſignifie, non la lune, mais la néoménie, ou l'établiſſement des différentes fêtes pour louer Dieu de toutes les productions de la terre. Et c'eſt pour cela même que ce troiſième perſonnage ſe tenoit auprès d'un autel, & ſe nommoit *l'adorateur*.

L'Hiérocéryce.

Le quatrième étoit nommé le *meſſager des dieux* (*c*), ou Hermès, ce qui répond à l'Anubis Egyptien. Or cet Anubis avec ſa tête de chien, & ſa meſure du Nil accompagnée de deux ſerpens, n'eſt que le ſalutaire avis que donne à tems la canicule de ſe ſauver & de ſe procurer la ſubſiſtance par l'obſervation de la crûe des eaux. Ainſi cette autopſie ou manifeſtation de la vérité, étant rappellée à la pre-

(*a*) Le *Daduque*, de δαίς, flambeau ; & de ἔχω, avoir, porter.

(*b*) ὁ ἐπὶ βωμῷ, l'aſſiſtant de l'autel.

(*c*) L'*Hiérocéryce*, de ἱερος, ſacré ; & de κήρυξ, interpréte.

mière intention de la cérémonie des fêtes rurales, se réduisoit originairement à faire entendre au peuple assemblé quatre choses qu'on n'osa plus lui dire, quand il eut converti les symboles en autant de dieux.

LA THEOGONIE.

1°. On l'avertissoit de glorifier de tout l'Etre suprême, l'unique intelligence qui mène à son gré l'univers.

2°. On lui annonçoit le progrès du soleil, & la circonstance du mois, ou l'ordre de l'année.

3°. On lui annonçoit l'ordre des fêtes.

4°. On lui recommandoit d'observer les jours caniculaires, & la crûe de l'eau en Egypte, ou d'autres circonstances qui intéressoient le labourage selon la nature du pays. Rien n'étoit mieux entendu que cette fête dans la simplicité de son institution. Ciceron en a très bien compris la fin & l'intention qui étoit d'apprendre aux hommes à subsister, à régler leur travail, à vivre en paix, & à espérer, en honorant Dieu, un meilleur avenir. Enfin il n'est pas possible d'exprimer mieux l'intention de ces fêtes, selon la pensée de Ciceron, ou selon mon explication, qu'en leur donnant le nom qu'elles portoient. En Gréce on les nommoit les *Thesmophories* (a): en Phénicie, & chez les anciens Latins,

(a) Θεσμοφορία, legislatio.

LE CIEL POETIQUE.

on les nommoit les *Palilies* (*a*) ; c'est-à-dire, chez le uns & chez les autres, *la fête des réglemens.*

Récapitulation.

Réunissons ici sous un même coup d'œil ce qui étoit cru ou pratiqué par les plus anciens patriarches, chez les premiers Egyptiens, chez les Hébreux, chez les premiers Arabes, chez les Chananéens du premier âge, chez les Phéniciens, & chez les plus anciens Grecs : nous trouvons d'une manière uniforme que tous honoroient le Très-haut, l'Etre suprême, le pere de la vie ; que tous s'assembloient à la néoménie, & dans les tems réglés pour louer Dieu ; que tous offroient des sacrifices de reconnoissance ; que tous y joignoient l'offrande du pain & du vin, du sel, des fruits de la terre, en un mot des élémens de la vie ; que tous mangeoient en commun ce qui avoit été beni par la prière ; que ces assemblées, quoique principalement destinées à louer Dieu, servoient aussi à instruire le peuple, soit de ce qui intéressoit les mœurs, soit de ce qui interessoit le labourage & l'ordre public ; que tous traitoient honorablement les morts ; qu'ils connoissoient une justice qui feroit un jour le discernement des

(*a*) פלוליא *pelilia*, l'ordre public. Isai. 28 : 7. פלולי *pelili*, *reipublicæ moderator*. Job 31 : 28.

bons & des méchans; & qu'enfin ils attendoient une autre vie. LA THE'OGONIE.

Ces objets de leur créance, & le fond de leur pratique, n'ont été détruits nulle part, mais défigurés par l'addition d'une infinité d'idées nouvelles, & de coûtumes absurdes.

Le culte spirituel, & l'adoration en esprit & en vérité, furent convertis par la cupidité en une religion toute charnelle qui souhaite plus les biens de la terre que la justice. L'indifférence & la grossiéreté du peuple, lui firent négliger l'intelligence des signes anciennement établis pour l'instruire. La même ignorance lui fit convertir les signes du soleil, des saisons, & des fêtes, où les hommes & les animaux symboliques, en autant de dieux dont son imagination peupla le ciel. Une nouvelle méprise fit prendre ces prétendus hommes ou femmes célestes pour des personnes autrefois distinguées sur la terre, & transportées dans les astres après leur mort. L'abus du langage & des animaux figuratifs, introduisit la vénération des animaux réels, la persuasion de la métempsycose, & une vie toute pleine de pratiques superstitieuses.

Les magnifiques cérémonies par lesquelles les Egyptiens retraçoient sans cesse

aux yeux des assistans la créance des premiers hommes sur le jugement de Dieu, & sur l'espérance qui doit tranquilliser les gens de bien aux approches de la mort, furent prises pour la peinture du lieu où les ames sont renfermées, & firent éclore l'enfer d'Orphée tout aussi ridicule que le ciel des poëtes.

Ce qu'une tradition inéfaçable & attachée à des pratiques constantes, put conserver de la doctrine ancienne, se trouva si peu d'acord avec les idées populaires, que les prêtres se crurent obligés d'user de beaucoup de circonspection, & de recourir non-seulement à l'épreuve de leurs disciples, mais encore au serment du secret. La raison des prêtres se dérouta elle-même dans ce labyrinthe de signes obscurs & de pratiques mystérieuses. Vinrent ensuite les sistêmes. L'un chercha dans tout cet appareil de cérémonies & de fables, une physique suivie : & prenant les dieux pour les différentes parties de la nature, il éteignit toute religion par principe de philosophie. Un autre chercha une suite de morale & de maximes instructives sous l'écorce des fables les plus scandaleuses. D'autres y crurent trouver la plus profonde métaphysique : & l'on est encore moins blessé de la simplicité grossière de

l'Egyptien qui prend un homme pour un homme, & un bœuf pour un bœuf, que du sublime galimathias d'un Platonicien qui voit par tout des Monades & des Triades; qui trouve dans une figure d'Isis présentée au milieu d'une assemblée de laboureurs, le monde archetype, le monde intellectuel, & le monde sensible; ou qui cherche le tableau de la nature universelle dans les pies d'un bouc; ou qui découvre l'efficacité des impressions de ses génies imaginaires dans la corne d'un bœuf.

LA THEOGONIE.

C'est ainsi que les savans, par l'habitude où ils sont de creuser & de chercher des explications singulières, ont embarassé une matière qui étoit fort simple. La religion des Egyptiens & tout le paganisme qui en est provenu, ne sont que la religion des patriarches, dépravée par des additions extravagantes. Il suffit de jetter l'œil sur cet aboyeur qui a sur les épaules une tête de chien, & des aîles aux piés, pour sentir que cette figure étoit un avis de songer à la retraite. Au seul aspect du corps d'un lion joint à la tête d'une jeune fille, on apperçoit que cet assortiment a rapport au passage du soleil sous les signes du lion & de la Vierge. On juge sans peine de la destination des autres figures par celles-là. Toutes servoient

LE CIEL POETIQUE. évidemment de marques & de caractères. Comment donc sont-elles devenues des dieux, si ce n'est parce que ces figures ont été converties par l'ignorance & par la cupidité du peuple, en autant d'objets réels, en autant de puissances conformes à ses inclinations : ce qui a produit un culte insensé, & un prodigieux amas de fables, puis des sistêmes philosophiques aussi risibles que les fables. A l'exception de quelques assemblées régulières, où l'autorité publique maintint avec d'anciens usages, quelques vestiges de la vérité, le tout dégénéra de plus en plus par la liberté des embellissemens & des interprétations. Les dieux se multiplièrent dans la bouche du peuple comme les symboles, & même à proportion des différens noms qu'on donnoit à un même symbole. Souvent les plus petites équivoques provenues de la diversité de la prononciation, souvent la diversité des habits que la figure portoit, souvent le simple changement de lieu, un rien de plus ou de moins, formoit un nouveau dieu. Nous avons vû combien Isis prit de différentes formes sous lesquelles on a d'abord en quelque peine à la reconnoître. Moloc, Baal, Marnas, Adonis, Atys, Ammon, Jupiter, ne sont tous que le même Osiris.

Thot, Anubis, Hermès, Camille, Dédale, Icare, Mercure, Esculape, & Janus, ne sont que la canicule déguisée. Ménès, Minos, Ménophis, Mnévis, Memnon, Apollon, Mars, Dionysus, Bacchus, Protée, Hercule, ne sont qu'Horus diversifié. Souvent on confondit deux symboles. La lyre dont Mercure passe pour être l'inventeur, se trouve aussi dans les mains d'Apollon, & l'on mèt encore auprès de celui-ci le serpent qui est inséparable d'Esculape; parce que les symboles de la canicule & du labourage avoient un rapport essentiel à la celébrité des fêtes, & à la subsistance de la société. Souvent au contraire un même symbole donna naissance à plusieurs divinités nouvelles, en changeant de nom & d'attribut, ou en passant d'une province dans une autre. C'est ainsi que l'Esculape d'Epidaure a un emploi fort différent du Marcol des Chananéens; quoiqu'ils ne fussent l'un & l'autre que le Thot, l'avis de l'étoile qui procuroit aux Egyptiens le salut & les richesses. LA THÉOGONIE.

Par cette multiplicité de protecteurs, il y avoit à choisir, & de quoi contenter tous les goûts. Chaque canton eut ses dieux tutélaires, dont on faisoit l'histoire, & dont on montroit les monumens. C'étoient des dieux du pays, des dieux amis, & sur les-

LE CIEL POETIQUE. quels on pouvoit compter. Il étoit bien naturel de leur donner la place d'honneur. Mais cette prédilection n'alloit pas jusqu'à fermer la porte aux dieux étrangers. On ne vouloit se brouiller avec aucune de ces puissances. On les admettoit à la compagnie les uns des autres, & souvent des dieux éclos ou sortis d'un même symbole, se trouvoient ensemble avec un équipage & des fonctions qui les faisoient croire provenus de familles & de régions fort différentes. Quelquefois il arrivoit entr'eux des querelles pour le pas. Leur noblesse étant assurément fort difficile à débrouiller, puisqu'elle étoit comme celle de bien de nos divinités terrestres, tout-à-fait imaginaire. Les chroniqueurs Grecs prirent soin de leur faire des généalogies : ils s'en tirèrent le mieux qu'ils purent. La cour céleste n'étoit pas en Egypte la même qu'en Gréce. En Egypte c'étoit Osiris qui éclairoit le monde : en Gréce on déchargea Osiris ou Jupiter de ce soin : on lui laissa le sceptre & la foudre. Mais le char du jour fut donné à Horus ou Apollon. Jupiter ne pouvoit pas tout faire ni être par tout. On lui donna ainsi des lieutenans avec des districs séparés. Tout prit forme: les fonctions & les histoires des dieux s'arrangèrent : & en mettant sur leur compte ce que chaque

nation en publioit à sa façon; en y ajoûtant les avantures des ministres des temples, & celles des rois qui en avoient favorisé le culte; mais sur-tout en excusant les désordres des femmes par les prétendus déguisemens de ces dieux épris de leur beauté, ils formèrent cet amas de mythologie, où il n'est pas surprenant qu'on ne trouve, ni sens, ni liaison, ni ordre des lieux, ou des tems, ni aucun égard pour la raison, ou pour les mœurs. Quelque insensés que soient la plûpart de ces récits fabuleux, comme ils ont fait partie de l'étrange théologie de nos peres, on a de tout tems essayé d'en découvrir la véritable origine. J'ai risqué mes conjectures sur le même sujèt, parce qu'elles m'ont paru approcher de la certitude, & que le tout se pouvoit développer avec autant de bienséance que de profit. Quant aux menus particularités de ces folies, il n'en est plus de même. Assurément il n'y a point de matière où il soit plus permis de borner ses connoissances.

LA THÉOGONIE.

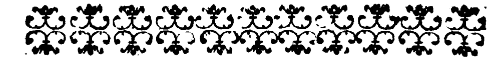


TABLE DES MATIERES du Tome Premier.

Fin de la Table du I. Volume.

EXPLICATION
DU FRONTISPICE.

IL représente Démocrite qui s'est retiré dans les tombeaux d'Abdère sa patrie, & qui renonce aux occupations de la société, pour méditer, sans distraction, sur la structure du monde qu'il croit s'être formé par la résidence & par le concours de petites piéces préexistentes qu'il lui plaît d'appeller Atomes. Un Bourgeois vient placer auprès du Philosophe une ardoise sur laquelle il a écrit ce vers:

οὐ μὲν δημιουργεῖν ἀνθρώπινον, ἀλλὰ γεωργεῖν.

L'homme n'est point fait pour construire le terre, mais pour la cultiver.

Les laboureurs & les passans, qui lisent ou qui entendent lire cette épigramme, se moquent du Philosophe. L'un hausse les épaules: l'autre éclatte de rire : tous sentent que nous avons reçu assez d'intelligence pour régler notre travail & nos mœurs; mais que nous ne pouvons rien comprendre dans ce qui n'a pas été confié à nos soins. C'est la conclusion de tout cet ouvrage.

Les Noms & l'ordre des Planches se trouvent à la fin du Tome II.

De l'Imprimerie de JACQUES VINCENT.